
Russie, Pologne, Suède et Norwège
Edmond Robinet

Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, rue de la Monnaie, 11


INDIANENSIS UNIVERSITATIS SIGILLUM
LUX
ET VERITAS
MDCCCXX

L'EUROPE

HISTOIRE

DES

NATIONS EUROPÉENNES

RUSSIE, POLOGNE

Suède et Norwège

Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, rue de la Monnaie, 11



PIERRE LE GRAND.

L'EUROPE

HISTOIRE

DES

NATIONS EUROPÉENNES

RUSSIE, POLOGNE

SUÈDE ET NORWÉGE

PAR M. EDMOND ROBINET

Membre de la Société de l'histoire de France

ORNÉE
DE BEAUX PORTRAITS GRAVÉS
SUR ACIER

PARIS

LANGLOIS ET LECLERCQ

RUE DE LA HARPE, 81

ALGER, DUBOS FRÈRES

L. MICHELSEN, LEIPSIG.

1847

TABLE DES CHAPITRES.

HISTOIRE DE RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

Premiers habitants de la Russie. — Leurs mœurs. — Leurs guerres avec les peuples de l'antiquité. — Invasion des barbares. — Les Slaves. — Novogorod. — Rurick et les Russes-Varaigues. (VIe siècle avant J.-C. à 862 après J.-C.) 1

CHAPITRE II.

Règne de Rurick. — Son administration. — Minorité d'Igor. — Régence d'Oleg. — Prise de Kief. — Expédition à Constantinople. — Mort d'Oleg. (862 à 912.) 6

CHAPITRE III.

Règne d'Igor. — Guerres contre Constantinople. — Mort d'Igor chez les Drevliens. — Régence d'Olga. — Prise de Korosthène. — Conversion d'Olga au christianisme. (912 à 955.) 10

CHAPITRE IV.

Swiatoslaw. — Ses mœurs et son caractère. — Ses guerres. — Les Petchenègues. — Siége de Kief. — Défaite des Russes en Orient. — Mort de Swiatoslaw. — Iaropelk lui succède. — Ses violences contre ses frères. — Intervention des Polonais. — Rogneda refuse Vladimir pour époux. — Succès définitif de Vladimir. (955 à 980.) 14

CHAPITRE V.

Règne de Vladimir. — Guerre avec la Pologne. — Conversion de Vladimir au christianisme. — Lutte contre les Petchenègues. — Un combat sin-

gulier. — Administration de Vladimir. — Grandeur de Kief. — Beaux-arts et monuments. (980 à 1015.) 19

CHAPITRE VI.

Partage de la succession de Vladimir. — Cruautés de Swiatopelk. — Iaroslaw venge la mort de ses frères. — Il succède à Swiatopelk. — Son règne. — Révoltes du prince de Polotsk et de Mstislaw réprimées. — Échec d'Iaroslaw en Orient. — Mariage considérable de ses filles. — Iaroslaw donne à la Russie ses premières lois. — Sa mort. (1015 à 1054.) 24

CHAPITRE VII.

Successeurs d'Iaroslaw. — Leurs luttes. — Décadence de la puissance russe. — Règne d'Isiaslaw. — Révolte d'Oleg et Boris, ses neveux. — Sa mort. — Règne de Vsevold et Swiatopelk. — Assemblée des princes russes. — Vladimir Monomaque. — Il monte à regret sur le trône. — Expulsion des juifs de la Russie. — Mort de Vladimir. — Ses successeurs. — Rivalités des princes russes. — Fondation de Moscou. — Règne d'André. — Fondation et grandeur de la ville de Vladimir. — Ruine de Kief. — Situation de la Russie. (1054 à 1175.) 28

CHAPITRE VIII.

Lutte entre les successeurs d'André. — Vsevold. — Vladimir Roman, prince de Galitch. — Sa cruauté. — Ses guerres. — Sa mort. — Ses fils. — Mort de Vsevold. — Constantin et Iouri, ses fils. — Rivalité des deux frères. — Succès et mort de Constantin. — Iouri monte sur le trône. (1175 à 1220.) 37

CHAPITRE IX.

Les Tatars. — Leur organisation. — Genghis-Khan. — Les Tatars envahissent la Russie. — Mauvaise politique et défaite des souverains de Galitch, de Kief et de Vladimir. — Domination des Tatars en Russie. — Alexandre Newski. — Alexis Kalita. — Dimitri Donski. — Wasili, prince de Vladimir. — Affaiblissement de la puissance des Tatars. (1220 à 1462.) 47

CHAPITRE X.

Iwan le Grand. — Ruine de Novogorod. — Habile politique d'Iwan. — Il

défait les Mongols. — Sa mort. — Wasili. — Iwan le Terrible. — Sa minorité. — Il fait tuer son tuteur. — Son caractère. — Ses guerres. — Son administration. — Conquête de la Sibérie. — Cruauté d'Iwan. — Meurtre du prince Alexis par Iwan, son père. — Mort d'Iwan. (1468 à 1524.) 53

CHAPITRE XI.

Minorité de Fédor, fils d'Iwan le Terrible.— Meurtre de son frère Dimitri. —Usurpation de Boris Godounof. — Les faux Dimitri. — Puissance et influence de la Pologne. — La dynastie des Romanof. — Michel Romanof. (1584 à 1613.) 64

CHAPITRE XII.

Règne de Michel Romanof. — Qualités des premiers Romanof. — Guerre avec la Suède et la Pologne. — Cosaques. — Mort de Michel. — Avénement d'Alexis. — Le favori Morozof. — Révolte des Cosaques contre la Pologne.—Siége et prise de Smolensk par les Russes. — Succès contre la Suède. (1613 à 1689.) 73

CHAPITRE XIII.

Enfance de Pierre. — Régiments de sa garde. — Protection accordée aux étrangers. — Lefort. — Goût pour la marine. — Traité avec la Chine. — Conquête d'Azof. — Répudiation de la czarine. — Menzicof. — Conspiration. — Voyage de Pierre en Hollande, par la Livonie, la Courlande et le Brandebourg. — Il passe en Angleterre. — Il revient en Russie par l'Allemagne. — Conjuration des strélitz punie. — Leur milice abolie. — Changement dans les usages et dans les mœurs. (1689 à 1700.) 90

CHAPITRE XIV.

Nouvel aspect de l'histoire de Russie. — L'accès de la Baltique est le but de tous les efforts de Pierre Ier. — Situation de la Suède. — Alliance de la Russie, de la Pologne et du Danemarck contre Charles XII. — Paix de Copenhague. — Bataille de Narva. — Ressources de Pierre Ier. — Désastre de Narva réparé.— Fondation de Pétersbourg. — Prise de Narva. — L'Ingrie demeure à Pierre le Grand. — Menzicof. — Charles XII en Pologne. — Ses aventures en Russie. — Bataille de Pultawa. — Suites de cette bataille. (1700 à 1710.) 103

CHAPITRE XV.

Campagne du Pruth. — Traité dé paix avec le sultan. — Déclaration du mariage de Pierre avec Catherine.—Conquêtes en Finlande. —Nouveaux voyages de Pierre le Grand. — Pierre en France. — Son retour. — Condamnation et mort du prince Alexis. — Mort de Charles XII. — Paix de Neustadt. — Couronnement de l'impératrice Catherine Ire. — Mort de Pierre le Grand. (1710 à 1725.) 116

CHAPITRE XVI.

Catherine Ire. — Influence de Menzicof. — Pierre II. — Les Dolgorouki. — Disgrâce de Menzicof. — Mort de Pierre II. — Avénement d'Anne, fille d'Iwan. — Biren. — Supplice des Dolgorouki. — Tyrannie de Biren. — Guerre contre la Pologne et la Turquie. — Mort d'Anne. — Iwan VI. — Chute de Biren. — Lestocq. — Nouvelle conspiration. — Élisabeth, impératrice. — Récompense et disgrâce de Lestocq. — Guerre contre la Prusse. — Mort d'Élisabeth. — Pierre III. — Catherine, sa femme. — Conspiration. — Meurtre de Pierre III. — Catherine II. — Meurtre d'Iwan VI. — Partage de la Pologne. — Guerre contre la Turquie. — Conquête de la Crimée. — Mort de Catherine II. — Paul Ier. — Alexandre Ier. — Nicolas Ier. (1725 à 1846.) 129

HISTOIRE DE POLOGNE.

Premiers temps de la Pologne. — Premiers souverains. — Familles des Piasts et des Jagellons. — institutions. — Rois électifs. — Anarchie et démembrements divers de la Pologne. (Depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1831.) 148

HISTOIRE DE SUÈDE.

CHAPITRE PREMIER.

Division de l'histoire de Suède. — Antique Scandinavie. — Notions sur les Scandinaves. — Culte d'Odin. — Traditions. (Temps primitifs.) 189

CHAPITRE II.

Temps historiques de la Suède. — Dynasties des Inglinges et des Lodbrokiens. — Ing-yald, dernier prince inglinge. — Son avénement. — Sa mort. — Iwar Widfamme, premier prince lodbrokien. — Ses successeurs. — Harald, surnommé *Dent de guerre*. — Sigurd. — Ragnard. — Ses exploits. — Sa mort. (Depuis les temps les plus reculés jusqu'au IXe siècle.) 192

CHAPITRE III.

Introduction du christianisme en Suède. (826 à 1000.) 197

CHAPITRE IV.

Érick le Victorieux. — Guerre de la Suède contre le Danemarck. — Suénon, roi de Danemarck. — Sigrid. — Guerre de la Suède et du Danemarck contre la Norwége. — Défaite d'Olof, roi de Norwége. — Situation des États scandinaves. — Olof le Saint. — Ses successeurs. — Fin de la dynastie des Lodbrokiens. — Avénement de Stenkil Ier au trône de Suède. (950 à 1020) 200

CHAPITRE V.

Dynastie des Stenkils. — Stenkil Ier. — Ses successeurs. — Inge le Vieux, dernier roi de cette famille. — Troubles en Suède. — Ragwald. — Sa mort. — Swerker Ier. — Érick le Saint. — Succession d'Érick. — État du christianisme en Suède à la fin du douzième et au commencement du treizième siècle. (1060 à 1251.) 203

CHAPITRE VI.

Avénement de la dynastie des Falkunges. — Birger, iarl du palais. — Élection de Waldemar, son fils. — Régence de Birger. — Règne de Waldemar. — Sa déposition par Magnus, son frère. — Règne de Magnus Ier. — Révolte des seigneurs Falkunges. — Mort de Magnus Ier. (1251 à 1290.) 211

CHAPITRE VII.

Birger II. — Régence du maréchal Torkel. — Guerre en Russie et en Finlande. — Lutte entre Birger et ses frères. — Mort de Torkel. — Birger dépossédé ressaisit la couronne. — Il se venge de ses frères. — Sa mort et celle de son fils. — Magnus II. — Blanche de Namur. — Troubles intérieurs. — Haquin. (1290 à 1364.) 217

CHAPITRE VIII.

Règne d'Albert. — Bataille de Linkæping. — Mort de Magnus, de Waldémar, de Hakan et de Olof son fils. — Bataille de Folkæping. — Retraite et mort d'Albert. — Règne de Marguerite Waldémar. — Union de Calmar. (1364 à 1412.) 224

CHAPITRE IX.

Érick de Poméranie. — Juste Érickson. — Engilbert. — Charles Bonde. (1412 à 1441.) 227

CHAPITRE X.

Christophe de Bavière. — Charles VIII. — Guerre avec le Danemarck. — Joens Oxenstiern, archevêque d'Upsal. — Christian de Danemarck réunit les trois couronnes. — Kett Wasa. — Mort de Charles VIII. (1441 à 1470.) 231

CHAPITRE XI.

La Suède gouvernée par des administrateurs. — Sténon Sture. — Nils Sture. — Continuation de la lutte avec le Danemarck. — Bataille de Yerfue. — Paix qui s'ensuit. — Fondation de l'Université d'Upsal. — Jean réunit les trois couronnes. — Swante Sture. (1470 à 1513.) 237

CHAPITRE XII.

Sténon Sture le jeune, administrateur de la Suède. — Guerre avec Christiern, roi de Danemarck. — Gustave Trolle, archevêque d'Upsal. — Chistiern, roi de Suède. — Ses cruautés. — Diétrick Slagock. (1513 à 1521.) 243

CHAPITRE XIII.

Gustave Wasa. — son enfance. — Ses aventures. — Il est élu chef des Dalécarliens. — Bataille de Brunebeck. — Prise de Westeraas, d'Upsal, de Stockholm. — Gustave proclamé roi de Suède. — Années de paix. — Changement de religion en Suède. — L'hérédité au trône reconnue par les États. (1521 à 1560.) 249

CHAPITRE XIV.

Érick, successeur de Gustave. — Son caractère. — Succession de Gustave. — Révolte de Jean, duc de Finlande. — Il est fait prisonnier. — Prophétie astrologique — Violences du roi. — Sa folie, son repentir. — Retour à ses anciennes rigueurs. — Son mariage. — Sa déchéance. — Sa mort. — Jean, son frère, lui succède. (1560 à 1569.) 260

CHAPITRE XV.

Jean, successeur d'Érick. — Controverses religieuses. — Guerres extérieures. — Sigismond, fils de Jean, est élu roi de Pologne. — Inquiétudes des Suédois. — Charles, frère de Jean, régent du royaume. — Synode d'Upsal. — Politique de Sigismond et de la noblesse. — Retour de Sigismond en Suède. — Son couronnement. — Son départ. — Le prince Charles reprend la direction des affaires. — Déchéance de Sigismond. — Charles est élu roi. — Guerre avec la Russie et le Danemarck. — Gustave-Adolphe. — Mort du roi de Suède, Charles IX. (1569 à 1611.) 266

CHAPITRE XVI.

Gustave-Adolphe. — Ses premiers succès. — Commencement de la guerre de trente ans. — Gustave en Allemagne. — Tilly. — Victoire de Leipsick. — Wallenstein. — Bataille de Lutzen. — Mort de Gustave-Adolphe. — Christine, sa fille, lui succède. — Régence d'Oxenstiern. — Horn. — Défaite de Nordlingen. — Banner. — Ses succès. — Sa mort. (1611 à 1641). 273

CHAPITRE XVII.

Torstenson. — Suite de la guerre de trente ans. — Guerre en Danemarck. — Seconde victoire de Leipsick. — Wrangel. — Paix de Westphalie. — Christine. — Commencement de son règne. — Son abdication. — Sa conversion. — Charles V, son successeur. — Guerre avec la Pologne. (1641 à 1660.) 281

CHAPITRE XVIII.

Minorité de Charles XI.— Régence.— Charles XI prend le gouvernement. — Ses guerres extérieures.— Paix de Nimègue.— Administration intérieure de la Suède.— Mort de Charles XI.—Charles XII.— Sa jeunesse. — Son caractère. — Guerre contre le Danemarck. — Guerre en Livonie. — Victoire de Narva. — Guerre en Pologne. — Expédition en Russie. — Invasion de la Saxe. — Paix de Altrenstadt. — Charles XII repasse en Russie — Campagnes dans l'Ukraine. — Bataille de Pultawa. — Désastres de l'armée suédoise. — Séjour de Charles XII en Turquie. — Affaire de Bender. — Charles XII rentre en Suède. — Fin de son règne. (1660 à 1718.) 287

CHAPITRE XIX.

La sœur de Charles XII lui succède. — Changement de constitution. — Pacification générale. — Nouvelles guerres contre la Russie. — Frédéric. — Adolphe Frédéric. — Factions en Suède. — Gustave III. — Révolution du 19 août 1772. — Assassinat de Gustave III. — Ses successeurs. (1718 à 1846.) 503

HISTOIRE DE NORWÉGE.

Division de l'histoire de Norwége. — Norwége gouvernée comme royaume indépendant.— Norwége sous la domination du Danemarck.— Norwége, royaume indépendant uni au royaume de Suède. 508

HISTOIRE DE DANEMARCK.

Origine des Danois. — Temps barbares. — Expéditions des pirates danois. — Rois de l'époque barbare. — Maison d'Estridson. — Maison d'Oldenbourg. — Maison de Holstein. 523

HISTOIRE

DE RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

Premiers habitants de la Russie. — Leurs mœurs. — Leurs guerres avec les peuples de l'antiquité. — Invasion des barbares. — Les Slaves. — Novogorod. — Rurick et les Russes-Varaigues.

(Sixième siècle av. J.-C. à 862 après J.-C.)

La Russie, cette vaste contrée qui s'étend de la mer Glaciale à la mer Noire, et des monts Ourals aux bords de la Vistule, fut d'abord habitée, comme le reste de l'Europe, par des tribus errantes, venues du centre de l'Asie. Elles se succédèrent durant plusieurs siècles, jusqu'à l'époque où la race slave eut pris possession du nord-est de l'Europe.

Ces populations nomades, dont les troupeaux formaient la richesse principale, parcouraient librement les déserts de la Russie, ne fondant nulle part d'établissement fixe, de cité considérable, cherchant, avant tout, les lieux qui offraient à leurs bestiaux d'abondants pâturages. Satisfaites de leur indépendance et de leur liberté, vivant du produit de leur pêche et de leur chasse, elles ignorèrent toujours les arts et l'industrie. Des tentes, couvertes de cuir, étaient leurs seuls monuments ; des pratiques superstitieuses, souvent cruelles,

des hommages aux étoiles, au soleil, aux phénomènes les plus éclatants de la nature, formaient la religion et le culte de ces hordes errantes. Leur commerce consistait dans l'échange des pelleteries contre les objets de première nécessité que fabriquaient les peuples voisins et les colonies grecques de la Crimée. Constamment en course, maîtres d'un immense territoire, ces barbares n'y conservaient d'autre point que le lieu destiné à la sépulture de leur chef, avec lequel ils ensevelissaient l'épouse préférée et le cheval de combat.

L'antiquité, dont les connaissances géographiques ne furent ni très étendues ni très exactes, ignora longtemps l'existence même de ces émigrants. Elle ne nous a transmis sur leurs mœurs et leurs habitudes aucune notion précise.

Les Scythes sont le premier peuple de la Russie méridionale dont on trouve le nom dans les historiens. Hérodote, qui avait habité une des colonies grecques de la Scythie, en parle avec quelques détails.

Selon lui, la Scythie, proprement dite, commençait aux bouches de l'Ister (Danube), et se prolongeait, vers le nord, jusqu'aux possessions d'une peuplade à laquelle il donne le nom de Melanchlènes. Il divise les Scythes en trois tribus principales : les Scythes agricoles, les Scythes nomades et les Scythes royaux. Leurs mœurs, dit-il, offraient d'étranges contrastes de douceur et de cruauté. Hospitaliers par nature, ils accueillaient avec bienveillance les étrangers, et les nourrissaient du laitage et de la chair de leurs bestiaux. Mais, dans certaines pratiques de leur culte, ou si la guerre éclatait, ils devenaient impitoyables, et poussaient la fureur jusqu'à se faire du sang de leurs ennemis un horrible breuvage.

Les Scythes ont pris peu de part aux guerres célèbres de l'antiquité, et on ne les voit que fort rarement aux prises avec les conquérants dont l'histoire a conservé le nom. Cyrus fut, dit-on, le premier qui porta la guerre chez les Scythes pour se venger de Thomyris, leur reine, qui avait refusé de l'épouser. Mais il succomba dans cette injuste agression, et l'on crut qu'il perdit la vie dans les steppes solitaires de la Scythie. Darius ne fut pas plus heureux dans une expédition semblable; et s'il parvint à regagner la Perse, son armée, diminuée de moitié par la famine et par le courage des Scythes, attesta tous les périls d'une guerre contre ces barbares. Alexandre le Grand, d'après le récit de Quinte-Curce, triompha enfin de ces terribles adversaires. Vainement tout l'avertissait-il de renoncer à une guerre insensée; confiant dans sa fortune, le roi de Macédoine persista dans son dessein, et soumit les Scythes. Alexandre, généreux après la victoire, leur rendit l'obéissance facile : satisfait d'avoir prouvé que ses armes au nord comme en Orient, contre les Scythes ou contre les Perses, ne connaissaient plus d'obstacles, il respecta l'indépendance des vaincus.

Ce que Cyrus et Darius n'avaient pu faire, une peuplade établie sur les bords du Don l'accomplit. Vers le premier siècle de l'ère chrétienne, les Sarmates envahirent la Scythie, en dispersèrent les habitants, et fondèrent une domination si puissante que le nom des Scythes disparut de l'histoire pour être remplacé par celui des Sarmates. Longtemps vainqueurs, même des légions romaines, ceux-ci furent emportés par le flot des barbares qui inonda l'Europe au quatrième siècle de l'ère chrétienne. Les Alains chassèrent les Sarmates, et disparurent, à leur tour, dans ce vaste mouvement qui renouvela les

populations de l'Europe entière, et qui livra aux Goths l'ancien territoire des Scythes. Lorsque les Huns, conduits par Attila, eurent détruit l'empire des Goths, ruiné et dévasté leurs cités, les immenses plaines de la Russie n'offrirent plus qu'un désert où erraient, pour ainsi dire, au hasard, les débris de vingt peuples.

C'est alors que la race slave se montra en Russie. Établie, depuis longtemps déjà, sur les bords de la Baltique, elle profita des invasions successives qui avaient désolé le sud de la Russie, pour étendre ses migrations jusqu'aux rives de la mer Noire, et répandre sur le sol inoccupé ces populations nombreuses d'où devaient sortir plus tard deux grands peuples : les Polonais et les Russes.

Les Slaves se groupèrent tout d'abord en diverses peuplades ou tribus, séparées d'intérêts, dont les unes disparurent, après une courte existence; dont les autres formèrent, par la suite, des empires considérables. C'est ainsi que furent fondés, vers 550, le royaume de Bohême et celui de Pologne, dont le chef ne prit le titre de roi qu'en 750. Les petits États de Croatie, de Dalmatie, d'Istrie, le royaume des Bulgares, prirent également naissance à la même époque.

Parmi les établissements importants qui s'élevèrent dès lors en Russie, il faut placer ceux de Kief[1] et de Novogorod[2]. On rencontre fréquemment ces deux noms, le dernier surtout, dans l'histoire des premiers temps de la Russie.

Novogorod, bâtie vers le cinquième siècle, sur les

[1] Kief, plus tard capitale de l'Ukraine.

[2] Comme plusieurs villes de Russie portent le nom de Novogorod, il ne faut pas oublier que la ville dont il s'agit ici est celle qui est située actuellement à peu de distance de Saint-Pétersbourg.

bords de la rivière du Wolkhof, près du lac Ilmen, devint le centre d'une république florissante par son commerce. Ce proverbe populaire en Russie : *Qui oserait s'attaquer à Dieu et à Novogorod la grande?* donne une idée de la puissance de cet État. Redoutables à leurs voisins, les habitants de Novogorod exerçaient une haute influence sur les peuples qui les environnaient. Ils commerçaient en même temps avec les villes situées sur la Baltique et avec les empereurs de Constantinople. Il faut dire, néanmoins, que jusqu'au neuvième siècle, l'histoire ne fournit que des renseignements vagues et incomplets sur la république de Novogorod. C'est au moment où on commence à la bien connaître, qu'elle renonce précisément à la liberté, et confie le soin de son gouvernement à un prince étranger, Rurick, chef des Russes-Varaigues, fixés sur les bords de la Baltique. Les Russes-Varaigues, tribu aventurière, dont l'origine se rattache peut-être aux débris de la grande famille des Huns, vivaient du produit de leurs rapines, comme les Suédois-Varaigues et les Normands-Varaigues; car on désignait généralement sous ce nom de Varaigues tous les peuples pirates des bords de la Baltique. Les Russes-Varaigues s'étaient déjà signalés contre les Novogorodiens par de fréquentes attaques. Ceux-ci, divisés par la licence, compagne fréquente de la liberté, acceptèrent volontairement la domination de Rurick, plutôt que de la subir comme vaincus, et offrirent à ce prince le gouvernement de leur cité. Rurick, malgré sa vie errante et barbare, avait, comme on le verra bientôt, les qualités qui fondent les empires. Il s'empressa d'accéder à la demande de Novogorod (862); mais, soit qu'il doutât de l'obéissance de ses nouveaux sujets, soit qu'il voulût ménager leur susceptibilité répu-

blicaine, il ne jugea pas à propos de se fixer à Novogorod : il fonda, à peu de distance de cette grande cité, une ville aujourd'hui nommée vieux Ladoga, d'où il pouvait défendre ses États contre les invasions des pirates de la Baltique. Quant à ses deux frères, Cinaf et Trouvor, qui l'avaient suivi en Russie, le premier s'établit au nord-est, le second, au sud-ouest. Placés tous deux, comme des sentinelles avancées, l'un devait protéger Novogorod contre les tentatives des Biarmiens, et l'autre contre celles de Tchaudes, anciens habitants de la Livonie[1].

CHAPITRE II.

Règne de Rurick. — Son administration. — Minorité d'Igor. — Régence d'Oleg. — Prise de Kief. — Expédition à Constantinople. — Mort d'Oleg.

(862 à 912)

Malgré la présence de Rurick, les habitants de Novogorod essayèrent bientôt de recouvrer leur indépendance : une conspiration se forma contre le chef des Russes-Varaigues. Vadime, dont les chroniqueurs vantent le courage, se mit à la tête de l'insurrection, et la révolte éclata. Mais Rurick avait prévu, sans doute, que le joug de la royauté pèserait aux Novogorodiens, car les conjurés le trouvèrent prêt à défendre le pouvoir qu'on lui avait librement offert. Vadime et son parti succombèrent dans la lutte. Novogorod fut traitée en cité vaincue, et tous les citoyens de quelque importance qui avaient pris part à la révolte, furent impitoyablement sacrifiés. Cette victoire affermit la domination de Rurick : bientôt la mort de ses deux

[1] Province située sur la Baltique et sur le golfe de Finlande, cap. Riga.

frères (864) vint accroître ses États de tout le territoire qu'il avait dû partager avec eux.

Peu de temps après ces événements qui l'avaient rendu maître unique et souverain de la république, Rurick se détermina à se fixer à Novogorod. Il s'appliqua dès lors à consolider sa conquête ; il évita d'entreprendre de nouvelles guerres, il distribua des villes aux chefs qui l'avaient accompagné, et, grâce à ses soins actifs et vigilants, il put, après un règne de dix-sept ans, transmettre à son fils, Igor, le royaume qu'il venait de fonder sur les ruines de la liberté de Novogorod.

Igor n'était âgé que de quatre ans, lorsque son père mourut (879). La faiblesse de ce successeur aurait compromis sans doute l'avenir de la domination créée par Rurick, si celui-ci n'avait choisi, avec une rare prévoyance, un tuteur capable de surmonter les périls d'une longue minorité et de continuer son œuvre.

Oleg était parent de Rurick, et son administration, qui dura de 879 à 912, fut plutôt un règne véritable qu'une tutelle. Les deux événements principaux qui signalèrent le gouvernement d'Oleg, sont la prise de Kief et l'expédition tentée contre Constantinople. Ainsi, déjà cette ville magnifique est l'objet de la convoitise des Russes.

Kief, dont la conquête fut le premier acte de l'administration d'Oleg, avait été fondée vers la même époque que Novogorod, en 430, et, selon les uns, par un prince ou chef militaire, selon les autres, par un batelier, nommé Kii. Ainsi que Novogorod, Kief avait acquis une importance considérable, et tenait, comme sa rivale, le premier rang parmi les nombreuses villes qui déjà s'élevaient en Russie.

Plusieurs fois, les princes de Kief avaient porté la

guerre et la désolation dans l'empire d'Orient, et jusque sous les murs de Constantinople. Plus tard, Kief menacée, opprimée par les Kozares[1], fut défendue par deux chefs Varaigues, Oskhold et Diz, compagnons de Rurick, qui s'emparèrent du pouvoir après avoir défait les Kozares. Ce fut contre ces chefs qu'Oleg tourna d'abord ses armes, entraîné par l'esprit de conquête, et par le désir de donner un aliment à l'activité inquiète et menaçante de Novogorod. Il réunit une armée considérable, composée de Slaves, de Tchaudes, de Russes, et se dirigea sur Kief avec son pupille Igor. Toutefois, pour mieux assurer le succès de son entreprise, il eut recours à une cruelle perfidie, qui, plus encore que l'audace de ses troupes, lui ouvrit les portes de Kief.

Arrivé devant la ville, il laisse derrière lui une partie de ses soldats, cache les autres dans des barques, et se fait passer lui-même pour un marchand envoyé par Igor en négociation à Constantinople. Après avoir ainsi dissimulé son rang et ses intentions, Oleg envoie un messager aux princes de Kief, Oskhold et Diz; et, prétextant une indisposition, il les fait prier de vouloir bien lui accorder une entrevue sous sa propre tente. Ceux-ci se rendent sans défiance auprès d'Oleg, qui les fait entourer par ses soldats ; puis élevant Igor entre ses bras : « Vous n'êtes, « leur dit-il, ni princes, ni de race de princes, et voici le « fils de Rurick. » Aussitôt des soldats se jettent sur les deux malheureux frères et les massacrent sans pitié. Les habitants de Kief, consternés de ce crime, se rendirent presque sans combattre, et Kief fut désormais soumise à la domination russe. Oleg y fixa le siége de son pouvoir,

[1] Peuplades qui habitaient vers les embouchures du Dnieper.

et dirigea de là plusieurs expéditions contre les Drevliens, les Severiens et les Rademitches[1], peuplades voisines auxquelles il imposa des tributs.

L'heureuse issue de ces diverses guerres réveilla les prétentions d'Oleg. Il jetait depuis longtemps un regard d'envie sur l'empire d'Orient, et résolut enfin d'imposer à Constantinople un tribut digne de son ambition. Laissant donc Igor à Kief, il équipa deux mille barques, qui montées par quatre-vingt mille combattants, descendirent le Dniéper, alors le Borysthène, seule route qui pût le conduire dans le Pont-Euxin, et de là à la capitale de l'empire. Cette navigation sur un fleuve embarrassé d'écueils, coupé de cataractes, offrait des difficultés presque insurmontables. Les navigateurs étaient obligés de suivre les bords du fleuve, et de transporter, à force de bras, leurs embarcations, leurs armes et leurs bagages à travers des populations barbares et hostiles, qu'il fallait combattre, avant de pénétrer plus avant. Enfin l'expédition arriva jusqu'au Pont-Euxin, mais avant de se risquer sur cette mer, il fallut encore réparer les avaries causées aux barques par un si pénible trajet. Oleg triompha de tous ces obstacles, et, après des peines et des travaux inouïs, il parvint à Constantinople (904), où les Russes se dédommagèrent de leurs fatigues par le pillage, le meurtre et la dévastation. L'empereur Léon le philosophe, qui régnait alors, s'obligea à servir un tribut, non seulement à Oleg, mais encore aux villes principales de la Russie, gouvernées par des princes dépendant d'Oleg. L'empereur jura sur la croix, Oleg sur son épée, en attestant Peroun, le dieu de la foudre, Volof, le dieu des troupeaux, et les autres idoles

[1] Peuplades situées vers le centre de la Russie.

que les Slaves honoraient encore ; et plus tard, sur la demande d'Oleg, cette convention fut authentiquement consacrée par un traité. Nestor, le plus ancien annaliste de l'histoire russe, qui vivait au onzième siècle, et qui mourut, en 1115, au monastère Petcherski, de Kief, a conservé les termes de ce traité.

Après tant de conquêtes glorieuses, Oleg exerça paisiblement le pouvoir, qu'il conserva pendant trente-trois ans (de 879 à 912). Sa mort, si l'on en croit le chroniqueur Nestor, fut entourée de circonstances singulières, qui rappellent le caractère superstitieux de ces temps reculés.

Des devins ayant prédit au régent de la Russie que son cheval de prédilection serait la cause de sa mort, il s'abstint de se servir de ce cheval, et, pendant quatre années, il évita même de le voir. Mais ce cheval étant mort, il fut curieux de visiter une dernière fois cet ennemi, désormais peu redoutable. Se riant de la prédiction, il s'approcha du cadavre de l'animal, et le poussant dédaigneusement du pied : « Voilà donc, dit-il, celui qui devait « m'ôter la vie. » A peine avait-il prononcé ces mots, qu'un serpent, s'élançant du crâne du cheval, fit à Oleg une blessure dont il mourut (912).

CHAPITRE III.

Règne d'Igor. — Guerres contre Constantinople. — Mort d'Igor chez les Drevliens. — Régence d'Olga. — Prise de Korosthène. — Conversion d'Olga au christianisme.

(912 à 955)

Bien qu'Igor Rurickowitch (fils de Rurick) eut atteint depuis longtemps sa majorité, il avait abandonné le pou-

voir à Oleg, qui le conserva pendant sa vie : Igor ne fit valoir ses droits au trône qu'à la mort de son tuteur (912). Une guerre heureuse contre les Drevliens qui, à l'avénement du nouveau souverain, avaient essayé de secouer le joug, une résistance vigoureuse aux invasions des Petchenègues, adversaires farouches et terribles, venus des rives du Volga, et que nous retrouverons fréquemment au premier rang des ennemis de la Russie; enfin, deux expéditions tentées contre Constantinople, tels sont les événements qui remplissent le règne d'Igor. La première des expéditions dirigées contre Constantinople (941), ne réussit pas. Dès leurs premiers pas dans l'empire d'Orient, les Russes s'étaient livrés à d'odieux excès. Ces impitoyables soldats, qui trouvaient un affreux plaisir dans le pillage et le massacre, avaient ranimé, par leurs violences, le courage trop souvent chancelant des Grecs. Le temps perdu par les Russes avait, d'ailleurs, permis aux empereurs de Constantinople de prendre contre eux des mesures de défense. Des armées nombreuses les avaient si bien enveloppés qu'ils purent à peine s'ouvrir un passage pour la retraite. Surpris dans leur fuite par la flotte grecque, ils virent leurs vaisseaux dévorés par l'incendie que portait à leurs bords le feu grégeois lancé par l'ennemi. Dans leur épouvante, les Russes se jetèrent à la mer et n'évitèrent un péril que pour en rencontrer un autre. Quelques-uns atteignirent toutefois les vaisseaux qui avaient échappé au feu grégeois : cette armée, naguère si insolente, maintenant affaiblie des deux tiers, harcelée et pressée de toutes parts, parvint à grand'peine à regagner la Russie.

Vaincu, mais non abattu par sa défaite, Igor veut réparer cet échec. Son honneur, la stabilité de son pouvoir,

l'irrésistible ambition qui déjà poussait les princes russes vers Constantinople, l'entraînaient encore une fois vers l'empire d'Orient. Il rassemble donc de nouvelles forces, traite avec les Petchenègues, ses ennemis, qu'il réunit à son armée, et part, en 944, pour menacer, une seconde fois, la capitale de l'Orient. Cette expédition se termina sans combat. L'empereur, à l'approche des Russes, s'empressa, pour les éloigner du territoire, d'offrir un tribut qu'Igor accepta.

Tout semblait désormais commander le repos à Igor, le succès, aussi bien que l'âge, car il avait alors soixante-neuf ans. Mais dévoré de l'inquiète activité des conquérants, et ne pouvant se décider à remettre dans le fourreau sa redoutable épée, il résolut de soumettre les Drevliens à un tribut plus considérable que celui qu'il leur avait imposé. Après une facile victoire, il s'en revenait triomphant, quand, poussé par une avidité insatiable, et jugeant le nouveau tribut encore insuffisant, il se retourna contre les Drevliens avec une faible partie de ses troupes. Cette fois, ceux-ci réduits au désespoir se défendirent avec acharnement, battirent Igor, et l'ayant surpris dans une embuscade, le massacrèrent sans pitié.

Igor, comme Rurick, laissa pour successeur un enfant incapable encore de gouverner. Ces longues minorités étaient un péril pour l'établissement naissant des Russes. Mais la jeunesse de Swiatoslaw trouva dans Olga, l'épouse d'Igor, un solide appui. Olga, descendue, selon les uns, d'un des principaux magistrats de Novogorod, et, selon d'autres, pauvre et honnête batelière qu'Igor éleva jusqu'à lui, était une femme courageuse et prudente. Durant les dix années qu'elle conserva le pouvoir, de 945 à 955, elle sut gouverner avec

sagesse, imprimer à l'administration russe une marche plus régulière, répartir plus équitablement les impôts, et affermir le pouvoir que son époux lui avait confié.

Son premier soin fut de venger la mort d'Igor. Les Drevliens, qui avaient combattu vaillamment pour la défense des droits les plus légitimes, furent cruellement punis de leur résistance. S'il faut en croire le récit de Nestor, Olga dépassa de beaucoup dans sa vengeance les limites de justes représailles. Subjugués en partie par la ruse, en partie par les armes, les Drevliens succombèrent dans la lutte et durent s'humilier sous la domination russe. Après un siége d'une année, Korosthène, leur capitale, fut prise et livrée aux flammes : Mule, leur prince, qui avait dirigé la guerre contre Igor, périt dans le massacre qui suivit la prise de la ville.

La conversion d'Olga au christianisme peut être considérée comme l'acte le plus important de sa régence. C'est à Kief, où elle retourna après son expédition contre les Drevliens, que son esprit fut éclairé des lumières de la foi, soit par les enseignements des missionnaires grecs, soit par l'exemple des chrétiens qui habitaient cette ville depuis la conversion des premiers princes de Kief. Enflammée de zèle pour le christianisme, Olga partit pour Constantinople, afin de s'instruire dans la religion nouvelle. Ses relations continuelles avec l'empire d'Orient l'avaient décidée, d'ailleurs, à embrasser le rite grec.

L'empereur Constantin Porphyrogenète fut le parrain d'Olga, qui reçut, à son baptême, le nom d'Hélène. Comme nous le raconterons plus loin, le christianisme ne remplaça définitivement en Russie le culte des idoles qu'environ quarante ans plus tard, sous le règne de Vladimir le Grand.

Le pieux exemple de la régente ne fut d'abord imité ni par Swiatoslaw, son fils, ni par ses sujets. Ce ne fut même pas sans quelques obstacles qu'Olga professa sa foi nouvelle. Après sa conversion, elle se lassa, dit-on, du pouvoir, et le remit à son fils, qui régna sous le nom de Swiatoslaw.

CHAPITRE IV.

Swiatoslaw. — Ses mœurs et son caractère. — Ses guerres. — Les Petchenègues. — Siége de Kief. — Défaite des Russes en Orient. — Mort de Swiatoslaw. — Iaropelk lui succède. — Ses violences contre ses frères. — Intervention des Polonais. — Rogneda refuse Vladimir pour époux. — Succès définitif de Vladimir.

(955 à 980)

Le règne de Swiatoslaw (955-972) prend son intérêt dans le caractère personnel de ce prince. Swiatoslaw fut plutôt un chef vaillant, audacieux, un héros, enfin, selon le sens le plus guerrier de ce mot, qu'un prince habile et prudent. Sa politique, qui se ressent forcément de l'impulsion que lui avait donnée celle de ses prédécesseurs, le porte, il est vrai, selon le cours habituel de l'ambition russe, vers l'empire d'Orient, mais cette politique est dominée par la passion des aventures et des combats. Swiatoslaw, aussi sévère pour lui-même qu'il l'était pour ses soldats, rappelle, par ses mœurs indépendantes, sauvages même, la vie rude et vagabonde des princes varaigues. Préférant la guerre à toute autre occupation, dédaignant les commodités et les délicatesses du luxe, ce prince passait sa vie dans les camps. Parcourant sans cesse la Russie dans tous les sens, tantôt au nord, tantôt au midi, toujours actif, toujours combattant, à

peine descendait-il de cheval pour prendre quelque repos. Il n'avait même pas de tente pour s'abriter, et quand, la nuit, il sommeillait, c'était en plein air, le corps enveloppé d'une pièce de feutre grossier, la tête appuyée sur la selle de son cheval. La viande, rôtie à la hâte sur des charbons ardents, formait sa seule nourriture.

Swiatoslaw dirigea d'abord ses efforts contre les Kosares, nation célèbre de la même race que les Turcs, et qui, au sixième siècle, s'était emparée des rives orientales de la mer Noire. S'étendant de là entre le Tanaïs et le Borysthène, ils s'étaient rendus maîtres de la Chersonèse taurique (Crimée). Swiatoslaw les défit complétement, prit leur capitale, et effaça leur nom de l'histoire de la Russie (965).

A peine avait-il terminé cette glorieuse entreprise que Nicéphore Phocas, empereur d'Orient, réclama son secours pour réprimer les attaques des Bulgares qui, réunis aux Hongrois, menaçaient l'empire. Le prince russe, saisissant avec empressement cette occasion de jouer le rôle de protecteur en Orient, pénétra en Bulgarie, s'empara de toutes les villes situées sur le Danube, et résolut d'établir la capitale de son empire sur les bords de ce fleuve.

Tandis qu'il formait ces ambitieux projets, Kief, qui était devenue la véritable capitale de la Russie, et qui renfermait alors la mère, la femme et les enfants de Swiatoslaw, était assiégée par les Petchenègues dont nous avons précédemment parlé. Pressée par ces ennemis qui l'avaient cernée de toutes parts, la ville de Kief dut son salut à l'adresse et au courage d'un jeune Russe qui réussit à traverser les rangs de Petchenègues, et à rejoindre un général russe, nommé Pritich, campé sur la rive du Dniéper, opposée à celle qu'occupaient les Petchenègues.

Pritich, averti du danger qui menaçait Kief, fait embarquer ses troupes, trompe les assiégeants et les force à s'éloigner en toute hâte.

Aussitôt que Swiatoslaw eut appris l'entreprise des Petchenègues, il accourut, les défit encore une fois, puis leur accorda la paix, afin de poursuivre les importants projets qui l'appelaient sur le Danube. — La mort de sa mère Olga (969), et le partage de l'empire entre ses trois fils le retint encore quelque temps à Kief. Il donna Kief à Iaropelk qui lui succéda, Novogorod à Vladimir, et le pays des Drevliens à Oleg, se réservant toutefois l'autorité suprême.

Après avoir pris les mesures les plus capables d'assurer le repos et l'ordre en Russie, Swiatoslaw repartit enfin pour la Bulgarie. Durant son absence, les Bulgares avaient repris tout ce qu'il leur avait enlevé, et il les trouva si bien préparés à une lutte vigoureuse, qu'au siége de Pereiaslavents, la victoire fut longtemps indécise. Cependant le courage et la détermination de Swiatoslaw et de ses soldats l'emportèrent; la ville fut prise et la Bulgarie dut se soumettre (971).

Mais tandis que le prince russe triomphait ainsi, excité et soutenu par le patrice Calorère, qui espérait surprendre, avec son aide, le trône de Constantinople, Jean Zimiscès, le successeur de Nicéphore, effrayé des succès de Swiatoslaw, réunit des forces considérables et se prépara à refouler le conquérant dans la Russie. Cette fois, Swiatoslaw, chassé des diverses villes qu'il avait conquises, partout battu, malgré son opiniâtre résistance, fut réduit à demander la paix. Ses revers ne s'arrêtèrent pas là. Chassé de la Bulgarie, privé d'une partie de son armée, il ne put même pas regagner la Russie. Les Petchenègues

l'arrêtèrent au bord du Dniéper, quand il voulut franchir les cataractes célèbres formées par les écueils qui embarrassent le cours du fleuve. Ayant vainement attendu tout l'hiver que ses ennemis lui livrassent passage, il résolut de s'ouvrir le chemin de la Russie par un combat désespéré, dans lequel il fut vaincu et tué. Son crâne, orné d'un cercle d'or, sur lequel, selon quelques historiens, on avait gravé ces mots : *En courant après le bien d'autrui, vous perdez le vôtre*, servit de coupe au chef des Petchenègues (972).

A la nouvelle de la mort de Swiatoslaw, Iaropelk, prince de Kief, prit, comme l'aîné des trois frères, possession du pouvoir suprême, sans que ses frères, Oleg et Vladimir, renonçassent à leurs apanages.

Son règne assez court (973-980) fut entièrement rempli par les débats sanglants que l'ambition suscita entre les trois princes apanagés : tristes préludes des guerres intestines que les partages de territoire ont provoquées en Russie pendant plusieurs siècles.

Iaropelk donna le premier l'exemple de la violence. Sous le prétexte de venger le meurtre du fils de Svenold, l'un de ses officiers favoris, tué à la chasse par son frère Oleg, ce prince déclara la guerre à Oleg et le poursuivit avec acharnement. Oleg périt à la suite d'une bataille, dans le désordre d'une retraite précipitée, au moment où il essayait, avec les débris de son armée, de franchir un pont qui s'écroula sous ses pas (975).

Maître de l'apanage d'Oleg, Iaropelk se dirige vers Novogorod pour déposséder Vladimir. Celui-ci, réfugié chez les peuples varaigues, qui occupaient encore les bords de la Baltique, implore leur appui et rentre triomphant dans Novogorod, sans rencontrer plus de résistance

qu'il n'en avait lui-même opposé à Iaropelk. Mais ce succès ne lui suffisait plus, et lorsqu'il renvoya à son frère les voïrades, chargés du gouvernement de Novogorod, il les chargea de lui dire que bientôt, à son tour, il irait lui faire visite à la tête d'une armée.

Une circonstance étrangère à ce débat augmenta encore l'animosité des deux frères. Ils avaient en même temps fait demander en mariage Rogneda, fille du prince de Polotsk[1]. Son père lui ayant permis de choisir entre les deux prétendants, la jeune princesse se prononça en faveur de Iaropelk, en disant : « Je ne veux point déchausser le fils d'un esclave, et je choisis Iaropelk. » (L'usage obligeait les jeunes mariées, en signe de soumission, à déchausser leur époux le premier jour des noces). Le prince de Novogorod, Vladimir, fils naturel de Swiatoslaw, était né d'une femme de service de la princesse Olga, et cette réponse de Rogneda le blessait plus vivement qu'aucune autre injure. Il marcha contre le prince de Polotsk, le défit, le tua, et obligea Rogneda à accepter sa main.

Aussitôt après ce sanglant exploit, Vladimir se dirigea sur Kief, où Iaropelk, entretenu dans une sécurité profonde par la trahison d'un de ses voïrades, nommé Bloud, se tenait sans défiance. La ville, fortement défendue, aurait pu, d'ailleurs, résister à l'agression de Vladimir, si, trompé par les perfides conseils de Bloud, Iaropelk ne s'était enfui sans combattre. Il lui restait pourtant une dernière espérance, c'était de trouver un refuge auprès des Petchenègues : Bloud réussit encore à le détourner de ce projet, et lui persuada même de se con-

[1] Polotsk, ville de Lithuanie.

fier à la générosité de Vladimir. Traqué de tous côtés, sans asile, sans appui, Iaropelk se détermina à suivre cet avis; mais Vladimir, qui devait prendre place parmi les princes les plus sages de la Russie, Vladimir, qui devait un jour briser les idoles sur les autels de la foi, n'obéissant alors qu'à de cruels instincts, fit massacrer impitoyablement le malheureux Iaropelk (980).

Ce crime qui vengeait la mort d'Oleg, inaugura le règne du fils de Swiatoslaw.

CHAPITRE V.

Règne de Vladimir. — Guerre avec la Pologne. — Conversion de Vladimir au christianisme. — Lutte contre les Petchenègues. — Un combat singulier. — Administration de Vladimir. — Grandeur de Kief. — Beaux-arts et monuments.

(980 à 1015)

Jusqu'à Vladimir, la Russie était un vaste établissement militaire organisé presque exclusivement pour la guerre, et soutenu par les tributs qu'imposaient aux peuplades voisines les chefs victorieux. Avec Vladimir, la puissance russe se constitua sur des bases plus stables. Vladimir comprit que la force peut fonder les empires, mais qu'elle ne suffit pas à en assurer la durée. Il favorisa donc l'agriculture et le commerce, il appela des savants de Constantinople, protégea les arts, institua des écoles, et fit, en un mot, les plus louables efforts pour hâter en Russie le mouvement de la civilisation.

Le premier acte du règne de Vladimir fut de punir le perfide conseiller de son frère Iaropelk. Après avoir, pendant quelques jours, accumulé les honneurs et les dignités sur la tête de Bloud : « J'ai rempli ma promesse,

« lui dit-il ; je t'ai traité comme ami, je t'ai comblé d'hon-
« neurs ; mais aujourd'hui je deviens ton juge, et je pour-
« suis enfin le traître et l'assassin de son prince. » A ces mots, il le perça de son poignard.

Maître, par la mort de ses frères, de la Russie entière, Vladimir songea à étendre encore son pouvoir par la conquête. Ses prédécesseurs avaient jusqu'alors dirigé leurs armées contre l'Orient, Vladimir se tourna vers l'Occident, et pour la première fois, on voit aux prises la Pologne et la Russie.

Micislas, qui introduisit le christianisme en Pologne, y régnait alors. Attaqué subitement par le prince russe, il fut vaincu, après une vigoureuse résistance, et les provinces polonaises, conquises alors par Vladimir, formèrent le territoire qu'on a nommé la Russie Rouge[1].

C'est après cette expédition, et quelques autres moins importantes, contre des peuples dont le nom a disparu aujourd'hui de l'histoire, que Vladimir résolut de substituer le christianisme au paganisme grossier qui dominait dans toute la Russie. Rien, au commencement de son règne, n'avait fait présager cette subite conversion. Il avait rendu des honneurs splendides aux idoles ; il avait élevé à Peroun, dieu de la guerre, une statue nouvelle ; par ses soins, les temples venaient encore d'être richement ornés. Toutefois, ce changement profond s'explique par la conversion d'Olga, à laquelle on peut rattacher celle de Vladimir. Impuissante sur l'esprit de Swiatoslaw, son fils, cette princesse avait enseigné le christianisme à Vladimir, son petit-fils, qui, voyant le culte païen proscrit dans les pays voisins, se rappela les pré-

[1] Province située au sud-est de la Pologne.

ceptes nouveaux dont son aïeule avait entretenu sa jeunesse. De leur côté, les princes dont les États environnaient la Russie, désireux d'établir des relations avec elle, ou de resserrer les liens qui existaient déjà, tentaient d'imposer leur croyance à Vladimir. Ainsi, les Bulgares l'engageaient à embrasser le mahométisme, le roi de Pologne le pressait de se convertir à la foi catholique, et les empereurs d'Orient lui envoyaient un Grec pour lui exposer les principes du christianisme, selon le rit grec. Ces derniers l'emportèrent; toutefois, avant de se décider, Vladimir chargea plusieurs boyards d'aller étudier les divers cultes en honneur dans les contrées voisines. L'excellence du dogme religieux n'aurait pas suffi sans doute à déterminer un prince encore barbare comme Vladimir, mais les splendeurs du culte, la magnificence des cérémonies, devaient frapper et entraîner son imagination. Lorsque ses envoyés revinrent de Constantinople, et lui décrivirent, avec toute la vivacité de leur admiration, la pompe de l'office célébré à Sainte-Sophie, le prince russe n'hésita plus, et embrassa le rit grec. Détermination déplorable, puisqu'elle livrait au schisme une grande nation, et qu'elle rendait plus difficile dans l'avenir l'alliance de la Russie avec les pays catholiques de l'Occident.

Vladimir, en professant une religion qui lui commandait avant tout l'humanité et la soumission, ne renonça pas aux mœurs violentes des princes russes. Sa résolution prise, il n'avait plus qu'à appeler des prêtres, à recevoir leurs enseignements et le baptême. Mais son orgueil se refusait à descendre, même pour un tel motif, à la prière auprès des empereurs d'Orient, et déployant jusque dans sa conversion les habitudes du conquérant, il alla demander le baptême les armes à la

main. A cet effet, il entra en Crimée[1], assiégea et prit Cherson, et y fut baptisé sous les auspices de Basile et de Constantin, empereurs d'Orient, qui lui accordèrent leur sœur Anne en mariage (988).

De retour à Kief, Vladimir renverse les idoles, les fait traîner ignominieusement dans les rues, proscrit l'ancien culte, et porte les peines les plus sévères contre ceux qui persévéreront dans l'idolâtrie. Enfin, pour compléter cette réforme, il ordonne à la population tout entière de se réunir sur les bords du fleuve qui baigne la ville, et là, en présence du prince, l'eau coule sur le front des néophytes.

La suite du règne de Vladimir est remplie par les soins de l'administration intérieure et par des guerres continuelles contre les peuples voisins, surtout contre les Petchenègues, cette tribu que l'on voit constamment hostile à la Russie. L'une de ces luttes fut marquée par un incident qui rappelle les premiers siècles de Rome.

Les Russes et les Petchenègues étaient en présence. Les deux armées allaient en venir aux mains, quand les chefs convinrent de choisir un combattant dans chacune des nations, et de terminer la guerre par un combat singulier. Le peuple dont le champion succomberait devait se reconnaître vaincu. Vladimir fit proclamer ces conditions dans son camp, mais personne ne se présenta. Le délai allait expirer, quand un vieillard vint trouver le prince, et lui dit : « Je suis parti pour la guerre avec quatre fils. Il « m'en reste encore un, c'est le plus jeune. Depuis son « enfance, personne n'a pu le terrasser. Ordonnez-lui « donc de combattre le Petchenègue. » Vladimir envoya

[1] Ancienne Tauride située sur les bords septentrionaux de la mer d'Azof.

chercher le fils du vieillard, et pour essayer sa force, il fit lancer contre lui un buffle, qu'on irritait avec un fer rouge. Le jeune Russe ne se trouble pas; il arrête le buffle dans sa course, et le saisit avec une telle force, qu'il lui enlève au flanc un large lambeau de chair.

Cette vigueur surprenante calma les inquiétudes de Vladimir, qui attendit avec confiance l'issue du combat qui se préparait. Le champion des Russes fut, en effet, vainqueur. Sans se laisser intimider par la taille colossale du Petchenègue qui lui était opposé, il l'étreignit dans ses bras nerveux, l'étouffa et le jeta à ses pieds. Les Petchenègues effrayés se retirèrent en désordre, poursuivis par les Russes, qui, malgré les conventions, usèrent avec cruauté de la victoire. Vladimir éleva une ville sur le lieu même de la lutte, et conféra à l'heureux combattant, ainsi qu'à son père, la dignité de boyard (993).

La fin du long règne de Vladimir fut troublée par des chagrins domestiques. Iaroslaw, son fils, à qui, dans le partage de ses États entre ses divers enfants, il avait donné la principauté de Novogorod, se révolta contre son père et refusa de payer le tribut qu'il lui devait. Vladimir partit pour châtier ce fils rebelle, mais, avant de l'atteindre, il succomba à la douleur que lui causait cette ingratitude, et mourut en 1015, après avoir commandé durant trente-quatre ans à la Russie.

Dans les dernières années de son règne, Vladimir avait renoncé à la gloire du conquérant pour s'occuper activement de l'organisation intérieure de ses États. Il fit défricher de vastes contrées, dans lesquelles il établit des colonies. Il fonda des villes, et ouvrit pour la jeune noblesse des maisons d'éducation, dans lesquelles enseignaient des maîtres habiles, venus de Constantinople. Kief s'embellit

de monuments nouveaux. Des églises, des palais, des édifices imposants remplacèrent les anciennes constructions; les droits du clergé furent fixés par divers règlements, son indépendance et sa grandeur assurées par des dons nombreux et magnifiques. Le prince qui, par son courage, avait défendu la Russie contre les agressions de ses voisins; qui, par l'élévation de son intelligence et de sa politique, et surtout par l'introduction du christianisme, avait hâté les progrès des pays soumis à sa domination; ce prince, disons-nous, avait bien mérité le surnom de grand, que l'histoire lui a donné.

CHAPITRE VI.

Partage de la succession de Vladimir. — Cruautés de Swiatopelk. — Iaroslaw venge la mort de ses frères. — Il succède à Swiatopelk. — Son règne. — Révoltes du prince de Polotsk et de Mstislaw réprimées. — Échec d'Iaroslaw en Orient. — Mariage considérable de ses filles. — Iaroslaw donne à la Russie ses premières lois. — Sa mort.

(1015 à 1054)

Vladimir, suivant le fâcheux exemple de Swiatoslaw, avait partagé ses États entre ses fils. Il avait désigné toutefois, pour occuper le trône principal de la Russie, Boris, celui de ses enfants qu'il chérissait le plus, et qu'il avait doté de la principauté de Rostof[1]. Swiatopelk, l'aîné des fils de Vladimir, protesta violemment contre une décision qui trompait ses espérances et blessait ses droits.

En vain, par sa soumission et son respect, Boris essaya-t-il de calmer la colère de son frère et de gagner son

[1] Située au nord de Moscou.

affection ; en vain se montra-t-il prêt à lui abandonner la meilleure part de la domination ; Swiatopelk, insensible à tous ces égards, profondément blessé dans son orgueil, nourrissait contre Boris une haine implacable. Un jour que cet infortuné revenait d'une expédition contre les Petchenègues, des assassins, dépêchés par Swiatopelk, pénétrèrent dans sa tente et le massacrèrent (1015). Le corps sanglant de Boris fut conduit à Swiatopelk, qui voulut se rassasier de cet affreux spectacle. On dit même que, s'apercevant que la victime donnait quelques signes de vie, il eut l'atroce cruauté de la faire achever sous ses yeux par l'un de ses officiers.

La défense de ses droits avait fourni à Swiatopelk le prétexte du meurtre de Boris, mais il ne déguisa bientôt plus ses odieux projets. Il fit mettre successivement à mort, par d'indignes trahisons, ses frères, Gleb, prince de Murom [1], et Swiatoslaw, prince des Drevliens soumis à l'autorité russe. Le premier fut assassiné tandis que, sur un faux avis de Swiatopelk, il venait pour recevoir le dernier soupir de Vladimir, mort déjà depuis quelque temps. Le second, atteint au moment où, pour fuir la fureur de son frère, il franchissait les montagnes qui séparent la Hongrie de la Moldavie, périt également assassiné.

Il ne restait plus, après ce triple forfait, qu'un adversaire redoutable à Swiatopelk : c'était Iaroslaw, prince de Novogorod, celui qui devait être le vengeur de tant de crimes. Swiatopelk espérait s'en défaire aussi facilement que de ses autres frères, et comptait profiter des guerres intérieures qui avaient un moment soulevé les habitants de Novogorod contre leur chef; mais ceux-ci,

[1] Principauté au nord-est de la Russie.

épouvantés de la cruauté de Swiatopelk, et préférant encore le joug d'Iaroslaw, lui offrirent de combattre pour lui dans une cause aussi juste. Pendant trois mois, les deux frères restèrent en présence sur les bords opposés du Dniéper, sans que ni l'un ni l'autre osât engager la bataille. Une insulte de l'un des voïrades de Swiatopelk, adressée à Iaroslaw et à son armée, fut le signal du combat. Swiatopelk, vaincu, fut contraint d'implorer l'appui de Boleslas, roi de Pologne, son beau-père (1017).

Iaroslaw entra victorieux dans Kief, et entreprit contre les Petchenègues plusieurs expéditions heureuses. Cependant Boleslas, l'un des souverains les plus illustres de la Pologne, comprenant tout le parti qu'il pouvait tirer de la lutte qui divisait les deux fils de Vladimir, pénétra bientôt dans le pays à la tête d'une armée, joignit Iaroslaw, et le défit complétement. Le malheureux prince s'enfuit, suivi de trois hommes, tandis que Boleslas rétablissait sur le trône de Kief le cruel Swiatopelk.

La perfidie de ce dernier le rendait indigne d'un pareil retour de fortune. Rentré dans Kief au prix du sang des Polonais, il ordonna de les égorger tous. Boleslas, leur roi, au lieu de venger avec éclat, comme il le pouvait, cet affreux massacre, se contenta d'enlever les trésors de Swiatopelk, et d'entraîner à sa suite les principaux chefs de Kief, qu'il amena en Pologne. Dédaignant de renverser le souverain qui venait de reconnaître ses bienfaits par une noire ingratitude, il l'abandonna à la haine qu'il inspirait, et aux rébellions que sa cruauté devait soulever. Iaroslaw, qui avait réussi à assembler une nouvelle armée, se présenta le premier pour combattre son frère.

En apprenant le danger qui le menace, Swiatopelk abandonne Kief, s'enfuit honteusement, et va implorer le

secours des Petchenègues, les ennemis constants de la Russie. Mais l'heure de l'expiation était arrivée. Les Petchenègues, après une lutte acharnée, qui dura, dit-on, trois jours, furent vaincus par Iaroslaw. Swiatopelk, sans armée, sans amis, suivi à peine de quelques serviteurs, fut trahi par ses forces avant d'avoir touché la frontière de Pologne. Ce misérable fugitif, croyant toujours voir un fer menaçant levé sur sa tête, s'écriait épouvanté : *Ils vont m'atteindre, ils vont m'atteindre !* et il tombait anéanti dans les bras de ses compagnons. C'est au milieu de ce délire qu'il termina sa vie (1019).

Après la défaite de Swiatopelk, Iaroslaw régna glorieusement et sans rival pendant de longues années. Profitant de l'anarchie qui déchirait la Pologne, depuis la mort de Boleslas, de la faiblesse et de l'imprudence de Micislas II, son fils et son successeur, il reprit les provinces conquises par Boleslas, durant ses démêlés avec Swiatopelk ; il défit et repoussa les Petchenègues qui avaient assiégé Kief, pendant qu'il donnait à son fils Vladimir l'investiture de Novogorod (1036). Plus tard, toutefois, ses efforts contre l'empire d'Orient furent moins heureux (1043). Cependant l'audace d'une attaque contre Constantinople accrut encore la renommée de Iaroslaw en Europe. Les monarques les plus éloignés recherchèrent son alliance, et lui envoyèrent des ambassadeurs pour demander ses filles en mariage.

Henri Ier, roi de France, épousa l'une d'elles, nommée Anne, en Russie, et connue, en France, sous le nom d'Agnès. Une autre s'unit au roi de Norwége, la troisième au roi de Hongrie. La sœur de Iaroslaw, enfin, épousa Casimir Ier, roi de Pologne.

Le souverain de la Russie Iaroslaw mourut dans sa soixante-dix-septième année (1054), après un règne de

trente-cinq ans. Au courage et à la fermeté, qui lui assurèrent le pouvoir, ce prince joignait une générosité, une bonne foi, qui ne contribuèrent pas peu à affermir sa domination. Studieux, intelligent, infatigable, il favorisa, en Russie, le développement du christianisme, dont l'influence devint prépondérante sous son règne. Il fonda, comme son père Vladimir, des écoles pour les enfants de la noblesse; enfin, un corps régulier de lois, nommé la *Vérité Russe,* dicté par lui aux habitants de Kief et de Novogorod, le fait considérer comme le premier législateur de la Russie.

Sans doute ces lois se ressentent de l'époque à laquelle elles ont été promulguées : les dispositions les plus importantes, mêlées souvent aux prescriptions les moins sérieuses, en déparent la régularité; mais ce recueil n'en est pas moins pour Iaroslaw un titre réel de gloire : il atteste les sentiments de justice, d'ordre et de prévoyance, dont son esprit était animé.

CHAPITRE VII.

Successeurs d'Iaroslaw. — Leurs luttes. — Décadence de la puissance russe. — Règne d'Isiaslaw. — Révolte d'Oleg et Boris, ses neveux. — Sa mort. — Règne de Vsevold et Swiatopelk. — Assemblée des princes russes. — Vladimir Monomaque. — Il monte à regret sur le trône. — Expulsion des juifs de la Russie. — Mort de Vladimir. — Ses successeurs. — Rivalités des princes russes. — Fondation de Moscou. — Règne d'André. — Fondation et grandeur de la ville de Vladimir. — Ruine de Kief. — Situation de la Russie.

(1054 à 1175)

Nous avons accordé une attention particulière à la période qui vient de s'écouler, depuis l'établissement de Rurick, en Russie, jusqu'à la fin du règne de Iaroslaw.

C'est, en effet, durant ces deux derniers siècles que se fonde et s'établit la puissance russe. Tous les princes qui se sont succédé, ont consolidé, fortifié le nouvel empire, et si l'on doit déplorer, dans l'histoire de quelques-uns d'entre eux, des crimes odieux, des dissensions sanglantes, du moins voit-on, en même temps, grandir la jeune nation, et les sciences, les arts, les principes d'une sage législation pénétrer dans ces contrées naguère livrées à la barbarie.

Dans les siècles qui vont suivre, les divisions intestines continuent de déchirer la nation; les meurtres, les perfidies, sont écrits en lettres sanglantes à chaque page de l'histoire russe, mais cette fois le progrès s'arrête, l'empire est en décadence, le joug de l'esclavage pèse sur la Russie, et ce n'est que longtemps après qu'elle ressaisira son indépendance. En indiquant rapidement les principaux faits de cette triste époque, on insistera seulement sur le règne de quelques princes, qui se distinguent parmi tant de chefs faibles, inhabiles, violents ou cruels.

Iaroslaw, comme ses prédécesseurs, avait partagé l'empire russe entre ses cinq fils Isiaslaw, Swiatoslaw, Vsevold, Igor et Viatcheslaw. De ces cinq princes, trois seuls ont régné.

Les trois frères vécurent d'abord en bonne intelligence, et Isiaslaw, l'aîné, monta sans opposition sur le trône de Kief. Grâce à leur accord, les fils de Iaroslaw repoussèrent les invasions des hordes barbares, et quand Vseslaw, leur cousin, prince de Polotsk, vint attaquer Novogorod, Isiaslaw, pour le repousser, fut secondé par ses deux frères.

Leurs efforts combinés ne parvinrent pas à triompher de Vseslaw. Ils l'appelèrent alors à une conférence, et

violant la parole qu'ils lui avaient donnée, ils le firent arrêter et charger de chaînes. Mais Vseslaw fut délivré peu après par les habitants de Kief révoltés, lors d'une agression des Polowtsis. Ce peuple, de même race que les Petchenègues, mais plus barbare et plus féroce encore, sera pendant longtemps l'un des ennemis les plus redoutables de la Russie.

Isiaslaw, après la délivrance de Vseslaw, se réfugia auprès de Boleslas II, roi de Pologne, qui, six mois après, le rétablissait dans la souveraineté de Kief, tandis que son compétiteur s'enfuyait honteusement. Cette restauration ne fut pas de longue durée. Renversé de nouveau, en 1073, et, cette fois, par ses frères, Isiaslaw vit ses États occupés par le plus ambitieux d'entre eux, Swiatoslaw, qui mourut deux ans après, laissant pour successeur son frère Vsevold. Celui-ci manquait de la fermeté nécessaire pour conserver le pouvoir, et Isiaslaw, ramené par le roi de Pologne, rentra bientôt triomphant à Kief. Non content de pardonner à Vsevold, il porta la générosité jusqu'à s'armer en faveur de ce dernier, contre Oleg et Boris, ses neveux, fils de Swiatoslaw, qui l'avaient dépouillé de son apanage. Isiaslaw fut tué dans cette campagne au moment où, après une victoire, il visitait le champ de bataille (1078). Le trône qui, d'après le droit moderne, aurait appartenu à Iaropelk ou à Swiatopelk, tous deux fils de Isiaslaw, fut donné à Vsevold, qui régna quinze ans (1078-1093). Après avoir réprimé, à l'aide de son fils, Vladimir Monomaque, la révolte de son neveu Iaropelk, il conserva paisiblement le pouvoir jusqu'à sa mort (1093).

Vladimir Monomaque aurait pu succéder à son père, mais il renonça au trône en faveur de Swiatopelk, et du-

rant le règne de ce prince, il fut le plus fidèle défenseur de ses droits. Il l'aida à repousser les Polowtsis et à maintenir dans le devoir les princes apanagés. Une seule fois, il le combattit pour soutenir la cause de Vasilko que Swiatopelk avait dépouillé de sa principauté et traité avec la dernière barbarie (1100).

Quelque temps après, les différents princes de la Russie se réunirent en une sorte de congrès pour mettre un terme à leurs continuels débats. La paix intérieure, qui s'ensuivit, permit à Swiatopelk de venger sur les Polowtsis ses défaites passées. Il leur déclara la guerre, en 1101, et, secondé cette fois par le courage de Vladimir Monomaque, il remporta sur eux une victoire dont l'éclat fut terni par des actes de cruauté. La fin du règne de Swiatopelk fut encore marquée par une guerre contre les Polonais dans laquelle il échoua, malgré l'appui de son illustre cousin, Vladimir. Il obtint la paix, en accordant sa fille en mariage au prince Boleslas III, fils d'Udislas Herman, qui régnait en Pologne. Swiatopelk, en terminant ses jours, laissait la paix rétablie dans l'empire, et les différents princes de la Russie amis et alliés (1113).

Vladimir, surnommé Monomaque, dont le courage, le caractère et le génie avaient illustré le règne de Swiatopelk, se vit enfin contraint d'accepter la couronne, dont le poids semblait effrayer sa modestie. Il ne céda qu'aux instantes prières des habitants de Kief. Ceux-ci, que déchiraient des haines soulevées par les juifs, vinrent supplier Vladimir de sauver la ville du pillage et de la destruction qui la menaçaient.

Les juifs avaient commencé à se répandre en Russie, et surtout à Kief, sous le règne de Swiatopelk. Les bénéfices considérables que leur procurait le commerce, en

avaient rapidement accru le nombre, mais en même temps leurs richesses avaient éveillé la jalousie des seigneurs et l'animadversion du peuple. Tant que Swiatopelk avait vécu, son autorité avait comprimé toutes les passions excitées contre les juifs; le court interrègne qui suivit sa mort ouvrit un libre cours à d'odieuses violences.

La population de Kief, qui d'abord avait tourné sa fureur contre les juifs, s'attaqua bientôt à tous ceux que signalaient leur rang, leur fortune et leur luxe. C'est dans ces circonstances que Vladimir entra dans Kief comme *grand prince*[1]. Sa présence suffit pour apaiser la révolte, mais la haine était si forte contre les juifs, qu'il ne put les sauver de la persécution qu'en les exilant. Les proscrits, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, emportant avec eux le peu de bien qu'on ne leur avait pas ravi, allèrent chercher un refuge en Pologne.

Vladimir sut contenir avec fermeté les habitants turbulents de Novogorod, qui, à mesure que l'autorité s'était affaiblie, avaient repris les habitudes indépendantes, fières, parfois même arrogantes des temps anciens de la république. Les Novogorodiens, qui avaient osé répondre à Swiatopelk, lorsqu'il leur envoyait son fils pour les gouverner : « *Qu'il arrive, s'il a une tête de trop!* » furent des sujets soumis à Vladimir. La confiance que la loyauté du *grand prince* de Kief inspirait aux autres princes, parvint à raffermir le pouvoir en Russie, et à calmer les populations. La nation, imposante pour ses voisins, en estime dans l'Europe entière, triompha de tous ses ennemis.

[1] Le titre de grand prince était celui par lequel on désignait le souverain principal de la Russie.

Les trois fils de Vladimir conduisirent, chacun, d'heureuses expéditions contre des tribus hostiles. Le premier, Mstislaw, remporta deux victoires sur les Tchaudes, Iouri ou Georges, son frère, battit les Bulgares, à qui il enleva un riche butin; Iaropelk, enfin, réussit à soumettre les Polowtsis. Tandis que ses enfants se signalaient par leur valeur, Vladimir Monomaque chassait de la Russie les hordes barbares qui, sorties de l'Orient, commençaient à se répandre vers le Don et le Dniéper. Redouté de ses ennemis, objet de l'estime et de l'admiration de l'empereur d'Orient, Alexis Comnène, dont il reçut de magnifiques présents, Vladimir vit s'écouler son règne dans la prospérité. Toutefois, l'incendie de Kief, présage de la décadence qui bientôt allait frapper sa race, vint attrister la dernière année de la vie du *grand prince*. Six cents églises furent consumées, et la grandeur même de ce désastre indique quelle était la splendeur de l'ancienne capitale de la Russie. Vladimir, durant la longue paix qu'il sut conserver à ses États, améliora l'administration, augmenta et modifia le code de Iaroslaw le Législateur. Il mourut à soixante et onze ans, laissant à ses enfants un testament plein d'excellents conseils, et terminé par ces mots qui peignent bien son noble caractère : « O mes enfants, ne redoutez ni la « mort ni les bêtes sauvages, confiez-vous à la Providence, « elle est au-dessus de toutes les précautions humaines « (1125). »

A peine Vladimir était-il mort, que les rivalités intérieures divisèrent de nouveau la Russie. Mstislaw, Iaropelk et Swiatcheslaw, tous trois enfants de Vladimir, se succédèrent à de courts intervalles : Swiatcheslaw fut même contraint d'abandonner Kief à un usurpateur nommé Vsevold, descendant du prince Swiatoslaw, fils

d'Iaroslaw le Législateur, dont les enfants avaient été écartés du trône. Vsevold consacra ses principaux efforts au rétablissement de l'unité russe, tentative qui, chaque jour, rencontrait de plus grands obstacles. Non seulement, en effet, les princes nombreux qui s'étaient partagé le territoire de la Russie s'attaquaient incessamment les uns les autres, mais les habitants de Kief et de Novogorod, se souvenant de leur indépendance passée, montraient plus d'audace pour la ressaisir à mesure que le pouvoir s'affaiblissait. Ils dictaient des lois à leurs princes, ils les chassaient, les rappelaient, leur donnaient à leur gré des successeurs. Vsevold, qui avait triomphé si facilement de Swiatcheslaw, échoua quand il voulut faire rentrer Novogorod dans l'obéissance. La guerre civile, excitée en Pologne par le partage du royaume entre les fils de Boleslas III, augmenta encore la confusion générale. De toutes parts s'élevaient des prétendants qui s'alliaient, se combattaient tour à tour, s'unissant, pour assurer leur victoire, anx Polowtsis, les constants ennemis des deux royaumes, et qui seuls profitaient de ces débats. Vsevold mourut (1146), après d'inutiles efforts pour comprimer ces divisions. Son frère Igor, prince rude et hautain, fut obligé, pour monter sur le trône, d'accepter humblement toutes les conditions que lui imposaient les habitants de Kief. Il avait à peine ceint la couronne, qu'Isiaslaw, petit-fils de Vladimir Monomaque, la lui ravit. Le malheureux Igor, surpris dans sa fuite, fut conduit à son rival, qui le fit renfermer dans un monastère. Swiatoslaw, frère d'Igor, hâta sa perte en voulant le secourir. Les Kioviens, irrités de cette agression, excités probablement aussi par Isiaslaw, se jetèrent furieux sur le monastère qui renfermait Igor, et sans écouter la voix du métropolite, évêque

de Kief, ils l'en arrachèrent et le massacrèrent au pied des autels. Par un singulier retour de sentiments, assez habituel au peuple, les Kioviens, quelques jours après, suivaient le convoi d'Igor, en versant des larmes de repentir (1147).

Le règne d'Isiaslaw II ne fut qu'une longue guerre civile, qui se termina par le triomphe définitif d'Iouri, fils de Vladimir Monomaque. Isiaslaw mourut, après avoir tenté à diverses reprises d'enlever à son oncle la principauté de Kief. Dès lors Iouri, paisible possesseur du pouvoir, ne songea plus qu'à en oublier les fatigues dans les plaisirs et dans la mollesse. Lorsqu'il mourut (1157), les haines endormies éclatèrent avec violence; le peuple de Kief pilla son palais, et faillit outrager ses restes; cependant l'admiration que les Russes ont conservée pour la mémoire d'Iouri, semblerait prouver, dans le silence de l'histoire, qu'il rachetait ses vices par des qualités supérieures. Ce fut lui qui jeta les fondements de Moscou, dans des circonstances qu'il n'est pas sans intérêt de rapporter. Sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Moscou, s'élevait un modeste hameau, domaine d'un riche particulier nommé Stépan Koutchko. Un jour qu'Iouri traversait cette contrée pour aller voir son fils André, Koutchko, fier de sa fortune, loin de rendre au prince les hommages qu'il lui devait, osa le braver insolemment. Le souverain irrité fit saisir le coupable, qui fut noyé par son ordre; et, séduit par le charme de la campagne, il voulut que sur ces lieux mêmes fût construit une ville qui prit le nom de Moscou, de la rivière de Moskowa.

André, prince de Vladimir, succéda à Iouri, son père. Son avénement fut fatal à la ville de Kief. Dès le règne

précédent, André avait pris la résolution de changer la capitale de la Russie, et de donner à la principauté qui lui était échue en partage la prééminence qui avait appartenu jusque-là à celle de Kief. Bien que placée, en effet, dans une admirable situation, la ville de Kief, entourée de tribus hostiles, des Petchenègues, des Kozares, des Turcs et des Polowtsis, n'offrait pas, comme capitale d'un grand empire, une sécurité suffisante au prince qui l'habitait. L'esprit turbulent des Kioviens contribua aussi, sans doute, à la détermination d'André; quoi qu'il en soit, ce prince, une fois décidé à faire de Vladimir, non seulement sa résidence, mais encore la capitale de la Russie, ne laissa échapper aucune occasion d'abaisser Kief et Novogorod. Saisissant, pour accomplir ses projets, le moment où les Kioviens s'étaient révoltés contre Swiatoslaw, leur souverain, et prétextant la défense des droits de ce prince, il marcha contre l'ancienne capitale de la Russie. Après deux jours d'attaques impétueuses, la ville, conquise en 879 par Oleg, agrandie et embellie par Vladimir le Grand et Iaroslaw le législateur, fut prise d'assaut, livrée au pillage et incendiée par le vainqueur, qui voyait dans la ruine de Kief la grandeur future de Vladimir. Novogorod, plus heureuse, défendue par des citoyens plus dévoués à son indépendance, sut résister à André, et ne perdit que bien plus tard le rang qu'elle occupait en Russie.

Établir sa domination sur toutes les rivalités qui déchiraient le pays, tel fut le but constant des efforts du fils d'Iouri. La mort violente qui termina précipitamment ses jours, ne lui permit pas de l'atteindre, et enleva à la Russie l'espoir qu'elle concevait de recouvrer son ancienne grandeur. On se souvient du meurtre de Koutchko, tué par Iouri. Les enfants de Koutchko avaient constamment

poursuivi la vengeance de ce crime; mais ce fut le fils d'Iouri qui expia l'attentat de son père. Unis à quelques obscurs conspirateurs de palais, les Koutchko pénétrèrent de nuit dans la pièce où le prince de Vladimir reposait, le massacrèrent sans pitié, malgré son héroïque résistance, et jetèrent son cadavre dans la cour du palais (1175).

CHAPITRE VIII.

Lutte entre les successeurs d'André. — Vsevold. — Vladimir Roman, prince de Galitch. — Sa cruauté. — Ses guerres. — Sa mort. — Ses fils. — Mort de Vsevold. — Constantin et Iouri, ses fils. — Rivalité des deux frères. — Succès et mort de Constantin. — Iouri monte sur le trône.

(1175 à 1220)

Le meurtre d'André (1175) demeura impuni. Loin de songer à venger la mort de son prince, le peuple s'en réjouit en pillant ses domaines. La politique d'André, qui tendait à tarir la source des dissensions continuelles dont la Russie était agitée, à réunir tous ses petits États en un seul, n'avait pas été comprise de ses sujets. On l'accusait tout à la fois d'ambition et d'indolence, et sa mort n'excita aucun regret.

Michel et Vsevold, fils d'Iouri et frères d'André, étaient les héritiers naturels du trône; mais les États élurent, pour succéder à André, Iaropelk et Mstislaw, ses neveux. Ces jeunes princes, pour faire taire les prétentions de leurs oncles, convinrent de leur attribuer une portion du pouvoir suprême.

Le partage qu'ils firent de l'autorité et du territoire fut scellé par un serment solennel, qu'ils prêtèrent entre les

conquérant parvint à les réunir sous une seule loi et un seul drapeau. Rendu invincible par l'unité des liens religieux et politiques, dirigé par un chef ambitieux et entreprenant, ce peuple étendit partout sa domination, et marqua son passage en Asie et en Europe, par une suite de victoires sanglantes. L'homme qui avait si vigoureusement organisé la puissance des Tatars, nommé Temagin, est généralement connu sous le nom de Genghis-Khan, qui signifie *le plus grand*, dans la langue mongole. Soutenu tout à la fois, et par l'ascendant du génie, et par le prestige de la superstition, Genghis-Khan soumit à une autorité unique les tribus jusqu'alors errantes des Tatars, et promena ses armes victorieuses dans la grande Tatarie, dans la Chine, l'Indostan et la Perse. Après avoir ravagé l'Asie, il se jeta sur la Russie.

Au moment de l'invasion des Tatars, les plus importantes principautés de ce pays étaient Vladimir, où régnait le *grand prince* Iouri ; Kief, qui occupait le second rang; Novogorod, d'abord gouvernée par le prince Mstislaw, et depuis que celui-ci s'était emparé de la principauté de Galitch, par Swiatoslaw, fils du prince de Kief, et enfin la principauté de Galitch, illustrée déjà par le règne de Roman le Grand, et qui devint par la suite un des États principaux de l'Europe orientale.

Les Polowtsis, ces farouches et inconciliables ennemis des Russes, reçurent le premier choc des armes tatares. Battus partout, et effrayés de la supériorité des assaillants, les Polowtsis furent réduits à implorer le secours de Mstislaw le Brave, prince de Galitch (Lithuanie) (1223). Oubliant leurs anciennes agressions, comprenant d'ailleurs que leur cause était celle de la Russie entière, Mstislaw, uni au prince de Kief, leur accorda son appui. Il se forma

à Kief une assemblée des princes russes dans laquelle la guerre fut décidée contre les Tatars. Ceux-ci, qui ne voulaient jamais combattre qu'un ennemi à la fois, se hâtèrent d'envoyer des ambassadeurs aux Russes, et protestèrent qu'ils voulaient respecter leur domination; protestations peu sincères, qui révélaient la marche habituelle de leur politique. Les princes, réunis à Kief, rejetèrent les paroles de paix qu'on leur adressait. Malheureusement, ils ne s'arrêtèrent pas là, et violant les droits les plus sacrés, ils firent périr les ambassadeurs que les Tatars leur avaient envoyés.

Cet acte, aussi inique que barbare, excita la colère des Mongols Tatars; de part et d'autre, on se prépara à la guerre, et Mstislaw le Brave, le grand prince de Kief et tous les chefs qui s'étaient rangés sous leurs ordres, marchèrent contre les envahisseurs. L'ensemble imposant des forces russes leur eût assuré la victoire, si des rivalités haineuses n'avaient encore, dans cette occasion, contribué à la perte de la patrie commune. Un différend s'éleva, lorsqu'on était déjà en présence des Tatars, entre le *grand prince* de Kief et Mstislaw. Celui-ci, qui avait devancé le prince de Kief et obtenu quelques succès partiels contre les ennemis, voulut rester seul en possession du commandement de l'armée. La discorde éclata, et, tandis que le prince de Kief s'entourait de retranchements, Mstislaw engageait le combat contre les Tatars. Trompé par une ruse de guerre, et croyant les avoir vaincus, quand, au contraire, ils cherchaient à l'attirer dans une position défavorable, il s'avança jusqu'au-delà de la rivière de la Kalka, poursuivant toujours l'ennemi, qui changea alors de dispositions et s'apprêta à une résistance sérieuse. Les Polowtsis, qui formaient l'avant-garde de

Celui-ci voulait se montrer généreux : il n'oubliait point que les vaincus étaient ses neveux, mais le peuple avait à venger les maux que lui avait attirés l'injuste agression de Mstislaw. Après avoir consacré deux jours à célébrer sa victoire, il entoura le palais du *grand prince* en criant : *Vsevold, c'est avec joie que nous avons exposé nos jours pour te servir, mais il est temps de punir ces scélérats; fais-leur crever les yeux, ou livre-les entre nos mains.*

Vsevold tenta en vain de résister à la demande impérieuse des boyards et du peuple : la sédition envahit le palais du prince. Plusieurs seigneurs qui, par humanité et pour protéger les captifs, s'étaient signalés comme les plus ardents à les poursuivre, pénétrèrent les premiers dans le cachot où les princes étaient renfermés, et les montrèrent à la foule avec les paupières ensanglantées. Mais on suppose qu'ils n'avaient pas obéi aux injonctions cruelles de la multitude. Quelque temps après, en effet, le bruit se répandit que, grâce à l'intercession d'un saint, ces princes avaient tout à coup recouvré la vue dans une église, et la renommée de ce miracle supposé remplit bientôt la Russie tout entière.

Les habitants de Novogorod voyant dans ce fait merveilleux une marque éclatante de la volonté du ciel, chassèrent du trône le fils de Vsevold, et appelèrent Mstislaw pour régner sur eux. Vsevold, indigné de cet outrage, fit emprisonner tous les marchands novogorodiens qui se trouvaient dans ses États, assembla des troupes, et dévasta les environs de la cité rebelle.

Ce châtiment, qui frappait d'un coup irréparable le commerce des Novogorodiens, les réduisit après des combats multipliés, à se remettre entièrement à la merci du *grand-prince*, et à accepter le gouverneur qu'il désignerait.

Une guerre extérieure succéda à la guerre civile. Les Bulgares vinrent ravager la principauté de Vladimir, et Vsevold résolut de punir leur audace. Son armée descendit le Volga sur des barques, jusqu'au gouvernement de Kazan, et de là prit la route de terre. La confiance qu'inspiraient aux Russes les formidables préparatifs de leur souverain, fut encore augmentée par la jonction d'une armée de Polowtsis, qu'une haine commune et implacable contre les Bulgares ralliait un instant à la Russie, malgré de longues inimitiés. Déjà les forces confédérées étaient sous les murs de la capitale des Bulgares, et la ville allait tomber au pouvoir des assiégeants, quand le neveu de Vsevold, le jeune Isiaslaw, qui commandait l'attaque, et s'était signalé par sa valeur, tomba frappé d'un coup mortel. On le rapporta mourant dans la tente du *grand prince*, que cette perte affligea si cruellement, qu'il devint incapable de rien entreprendre : il renonça à ses projets, offrit la paix aux Bulgares, et se retira (1195).

La puissance du souverain de Vladimir augmentait chaque jour ; il établissait son ascendant sur tous les princes de la Russie, et malgré les invasions fréquentes des Lithuaniens, infatigables ennemis qui, montés sur des chevaux petits de taille, marquaient en tous lieux leur passage par le fer et la flamme, il avait formé une ligue des chefs soumis à son influence, et qui lui constituaient dans le pays une position redoutable. Après avoir battu les Polowtsis, et leur avoir rendu une partie des maux qu'ils avaient fait supporter à la Russie, il eut à repousser les agressions des Polonais et des Hongrois, habiles à profiter de ses embarras, pour lui arracher quelques dépouilles. La principauté de Galitch était l'objet de leur convoitise. Iaroslaw, maître

de ce pays, avait laissé en mourant la couronne à Oleg, son fils naturel, au détriment des droits légitimes de Vladimir, son véritable héritier. Aucun des deux ne put se maintenir sur le trône. Oleg fut repoussé par le peuple à cause de l'illégitimité de sa naissance, et Vladimir, en raison de son caractère faible et indolent.

Un des descendants de Vladimir Monomaque, Roman, sut habilement profiter de ces dispositions et s'empara du pouvoir (1196). Vladimir, fils légitime de Iaroslaw le Sage, implora l'assistance de Bela, roi de Hongrie, pour rentrer en possession de son autorité. Bela feignit d'accueillir favorablement cette demande, mais ce prince perfide ne chassa l'usurpateur que pour s'emparer lui-même de la principauté, qu'il donna à son fils André. Toutefois, la déloyauté du roi de Hongrie ne devait pas rester impunie. Vladimir, dépossédé et emprisonné par lui, réussit à s'enfuir. En découpant la toile de la tente dressée dans la tour où il était renfermé, il fit une corde, au moyen de laquelle il se laissa glisser le long des murailles de la prison, sans que les gardes endormis ou corrompus songeassent à donner l'alarme sur son évasion. Le prince, heureusement parvenu à la frontière, alla réclamer asile et protection auprès de l'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, qui recommanda Vladimir au roi de Pologne, Casimir, surnommé le Juste. Après une lutte opiniâtre, celui-ci remit à Vladimir la possession de la principauté de Galitch, en lui faisant jurer, tant en son nom qu'au nom de ses successeurs, pleine et entière soumission au roi de Pologne. Le prince de Galitch ne jouit pas longtemps du pouvoir. Il mourut en 1198, sans laisser d'héritiers. Les Polonais, au lieu de reprendre cette principauté, appuyèrent les prétentions de Roman, fils de

Mstislaw, qui s'engageait à une obéissance entière envers la Pologne.

Le caractère cruel et sanguinaire de ce prince, 'a haine que lui portaient les habitants de Galitch n'empêchèrent pas les seigneurs et les évêques polonais de le proclamer souverain de cette principauté. *S'il reste vassal fidèle de la Pologne, nous le soutiendrons,* disaient-ils; *s'il viole ses serments, il nous sera facile de le chasser, à l'aide de ses propres sujets.* Galitch se soumit au joug détesté de Roman, et ce prince put donner un libre cours à cette affreuse tyrannie, dont le récit serait suspect, si elle n'était unanimement attestée par les historiens russes et polonais.

Les princes russes n'avaient pas vu sans inquiétude les progrès de la domination de Roman. Craignant que, ligué avec Vsevold, il ne parvînt à les opprimer aussi, ils s'étaient alliés contre lui aux princes de Tchernigof et à Rurick, son beau-père. Mais Roman, sans leur laisser le temps de combiner leurs forces, entre aussitôt en campagne; par sa valeur, sa renommée, son énergie, il s'attache les populations, entraîne les combattants, et jette autour de lui une telle alarme, que Rurick et ses alliés n'osent même point tenter le sort des armes. Kief tombe au pouvoir du prince de Galitch, qui lui donne un gouverneur dont il est reconnu suzerain. Le bruit des exploits de Roman s'était répandu dans l'Europe entière. L'empire grec, que désolaient les barbares, l'appelle à son secours; et Roman, non moins avide de gloire que de puissance, va délivrer la Thrace et revient triomphant à Galitch.

Pendant cette expédition, Kief, surprise par Rurick, allié aux Polowtsis, avait été livrée à toute la rage barbare des vainqueurs. Femmes, enfants, vieillards, rien n'avait été épargné, et Roman ne pouvait laisser sans

vengeance cet odieux attentat. Non moins rusé que vindicatif, il trompa son beau-père par de fausses propositions de paix, le détermina à se joindre à lui pour combattre ses alliés, les Polowtsis, puis, lorsque ces derniers eurent été taillés en pièces, il chercha querelle à son beau-père, le fit enlever et transporter à Kief, où Rurick fut contraint de prendre l'habit de moine.

Roman, qui dominait tous les autres princes de Russie, souffrait, dans son orgueil, de n'être que le vassal des rois de Pologne. Il entra dans ce pays, le ravagea et prit parti contre Lesko V, à qui Micislas le Vieux disputait la couronne. En vain le pape Innocent III, qui désirait vivement le ramener à la foi catholique, envoya-t-il un légat à Roman ; celui-ci, rejetant avec dédain cette intervention, vint assiéger Lublin[1]. Ayant appris là que le palatin de Mazovie[2] marchait contre lui, il va à sa rencontre, l'attaque résolument, et, après une lutte acharnée, il est vaincu et tué dans sa fuite, sans être reconnu.

Roman fut un tyran impitoyable. Il avait excité, par ses persécutions contre les catholiques, les haines de toutes les populations. Par son ordre, les églises étaient profanées, les prêtres mis à la torture. Il possédait néanmoins des qualités qui le font ranger parmi les hommes les plus remarquables de cette époque. Grâce à son génie, Galitch fit trembler les princes russes. Le roi de Hongrie fut contenu, la Pologne menacée, et l'empire grec délivré de l'invasion des barbares.

A sa mort, les dissensions civiles, un instant assoupies, se réveillèrent plus vives que jamais. Rurick dépouilla

[1] Ville de la Gallicie.
[2] Province dont Varsovie était la capitale.

tout aussitôt l'habit monastique et reprit possession de la principauté de Kief. Vladimir, fils d'Igor, détrôna Daniel, fils de Roman, tandis que l'infortunée mère de ce jeune prince se réfugiait à Cracovie, en Pologne, près de Lesko V.

Le prince polonais se montra généreux ; il fit partir Daniel pour la Hongrie, avec une lettre adressée au roi, et conçue en ces termes :

Vous avez été l'ami de son père, moi j'ai oublié que Roman fut autrefois mon ennemi. Prenons le parti de ces pauvres exilés, et replaçons sur leur tête la couronne qui leur appartient.

Mais, soit que la cause de ces jeunes princes le touchât peu, soit qu'il eût été gagné par les présents reçus de Vladimir, le roi de Hongrie ne fit aucune tentative en faveur des enfants de Roman. Vladimir même ayant été chassé, les Hongrois, oubliant les droits des exilés, lui donnèrent son frère pour successeur. La discorde ne tarda pas à éclater entre le roi de Hongrie et le prince de Galitch. Ce dernier, saisi pendant qu'il était au bain, fut envoyé captif en Hongrie, et le boyard chargé de cette expédition gouverna Galitch au nom de son souverain. Dès lors, cette principauté fut soumise à une affreuse tyrannie qui fit oublier celle de Roman. Mstislaw, prince russe, essaya vainement de soustraire Galitch à la désastreuse domination du lieutenant du roi de Hongrie ; il échoua. Mais Roman, fils d'Igor, s'étant réuni à Vladimir, son frère, parvint à chasser l'usurpateur (1210).

Les malheureux habitants de Galitch s'aperçurent à peine de ce changement, tant les nouveaux souverains s'étudièrent à imiter la cruauté de leurs prédécesseurs. Leur folle et odieuse conduite porta enfin ses fruits. Les

Hongrois étant accourus avec Daniel, fils de Roman le Grand, les habitants de Galitch s'emparèrent des deux tyrans, les accablèrent de coups et d'outrages, et finirent par les pendre.

Au moment même où le peuple de Galitch immolait à sa vengeance les princes Roman et Vladimir, Vsevold, prince de Vladimir, se mourait. Vsevold, plus politique que guerrier, signala son administration par la soumission des habitants de Novogorod, dont il obtint l'obéissance, sans guerres, sans luttes, et seulement en apportant des entraves à leur commerce. Le *grand prince*, sentant sa fin approcher, donna la souveraineté de Vladimir à Iouri (Georges), son second fils, au mépris des droits de Constantin, son fils aîné. Il mourut ensuite à l'âge de soixante-trois ans (1212).

Ce fut sous son règne que les Croisés, s'emparant de Constantinople, y élurent un empereur et un patriarche latins. En vain les papes, vainqueurs à Constantinople, essayèrent-t-ils alors d'asseoir leur domination en Russie, et de comprimer le schisme qui divisait l'Église. Les princes russes repoussèrent leurs exhortations et leurs prières.

A la mort de Vsevold, chacun de ses fils prit possession des apanages qu'il leur avait assignés ; mais tous étaient mécontents de leur partage, et la guerre éclata bientôt entre eux. Constantin, dépossédé du trône de Vladimir par la volonté de son père, résolut de tout tenter pour le reprendre. Les Novogorodiens ayant élu Mstislaw au lieu de Iaroslaw, Iouri embrassa le parti de ce dernier, tandis que Constantin se déclara en faveur de Mstislaw. Dans la lutte qui suivit, Iaroslaw, vaincu malgré la supériorité de ses forces, entraîna dans sa chute Iouri, qui dut céder la

couronne à son frère Constantin. Ce dernier ne se distingua pas moins par sa modération que par son courage. Il accueillit son frère avec bienveillance, et lui fit don d'un apanage. Constantin, malheureusement, survécut peu à son triomphe. Atteint à la fleur de l'âge d'une maladie mortelle, il succomba en désignant pour son successeur Iouri son frère, auquel il recommanda ses enfants (1220).

Depuis Vladimir, la Russie s'était constamment affaiblie par les divisions. Partagée en une foule de souverainetés rivales, elle n'était plus capable de réunir en un faisceau unique ses forces dispersées, et de tenir tête à un ennemi redoutable. C'est dans ces circonstances périlleuses, au moment où les hordes des Tatars, conduites par le génie belliqûeux de Genghis-Khan, menaçaient la Russie d'une invasion prochaine, que Iouri, prince faible et inhabile, monta sur le trône.

CHAPITRE IX.

Les Tatars. — Leur organisation. — Genghis-Khan. — Les Tatars envahissent la Russie. - Mauvaise politique et défaite des souverains de Galitch, de Kief et de Vladimir. — Domination des Tatars en Russie. — Alexandre Newski. — Alexis Kalita. — Dimitri Donski. — Wasili, prince de Vladimir. — Affaiblissement de la puissance des Tatars.

(1220 à 1462)

Les Tatars-Mongols formaient un peuple immense qui habitait l'ancien pays des Huns et des Turcs, les vastes contrées situées au nord et au nord-est de la mer Caspienne. Longtemps divisés en hordes nombreuses, ils vivaient à la manière des anciens Slaves, vagabonds et errants comme leurs troupeaux, lorsque le génie supérieur d'un

Mstislaw, refoulés par le choc impétueux des Tatars, reculèrent en désordre et jetèrent le trouble dans les rangs de l'armée russe. Mstislaw, mis en déroute complète, put à peine ramener, dans sa fuite précipitée, la dixième partie de son armée forte de cent mille hommes. Le prince de Kief, s'il l'avait voulu, aurait peut-être encore, en prenant part à l'action, donné la victoire aux Russes; mais, témoin des désastres de ses alliés, il s'obstina à rester renfermé dans ses retranchements, qu'il croyait inexpugnables. Il y fut assiégé bientôt par l'armée mongole, et voyant, après une opiniâtre résistance, que ses efforts désespérés ne feraient qu'irriter le ressentiment des Tatars, il offrit de se rendre, si on lui garantissait la liberté, moyennant une rançon convenue. Le général tatar promit solennellement d'observer cette convention; mais à peine le prince de Kief et ses compagnons s'étaient-ils remis aux mains de leurs ennemis, que ceux-ci, rappelant la mort de leurs ambassadeurs, préludèrent au banquet de triomphe, par lequel ils célébraient leur victoire, en étouffant sans pitié leurs infortunés captifs (1225).

Après ce double et éclatant succès, les Tatars pénétrèrent en Russie, sans rencontrer aucun obstacle. A leur approche, les portes des villes s'ouvraient, et les habitants, pour toucher les vainqueurs, sortaient en procession, portant au-devant d'eux, comme ils avaient l'habitude de le faire pour honorer leurs princes, la croix, les bannières et les images vénérées des saints. Les Tatars, qui respectaient scrupuleusement la croyance des peuples réunis avec eux sous un même étendard, furent inflexibles pour les vaincus. Insensibles aux larmes et aux prières, ils massacraient les habitants, pillaient et incendiaient les villes, ne laissant après eux que

des ruines. La seule principauté de Kief perdit soixante mille habitants dans les malheurs de cette invasion. Les Mongols-Tatars, après avoir atteint Novogorod-Sverski[1] au nord-est de Tchernigof, et las sans doute de leurs sanglants exploits, retournèrent enfin auprès de Genghis-Khan, leur chef, qui était alors dans la Buckharie.

Peu de temps après, les Tatars rentrèrent en Russie pour reprendre leur œuvre de conquête. Genghis-Khan était mort (1227), et son fils Oktaï poursuivait ses projets. Fixé dans le pays de Karakoum, où était établie sa résidence principale, nommée la grande horde, ses ordres dirigeaient de loin les armes de ses soldats. Bati, neveu du grand Khan, qui commandait l'armée tatare, attaqua d'abord la principauté de Rezan. Iouri, grand prince de Vladimir, croyant que l'affaiblissement de ses rivaux profiterait à son autorité, demeura dans l'inaction. Cette politique perfide ne lui réussit pas. Les Tatars, en effet, après avoir vaincu les différents chefs, se dirigèrent sur la principauté de Vladimir, dont la capitale fut emportée par les assiégeants. Le grand prince, désespéré, voulut tenter un dernier combat. Vaincu, comme l'avaient été les autres souverains, il succomba, percé de coups, regrettant trop tard d'avoir abandonné les princes de Galitch et de Rezan (1237).

Dès lors, la Russie toute entière fut soumise aux Tatars, qui disposèrent des principautés en faveur des princes les plus servilement dévoués à leurs intérêts, opposant les uns aux autres des chefs rivaux, sans que l'excès même

1 Située au sud de la Russie, et qu'il ne faut pas confondre avec Novogorod la Grande.

des maux de la Russie pût mettre un terme à leurs dissensions. Pendant plus d'un siècle, cette malheureuse contrée gémit sons le joug odieux de ses conquérants. Tous les princes allaient, les uns après les autres, offrir leur hommage à la grande horde, et la Russie, qui avait naguère prétendu asservir Constantinople, payait maintenant un tribut aux Tatars. Dans la longue suite des princes qui se succédèrent pendant cette période, soit à Kief, soit à Novogorod, soit à Vladimir, à peine en est-il quelques-uns dont le nom mérite d'être conservé. Il faut citer cependant Alexandre Newski. Alors qu'il régnait à Novogorod, il avait mérité le surnom de Newski (vainqueur), à la suite d'une éclatante victoire remportée sur les Suédois, près de la Newa. Ceux-ci, tandis que les Tatars pénétraient en Russie par le midi, avaient essayé de l'envahir par le nord (1240). Elevé plus tard à la souveraineté de Vladimir par le grand khan, dont il était obligé de reconnaître la suprématie, Alexandre Newski tenta de rendre à la Russie son ancienne puissance. Les rivalités d'ambition qui commençaient à diviser les Tatars, et qui devaient amener la chute de leur domination, favorisèrent ses efforts et marquèrent la voie à ses successeurs. Le *grand prince* de Vladimir mourut, après avoir posé les bases d'une politique nouvelle qui tendait à centraliser le pouvoir pour le diriger un jour contre les ennemis de son pays. Quelque temps avant sa mort, les Russes avaient organisé une vaste conspiration qui éclata sur plusieurs points par le massacre général des Tatars, mais qui, bientôt réprimée, appelait sur la tête des rebelles des vengeances redoutables. Alexandre Newski accourut à la grande horde pour intercéder en faveur de ses compatriotes, et obtint leur pardon à force de prières (1262).

Pendant près d'un siècle les successeurs d'Alexandre Newski, livrés au seul souci de leur ambition personnelle, ne firent rien ni pour la grandeur ni pour l'indépendance de leur patrie. Iwan Kalita, le premier, reprit les traditions de la politique d'Alexandre, et rendit quelque unité au pouvoir (1328). Soumis à Usbeck, souverain des Tatars, il se servit de la confiance du grand khan pour préparer l'affranchissement de la Russie, et pour réduire l'autorité des boyards et des princes. Ce fut lui qui établit d'une manière solide, sur l'empire tout entier, l'influence de Moscou. Cette ville, entourée d'un mur de forte charpente que soutenait un rempart de terre et de pierre, devint, à partir de cette époque, la capitale de la Russie. Si Iwan fut un maître sévère pour les grands, il fut pour le peuple un souverain bienfaisant. On lui donna le surnom de Kalita (qui signifie *bourse*), parce qu'il portait constamment avec lui un sac rempli d'argent, dans lequel il puisait les aumônes qu'il distribuait aux pauvres.

Dimitri Donski, monté sur le trône en 1362, continua l'œuvre entreprise par Iwan Kalita, et remporta sur Mamaï, chef des Tatars, une victoire longtemps disputée (1380). Cette victoire eut pour principal résultat de rendre aux Russes quelque confiance; elle leur apprit qu'ils pouvaient, à force de courage, triompher de leurs oppresseurs, et elle assura définitivement la supériorité du prince de Moscou sur le reste de la Russie. Toutefois l'heure de la délivrance n'était pas encore sonnée; les Tatars tirèrent une vengeance éclatante de leur défaite. Ils s'avancèrent sur Moscou, s'en emparèrent, et renouvelèrent les scènes de meurtre et d'incendie dont toutes les villes de la Russie avaient été tour à tour le théâtre.

Wasili, fils de Dimitri, monta sur le trône en 1389, et

se vit menacé tout d'abord par deux redoutables ennemis, Witold, son beau-père, chef de la principauté de Lithuanie, parvenue alors à son plus haut degré de splendeur, et le fameux Tamerlan, qui, après avoir soumis une partie des peuples de l'Asie, aspirait à la domination du monde entier. Il marchait déjà sur la Russie, et les habitants désolés n'espéraient plus échapper au joug, quand le fier conquérant retournant tout d'un coup sur ses pas, abandonna la Russie, et rentra dans son pays. A peine était-il éloigné, que le prince de Lithuanie, poursuivant ses projets, se rendit maître de Kief, et de toute la Russie méridionale qui le reconnut pour son souverain. Peu satisfait de ces conquêtes, il voulut attaquer les Tatars; mais il fut défait après une lutte sanglante. Durant ce débat, Wasili, craignant la colère du vainqueur, quel qu'il fût, avait gardé une stricte neutralité. Moscou dut son salut à cette résolution. Toutefois quand le *grand prince* mourut, en 1425, il ne laissa à son fils Wasili, alors âgé de dix ans, qu'une principauté affaiblie. Le règne de ce dernier fut constamment troublé par des divisions intestines. Iouri, prince de Galitch, lui disputa le trône de Moscou, et pendant la lutte des deux princes, les Tatars firent encore une apparition sur le territoire russe, et s'emparèrent de la personne de Wasili. Le khan Mahmet, qui avait fondé le royaume de Kasan, épargna le *grand prince* de Moscou, et lui rendit même la liberté. C'est sous le règne de Wasili que fut consommé définitivement le schisme grec. Un concile avait eu lieu à Florence, en 1462, dans le but de réconcilier l'église grecque et l'église latine; Isidor, métropolitain de Moscou, y avait assisté, et avait adhéré à l'acte qui proclamait la fusion des deux églises; mais quand il fut de retour en Russie,

une indignation générale éclata. Les princes de Moscou refusèrent de se soumettre au pape, Isidor fut emprisonné, et le schisme plus que jamais affermi.

CHAPITRE X.

Iwan le Grand. — Ruine de Novogorod. — Habile politique d'Iwan. — Il défait les Mongols. — Sa mort. — Wasili. — Iwan le Terrible. — Sa minorité. — Il fait tuer son tuteur. — Son caractère. — Ses guerres. — Son administration. — Conquête de la Sibérie. — Cruauté d'Iwan. — — Meurtre du prince Alexis par Iwan, son père. — Mort d'Iwan.

(1468 à 1524)

Il était réservé au fils de Wasili, Iwan le Grand, d'inaugurer la période de grandeur de laquelle date réellement l'importance de la Russie.

A l'avénement de ce prince, Moscou était tributaire du khan de Kasan, qui avait su imposer sa souveraineté à la vieille Russie. Iwan dirigea d'abord ses forces contre cet ennemi. Après de longs efforts, il réussit à le vaincre, et le khan Ibrahim se reconnut son vassal (1470). Encouragé par ce succès, Iwan songea à briser définitivement le joug des Tatars, affaiblis eux-mêmes par de fréquentes divisions. Pour atteindre ce but, il fallait avant tout dominer la Russie entière, et la soumettre au joug d'une seule autorité. Novogorod, qui avait recouvré son indépendance, était un des principaux obstacles au triomphe de l'unité russe ; Iwan tourna ses armes contre cette principauté. En vain les Novogorodiens, excités par une femme, une héroïne nommée Marpha, tentèrent-ils de résister avec l'aide des Polonais et des Lithuaniens. Ceux-ci, alors gouvernés par des princes faibles et mal habiles, ne leur prêtèrent

qu'un insuffisant appui ; ils ne surent pas comprendre que la liberté de Novogorod assurait l'indépendance des États du Nord, et la grande cité fut perdue. Ses intrépides citoyens combattirent avec un courage désespéré. De toutes parts l'insurrection anima la résistance ; Iwan néanmoins triompha, le sang coula par torrents dans la ville, et la puissance du prince de Moscou grandit de tout le malheur de Novogorod. Cette cité, qui datait des premiers temps de la Russie, passa comme Kief, comme Vladimir, au rang des villes secondaires (1470).

Vainqueur du khan de Kasan, maître de Novogorod, Iwan, tout entier à son projet de délivrer le sol russe de la présence des Tatars, proclama son indépendance en faisant mettre à mort les envoyés d'Akmet, khan de la horde dorée, qui venaient lui demander hommage et tribut. Le khan, indigné de cet attentat, s'avance contre la Russie. A son approche, malgré les instances et l'irritation des princes, des boyards, du clergé et du peuple, Iwan reste inactif ; il se refuse obstinément à donner le signal de la lutte. On s'étonne, on s'indigne, on l'accuse de lâcheté, quand on apprend tout à coup que, par une heureuse diversion, l'habile souverain a porté la guerre dans la capitale du khan, tandis que les Tatars s'avançaient contre Moscou. Ceux-ci, forcés de retourner sur leurs pas, sont coupés dans leur retraite, poursuivis à outrance, massacrés sans pitié. L'infatigable Iwan, débarrassé des Tatars, attaque les Polonais, dispute à la Lithuanie chacune de ses provinces, et voit la Russie entière soumise à sa domination. Pendant les quarante-trois ans de son règne, ce prince, non content de fortifier son pouvoir à l'intérieur, l'élevait au dehors par d'utiles alliances. Il reçut des ambassadeurs de l'empereur d'Allemagne, du pape, de la répu-

blique de Venise, de la Pologne, et signa des traités avec ces diverses puissances. Son mariage avec la princesse Sophie, fille de Paléologue, empereur de Constantinople, seconda encore sa politique extérieure. Des artistes, des orfèvres, des architectes, des ouvriers italiens, appelés par ses soins en Russie, y importèrent les premières notions des beaux-arts. Ce fut lui qui substitua l'aigle noir à deux têtes à l'image de Saint-Georges à cheval, que les principautés de Kief et de Vladimir avaient jusqu'alors placée sur leurs étendards.

Wasili succéda en 1505 à Iwan le Grand, son père, dont il poursuivit les conquêtes. Il combattit comme lui les Tatars fixés dans le royaume de Kasan, et les Polonais, sur lesquels il reprit Smolensk. Il réunit à son empire la ville de Pleskof, qui subit le sort de Novogorod. Ses assemblées populaires furent supprimées, et les lieutenants du prince de Moscou y commandèrent en son nom. Celui-ci s'apprêtait à châtier une rébellion des habitants de Kasan, lorsque la mort l'arrêta dans ses projets (1533).

Iwan, fils de Wasili, n'avait que trois ans quand il parvint au trône. Mais les deux règnes précédents avaient tellement affermi le pouvoir, que nul ne songea à contester les droits du jeune prince, et que sa mère Hélène exerça la régence d'une main ferme et respectée. Sigismond, roi de Pologne, croyant l'époque d'une minorité favorable, tenta contre la Russie une agression qui fut repoussée. Malheureusement Hélène mourut peu après, et la tutelle d'Iwan, qui n'avait encore que sept ans, fut usurpée par Wasili Chouiski, boyard ambitieux (1540). Il espérait que le temps légitimerait cette usurpation, et tous les amis dévoués du jeune prince furent écartés soigneusement de sa personne. Jusqu'à quatorze ans, celui-ci obéit aux vo-

lontés ombrageuses et souvent cruelles de son tuteur; mais, parvenu à cet âge, il n'attendit plus davantage pour s'affranchir et se venger. Sur un signe du jeune souverain, Chouiski fut saisi, condamné à mort et exécuté.

En 1547, Iwan se faisait couronner solennellement par le métropolite de Moscou et prenait le titre de czar, qu'aucun souverain de la Russie n'avait porté jusque-là. C'est ainsi qu'Iwan, surnommé *le Terrible*, préludait à un règne de cinquante années, tout rempli d'actes de haute politique, signalé par des institutions utiles, des conquêtes brillantes, mais terni malheureusement par des cruautés monstrueuses. A vingt-deux ans, il marche contre le royaume de Kasan, qu'il ruine entièrement et soumet à sa domination. De là, Iwan s'avance contre le khan d'Astrakan, le bat et l'oblige à se réfugier en Sibérie. Après ces exploits, il revient à Moscou, où il organise une milice permanente, connue sous le nom de strelitz, puis il porte contre ses ennemis du nord ses armes triomphantes au midi. La Suède et la Pologne avaient excité les chevaliers, nommés *porte-glaives,* ordre militaire sorti des institutions du moyen-âge, à reprendre au prince de Moscou les conquêtes de son grand-père. Ces deux puissances auxiliaires n'empêchèrent pas l'affaiblissement de l'ordre chevaleresque. Soupçonnés de trahir successivement leurs deux alliés, les chevaliers porte-glaives se les aliénèrent tous deux, et bientôt fut consommé entre la Pologne, la Suède et la Russie, le partage de la Livonie et des autres provinces qu'ils occupaient.

Jusque-là l'influence des deux ministres Adascheff et Sylvestre avait comprimé la férocité d'Iwan; mais quand le Néron du Nord s'est débarrassé des modernes Sénèque et Burrhus, il semble que sa vie n'est plus qu'un long

crime, une folie furieuse, troublée sans cesse par la superstition et la peur. Et cependant, au milieu des écarts de cette imagination en délire, dans cette suite d'attentats qui épouvantent, on peut démêler une idée fixe, on sent dominer un instinct unique : celui du despotisme, d'un despotisme basé sur le droit divin héréditaire.

Aussi, rien n'excite-t-il sa frénésie, comme le soupçon de la connivence de ses sujets avec les souverains étrangers. Quand le prince Kourbsky s'enfuit en Pologne, il l'accuse du projet de se rendre maître d'Iaroslaw, il ne conçoit pas que, sans craindre de perdre son âme devant Dieu, ce sujet ait osé lui dérober sa tête. Alors, croyant voir une vaste conspiration de boyards sans cesse ourdie contre son pouvoir, il se retire au loin dans Alexandrowski, forteresse entourée d'une sombre forêt, digne repaire de la tyrannie. De là, il dénonce au clergé et au peuple les crimes des grands pendant sa tutelle, les projets nouveaux qu'il leur suppose contre sa vie et celle de son fils, et finit par déclarer que son cœur ulcéré abandonne un État rempli de tant de traîtres.

Cette nouvelle va être accueillie sans doute avec des transports de joie ? Ce serait mal connaître le peuple russe. En apprenant l'abdication de l'astucieux despote, il demeure consterné, éperdu. « Qui donc pourra désormais « nous défendre ? » s'écrie-t-il. Et de leur côté les prêtres, les grands, soit effroi que ce peuple leur inspire, soit esprit de servilité universelle, répètent à l'envi : « Que leur « czar a sur eux un droit de vie et de mort imprescrip- « tible, qu'il les punisse donc à son gré ; mais que l'État « ne peut vivre sans maître ; qu'Iwan est leur souverain « légitime, celui que Dieu leur a donné, le chef de l'Église. « Sans lui, qui conserverait la pureté de la religion ? Qui

« sauverait des millions d'âmes de la damnation éternelle? » et tous partent, tous vont lui porter leurs têtes; ils en frappent la terre à ses pieds, espérant le toucher de leurs gémissements, et le décider, par leurs prières, à conserver ce trône qui les écrasera tous.

Iwan, en effet, consent encore à régner, il consent à immoler ce troupeau d'esclaves qui vient lui tendre la gorge. Il reparaît donc à Moscou; mais à son aspect, tous demeurent saisis d'étonnement. « Un mois seul, disent les historiens russes, s'était écoulé depuis l'absence d'Iwan, et ils eurent peine à le reconnaître. Son corps grand et robuste, sa large poitrine, ses épaules hautes s'étaient affaissées; sa tête, qu'ombrageaient d'épais cheveux, était devenue chauve; les restes rares et parsemés d'une barbe qui, naguère, faisait l'ornement de son visage, le défigurent; ses yeux éteints, et ses traits, empreints d'une férocité dévorante, étaient déformés. »

Les actes de son esprit répondent à ce désordre extérieur. Non content de se composer un service tout domestique, une cour et une garde toutes nouvelles, il abandonne le palais de ses pères, pour se construire, dans Moscou même, une autre forteresse; puis il chasse tous les habitants des rues adjacentes pour y placer ses satellites. Inquiet encore après tant de précautions, la crainte de Dieu jointe à celle des hommes lui fera fuir Moscou, et il retournera dans Alexandrowski se faire moine avec trois cents de ses sicaires.

Pendant qu'il abandonne aux boyards tremblants l'administration de l'empire, sa pusillanimité couvre de honte les drapeaux russes jusque-là vainqueurs des Tatars et des Turcs. Dans la période de son règne, qui s'écoule de 1560 à 1580, Moscou et plusieurs milliers de Moscovites

sont brûlés par les Tatars. Il fait marcher des armées de trois cent mille hommes et de deux cents canons contre ses ennemis, et le lâche tremble aux menaces du khan de Crimée. Une incursion de Sibériens avait jeté l'effroi autour de lui, lorsqu'il apprend qu'Yermarck, un brigand, et six cents Cosaques ses complices, fuyant la rigueur des lois russes, ont suffi pour soumettre à ses lois ce nouvel empire.

Mais c'est surtout la colère du grand roi de Pologne, Battori, qui l'épouvante. Il envoie porter à ce prince ses soumissions suppliantes; il s'offre même, dans ses ambassadeurs, aux injures et aux coups dont il plairait au roi de Pologne de flétrir la Russie et son czar. Battori ne daigne répondre à ces supplications qu'en traitant Iwan de faussaire qui altère les articles des traités, de monstre qui torture ses sujets. « Où êtes-vous donc, lui dit-il, Dieu du « pays des Russes, comme vous vous faites appeler par « vos malheureux esclaves! » puis il termine cette lettre injurieuse par la proposition d'un combat singulier.

Iwan, dont Battori vient de chasser les ambassadeurs, ne répond que par de nouvelles bassesses. Ce lâche prince, dont l'âme, dit un historien russe, est dégradée par la tyrannie, a réuni trois cent mille hommes qu'il n'ose opposer au roi de Pologne. Il aime mieux tromper indignement le pape, et lui dérober son intervention près de Battori, en le flattant de l'espoir de la conversion des Russes au catholicisme (1581).

Iwan profita de la paix pour assurer à la Russie des débouchés sur la Baltique et des moyens de communication avec l'Europe. Des vaisseaux étrangers apparurent dans le port de Narva. Archangel, bâti sur les bords de la mer Blanche, devint un entrepôt de cuirs, poissons, colle,

et de plusieurs autres produits. Un traité de commerce, enfin, fut signé par Iwan avec l'Angleterre. C'est par ce traité, qui a valu à Iwan IV l'admiration de Pierre le Grand, que se terminèrent les négociations de mariage que le tyran de la Russie avait entamées avec la reine Élisabeth. Il pensait que la Russie, réunie à l'Angleterre, pourrait devenir maîtresse du globe. Il voulait en même temps se réserver un asile à Londres, dans le cas où le peuple, las de ses crimes, aurait brisé le joug monstrueux qui pesait sur le pays.

Rien, cependant, ne justifiait ces craintes, et si quelque chose révolte autant que les indignes cruautés d'Iwan, c'est l'abjecte soumission de toute une nation d'esclaves, rampant aux pieds d'un tel bourreau. Dans un premier accès de rage, plusieurs grands boyards du sang de Rurick avaient péri décapités, empoisonnés ou empalés; leurs femmes et leurs enfants avaient été chassés à coups de knout dans les forêts, où ils avaient expiré sous le fouet. Dans un second accès, il marche en conquérant contre Novogorod soumise; et, s'imaginant imiter, surpasser même la victoire de son grand-père, il y perce de sa lance une foule de malheureux habitants entassés dans une vaste enceinte; puis, quand la force manque à sa fureur, il livre ce qui reste à ses esclaves, à ses chiens et aux glaces entr'ouvertes du Volkof, où, pendant plus d'un mois, ces infortunés sont engouffrés chaque jour par centaines.

Alors, dit un historien, déclarant sa justice satisfaite, il se retire, en se recommandant sérieusement aux prières de ceux qui survivent, et qui n'ont garde de manquer à ce commandement de leur dieu terrestre. Twer, Pskof éprouvent aussi sa présence. Moscou le revoit enfin, et, le

même jour, des brasiers ardents, d'énormes chaudières d'airain et quatre-vingts gibets couvrent la place publique. Cinq cents nobles des plus illustres, déjà brisés de tortures, y sont traînés. Les uns sont massacrés, le plus grand nombre y expire, longtemps déchiqueté par les couteaux de ses satellites.

Les femmes ne sont pas plus épargnées que les hommes. Iwan les fait pendre aux portes de leurs demeures, et les maris sont contraints de passer sous les cadavres de leurs compagnes, jusqu'à ce qu'elles tombent sur eux en pourriture. Ailleurs, ce sont des maris, des enfants qu'on attache morts aux places qu'ils occupaient à la table domestique, et leurs femmes, leurs mères, que l'on force de s'asseoir plusieurs jours de suite, en face de ces restes chers et inanimés. Les chiens, les ours, que ce fou furieux fait lâcher sur le peuple, sont chargés du soin de nettoyer la place publique des corps mutilés qui l'encombrent. Chaque jour, il invente de nouveaux supplices, que sa tyrannie, blasée par tant d'excès, trouve insuffisants. Bientôt, il lui faut des fratricides, des parricides. Basmanof est condamné à tuer son père, Prozorowski, son frère! Le monstre fait ensuite noyer huit cents femmes, et, fouillant les demeures de ses victimes, il force, par d'affreuses tortures, ce qui reste de leurs parents, à lui montrer les lieux où sont cachés leurs trésors. Dans ses longues guerres contre les chevaliers porte-glaives, d'horribles cruautés ont marqué ses succès passagers. La courageuse résistance que l'ennemi lui oppose est traitée partout de révolte, et il fait jeter dans des chaudières brûlantes, ou embrocher à des lances, et rôtir tout vivants, sur des charbons que lui-même attise, les malheureux tombés en son pouvoir.

Le misérable, se mettant au-dessus de toutes les lois,

épousa sept femmes, et se fit accepter comme un dieu dans l'esprit grossier de ses peuples. Tout ce qui venait de sa main, coups, blessures, jusqu'aux traitements les plus avilissants, était reçu avec résignation, avec adoration. Dieu et le czar n'étaient plus séparés dans l'aveugle et servile soumission de ces peuples. Mais cette soumission même excite les terreurs d'Iwan. Dans une humble supplique que lui adressent ses plus fidèles sujets, sa frénésie voit encore une conjuration de boyards, dont le premier de ses trois fils serait le chef. L'insensé, transporté de rage, renverse à ses pieds, d'un coup d'épieu, cet espoir de sa race (1582); lui-même expire deux ans après, dévoré de regrets sans remords, et ordonnant de nouveaux supplices (1584).

CHAPITRE XI.

Minorité de Fédor, fils d'Iwan le Terrible.— Meurtre de son frère Dimitri. — Usurpation de Boris Godounof. — Les faux Dimitri. — Puissance et influence de la Pologne. — La dynastie des Romanof. — Michel Romanof.

(1584 à 1613)

Iwan IV, en mourant, laissait deux fils, Dimitri, le plus jeune, encore au berceau, Fédor, l'aîné et son héritier. Ce prince maladif, indolent et sans force, qui ne savait que prier Dieu et obéir aux prêtres, fut placé par son père lui-même sous la tutelle de trois boyards qui devaient lui prêter l'appui de leur influence et de leurs conseils. Ainsi, cette autocratie, qu'Iwan avait consolidée avec tant de peine au profit de sa dynastie, allait périr avec lui; ainsi, l'homme dont la vie s'était usée à affermir le pouvoir absolu était forcé, par l'imbécillité de son fils, de limiter lui-

même son autorité, emportant dans la tombe les douleurs du père meurtrier, unies au désespoir du despote.

Les trois conseillers de Fédor, incapables de gouverner, tombèrent bientôt victimes d'un ambitieux dont la main hardie saisit le pouvoir et le garda. Cet homme, descendant d'un Tatar, d'un Kalmouk, s'appelait Boris Godounof. Une coutume orientale, qui autorisait les mésalliances des princes avec leurs sujettes, en avait fait le beau-frère de Fédor. Sa sœur Irène avait épousé le dernier souverain de la race de Rurick. Né en 1552, et maître d'une immense fortune, Boris s'était acquis une grande popularité dans le corps des marchands. Après la mort d'Iwan, il osa porter ses vues jusqu'au trône. Tout-puissant sur l'esprit de sa sœur Irène, et par elle sur le czar et sur sa cour, capable, d'ailleurs, de tous les crimes qui pouvaient assurer sa fortune, rien n'arrêta plus l'audace de son ambition. L'un des trois conseillers fut disgracié et relégué dans un monastère éloigné ; l'autre mourut subitement, empoisonné sans doute ; le troisième, accusé de trahison, fut exilé, puis massacré par ordre de Godounof (1585).

Celui-ci, devenu tout-puissant, résolut de se débarrasser du seul obstacle qui le séparait désormais du trône. Le frère de Fédor, Dimitri, âgé de sept ans, fut envoyé à Ouglitch, avec les assassins qui devaient l'immoler. Mais ici règne un mystère que l'histoire n'a pu éclaircir ; il n'est pas encore prouvé si Dimitri tomba sous les coups préparés par Godounof, ou si les meurtriers tuèrent un autre enfant pour sauver le légitime héritier de la couronne. Ce qui est certain, c'est que la ville entière, témoin et dénonciatrice du crime qui avait été commis, fut détruite comme si elle en avait été la complice.

Godounof régna dès lors au nom de l'imbécile Fédor,

et bientôt une circonstance imprévue vint augmenter encore son pouvoir. Jérémie, patriarche de Constantinople, chassé par les Turcs, et réduit à la misère, arriva à Moscou, implorant quelque secours. Godounof profita habilement de cette situation. Il acheta de Jérémie le droit de créer à Moscou un patriarche indépendant de celui de Constantinople, et le moine Job, prêtre servile, fut élevé à cette dignité, à la condition qu'il exécuterait aveuglément les ordres de son bienfaiteur, et qu'il lui rendrait bientôt couronne pour couronne.

Dans le même temps, Godounof écarte ou écrase les grands par la terreur ; il gagne la petite noblesse, le peuple des villes, par une affectation soutenue de popularité, les criminels, par l'indulgence, la nation entière, par l'éclat d'une administration et d'une politique habiles. Smolensk est fortifiée, Archangel bâtie ; les Tatars, battus pour la dernière fois sous Moscou même, sont rejetés dans leurs déserts ; des villes fortes, construites autour de leur repaire, les y contiennent. D'autres forteresses s'élèvent à l'ombre du Caucase ; la Sibérie est définitivement conquise par les armes et par les mœurs russes. Les Suédois sont rejetés dans Narva, des relations diplomatiques s'ouvrent avec les puissances européennes. Enfin, la Lithuanie, la Pologne elle-même, consentent, dit-on, à se soumettre un instant au sceptre que dirige Godounof.

Un événement faillit néanmoins renverser tous les projets de Boris. La czarine, longtemps stérile, mit au monde une fille dont la naissance combla Fédor de joie. Mais Boris ne se découragea pas ; il voulait régner, et l'enfant mourut au bout de quelques mois. Bientôt le czar succomba lui-même (1598), frappé, dit-on, par la même main qui avait sacrifié sa fille, ses conseillers, son frère Dimitri.

Ainsi, après sept cent trente-six ans d'existence, la dynastie de Rurick finit avec le seizième siècle et avec Fédor, son cinquante-deuxième souverain. « D'autres branches existaient encore, dit un écrivain, mais le despotisme d'Iwan le Terrible était retombé sur toute sa race. Il avait tellement isolé le trône par la terreur, que le ministre de cette terreur fut le seul qui osât y prétendre. »

Après la mort de Fédor, sa veuve Irène aurait pu régner ; mais elle connaissait l'ambition de son frère, et craignant le sort de son époux et de sa fille, elle résolut de se retirer dans un couvent. Alors les députés de la Russie se rassemblèrent pour nommer un souverain. « L'élection commença, disent leurs annalistes ; le peuple regarda les nobles, ceux-ci les grands, et les grands le patriarche. Il parla, il nomma Boris, et tous à la fois, et comme un seul homme, répétèrent ce nom redouté. »

Godounof, alléguant son indignité, feignit de refuser la couronne qu'on lui offrait. Aussitôt les grands, le peuple l'environnent de leurs supplications. Il s'échappe, il se réfugie dans un monastère, que cette foule d'esclaves assiége de ses prières. Cette scène d'hypocrisie, que ses pareils ont pu jouer à peine pendant quelques minutes, il ose la soutenir pendant plus d'un mois. Il exige qu'une seconde élection le proclame de nouveau, et ne cède enfin qu'après avoir retenu pendant six semaines entières toute la Russie en suspens, à genoux, en larmes, les bras levés vers lui, lui tendant à mains jointes les reliques de ses saints, l'image du rédempteur, à qui elle le compare, et cette couronne antique qu'il convoitait depuis quatorze ans, et dont il s'était approché par une suite de crimes.

Pour consolider son usurpation, Boris prodigua l'or, les vains spectacles, tous ces grands effets du charla-

tanisme, si puissants sur l'esprit des peuples ignorants et grossiers. Il flatta la noblesse en attachant les serfs à la glèbe ; il gagna les prêtres par des largesses aux monastères, en bâtissant des églises, en fondant une énorme cloche qu'il plaça au milieu du Kremlin.

L'esclavage, rendu plus dur, arma dans plusieurs endroits le peuple désespéré ; des seigneurs mécontents protestèrent aussi contre l'usurpation de Boris. Parmi les nouvelles victimes de son ambition, on remarque les Romanof, alliés aux Rurick. Le chef de leur illustre famille, Fédor Romanof, n'échappa au supplice de la hache, qu'en s'exilant dans un monastère, où il prit le froc, sous le nom de Philarète. Bientôt, l'on verra ce moine, devenu métropolite, s'illustrer par son dévouement patriotique.

Lorsque Boris eut enchaîné les campagnes par l'asservissement à la glèbe, le despotisme fut partout. Iwan III avait écrasé les princes apanagés et les républiques russes, Ivan IV la haute noblesse et les villes. Maintenant, chaque village, chaque maison a son tyran, la nation russe n'est plus qu'une hiérarchie d'esclaves. Cet universel attentat contre la liberté d'un peuple devait toutefois produire ses fruits. Déjà une foule de paysans avaient émigré chez les Cosaques ; la famine, une atroce *Jacquerie*, avaient ébranlé le trône de Godounof, lorsqu'apparut du côté du nord un imposteur du nom de Dimitri, que le peuple opprimé accueillit avec acclamations comme le frère du dernier czar Fédor. Protégé par quelques seigneurs polonais, victorieux à son entrée en Russie, sa cause gagna rapidement des partisans jusque dans Moscou même. Bientôt Godounof, empoisonné, mourut au sortir d'un repas (1605).

Le métropolite Job, élevé par Boris au trône patriar-

chal, et qui n'avait rien à espérer du retour de Dimitri, se hâta de proclamer le jeune Fédor, fils de Boris, czar de Moscou. Les boyards et l'armée lui prêtèrent serment; mais Dimitri avançant toujours, les paysans se déclarèrent pour lui, et pénétrèrent dans la capitale, où deux mois après la mort de Godounof, Fédor fut étouffé et sa mère étranglée (1605). Les portes de Moscou étaient dès lors ouvertes à Dimitri, qui monta sur le trône sans rencontrer d'obstacles, et qui s'y fût affermi par ses talents et sa modération, s'il avait respecté les croyances des Russes.

Lorsqu'un nouveau patriarche eut couronné solennellement Dimitri, sous le nom d'Ivanowicht, le czar envoya un député en Pologne chargé de demander en son nom, au palatin de Sandomir, la main de Marine, sa fille. Les fiançailles furent célébrées devant la cour de Pologne, mais bientôt les Russes, profondément ennemis de l'Église romaine, apprirent avec indignation que l'évêque de Cracovie avait présidé à la cérémonie. Ce grief contre Dimitri s'aggrava bientôt, lorsqu'on le vit, tolérant le culte catholique, admettre à sa table des prêtres qui le professaient; la colère générale, enfin, s'exalta jusqu'à la fureur, lorsqu'au mépris des usages des anciens czars, Dimitri, le jour de son mariage, donna l'ordre au patriarche de poser la couronne sur la tête de Marine.

Cette situation des esprits servit les projets de quelques mécontents, qui, dirigés par le prince Chouiski, organisèrent une conspiration au milieu des fêtes de la cour. Dimitri massacré (1606), laisse le trône aux mains de son meurtrier; mais à peine Chouiski est-il couronné, qu'on répand le bruit que Dimitri n'est pas mort, qu'un officier a été tué à sa place. Des paysans, des Cosaques entourent un esclave fugitif, Iwan Bolotniskof, qui, s'emparant du

nom de Dimitri, le fait servir à ses desseins, et menace le trône de Chouiski.

La Pologne, de son côté, fomente les partis, protége les prétendants, se réjouit des désastres, attendant le moment d'en profiter pour elle-même. Chouiski, entouré d'ennemis, toujours tremblant vis-à-vis de ceux qui le défendent ou l'attaquent, n'abat un imposteur que pour en voir renaître un autre. Le fantôme de Dimitri l'assiége sans cesse et le menace. La diète de Pologne, qui a pris aussi un Dimitri sous sa protection, exige que Marine déclare que ce Dimitri est bien son époux, échappé au fer des assassins de Chouiski. Fortifié par cette déclaration, le parti polonais détrône Chouiski, qui va mourir prisonnier en Pologne (1610). Dimitri, dont la diète n'a plus besoin, périt assassiné par un Tatar. Marine, abandonnée, épouse un chef de Cosaques, Zarouski, et meurt enfin elle-même, en 1613, après avoir vu son mari succomber dans la lutte qu'il avait engagée contre le nouveau czar de Russie.

Ce nouveau czar était Michel Romanof, fils de Fédor Romanof, que Boris avait exilé dans un monastère, où il avait pris le froc sous le nom de Philarète. Au milieu des troubles et des désordres qu'avaient excités en Russie les prétentions des divers imposteurs connus sous le nom de Dimitri, la nation épuisée avait jeté les yeux du côté de la Pologne, elle avait voulu reconnaître pour czar le fils de Sigismond III, Udislas VII, à la condition que celui-ci embrasserait la religion du pays qu'il devait gouverner. Une députation solennelle se rendit au camp de Sigismond, qui, au mépris des droits les plus sacrés, fit emprisonner les ambassadeurs russes, en répondant qu'il n'avait pas besoin qu'on lui offrît un trône dont il pouvait s'emparer par les armes. En même temps, une garnison polonaise qui

campait près de Moscou, pénètre dans la capitale de la Russie, les Suédois s'emparent de Novogorod, le vaste empire de Rurick semble toucher à sa ruine.

« Mais au milieu de cette subversion totale, observe avec beaucoup de justesse M. de Ségur, la religion est restée seule debout et invariable ; dans les ennemis de la patrie, elle a reconnu les siens ; les prêtres ne peuvent s'y méprendre, leur foi est entière, leur devoir évident, leur intérêt direct. Au milieu de cette conflagration universelle, il semble que l'esprit religieux qui les anime soit comme une atmosphère, un élément à part, exclusif de tout mélange, dans lequel ils vivent, hors duquel ils sentent qu'ils ne peuvent exister ; tout est corrompu, tout tombe autour de ce noyau, qui seul reste à découvert entier et incorruptible.

« Cette époque, si honteuse à toutes les classes de la nation, est celle de la plus grande gloire du clergé russe. Quand tout le reste, à peine échappé aux chaînes de l'Orient, se courbe devant celles de l'Occident, lui seul résiste contre la trahison domestique et l'invasion étrangère, par des héros, par des martyrs, montrant ainsi que l'indépendance nationale, que l'esprit de parti, que même celui de caste, peuvent quelquefois transiger, et jamais celui de secte. »

Dans le péril qui menaçait la patrie commune, le clergé russe parvint à ranimer dans les cœurs le courage du désespoir. A sa voix, des libérateurs s'élèvent de toutes les classes de la nation, Minim pour le peuple, Poiarski pour la noblesse. Un marchand, Sokoroukin, allume une insurrection générale, Moscou est bloquée, et la garnison polonaise, forcée à se rendre par famine, est chassée du pays qui se mettait naguère à la discrétion du roi de Pologne.

Le clergé, les boyards, les députés des marchands et des villes, se réunirent alors pour élire un nouveau czar et une nouvelle dynastie. Après de longues hésitations, les yeux se tournèrent vers la famille de Romanof, vers le fils de ce Philarète, que Boris avait relégué dans un couvent, et qui, envoyé plus tard comme ambassadeur à Sigismond, avait été jeté dans les prisons de la Pologne. La reconnaissance publique, en élevant ainsi au trône le fils de l'homme qui avait été deux fois martyr pour sa patrie, laissa voir toutefois qu'elle entendait réserver les droits de la nation, ces droits foulés aux pieds par les Iwan et les Godounof. Par le serment que les boyards dictèrent à Michel Romanof, lorsqu'il ceignit la couronne, le prince jura : « De protéger la religion, de pardonner et d'oublier tout ce « qui était arrivé à son père ; de ne faire aucune loi nou- « velle, de ne pas changer les anciennes, et, dans les af- « faires importantes, de ne décider rien par lui-même, mais « bien selon les lois et la forme ordinaire des procès ; de « ne point entrer en guerre ou faire la paix avec ses voi- « sins de son propre chef ; enfin, pour paraître absolument « désintéressé, et pour éviter tout procès avec les particu- « liers, de céder ses biens à sa famille, ou de les faire in- « corporer aux domaines de l'État. » Ainsi, même sur le sol le plus favorable au despotisme, on chercherait vainement une charte qui donnerait le pouvoir absolu à un monarque. Une pareille charte serait si monstrueuse, qu'on ignore si jamais il a pu en exister de semblable.

Les temps d'interrègne, d'illégitimité, qui commencent après la mort d'Iwan le Terrible, finissent avec Michel Romanof (1598-1613). Lorsque la voix libre des citoyens de toutes classes eut proclamé le fils de Philarète, la tourmente, qui était à son comble, se calma subitement ; la

foule des prétendants s'écoula devant cet élu de la nation. La Suède, la Pologne elle-même furent forcées de le reconnaître; de nouveaux Dimitri se présentèrent en vain; ils tombèrent méprisés devant le rejeton du prêtre illustre qu'une révolution patriotique venait d'élever au trône.

CHAPITRE XII.

Règne de Michel Romanof. — Qualités des premiers Romanof. — Guerre avec la Suède et la Pologne. — Cosaques. — Mort de Michel. — Avénement d'Alexis. — Le favori Morozof. — Révolte des Cosaques contre la Pologne. — Siége et prise de Smolensk par les Russes. — Succès contre la Suède.

(1613 à 1689)

L'ancienne dynastie s'éteignit avec Iwan le Terrible, ou plutôt avec son fils Fédor. La nouvelle famille appelée à régner descendait d'un Prussien obscur, venu en Russie vers 1350; mais deux cent cinquante années d'illustration avaient bien racheté cette origine étrangère. Les Romanof arrivaient d'ailleurs au trône par le droit le plus sacré, le vœu de la nation exprimé par les évêques, les bourgeois et les nobles. Ils y arrivaient au milieu de dangers imminents, au moment où la Russie touchait à sa ruine, par l'anarchie et l'invasion étrangère. La mission de Romanof était de maintenir les limites qu'Iwan le Grand avait données à son empire, de rétablir l'ordre à l'intérieur, de concentrer toutes les forces nationales pour les opposer à l'ennemi. « Soyons juste, dit un écrivain, la famille de Romanof a rempli la tâche glorieuse qui lui était imposée depuis Michel jusqu'à Pierre le Grand. Pierre le Grand, cet homme colossal, qui frappa l'Europe par la force de sa volonté,

par la hardiesse de ses projets, et par les succès qui couronnèrent ses efforts, ne fut qu'un tyran ambitieux, qui s'écarta malheureusement de la route que ses aïeux lui avaient tracée. Il civilisa les hautes classes, et releva l'autocratie; mais en abrutissant le peuple, en maintenant l'esclavage et le système d'envahissement. Il ne fonda Saint-Pétersbourg que par le sacrifice de cent mille esclaves victimes des travaux. Il poussa l'imitation d'Iwan le Terrible jusqu'à se faire lui-même bourreau, et finit par tuer son propre fils. Tels ne furent point Michel, Alexis, Fédor; ils ne firent la guerre que lorsqu'ils ne purent obtenir la paix. Sévères, mais justes, ils dotèrent le pays de lois sages, y introduisirent les arts et les sciences, et ne teignirent jamais leurs mains du sang innocent. Ils agrandirent leurs États, plus par la soumission volontaire des peuples, qui se rangeaient volontiers sous l'empire de princes justes, que par esprit de conquête. Ils furent aimés et respectés. Les premiers Romanof fondèrent un État paisible, heureux, sous une monarchie tempérée. Pierre le Grand se considéra comme un dieu sur la terre; roi et pontife, maître absolu de ses peuples, il légua à ses successeurs l'asservissement du globe, et forgea des chaînes au monde. Se prosterne qui voudra devant le despote, nous gardons notre admiration pour les princes humains et pacifiques, dont le nom moins retentissant se rattache aux premiers essais de la liberté en Russie. »

Le nouveau czar Michel n'avait pas seize ans, mais guidé par les sages conseils de son père, qui, sorti des prisons de Pologne, fut élevé bientôt au patriarchat de Moscou, il se distingua, pendant toute la durée de son règne, par l'amour de la paix et de la justice. Force lui fut, néanmoins, de tirer l'épée contre les Suédois, qui voulaient

conserver Novogorod, et contre le roi de Pologne Sigismond, qui prétendait toujours à la conquête de la Moscovie pour son fils Udislas.

La guerre contre la Suède ne fut pas heureuse. Une première armée russe fut battue, et de nouvelles forces s'apprêtaient pour une seconde campagne, lorsque la paix fut conclue par l'intermédiaire de l'Angleterre, habile déjà à s'ouvrir partout des débouchés commerciaux. Novogorod fut cédée à la Russie, mais la Suède s'incorpora l'Ingrie, la Carélie, la Livonie et l'Esthonie[1], de sorte que les Russes, privés de toute communication avec la mer Baltique, restèrent plus que jamais séparés du reste de l'Europe (1616).

La guerre avec la Pologne menaça sérieusement le trône de Michel. Au moment où Sigismond, maître de Smolensk, faisait marcher sur Moscou son fils Udislas, la position du czar était encore rendue plus difficile par les Cosaques du Don, qui, trompés dans leur espérance d'élever à l'empire un de leurs imposteurs, se répandaient dans le pays en le ravageant. Moscou assiégée par Udislas, devait succomber, lorsque deux étrangers au service de Pologne passèrent dans le camp du czar, trahirent les plans d'Udislas, et sauvèrent la couronne de Michel. Après de nombreux combats, les Russes, par un effort désespéré, repoussèrent enfin Udislas, tandis que les Cosaques, également vaincus, se soumettaient au czar, qui respecta leurs mœurs et leurs institutions démocratiques. Par le traité de paix qui fut conclu avec la Pologne, Smolensk resta à Sigismond, qui renonça à toutes ses prétentions sur la Moscovie (1618).

[1] L'Ingrie, dont la capitale fut plus tard Saint-Pétersbourg, située sur le golfe de Finlande. La Carélie, la Livonie et l'Esthonie, situées également au nord et au sud du même golfe.

Le reste du règne de Michel s'écoula tranquille, au milieu des soins consacrés à relever l'agriculture, l'industrie et le commerce. Son trône, appuyé sur l'Église, que gouvernait son père, vieillard vénérable, y puisait une force supérieure à tous les dangers, et c'est peut-être à cette alliance que la Russie dut le règne paisible et équitable du prince Romanof. « Le monarque, par respect pour son père, dit un historien, consultait dans toutes les affaires le chef de l'Église, et le père, par amour pour son fils, travaillait à affermir le trône, et à l'entourer de la vénération des peuples. Aussi, lorsqu'un coup d'apoplexie enleva Michel à l'âge de quarante-neuf ans, la Russie entière pleura-t-elle sa mort. Le deuil général prouva le mérite du prince et la reconnaissance de la nation (1645). »

La nuit où Michel expira, le clergé, les seigneurs, la cour et le peuple, appelèrent au trône son fils Alexis, et lui prêtèrent serment de fidélité et d'obéissance. Ce prince, alors âgé de seize ans, avait eu pour gouverneur le boyard Morozof, qui prit en main les rênes du gouvernement, et qui, plus qu'aucun autre, eût été digne de les tenir, si une cupidité sans frein n'avait fait tache chez ce ministre à des talents de premier ordre. Dès les premières années de son administration, ses exactions criantes provoquèrent dans Moscou une révolte furieuse, à laquelle Morozof n'échappa qu'en livrant à la colère du peuple trois des principaux agents de ses rapines, qui furent immédiatement massacrés (1648). De la capitale, le feu de la rébellion gagna les provinces, où il se manifesta par des explosions plus terribles. La modération d'Alexis, sa renommée d'équité, avaient déjà attiré en Russie une foule de paysans suédois qui fuyaient la tyrannie de leurs seigneurs. La célèbre Christine régnait alors en Suède. Effrayée de la dépopulation de ses États,

elle fit porter ses plaintes à Alexis. Le czar, trouvant indigne de sa justice d'abandonner les malheureux qui lui avaient demandé asile et protection, offrit à Christine d'acheter les réfugiés, moyennant une somme d'argent et une certaine quantité de blé. Mais bientôt la famine sévit dans la principauté de Pleskof[1], qui supporta le plus grand poids de l'enlèvement des grains. Au milieu du tumulte qui éclata, des scélérats profitèrent du trouble général pour exercer le brigandage. Des troupes commandées par le prince Khovanski ne parvinrent qu'à grand'peine à étouffer la révolte (1650). Quelques années après, une sédition nouvelle ensanglantait encore Moscou.

L'achat des réfugiés suédois, la guerre de Pologne et l'avarice de Morozof ayant épuisé le trésor, Alexis se vit forcé d'introduire une monnaie de cuivre, en lui assignant la même valeur qu'à la monnaie d'argent. Cette innovation ne produisit d'abord aucun fâcheux effet; la confiance aidait à la circulation d'un numéraire qui n'avait pas de valeur réelle. Mais les grands seigneurs et les ministres, Morozof en tête, résolurent de tirer parti de cette confiance, en rachetant avec avidité la monnaie d'argent, en laissant aux bourgeois et aux serfs la monnaie de cuivre, qui fut bientôt décriée. Le prix des marchandises et des denrées décupla; la misère devint extrême, et les malheureux, que la faim condamnait à la révolte ou à la mort, s'armèrent, comme ils purent, de haches ou de couteaux, résolus à mettre la capitale au pillage. Le prince, averti, dès la veille, de cette conjuration mal ourdie, se fit voir aux rebelles qui lui demandaient la tête des principaux seigneurs. Il essaya de les

[1] Pleskof, au sud de Novogorod.

calmer par des paroles de bonté et de clémence; il leur parla comme un arbitre, comme un ami; mais, persuadés qu'on les craignait, les révoltés ne répondirent au discours du czar que par des cris séditieux. Ce prince, contraint de recourir à la force, donna alors le signal aux officiers de sa maison et aux strélitz, qui se tenaient prêts à combattre. Ils se jetèrent sur cette populace mal armée, dont ils firent un grand carnage; mais, après avoir réprimé la sédition, le czar ne se crut pas dispensé de satisfaire le peuple. La mauvaise monnaie fut supprimée. Une trêve, conclue avec la Pologne, permit à Alexis d'accorder ce soulagement à ses sujets (1662).

Cette trêve avec la Pologne marquait la fin d'une guerre dont l'origine remonte à l'année 1653. Le roi Udislas était mort en 1648, et le czar Alexis s'était mis alors au nombre des candidats qui prétendaient au trône de Pologne. Mais les Polonais l'avaient écarté pour donner la couronne à Jean Casimir, frère du dernier roi, prince incapable de maîtriser l'anarchie. Son règne, qui fut celui des prêtres, prépara la décadence rapide de sa patrie.

Pour bien comprendre les causes de cette décadence et de l'infériorité de la Pologne dans la lutte nouvelle qu'elle va soutenir contre la Russie, il est nécessaire de jeter un regard en arrière, de remonter jusqu'au quatorzième siècle. Vers le milieu de ce siècle, un grand nombre de Russes, voulant fuir le joug de la Pologne, cherchèrent un asile aux environs du Dniéper. Pour résister aux attaques de leurs voisins, les Tatars et les Polonais, ils se formèrent en association guerrière, peu nombreuse d'abord, mais qui s'accrut ensuite et se répandit dans le pays compris entre le Dniester et le Dniéper. Ils y construisirent des villes et des villages, où ils passaient l'hiver avec leurs

familles; l'été, la jeunesse abandonnait ces retraites et traversait les déserts pour combattre les Turcs et les Tatars. Ils servaient contre eux de rempart à la Pologne.

Les souverains de ce pays ne tardèrent pas à comprendre tout le parti qu'ils pouvaient tirer de ces émigrants, qui avaient pris le nom de *Cosaques* [1], et leur politique ne négligea rien pour s'assurer, dans les guerriers de l'Ukraine [2], des alliés fidèles et dévoués. Sigismond Ier, qui occupa le trône de Pologne pendant toute la première moitié du seizième siècle, se montra constamment leur bienfaiteur et leur ami. Etienne Battori en fit six régiments de mille hommes, commandés par un officier général, avec le titre d'hetman. Il respecta, d'ailleurs, leurs institutions démocratiques, leur religion et leurs mœurs, et, chaque année, des gratifications en argent ou en pelisses venaient resserrer les liens qui unissaient à la Pologne ces Russes détachés de leur patrie.

Mais les successeurs d'Etienne Battori, en répudiant son esprit de tolérance, en voulant imposer aux Cosaques la religion catholique dont ils avaient horreur, détruisirent tout l'ouvrage de son habile politique. Les temples du rite grec furent brûlés ; l'Ukraine se remplit de prêtres catholiques; les seigneurs polonais, complices de leurs souverains, prétendirent changer en serfs, en esclaves, les libres enfants des steppes. L'hetman, enfin, que ceux-ci s'étaient vus forcés de livrer en otage, eut la tête tranchée à Varsovie.

Tant d'outrages soulevèrent l'indignation des Cosaques; la révolte créa des héros, et l'Ukraine, sous son

[1] Cosaque, en langue tatare, signifie un soldat armé à la légère.

[2] Ukraine, grande province au sud de la Russie, entre le Dniester et le Dniéper.

nouvel hetman Chmielnicki, fit, à son tour, trembler les Polonais. A la voix de ce chef, trois cent mille combattants courent aux armes; les Tatars accourent grossir les rangs des Cosaques; les villes attaquées se rendent; l'armée polonaise est mise en fuite; deux cent mille nobles sont égorgés, les cloîtres et les châteaux brûlés. Après vingt victoires, au moment où la Pologne touchait à sa ruine, Chmielnicki accepte la paix et demande seulement qu'on respecte la liberté et la religion des Cosaques. Il reconnaît la Pologne pour alliée, son roi pour chef des Cosaques; il exige, pour toute condition, qu'un évêque cosaque siégera dans le sénat polonais. La paix est conclue; mais bientôt le clergé polonais proteste; il déclare qu'il quittera le sénat, si ce sanctuaire est souillé par la présence d'un schismatique, et la guerre recommence avec tous les désastres et toutes les horreurs qu'enfantent la haine et le fanatisme.

C'est le moment que choisit Alexis pour prendre un rôle dans ce drame sanglant. Il offrit sa protection aux Cosaques désespérés qui se jetèrent dans ses bras, reçut d'eux la ville de Kief, qu'ils avaient déjà enlevée à la Pologne, déclara la guerre à cette puissance sous un frivole prétexte, et vint mettre en personne le siége devant Smolensk, qui capitula au bout de deux mois (1654). Vitepsk, Mohilof, Polotsk[1] rentrèrent, l'année suivante, sous la domination russe; mais, dans le même temps, Charles-Gustave, roi de Suède depuis deux ans, par l'abdication de Christine, voulait aussi profiter des victoires d'Alexis. Il s'était jeté sur la Pologne affaiblie, sans en prévenir le czar, sans se concerter avec lui, lorsque tout à coup ce

[1] Villes de Lithuanie.

souverain irrité attaqua les Suédois dans la Carélie, l'Ingrie, la Livonie (1656), et les força à demander la paix, après leur avoir enlevé Nienchantz, Dorpat, Narva, et beaucoup d'autres places. Par la trêve conclue à la même époque avec la Pologne, et qui fut suivie, en 1667, d'une paix définitive, la Russie conserva Smolensk, Kief, la Sévérie[1], et toute la partie de l'Ukraine, à l'est du Dniéper (1667).

Le repos, ainsi rétabli du côté de la Suède et de la Pologne, fut bientôt troublé par une rébellion des Cosaques du Don, qu'il ne faut pas confondre avec ceux de l'Ukraine. Leur chef audacieux, Stenko Razin, scélérat plein de génie, se mit à la tête d'une armée de brigands, et, pendant quatre ans (1667-1671), les bords du Volga, ceux de la mer Caspienne, Astrakan et les places voisines, furent le théâtre de ses crimes, de ses rapines, de ses atroces cruautés. Après la prise d'Astrakan, ivre d'eau-de-vie, il prit plaisir à poignarder lui-même tous les habitants qu'il rencontrait, et lorsque son bras fut fatigué de tuer, il fit jeter à la rivière, pendre par les pieds ou expirer sous le bâton, une foule de malheureux. D'autres eurent seulement les mains coupées, et furent condamnés à vivre ainsi mutilés. Maître d'Astrakan, ce misérable, invoquant le saint nom de la liberté, fit répandre par ses émissaires le bruit qu'il allait marcher vers Moscou, pour rendre au peuple ses véritables droits, pour punir, pour exterminer les boyards et les nobles, pour anéantir toutes les odieuses milices qui, sous différents noms, servaient de satellites aux tyrans. Ces insinuations exaltent le courage de la populace; valets, paysans, Tatars, Tchouvaches, tous se

[1] Province au nord-est de l'Ukraine.

révoltent, tous attaquent les nobles, les pillent, les égorgent, outragent leurs femmes et leurs filles, et croient, en s'enivrant de sang, n'user que des droits de la liberté. Depuis Nijni-Novogorod jusqu'à Kasan, le pays entier fut livré aux entreprises de ces furieux (1670) ; mais la fièvre de la colère se calma bientôt dans les multitudes. Les paysans soulevés se débandèrent après le premier échec, et Stenko, affaibli, se retira sur les bords du Don, espérant attirer à son parti de nouvelles hordes de Cosaques. Arrêté cette fois par l'hetman, dévoué au czar, il fut envoyé, chargé de fers, à Moscou, et écartelé (1671) ; son frère, Frolka, fut pendu, et les complices de ses rapines, privés de leur chef, ne furent plus que des Cosaques courageux ou des paysans pacifiques.

C'est sous le règne d'Alexis que vécut Nikon, gloire du clergé russe. Fils d'un simple pêcheur, fait moine, et élevé au trône patriarchal par son mérite et ses vertus, il traduisit la Bible, et entreprit de réformer les abus qui s'étaient introduits dans l'Église russe, et notamment le culte grossier que l'on rendait aux images. Mais les sages innovations de Nikon, et la confiance dont il jouissait près de son souverain, excitèrent la haine du vieux clergé, ennemi de tout changement, et celle des boyards, jaloux de sa faveur. A force d'intrigues et de calomnies, en l'accusant d'impiété et d'entreprises sourdes contre le czar, ils parvinrent à renverser le vénérable patriarche, qui fut destitué et emprisonné. Dans sa disgrâce, Nikon, encore utile à son pays, compulsa les chroniques de Russie depuis Nestor jusqu'aux temps où il vivait, et en forma un corps d'histoire justement estimé [1].

[1] Nikon, né en 1613, mourut sous le règne de Fédor III, en 1681.

Les années de paix qui suivirent la mort de Stenko furent consacrées par Alexis à l'établissement de manufactures de toiles et d'étoffes de soie, à préparer la création d'une flotte, et l'exploitation des mines d'or recélées dans la vaste étendue de ses États. La Russie lui doit un code de lois qu'on a suivi longtemps, et l'histoire ne peut refuser ses respects à la mémoire d'un prince qui, armé d'un pouvoir despotique, n'en usa jamais qu'avec modération. Alexis fut malheureusement enlevé dans la force de l'âge aux peuples qu'il gouvernait (29 janvier 1676). Veuf, en 1669, de sa première femme, Marie Miloslowski, il avait épousé, en 1670, Natalie, fille de Narichkin. De son premier mariage, il laissait en mourant deux fils, Fédor et Iwan, et six filles, dont l'une, la princesse Sophie, était appelée à une célébrité déplorable; de son second mariage, il laissait un fils, Pierre, depuis Pierre le Grand, et la princesse Natalie.

Fédor III, âgé de dix-neuf ans, succéda à son père. C'était un prince de mœurs douces, d'un caractère humain, d'un esprit juste, animé d'un zèle ardent pour le bien, et jaloux de la gloire de son empire; mais sa complexion faible, sa santé chancelante, ne lui permirent pas de donner l'essor aux facultés qu'il avait reçues de la nature. L'État acquit néanmoins sous son règne une nouvelle barrière contre les Turcs et les Tatars de Crimée, par l'adjonction à la Russie des Cosaques Zaporaviens, qui, au lieu de se donner au czar avec leurs frères de l'Ukraine, en 1654, s'étaient mis sous la protection des Turcs. Dans la querelle de Fédor avec le Grand-Seigneur, la Pologne imprévoyante unit ses armes à celles de la Russie, pour combattre les infidèles de Constantinople. Sobieski, vainqueur à Vienne, et enivré des applaudissements de l'Eu-

rope, voyait avec joie les musulmans abaissés : il oubliait qu'en affaiblissant outre mesure les redoutables voisins de la Russie, il préparait la suprématie de cette dernière puissance sur la Pologne. Par la paix qui fut conclue en 1681 entre la Russie, la Turquie et la Pologne, les Cosaques Zaporaviens [1] restèrent sous la domination des Russes, et il fut défendu aux Tatars de Crimée de faire aucune incursion sur les terres du czar.

La guerre terminée, Fédor suivit l'exemple de son père. Il s'occupa à réformer les abus et créa de nouveaux établissements scientifiques. Voyant qu'au détriment du bien public, les nobles se disputaient les charges et les dignités, d'après l'ancienneté de leur origine, il convoqua le clergé et les boyards, et fit brûler, en assemblée publique, tous les titres qui semaient la division et la discorde parmi les seigneurs; le mérite et les services rendus au pays devaient établir désormais les seules distinctions entre les boyards. Ce coup d'état ne provoqua point de murmures; le clergé soutenait le czar, et le souvenir de trois règnes modérés et justes permettait d'augurer que les dignités et les grades ne seraient offerts qu'à ceux qui en seraient véritablement dignes. L'instruction publique n'était pas négligée; le nombre des savants étrangers croissait à Moscou, la Russie prospérait sous le sage gouvernement de Fédor et de son ministre Golitzin, lorsque la mort surprit le fils d'Alexis à l'âge de vingt-six ans (1682).

Le dernier souverain ne laissait pas d'enfant, et la couronne appartenait de droit à Iwan, l'aîné de ses deux frères.

[1] On donnait le nom de Zaporaviens aux Cosaques fixés au-delà des cataractes du Dnieper. *Za*, au-delà; *porog*, écueil.

Ce prince était âgé de seize ans; mais sa santé débile, sa vue faible, sa mauvaise constitution, son esprit peu capable d'application, laissaient deviner que, s'il parvenait à l'empire, il n'aurait de la souveraineté qu'un vain titre; que le pouvoir réel serait exercé par sa sœur Sophie, femme ambitieuse et énergique. Ces appréhensions determinèrent les grands et les chefs du clergé à réunir leurs suffrages en faveur de Pierre, encore enfant, dont l'esprit donnait déjà les plus heureuses espérances.

Cette élection, faite au mépris des droits du sang, suffisait pour créer un parti contre le nouveau czar. L'amour du peuple est toujours pour les opprimés; cependant presque tous les historiens accusent la princesse Sophie de la révolte qui vint alors ensanglanter le palais. Le bruit fut répandu parmi les strélitz qu'Iwan avait été assassiné, victime de la haine des Narichkin, et aussitôt cette milice, qui comptait vingt mille hommes à Moscou, court au Kremlin, tambours battants, enseignes déployées, traînant du canon dans ses rangs. Arrivés devant le palais, ils s'écrient: « Livrez-nous les traîtres, livrez-nous les meur« triers d'Iwan. » Pierre, Natalie Narichkin, sa mère, les ministres, se montrent sur le vestibule. Iwan lui-même adresse la parole aux révoltés. Ils voient, ils entendent celui dont la mort prétendue a excité leur fureur, et cependant leur rage s'accroît encore. Ces soldats farouches saluent Iwan de leurs lances, puis ils se précipitent dans le palais, arrachent de la chapelle Aphanasi Narichkin, frère de Natalie, et le jettent par la fenêtre à leurs compagnons qui le reçoivent sur le fer de leurs piques. Des boyards, les principaux officiers de la couronne, des médecins soupçonnés d'avoir empoisonné Fédor, sont sacrifiés à leur vengeance. Cyrille Narichkin, père de Natalie, et Jean, autre

frère de cette princesse, sont découverts dans le palais, et entraînés. En vain la cour entière implore-t-elle à genoux la pitié des strélitz. Sophie elle-même, Sophie en pleurs s'abaisse jusqu'à les supplier : humiliation inutile. Le père et le fils sont arrachés des bras de leur famille, frappés brutalement, accablés d'outrages, traînés sur la place. Les séditieux se jettent les uns aux autres le jeune Narickhin, et le reçoivent sur le fer de leurs lances : ils lui coupent les pieds, les mains, la tête, ils hachent son corps en pièces. D'autres retiennent le malheureux père, témoin forcé des tourments de son fils, et, comme s'ils craignaient de mettre fin à ses douleurs, en lui donnant la mort, ils le relèguent dans un monastère, où ils l'obligent à prendre la tonsure monacale (1682).

Comme personne n'osait résister à cette milice audacieuse et puissante, les strélitz se crurent maîtres de régler l'État. Ils en remirent le gouvernement à Sophie, ordonnèrent qu'Iwan partageât le trône de son frère, et firent couronner les deux czars par le patriarche. Sous ces deux princes, dont l'un était incapable de régner, l'autre trop jeune pour saisir les rênes de l'empire, Sophie fut la véritable souveraine de la Russie : mais les prétentions croissantes des strélitz lui rappelaient trop souvent l'origine sanglante de son pouvoir. Elle ne voyait pas sans indignation ces fiers prétoriens observer ses démarches, chercher à pénétrer ses secrets, entretenir des espions autour d'elle. Elle leur avait donné pour chef Iwan Khovanski, qu'ils aimaient, et qui, assuré de la faveur des soldats, négligea bientôt celle de sa protectrice. Il avait résolu, assure-t-on, de massacrer les deux czars, Sophie et les autres princesses, qui, pour se soustraire à la mort, s'étaient retirés au monastère de la Trinité, à douze lieues de Moscou. C'était à la

fois un palais, un couvent, et une forteresse entourée de larges fossés et de remparts de briques, que défendait une artillerie nombreuse. De là, Sophie mande Khovanski, sous prétexte d'affaire importante. Plein de confiance dans son parti, peut-être aussi dans son innocence, le chef des strélitz part, est arrêté à six lieues de Moscou, et paye de sa tête et de celle de son fils les desseins ambitieux qu'on lui prêtait (1685).

A cette nouvelle, le corps des strélitz se prépare à marcher en armes au couvent de la Trinité; il menace de tout exterminer; la famille czarienne se fortifie, les boyards arment leurs vassaux, tous les seigneurs accourent, une guerre civile commençait. Le patriarche calma la première fureur des strélitz. Les troupes, qui venaient contre eux de tous côtés, les intimidèrent; ils passèrent enfin de la rage à la crainte et de la crainte à la plus aveugle soumission; changement ordinaire à la multitude. Trois mille sept cents des leurs, suivis de leurs femmes et de leurs enfants, se mirent alors une corde au cou, et marchèrent, en cet état, au couvent de la Trinité, que trois jours auparavant ils voulaient réduire en cendres. Ces malheureux se rendirent devant le monastère, portant deux à deux un billot et une hache; ils se prosternèrent à terre et attendirent leur supplice; on leur pardonna. Ils s'en retournèrent à Moscou en bénissant leurs maîtres, et prêts à renouveler leur attentat à la première occasion (1685).

Après ces convulsions, la Russie jouit de toute sa force. Sophie, abandonnant Iwan à son incapacité et tenant Pierre en tutelle, partageait le pouvoir avec Golitzin, qui avait reçu d'elle la garde du sceau, le ministère des affaires étrangères et la lieutenance générale de Novogorod.

Homme non moins distingué par ses talents que par sa naissance, supérieur, dit La Neuville, ambassadeur de Pologne en Russie, à tout ce qui était alors dans cette cour orageuse, poli, magnifique, n'ayant que de grands desseins, plus instruit qu'aucun Russe, possédant même la langue latine, presque totalement ignorée en Russie. Ministre d'un esprit actif, laborieux, d'un génie au-dessus de son siècle, et capable de changer le pays s'il en avait eu le temps comme il en avait la volonté. Sa politique habile valut à la Russie de nouveaux avantages pour prix des secours fournis à la Pologne et à l'empire contre les Turcs. Par le traité de paix, conclu avec Sobieski en 1686, les czars furent reconnus à perpétuité souverains de Kief, de Tchernigof et de Smolensk. Ils conservaient tous les sujets de la Pologne et de la Lithuanie, faits prisonniers dans les précédentes guerres, et s'engageaient seulement, en retour, à combattre les Tatars de Crimée qui menaçaient l'Ukraine.

Les deux expéditions de Golitzin contre ces barbares (1687-1688) furent désapprouvées par le czar Pierre, qui avait alors atteint l'âge de seize ans. Il y voyait sans doute un prétexte cherché par le favori pour accroître sa puissance, et impatient déjà de prendre son vol d'aigle, il détestait dans sa sœur Sophie et dans le ministre Golitzin des obstacles à son ambition. L'envoyé de Pologne, La Neuville, résidant alors à Moscou, et témoin oculaire de ce qui se passa, prétend que Sophie et Golitzin, instruits des sentiments de Pierre, engagèrent le chef des strélitz à leur sacrifier le jeune czar. Voltaire assure aussi, d'après les mémoires secrets de la cour de Russie qui lui furent confiés, que le parti était pris de tuer Pierre Ier. Ce prince fut encore obligé de se sauver au couvent de la Trinité, d'où il

convoqua les boyards de son parti, parla aux capitaines des strélitz, et appela à lui quelques Allemands établis depuis longtemps à Moscou. Sophie et Iwan, restés dans Moscou, conjurèrent le corps des strélitz de leur demeurer fidèles, mais la cause de Pierre, qui se plaignit d'un attentat médité contre sa personne et contre sa mère, l'emporta cette fois sur celle de la régente. Les chefs de la conjuration eurent la tête tranchée, et, parmi les coupables obscurs, les uns reçurent le knout; les autres, après avoir eu la langue coupée, furent envoyés en exil. Le prince Golitzin dut la vie aux sollicitations de son neveu, Boris Golitzin, gouverneur de Pierre et son favori; mais, dépouillé de tous ses biens, qui étaient immenses, il fut relégué avec sa femme et ses enfants sur la route d'Archangel. La Neuville, présent à toute cette catastrophe, prétend qu'on prononçât la sentence à Golitzin dans ces termes : « Il t'est ordonné « par le très clément czar de te rendre à Karga, ville sous « le pôle, et d'y rester le reste de tes jours. La bonté ex-« trême de Sa Majesté t'accorde trois sous par jour. » Il ne mourut qu'en 1713 [1].

La princesse Sophie fut enlevée et conduite dans un couvent de Moscou, au moment où elle tentait de se sauver en Pologne. Elle y resta enfermée jusqu'à sa mort, traitée avec honneur, mais gardée sévèrement. Dès lors, Pierre régna et porta seul le nom de czar (1689); mais il témoigna toujours à son aîné des égards respectueux, et affecta même de le consulter dans les affaires importantes; consolation suffisante pour un prince qui, en déposant la couronne, ne cédait qu'un vain titre. Iwan mourut en 1696.

[1] Il n'y a point de ville sous le pôle. Kargapol est à six degrés et demi seulement au nord de Moscou.

CHAPITRE XIII.

Pierre Ier, dit le Grand.

Enfance de Pierre. — Régiments de sa garde. — Protection accordée aux étrangers. — Lefort. — Goût pour la marine. — Traité avec la Chine. — Conquête d'Azof. — Répudiation de la czarine. — Menzicof. — Conspiration. — Voyage de Pierre en Hollande, par la Livonie, la Courlande et le Brandebourg. — Il passe en Angleterre. — Il revient en Russie par l'Allemagne. — Conjuration des strélitz punie. — Leur milice abolie. — Changement dans les usages et dans les mœurs.

(1689 à 1700)

La jeunesse de Pierre fut abandonnée aux soins peu éclairés d'une mère faible, et livrée, sans aucun frein, par la politique intéressée de Sophie, à tous les excès que l'oisiveté, la coutume et son rang ne rendaient que trop faciles. Entouré de jeunes débauchés, la plupart étrangers, dont la mission semblait être de corrompre ses mœurs et d'amollir son esprit, il puisa néanmoins, près de ses compagnons d'enfance, les premières idées des arts, du gouvernement et de la discipline militaire des nations policées. Parmi ceux qu'il attirait auprès de sa personne, était un Génevois, nommé Lefort, venu à Moscou sous le règne d'Alexis. Il avait servi quelque temps en France et en Hollande, et réussit bientôt à inspirer au czar Pierre cette violente passion des armes et cette noble inquiétude d'esprit, qui, d'aventures en aventures, l'avait conduit lui-même à la cour de Russie. Les jeunes favoris du prince, vêtus à l'allemande et travestis en soldats, formèrent le noyau d'une troupe dévouée, dans laquelle le czar lui-même se fit tambour, puis soldat, pour donner l'exemple de la discipline et de la subordination. Cette troupe, qui

consistait d'abord dans une compagnie de cinquante hommes, s'accrut si rapidement que, dès l'année 1690, Pierre put en faire deux régiments destinés à sa garde. Le premier, appelé Préobrajenski, du nom du bourg où il fut créé, et l'autre Seménowski. Des exercices de tous genres, des manœuvres, commandées par des officiers étrangers, des siéges simulés, rien ne fut négligé par Pierre pour instruire et aguerrir cette milice d'élite. Dès l'année 1692, le hasard vint fournir à l'activité du prince un nouvel aliment et un nouveau sujet d'étude.

On prétend que la vue de l'eau causait à Pierre, jusqu'à sa quatorzième année, un effroi qui allait jusqu'aux convulsions et à la sueur froide. Il ne pouvait côtoyer une rivière ou traverser un pont que dans une voiture bien fermée ; mais, à force de volonté, il dompta cette crainte, et les terreurs de son enfance firent place à une audace téméraire.

Il se trouvait, en 1692, au bourg Ismaïlof, et visitait un magasin. Parmi plusieurs objets négligés, il aperçoit une vieille chaloupe. Timerman, son maître de fortifications, était avec lui. Pierre lui demande pourquoi ce bâtiment est construit d'une manière différente de tous ceux qu'il a vus. Timerman lui apprend que c'est une chaloupe anglaise destinée à voguer à voiles, même par un vent contraire. La curiosité de Pierre est piquée ; il voudrait voir une manœuvre dont il ne peut se faire une juste idée. On se ressouvient alors qu'un constructeur hollandais, Brandt, a été appelé par Alexis pour construire des vaisseaux sur la mer Caspienne. On le cherche, on le découvre, il est appelé auprès du souverain.

Brandt, oublié longtemps, retourne avec joie à son premier état. Il radoube la chaloupe, remet un mât, ajuste

des voiles et navigue sur l'Iaouza, en présence du czar étonné. Pierre veut monter lui-même ce bâtiment; il veut ensuite en être le pilote. Bientôt il se trouve à l'étroit sur une rivière, la chaloupe est transportée sur un étang. Sa curiosité s'accroît, au lieu de se satisfaire. Il ne se contente plus de manœuvrer une chaloupe, il lui faut un plus grand navire et de plus vastes eaux. Par prière, par ruse, par importunité, il engage sa mère à transporter sa cour à Zaleskoi. Il y fait construire deux petites frégates, les lance sur le lac Chechnin, et s'y exerce avec une ardeur et une témérité qui épouvantent sa mère. Enfin, devenu plus libre en 1693 par la mort de Natalie, il se rend à Archangel, et navigue sur la mer Blanche avec un convoi de bâtiments anglais et hollandais. Il n'avait pas encore de vaisseaux, et il nomma Lefort son amiral.

Pendant que, par ces jeux utiles, Pierre préludait à sa grande carrière, ses ministres négociaient avec les Chinois à Nertchinsk, à quatre-vingts degrés de sa capitale. Un Cosaque, nommé Khabarof, s'était emparé pour la Russie, en 1661, de quelques forteresses élevées sur les bords de l'Amour [1]. La Chine, qui redoutait le voisinage d'un peuple de l'Europe, s'émut de ces conquêtes et prit les armes pour chasser les Russes, mais, après de nombreux échecs éprouvés par ses soldats, l'empereur Kam-hi préféra la paix aux chances de la guerre, et, par un traité conclu, en 1692, entre deux mandarins envoyés de Pékin et Fédor-Golovin pour la Russie, il fut convenu que la rivière de Gorbitza formerait désormais la limite des deux

[1] Le fleuve Amour coule en Asie entre le 48e et le 53e degré de latitude septentrionale. Après avoir parcouru, en serpentant et sous différents noms, trente degrés dans le pays des Tongouses et au nord de la Chine, il va se perdre dans le golfe d'Ukhotsh.

empires, et que, sous certaines conditions, le commerce serait permis entre les deux peuples.

Après avoir exercé longtemps ses troupes à de feintes attaques, Pierre aspirait cependant à les éprouver dans de véritables combats. Depuis les deux campagnes de Golitsin contre les Tatars de Crimée, les intrigues de la cour et le soin des affaires intérieures avaient suspendu la lutte entre la Russie et la Turquie. Pierre résolut de la reprendre et d'attaquer le Turc dans Azof, dont la conquête lui promettait l'empire de la mer Noire. Pour faciliter le succès de cette entreprise, il fit construire sur le Voronèje une flotte qui pouvait descendre le Don, entrer dans la mer Noire, et bloquer la place, tandis que les troupes de terre l'assiégeraient; mais, impatient de faire ses premières armes, il n'attendit pas que tous ses vaisseaux fussent prêts, et cette imprudence lui fit perdre sa première campagne (1695). L'année suivante, la place, attaquée par terre et par mer, capitula, sans attendre l'assaut général. Les habitants et la garnison eurent la permission de sortir avec tout ce qu'ils pourraient emporter. Pierre n'excepta qu'un ingénieur, nommé Jacob, qui, dans la première campagne, avait passé du camp des Russes dans la ville assiégée. C'était un Allemand qui, étant venu prendre du service en Russie, avait été élevé au grade de capitaine des gardes. Né dans la religion romaine, il s'était fait depuis protestant. Il embrassa en Russie la religion grecque, et Pierre Ier lui servit de parrain. Quand on le prit dans Azof, il était musulman. Conduit à Moscou pour orner l'entrée triomphale des vainqueurs, il y fut pendu à une haute potence (1696).

Pierre Ier avait épousé, dès l'année 1689, Eudoxie, fille de Fédor Lapoukhin, qui lui avait donné un fils en

1690. Malgré ce lien sacré entre les deux époux, Pierre instruit de bonne heure à satisfaire tous ses caprices, écrivit d'Azof qu'il ne voulait pas retrouver son épouse à Moscou, et qu'elle eût à prendre l'habit de religion dans un monastère. Des auteurs ont prétendu qu'épris d'amour pour Anne Moens, fille d'un bourgeois de Moscou, il répudia Eudoxie pour s'unir à sa maîtresse. D'autres assurent que cette résolution lui fut inspirée par les manœuvres du célèbre favori Menzicof, que la czarine poursuivait de son mépris et de sa haine. Il est plus sensé de croire, avec Levesque, qu'Eudoxie s'était rendue depuis longtemps incommode à son époux par une jalousie chagrine et querelleuse; elle avait provoqué son aversion, en blâmant les nouveautés qu'il introduisait dans l'État; sa vertu, d'ailleurs, juridiquement flétrie dans la suite, n'était pas dès lors au-dessus du soupçon (1696).

La jeunesse de Pierre, comme on l'a vu, s'était écoulée au milieu d'étrangers : des Allemands lui avaient appris la discipline militaire, un Hollandais avait construit ses premiers navires, un Génevois, homme de génie, lui avait donné les premières notions des sciences et des arts qui étaient encore inconnus en Russie. Le but constant de ses efforts, la grande pensée de sa vie fut dès lors de modeler son empire sur les États de la vieille Europe, d'enter la civilisation européenne sur la barbarie asiatique, toute puissante encore dans la patrie de Godounof et d'Iwan le Terrible. Toutefois, craignant de s'aventurer à la légère dans la réforme de son peuple, il veut voir par lui-même cette civilisation toute faite, toute vivante, la juger dans ses effets, dans son ensemble, dans ses détails, la puiser à sa source; il veut rompre la barrière élevée par le despotisme et la superstition entre les Russes et l'Europe,

barrière qui ne leur laissait avec le monde civilisé d'autre relation que la guerre.

Lorsque Pierre eut fait part à ses boyards de la résolution qu'il avait prise de voyager loin de ses Etats, ce projet déplut au grand nombre. Les Russes traitaient de criminelles les communications avec les nations étrangères, et le clergé fortifiait cette prévention par l'autorité des livres saints, qui défendent au peuple choisi de Dieu tout contact avec les Gentils. Dans cette fermentation des esprits, des troubles nouveaux éclatèrent. Tsikler, Pouchkin et Soukhovoi résolurent d'appeler les Cosaques du Don, d'assassiner le souverain, et de s'emparer du gouvernement; mais trahis par deux confidents de Tsikler, les conjurés, qui étaient réunis un soir dans la maison de Soukhovoi, voient entrer le czar accompagné d'un seul domestique. Ils l'invitent à boire avec eux; chacun porte sa santé, il y répond. Enfin l'un des conjurés dit tout bas : « Il est temps. » « Pas encore, » répond Soukhovoi. Pierre entend ces mots; il se lève l'œil terrible : « S'il n'est pas temps « pour toi de consommer le crime, s'écria-t-il, il l'est « pour moi de te punir! » Les conspirateurs, esclaves révoltés, mais timides, tremblent à la voix de leur maître. Il ordonne aux uns de l'aider lui et son domestique à lier les autres, et il est obéi. Sa garde arrive [1], et les coupables font à ses pieds l'aveu de leur crime. Ils eurent les bras, les jambes et la tête coupés (1697).

Délivré de ce danger, Pierre ne différa plus son départ.

[1] Pierre avait donné l'ordre à son capitaine des gardes de faire entourer la maison à onze heures du soir. Il crut ensuite avoir donné cet ordre pour dix heures, et se présenta lui-même à dix heures et demie, supposant que la maison était au pouvoir de sa garde. Cette erreur le livra sans défense aux conjurés. Son sang-froid et son intrépidité le sauvèrent. Lorsque la garde arriva, à onze heures, il était déjà maître de la conspiration.

Il prit le prétexte d'une ambassade extraordinaire en Hollande, et choisit pour ses ambassadeurs Lefort, Golovin, et le secrétaire-d'état Voznitsin. Le monarque se cacha lui-même, sans titre et sans qualité, dans la suite de deux cents personnes qui les accompagnaient.

A ce moment, Mustapha II était vaincu par l'empereur Léopold; Sobieski mourait, la Pologne hésitait entre le prince de Conti et Auguste de Saxe; le célèbre stathouder Guillaume Ier, régnait sur l'Angleterre; Louis XIV allait signer la paix de Riswich; l'électeur de Brandebourg achetait le titre de roi de Prusse, et Charles XII montait sur le trône de Suède (1697).

Pierre n'a que vingt-quatre ans, et déjà le plan de sa vie entière semble irrévocablement tracé. Son voyage l'indique; il commence par la Livonie, par ces rives de la mer Baltique qui seule peut rallier la Moscovie à l'Europe, et ouvrir à la civilisation des ports dans les golfes de Finlande et de Riga. Il ne se reposera plus qu'il n'ait acquis cette province maritime, ce débouché, cette source de commerce et d'activité, par où doit s'éclairer et s'enrichir un jour son empire.

La Livonie appartenait alors à la Suède, et, bien que la Russie fût en paix avec cette puissance, la haine n'en était pas moins envenimée entre les deux nations. Les gouverneurs des villes que l'ambassade russe traversa, profitant de l'incognito de Pierre, ne lui épargnèrent aucun outrage; l'entrée de Riga lui fut même interdite. Reçu, au contraire, avec les plus grands honneurs, à Mittau, par le duc de Courlande, avec la plus grande pompe à Kœnigsberg, par le fastueux électeur de Brandebourg, le czar se hâta de passer en Hollande, où il devança ses ambassadeurs. Il resta quelques jours à Amsterdam,

examinant d'un œil curieux les travaux d'un peuple commerçant, et se rendit ensuite à Sardam. Ce bourg, déjà renommé comme le premier chantier de la Hollande, a acquis une célébrité fameuse par le séjour de Pierre I[er]. Inscrit parmi les charpentiers, vêtu comme eux, raccommodant lui-même ses bas et son habit, caché sous le nom roturier de Pierre Mikhaïlof, il travailla, avec plusieurs jeunes gens de sa suite, à la construction d'un vaisseau, qui fut nommé le Saint-Pierre-Saint-Paul, et qui fut dirigé sur Archangel (1697).

Pendant ce temps, la diète de Pologne était assemblée pour l'élection d'un roi. Le charpentier Mikhaïlof expédia de son chantier un ordre à son armée d'Ukraine de se tenir prête à soutenir les intérêts d'Auguste, électeur de Saxe, contre le parti du prince de Conti. Il quitta ses travaux de Sardam pour aller à La Haye. Il y vit sans appareil et sans étiquette le roi d'Angleterre, stathouder des Provinces-Unies, ce Guillaume III, profond politique, habile général, guerrier toujours malheureux, et cependant le plus redoutable ennemi de Louis XIV. Ce fut à La Haye qu'il reçut la nouvelle de la victoire remportée par Chein, son général, sur les Turcs, qui, renforcés par les Tatars et les hordes du Kouban, avaient tenté de reprendre Azof (1697).

De Hollande, Pierre I[er] passa en Angleterre, monté sur un yacht du roi, et sous l'escorte de trois vaisseaux de guerre. Il avait pris à La Haye des leçons de chirurgie, d'anatomie, de géographie et de physique expérimentale. A Londres, il visita les fabriques et les ateliers, mettant partout la main à l'ouvrage; il se perfectionna enfin dans l'art de la construction, qui n'était guère fondé en Hollande que sur la pratique, et qui déjà s'appuyait, en An-

gleterre, sur une savante théorie. Non content d'avoir pris à son service des réfugiés français, des Allemands, des Suisses, il engagea aussi des artistes et des ouvriers anglais, Perri, habile ingénieur, et Fergusson, bon géomètre écossais, qui introduisit l'arithmétique en Russie.

Après un séjour de quelques mois, Pierre quitta l'Angleterre pour se rendre à Vienne, où il eut plusieurs conférences avec l'empereur. De là, il se préparait à franchir les Alpes et à visiter l'Italie, lorsqu'il fut détourné de ce dessein par la nouvelle d'une révolte des strélitz. Quatre régiments de cette milice, cantonnés sur les frontières de Pologne, s'étaient soulevés, avaient déposé leurs chefs et marchaient droit sur Moscou, lorsqu'ils furent arrêtés à onze lieues de la capitale, par Chein et Gordon, à la tête des régiments des gardes. Les strélitz, mis en désordre, avaient déposé les armes et demandé grâce, et Pierre, arrivant dans ses États, trouva les rebelles dans les fers. Ces barbares, jadis meurtriers des grands de l'État, bourreaux de sa famille, étaient les mêmes qui, la hache à la main, avaient prétendu gouverner l'empire dans leurs saturnales; mais tous ces crimes ne justifient pas la monstrueuse cruauté de Pierre envers les strélitz; et comment croire au sincère amour de ce prince pour la civilisation, pour les réformes vraiment nobles et sérieuses, lorsqu'on le voit, à son retour d'Allemagne, se plonger, comme avec délices, dans toute la férocité des mœurs sauvages de l'Asie, torturer et déchirer de ses propres mains deux mille de ces misérables janissaires.

Les détails de leurs supplices sont affreux, et l'histoire doit flétrir éternellement le rôle joué par Pierre dans cette

sanglante tragédie. Quoi qu'en aient dit ses panégyristes, Pierre n'eut rien du héros, ni la bonté, ni la générosité, ni la valeur bouillante, ni cette étincelle chevaleresque qui, dans les grands hommes, s'allie si bien à l'habileté et à la profondeur. Les criminels s'obstinaient à se taire sur l'origine de leurs complots; ils furent appliqués aux plus effroyables tortures. On liait au patient les mains derrière le dos; la corde qui lui serrait les poignets était passée à une poulie par laquelle on l'élevait en l'air. C'est dans cette situation douloureuse qu'on lui déchirait le dos à coups de knout, sorte de fouet qui fait ruisseler le sang à chaque coup. On le détachait pour lui exposer le dos tailladé par le knout sur des feux ardents, et on le retirait du feu pour le soumettre encore à l'estrapade et aux fouets. Souvent l'excès de la souffrance privait le malheureux de la parole et du sentiment. Alors on suspendait les tortures; les médecins du prince le traitaient avec soin, et, cruellement attentifs à lui rendre la santé, ils ne lui prolongeaient la vie que pour le livrer dans toute sa vigueur à de nouveaux supplices.

Après six semaines de cette horrible question, un arrêt de mort fut prononcé contre tous les rebelles, et les nobles restés fidèles furent condamnés à trancher les têtes des nobles coupables. Pierre, du haut de son trône, assistait d'un œil sec à ces exécutions. Comme s'il avait été jaloux de l'office de bourreau, délégué à ses seigneurs, il les stimulait encore par son exemple. Dans un repas, ivre de vin et de sang, le verre d'une main, la hache de l'autre, il abat à ses pieds vingt têtes de strélitz en s'enorgueillissant de son épouvantable adresse. Pendant cinq mois les roues et les potences livrèrent aux yeux du peuple des cadavres défigurés, et lorsque le czar fut las de cet odieux

spectacle, il fit mourir dans les prisons le reste des rebelles.

Tant de rigueurs provoquèrent de nouvelles révoltes. Les strélitz d'Azof, soulevés par l'atrocité des supplices de leurs frères, furent chargés de chaînes, et traînés à Moscou. Les têtes de quatre-vingts de ces malheureux qu'un boyard tenait successivement par les cheveux, tombèrent encore sous la hache du czar. Comme la voix publique accusait Sophie d'avoir été l'âme du complot, Pierre fit pendre aux fenêtres de cette princesse trois strélitz qui venaient, dans une adresse, de l'appeler à la couronne. Il voulut que le bras roidi de l'un de ces morts tînt l'adresse étendue dans la propre chambre de sa sœur, jusqu'à ce qu'il tombât en pourriture à ses pieds[1].

Bien que quatre régiments seulement eussent trempé dans la rébellion, le corps entier des strélitz fut cassé à perpétuité et leur nom aboli (1698). Des levées habillées à l'allemande remplirent ce vide de l'infanterie, et, Pierre jugeant le moment propice, entreprit de modifier, par des réformes de tous genres, les mœurs et les habitudes des classes supérieures de la nation[2]. Sachant bien que, pour ces gens grossiers, le fond tient de près à la forme, qu'il ne pourra leur faire oublier leurs anciennes mœurs, tant que leurs vêtements et leurs barbes tatares les leur rappelleront, il substitue à la robe asiatique, d'ailleurs peu propre à la guerre moderne et à la pratique de plusieurs

[1] Sophie découragée se fit alors religieuse, et quitta son nom pour celui de Marphas. Elle mourut en 1704.

[2] Il ne faut jamais perdre de vue, lorsqu'il s'agit des réformes de Pierre le Grand, que ces réformes n'atteignirent jamais le fond même de la nation ; le peuple est resté aussi barbare qu'il l'était avant lui, et sous la civilisation empruntée dont il dota les hautes classes, on sent encore une forte couche de barbarie.

arts, l'habit européen, de forme variable, dont la coupe exige plus d'habileté et paraît plus favorable à l'activité d'un peuple. « C'est un combat de mœurs qu'il commence, dit M. de Ségur, combat le plus long, le plus dangereux, le plus acharné de tous. Après avoir changé les dehors, il changera les titres, les mets, toutes les habitudes sociales. Les noms de boyards seront relégués avec les robes tatares et les barbes gothiques. Pierre leur substituera les titres de président, de conseiller, de sénateur; il veut rattacher sa nation aux nations civilisées par la vue, par l'ouïe, par le goût, par tous les sens. Il met donc sur les robes asiatiques, comme sur les barbes, un impôt dont il n'excepte que les paysans et les prêtres; ceux-ci, parce que leur costume était un article de foi; les paysans, parce qu'il importait peu, et pour que le désir de se distinguer de cette dernière classe fût, pour les marchands et les nobles, un motif d'obéissance de plus. D'ailleurs, la brutale superstition des Russes ajoutait une nécessité de plus à ce changement d'usage. Ils avaient horreur des étrangers comme d'hérétiques. Dans plusieurs occasions, ceux qu'Alexis avait appelés, dénoncés par leurs vêtements européens, avaient failli être mis en pièces dans Moscou même... Quant aux anciens usages religieux et sociaux, entachés de barbarie, Pierre leur fait violence par le ridicule. Il multiplie dans son palais les fêtes européennes; puis il s'invite à celles que ses sujets donnent à son imitation, et y laisse des présents qui en compensent les frais. Jusque-là, les femmes vivaient renfermées, et les jeunes gens s'unissaient aux jeunes filles, sans les avoir vues. C'était comme en Asie, mais sous un bien autre climat, avec une autre religion, et sans la polygamie, qui rend cet usage moins odieux. Pierre détruit ces coutumes, et

par là, il met les jeunes gens, et surtout les femmes, de son parti. D'esclaves et recluses qu'elles étaient, il les appelle dans la société des hommes, et fait faire à la civilisation son plus grand pas, en la confiant au sexe le plus intéressé à ce que la force soit douce. »

Les réformes de Pierre le Grand s'étendirent aussi aux finances et à l'Église. Jusque-là, les finances avaient été administrées à peu près comme en Turquie. Chaque boyard payait pour ses terres une somme convenue, qu'il levait sur ses paysans serfs. Le czar établit pour ses receveurs des bourgeois qui n'étaient pas assez puissants pour s'arroger le droit de ne payer au trésor public que ce qu'ils voudraient. L'Église fut attaquée dans le sommet même de sa hiérarchie. Les patriarches avaient quelquefois combattu avec audace l'autorité du trône; les évêques s'étaient arrogé le droit du glaive, celui de condamner à des peines afflictives et à la mort. Cette usurpation ancienne leur fut ôtée. Le patriarche Adrien étant mort à la fin du siècle, Pierre déclara qu'il n'y en aurait plus. Cette dignité fut entièrement abolie, et les grands biens affectés au patriarchat furent réunis aux finances publiques. Si le czar ne se fit pas le chef de l'Église russe, comme Henri VIII de l'Église d'Angleterre, il en fut, en effet, le maître absolu, les synodes n'osant désobéir à un souverain despotique. S'il ne touchait point à l'encensoir, il dirigeait les mains qui le portaient.

Pierre, frappé, dans ses voyages, de l'émulation qu'excitent les marques d'honneur distribuées par les souverains, établit l'ordre de Saint-André, et en décora les généraux qui s'étaient distingués au siége d'Azof et dans les combats contre les Turcs. Golovin, que l'on a vu ambassadeur en Chine, fut le premier chevalier de l'ordre. Il



Geoffroy sc.

CHARLES XII.



Geoffroy sc.

CHARLES XII.

succéda bientôt, dans la charge de général-amiral, à son collègue Le Fort, l'ami, le confident du czar, celui qui, le premier, lui inspira les grands desseins qui depuis étonnèrent l'Europe. Le Fort, enlevé par une mort prématurée, ne laissa pas à sa famille de quoi porter son deuil. Pierre, reconnaissant, fit à l'illustre Génevois de magnifiques funérailles, et prit soin de sa veuve et de son fils (1699)[1].

CHAPITRE XIV.

Nouvel aspect de l'histoire de Russie. — L'accès de la Baltique est le but de tous les efforts de Pierre Ier. — Situation de la Suède. — Alliance de la Russie, de la Pologne et du Danemarck contre Charles XII. — Paix de Copenhague. — Bataille de Narva. — Ressources de Pierre Ier. — Désastre de Narva réparé. — Fondation de Pétersbourg. — Prise de Narva. — L'Ingrie demeure à Pierre le Grand. — Menzicof. — Charles XII en Pologne. — Ses aventures en Russie. — Bataille de Pultawa. — Suites de cette bataille.

(1700 à 1710)

Une grande et nouvelle scène va s'ouvrir dans l'histoire de la Russie. Pendant que Pierre opérait toute une révolution dans l'intérieur de ses États, Mustapha II avait été vaincu par le prince Eugène à la bataille de Zeuta, en 1697. Il avait perdu la Morée conquise par les Vénitiens, il avait en vain tenté de reprendre Azof. Ces revers successifs l'avaient contraint de faire la paix avec tous ses vainqueurs. Elle fut conclue à Carlovitz, entre Petervaradin et Salankemen, lieux devenus célèbres par ses défaites.

[1] Dans la même année, Pierre perdit un de ses meilleurs généraux, étranger comme Le Fort. C'était Patrice Gordon, écossais, qui montra de grands talents militaires, servit plusieurs souverains, et mourut très regretté du czar.

Temiwar fut la borne des possessions de l'empire et des domaines ottomans. La Morée et quelques villes de la Dalmatie, prises par les Vénitiens, leur restèrent pour quelque temps. Pierre demeura maître d'Azof et des forts construits dans les environs.

Lorsqu'il fut ainsi libre de toute autre guerre, le czar se retourna contre la Suède. Un intérêt immense l'appelait à prendre les armes contre cette puissance qui, maîtresse de plusieurs provinces en contact immédiat avec la Russie, lui fermait l'accès de la Baltique. Les projets de marine du czar étaient trop grands pour la mer d'Azof. Les établissements de la mer Caspienne ne comportaient pas une flotte guerrière. Ses vaisseaux, d'ailleurs, auraient rencontré, sur les rivages de ces deux mers, la barbarie musulmane et la barbarie asiatique, que Pierre combattait à outrance dans son empire. Pour le succès de ses desseins, il lui fallait donc à tout prix la Baltique; il lui fallait ouvrir à ses vaisseaux une voie sur cette mer, la seule bordée de peuples civilisés qui fût à sa portée, la seule qui, par les communications et le commerce avec l'Europe, offrît à la Russie une source de richesses et de perfectionnement.

Pierre ne pouvait arriver à la Baltique que par la guerre; la guerre fut résolue pour se frayer un chemin jusqu'à cette mer indispensable. Il s'agissait pourtant de combattre et de dépouiller la Suède, alors à l'apogée de sa puissance et de sa gloire. Dans le cours du siècle qui venait de finir, elle avait enlevé à la Pologne la Livonie et l'Esthonie; au Danemarck, le Holstein et le Sleswick; à la Russie, l'Ingrie et la Carélie. Mais elle s'était faite, en même temps, des ennemis acharnés dans les souverains de ces trois royaumes. Une haine commune, des intérêts communs

furent le motif de l'alliance qui réunit le Danemarck, la Pologne et la Russie contre la Suède (1700).

Selon toutes les prévisions, la Suède devait tomber écrasée sous le triple effort de ces puissances. Peut-être le génie d'un Gustave-Adolphe eût-il réussi à les contenir, mais son trône glorieux était occupé, au commencement du siècle, par un jeune prince de dix-huit ans, qui n'avait pu se montrer encore, et de qui l'on n'avait conçu que de faibles espérances.

Ce jeune prince se révéla subitement par des coups de héros. Tout le monde sait comment le Danemarck, surpris par Charles XII, jusque dans Copenhague, succomba en moins de six semaines (1700); comment la Russie fut frappée devant Narva. Pierre, comptant sur la prise de cette ville, que ses troupes assiégeaient, était allé à Novogorod, amenant avec lui son favori Menzicof. La conduite du siége fut confiée au prince de Croï, originaire de Flandre, qui, depuis peu, était passé au service du czar. Narva, quoique mal assiégée, était près de se rendre, lorsque le roi de Suède, débarqué à Pernau, en Livonie, arriva au milieu des glaces de novembre, conduisant neuf mille hommes et dix pièces d'artillerie, contre les cinquante mille hommes de l'armée russe et les cent quarante canons dont leurs retranchements étaient bordés[1].

Charles XII n'hésita pas à attaquer avec sa petite troupe cette armée si supérieure, et, profitant d'un vent violent et d'une grosse neige que ce vent portait contre les Russes,

[1] Tous les récits diffèrent sur les forces respectives des armées russe et suédoise devant Narva. Le journal de Pierre I[er] porte l'armée suédoise à dix-huit mille hommes, et réduit l'armée russe à trente-deux mille, mais plusieurs historiens élèvent le chiffre de cette dernière à quatre-vingt mille hommes. La vérité doit être entre ces deux chiffres.

il fondit dans leurs retranchements, à l'aide de ses pièces de canon, avantageusement postées. Les Russes n'eurent pas le temps de se reconnaître au milieu de ce nuage de neige qui leur donnait au visage, et foudroyés par des canons qu'ils ne voyaient pas. Le tumulte, la confusion, la terreur panique se répandirent alors dans toute l'armée, et les troupes suédoises n'eurent à tuer que des hommes qui fuyaient. Le prince de Croï, et les officiers allemands, qui craignaient plus les Russes soulevés contre eux que les Suédois, vinrent se rendre au comte de Steinbock. Le roi de Suède, maître de toute l'artillerie, vit, dit Voltaire, trente mille vaincus à ses pieds. Il fut alors regardé comme le premier homme de l'Europe, dans un âge où les autres n'osent encore prétendre à la réputation. Mais Pierre, qui, dans son caractère, avait une constance inébranlable, ne fut découragé dans aucun de ses projets (1700).

Il savait que les Suédois, par la supériorité de leurs manœuvres, seraient longtemps vainqueurs des Russes; mais, à force de défaites, ceux-ci devaient apprendre à vaincre à leur tour. Pour réparer le désastre de Narva, il remplaça les canons en faisant fondre les cloches des églises, et créa une nouvelle armée par un ukase. Dans le même temps, il s'abouchait, en Courlande, avec Auguste de Saxe, roi de Pologne, son allié, lorsque Charles XII, prévenant la jonction de leurs forces, pénètre en Courlande, en chasse les Saxons et les Russes, s'empare de tout le duché, et passe en Lithuanie, pour se porter ensuite en Pologne, où l'appelait la faction de Conti, opposée à celle de l'électeur de Saxe (1701).

Auguste fut obligé de retirer toutes ses troupes saxonnes de la Pologne, et Charles y entra sans obstacle; mais,

tandis qu'encore exalté par ses récents triomphes, le vainqueur de Narva se flattait que les Russes désarmés n'oseraient plus paraître devant les Suédois, il apprit que son général, Schlipenbach, avait été battu deux fois, en Livonie, par Chérémétef, et que les villes de Marienbourg, de Nosebourg et de Nienchantz avaient été emportées par les Russes (1702). Dans la première de ces villes fut prise une jeune orpheline, que le sort devait appeler plus tard dans la couche de Pierre Ier, et sur le trône de Russie; mais l'acquisition de Nosebourg et de Nienchantz eut alors pour le czar une toute autre importance. Par Nosebourg, qu'il appela Schlüsselbourg, il dominait tout le cours de la Newa. Par Nienchantz, il commandait l'embouchure de ce fleuve; il tenait enfin ce rêve de toute sa vie, un port sur la Baltique, et l'Europe ouverte à ses vaisseaux (1703).

Quinze jours après la conquête de Nienchantz, un peu au-dessous de cette ville trouvée trop petite et mal fortifiée, les fondements de Saint-Pétersbourg furent jetés plus près encore de l'embouchure de la Newa. Là, au bruit du canon, sur un sol ingrat, au milieu de marais impraticables que défendent des exhalaisons fétides, de forêts chargées de miasmes pestilentiels, Pierre a résolu de fonder la capitale de son empire, de s'abriter derrière une forteresse, et, comme si un Dieu même eût ordonné, malgré l'air infect et l'eau empestée, sur les cadavres de cent mille esclaves qui y trouvent la mort, on voit s'élever tout à coup Saint-Pétersbourg et Cronstadt, superbe ville, magnifique forteresse, dont l'Europe admire le plan et l'exécution.

Ainsi, c'est toujours par la barbarie, que Pierre arrive à la civilisation. S'il bâtit sa capitale, il y ensevelit cent mille victimes ; s'il réforme son armée, c'est par le knout

et le fouet, c'est en maintenant ses soldats sous le coup des supplices ou de la mort. Odieuse et détestable politique, à laquelle tous les souverains de la Russie se sont montrés trop fidèles, et qu'on ne saurait assez flétrir au nom de l'humanité, au nom même de cette civilisation, que Pierre insultait, en la rendant complice de ses crimes.

Charles XII, persuadé qu'il serait toujours temps de se retourner contre des ennemis qu'il méprisait, et de les écraser dans une nouvelle journée de Narva, laissa le champ libre aux Russes qui, dans la campagne de 1704, reprirent à ses généraux les importantes places de Dorpat et de Narva. Le roi de Suède n'écoutait alors que sa haine contre l'Électeur de Saxe, roi de Pologne, qu'il voulait, à tout prix, dépouiller de sa couronne. Maître de la Courlande, il écrivit au primat de la Pologne et aux grands de l'ancienne faction de Conti, que le seul moyen d'amener la paix était la déposition d'Auguste. En vain celui-ci avait-il convoqué, le 19 juin 1703, une diète à laquelle assista le primat lui-même; en vain le czar lui fit-il offrir encore son alliance et ses secours; la terreur qu'inspiraient les menaces du roi de Suède fit tomber Auguste. Une diète, tenue à Varsovie en 1704, le déclara déchu de la dignité royale, et Stanislas Leczinski, trésorier de la couronne, fut proclamé roi à sa place, le 12 juillet de la même année.

Non content de cette humiliation de son ennemi, et ne voulant lui laisser aucun repos, Charles le poursuit en Saxe, jusque dans ses États héréditaires. L'empereur, les rois de France, d'Angleterre, de Danemarck et de Prusse lui envoient des députés pour le prier d'épargner la Saxe. Il leur répond en pénétrant dans ce malheureux électorat, passe devant Dresde, entre dans Leipsick; et là, pour

condition de la paix qu'Auguste obtient, au prix de son honneur, il le force à renoncer au trône de Pologne, à l'alliance de la Russie, et, ce qui était plus honteux encore, à lui livrer l'infortuné Patkul.

Ce Patkul était un gentilhomme livonien, qui, après la conquête de sa patrie par les Suédois, était venu, en 1692, à Stockholm, à la tête d'une députation, réclamer la conservation des priviléges consentis à la Livonie, par les rois de Pologne, ses anciens souverains. Pour toute réponse, on mit les députés en prison, et Patkul fut condamné à mort; mais il s'évada, et resta quelque temps dans le pays de Vaud, en Suisse, où il apprit la promesse faite par Auguste, à son avénement au trône de Pologne, de recouvrer les provinces arrachées au royaume. Il courut aussitôt à Dresde offrir à l'Électeur le secours de son expérience et de son épée: plus tard il était passé au service de la Russie, et lorsqu'Auguste consentit à le livrer aux Suédois, il était ministre du czar près de l'Électeur de Saxe. Malgré les protestations de Pierre et les sollicitations de plusieurs souverains, Patkul fut condamné comme traître et périt de la mort des scélérats, par le supplice de la roue (1706).

Après avoir écrasé la Saxe et imposé un roi à la Pologne, Charles passa la Vistule sur les glaces et s'avança dans la Lithuanie. Emporté par un orgueil qui ne connaissait plus de bornes, il répétait sans cesse qu'il ne traiterait qu'à Moscou même de la paix avec la Russie, et déjà l'un de ses généraux avait reçu de lui ses patentes de gouverneur de cette capitale. Aux forfanteries du roi de Suède, Pierre se contentait de répondre : « Mon frère « Charles veut faire l'Alexandre, mais il ne trouvera pas « en moi un Darius. » En même temps, il donnait ordre

à l'armée, qui tenait tête aux Suédois, de ne hasarder aucune bataille en Lithuanie, de reculer toujours, et de tout dévaster sur son passage.

Le czar connaissait l'impétuosité de Charles, il savait bien qu'aucun obstacle n'arrêterait ce prince, et il espérait ruiner l'armée suédoise par la fatigue de la marche, par la disette et la rigueur du climat. Charles, en effet, avançait toujours; il avait traversé la Bérésina, franchi la rivière de Bibitch sous le feu de l'artillerie russe; mais au moment où tous croyaient qu'il allait marcher droit sur Moscou, on le vit, avec étonnement, prendre sa route du côté de l'Ukraine.

Les Cosaques de ce pays avaient alors pour hetman le Polonais Mazeppa. Page dans sa jeunesse à la cour de Pologne, et convaincu d'une intrigue amoureuse avec une dame de cette cour, il avait été lié sur un cheval sauvage qui l'avait emporté parmi les Cosaques de l'Ukraine. Ainsi maltraité par la Pologne, il n'en conserva pas moins, toute sa vie, un cœur dévoué à sa patrie et hostile aux Russes; mais habile à cacher ses sentiments secrets, il acquit l'estime et la confiance de Pierre Ier, fut décoré du cordon de Saint-André et élevé aux fonctions d'hetman.

L'hetmanat était une sorte de souveraineté dépendante, et l'ambition de Mazeppa, excitée encore par le désir d'affaiblir et de troubler la Russie, était d'affranchir cette souveraineté, de la soustraire à la domination des czars. Depuis vingt ans, il poursuivait ses desseins avec une habileté consommée. Aimé, vénéré dans l'Ukraine, il exerçait sur les Cosaques une influence toute-puissante, il avait même engagé dans ses intérêts les Cosaques Zaporaviens, lorsque la guerre entre la Suède et la Russie vint

lui fournir l'occasion inespérée de lever franchement l'étendard de la révolte, en offrant à Charles XII, contre Pierre Ier, le concours de ses fidèles Cosaques.

Charles ne douta pas de triompher de tout l'empire russe, quand ses troupes victorieuses seraient secondées par un peuple si belliqueux. Mazeppa promettait de lui fournir les vivres, les munitions, l'artillerie qui pouvaient lui manquer : à ce puissant secours devait se joindre une armée de seize à dix-huit mille combattants, qui arrivait de Livonie, conduite par le général Levenhaupt. Charles ne s'inquiétait pas de savoir si le czar était à portée de tomber sur cette armée, il ne s'informait pas si Mazeppa était en état de tenir toutes ses promesses, s'il lui restait à lui-même assez de ressources dans un désastre, il comptait sur sa valeur et sur sa fortune. Au delà du Dniéper, vers la Lesna, pendant qu'il attendait Mazeppa, il fut attaqué par Menzicof, qui tua beaucoup de Suédois, perdit encore plus des siens, mais ne se rebuta point. Mazeppa cependant ne venait point, les vivres commençaient à manquer ; les soldats suédois, voyant leur roi partager tous leurs dangers, leurs fatigues et leur disette, ne se décourageaient pas, mais en l'admirant, ils le blâmaient et murmuraient.

Levenhaupt marchait, toutefois, pour rejoindre Charles XII. Les Russes arrivèrent trop tard pour empêcher le général suédois de passer le Dniéper, mais quand son armée fut engagée entre ce fleuve et les petites rivières qui s'y perdent, Pierre franchit le Dniéper après lui, et l'attaqua avec les corps rassemblés qui le suivaient en échelons. La bataille se donna entre le Dniéper et la Soïa (septembre 1708).

La valeur, un long exercice du commandement, et la bonne discipline de ses troupes, promettaient la victoire à

Levenhaupt; contre toutes les prévisions, il fut complétement battu. Après une lutte acharnée, le vent qui soufflait avec fureur, la neige, la nuit, mirent fin au combat, et favorisèrent la retraite des vaincus. Les Suédois laissèrent huit mille hommes sur le champ de bataille, ils perdirent neuf cents prisonniers, dix-sept pièces de canon, quarante drapeaux, sept mille chariots; c'était la victoire la plus considérable qui, jusque-là, dans cette guerre, eût favorisé les armes des Russes, et elle prépara tous leurs autres succès. « La bataille de Lesno, dit Pierre lui-même dans « son journal, fut la mère de celle de Pultawa. »

Le czar remerciait Dieu de ce succès, quand il apprit que son général Apraxin venait de remporter un avantage en Ingrie, à quelques lieues de Narva. Ce concours d'événements heureux fortifiait ses espérances et le courage de son armée, tandis que Charles était réduit à attendre les secours de Mazeppa qui le rejoignit enfin, mais abandonné de ses propres Cosaques, et suivi seulement de quelques troupes à sa solde.

Charles, néanmoins, se roidissait aveuglément contre la fortune qui l'abandonnait. Tandis qu'il errait dans des déserts sauvages, secouru seulement par quelques brigands perfides, il se regardait encore comme le dispensateur des couronnes, et rejetait avec hauteur les propositions de paix qui lui furent portées au nom de Pierre. Il espérait toujours que les Ukrainiens et les Tatars se joindraient à son parti. Il ne s'arrêtait nulle part, et partout il ne trouvait que des villages réduits en cendres. Au mois de décembre 1708, commença l'un des hivers les plus rigoureux dont le souvenir se soit conservé. Les corbeaux tombaient morts au milieu de leur vol; les soldats succombaient par milliers; un grand nombre eurent les pieds et

les mains gelés. Cependant le monarque suédois, opiniâtre dans son fol héroïsme, fermait l'oreille aux gémissements de son armée et aux avis de ses plus sages conseillers. Pénétrant toujours plus avant dans l'Ukraine; perdant chaque jour de ses forces, sans espérance fondée d'en acquérir de nouvelles; tourmenté par la famine, inquiété par l'ennemi, il s'arrêta enfin pour faire le siége de Pultawa [1], où il espérait trouver des munitions et des vivres (mai 1709).

C'était là que Pierre l'attendait. Dès qu'il sut que Pultawa était assiégé, il rassembla ses quartiers. Sa cavalerie, ses dragons, son infanterie, Cosaques, Kalmouks, s'avancèrent de vingt endroits; lui-même arriva devant la place le 15 juin 1709, conduisant une armée d'environ soixante mille combattants. Déjà quelques corps suédois et russes avaient été plus d'une fois aux mains sous les murs de la ville. Charles, dans une de ces rencontres, avait été blessé d'un coup de carabine qui lui avait fracassé les os du pied; mais quand il apprit que Pierre devait engager la bataille, ses idées de gloire ne lui permirent pas de l'attendre dans ses retranchements; il sortit en se faisant porter sur un brancard.

Après une brillante attaque des redoutes russes par l'infanterie suédoise, l'action devint générale. Pierre faisait, dans son armée, la fonction de général-major (maréchal-de-camp); le général Bauer commandait la droite, Menzicof la gauche, Chérémétef le centre. Charles, le pistolet à la main, allait de rang en rang sur son brancard porté par ses drabans; un coup de canon tua l'un de ces drabans et mit le brancard en pièces. Charles se fit alors porter sur des piques. Pierre, de son côté, reçut plu-

[1] Chef-lieu du gouvernement actuel de ce nom.

sieurs coups dans ses habits et dans son chapeau; enfin, après deux heures de combat, les Suédois furent partout enfoncés, la confusion se jeta dans leurs rangs, et Charles XII fut obligé de fuir devant ce barbare qu'il avait tant méprisé. Il monta à cheval en souffrant d'extrêmes douleurs, et précipita sa marche vers le Dniéper, au midi, dans le pays des Zaporaviens. Par delà le Dniéper, de grands déserts conduisent aux frontières de Turquie (27 juin 1709).

Les Russes comptèrent neuf mille Suédois morts sur le champ de bataille de Pultawa. Ils firent, pendant l'action, deux à trois mille prisonniers, et quelques jours après, Menzicof, poursuivant les restes de l'armée de Charles XII, força, de nouveau, quatorze mille hommes de cette armée, à se rendre à discrétion : jamais victoire n'avait été plus complète. Pierre, s'adressant à ses soldats du milieu de ce champ de gloire, s'écria dans un mouvement d'orgueil et d'enthousiasme : « Je vous salue, enfants les plus chéris « de mon cœur! ô vous que j'ai formés à la sueur de mon « front! Enfants de la patrie, et qui lui êtes aussi indis- « pensables que l'âme au corps qu'elle anime! » Il ne se trompait pas d'ailleurs sur l'importance du succès qui venait de couronner ses armes, et de récompenser les laborieux efforts de son génie.

Aux premières nouvelles de la bataille de Pultawa, une révolution générale éclata dans les esprits et dans les affaires, en Pologne, en Saxe, en Suède, en Danemarck. Pierre faisait revivre les anciennes prétentions des czars sur la Livonie, l'Ingrie, la Carélie, et sur une partie de la Finlande; le Danemarck revendiquait la Scanie[1], pour la-

[1] Province de Suède sur le Sund.

quelle il avait eu tant de différends avec la Suède; Stanislas abandonné renonçait à la couronne de Pologne qu'Auguste de Saxe s'empressait de reprendre, en protestant contre l'abdication qu'on lui avait arrachée; la Prusse enfin réclamait la Poméranie [1].

« Ainsi, dit Voltaire, la valeur infortunée de Charles XII ébranlait tous les édifices que la valeur heureuse de Gustave-Adolphe avait élevés. » Quelques mois après la bataille de Pultawa il ne restait plus rien de l'œuvre de ce grand homme. La Suède épuisée, sans nouvelles de son roi, décimée par une maladie contagieuse, ne sut opposer aux Russes qu'un courage impuissant. Pendant que les Danois préparaient une descente sur les côtes, la prise de Vibourg, de Riga, de Révels, faisait passer sous la domination du czar la Carélie, la Livonie, l'Esthonie (1710); enfin, pour forcer les Suédois à l'inaction, le czar, le roi de Danemarck, l'électeur de Hanovre et le duc de Holstein exigeaient du sénat de Stockholm l'engagement singulier que l'armée qui était en Poméranie ne pourrait en sortir pour défendre ailleurs son monarque. « Quand Charles, dit Voltaire, reçut cette nouvelle à Bender, il ne put soutenir que le sénat eût ainsi lié les mains à son armée. Ce fut alors qu'il lui écrivit, dans un accès de colère, qu'il lui enverrait une de ses bottes pour le gouverner (1710). »

[1] Province de Prusse sur la Baltique.

CHAPITRE XV.

Campagne du Pruth. — Traité de paix avec le sultan. — Déclaration du mariage de Pierre avec Catherine.—Conquêtes en Finlande.—Nouveaux voyages de Pierre le Grand. — Pierre en France. — Son retour. — Condamnation et mort du prince Alexis. — Mort de Charles XII. — Paix de Neustadt. — Couronnement de l'impératrice Catherine Ire. — Mort de Pierre le Grand.

(1710 à 1725)

Charles XII et le khan de Crimée étaient ceux qui avaient le plus perdu par l'agrandissement du czar. Tous deux réunirent leurs efforts pour déterminer le sultan Achmet III à déclarer la guerre à Pierre Ier. La Porte, de son côté, ne voyait pas sans crainte un voisin devenu si puissant. Elle avait pris ombrage des vaisseaux russes qui naviguaient jusque dans la mer Noire; elle aspirait enfin à reprendre la ville d'Azof, qui commande les Palus-Méotides. Au mois de novembre de l'année 1710, la guerre fut signifiée au peuple de Constantinople, par l'exposition d'une queue de cheval, et suivant l'usage barbare des Turcs, Tolstoi, ambassadeur de Russie, fut arrêté et conduit au château des Sept-Tours. Malgré tout son désir de vivre en paix avec Achmet III, Pierre, poussé à bout, répondit à cet outrage par une déclaration de guerre qui fut lue solennellement dans la principale église de Moscou. En même temps, il nommait un conseil de régence à la tête duquel il plaçait ou feignait de placer son fils Alexis; il faisait avancer vers la Moldavie dix régiments qui étaient en Pologne, et partir de Livonie le corps d'armée aux ordres de Chérémétef; il enjoignait enfin à l'amiral Apraxin



d'aller prendre, dans Azof, le commandement de terre et de mer.

Obligé de porter ses armes sur les frontières de la Turquie, Pierre, avant de quitter Moscou, fit proclamer son nouveau mariage. On se rappelle qu'il avait répudié, en 1696, sa première épouse, Eudoxie Lapoukhin, dont il avait deux enfants. Ce n'est pas, comme l'a dit Voltaire, que les lois de l'Église grecque permettent le divorce : elles le défendent sévèrement. Mais en forçant Eudoxie à embrasser la vie religieuse, et en la faisant ainsi mourir au monde, il acquit, à l'aide de cette fiction, la liberté d'un homme veuf. En 1707, il en avait usé pour épouser secrètement Catherine, cette jeune inconnue, faite prisonnière à Marienbourg, et qui depuis, cédée par Chérémétef à Menzicof, s'était attiré les attentions passagères du souverain, et avait fini par lui plaire. Retirée dans un quartier reculé de la ville, où elle était connue sous le nom de *madame Catherine*, elle n'occupait qu'une maison sans apparence, où Pierre venait souvent, avec ses ministres, régler les plus grands intérêts de l'État. C'est dans cette obscure retraite qu'elle donna au czar deux princesses; Anne, née en 1708, et Élisabeth née en 1709. Pierre, avant de s'exposer à de nouveaux périls que son épouse aspirait à partager, voulut faire approuver solennellement son choix par la nation. Le jour même où il partit avec Catherine pour aller joindre son armée en Pologne, il déclara solennellement son mariage, et ordonna de reconnaître la nouvelle czarine (février 1711).

Les premières opérations de la guerre semblaient présager à Pierre de nouveaux succès. L'hetman des Cosaques contenait les Tatars, pendant qu'un corps de ces barbares se faisait battre en Pologne par le prince Golitzin; Auguste

de Saxe promettait aux Russes des secours considérables; enfin, les nations grecques et slavonnes, soumises aux Turcs, et croyant voir dans Pierre leur libérateur, offraient de se joindre à lui pour chasser l'Ottoman de Constantinople; les hospodars de Valachie et de Moldavie proposaient, notamment, de fournir à l'armée russe les subsistances dont elle avait besoin.

Pierre, comptant trop sur ces faibles souverains, négligea l'avis qu'on lui donnait d'établir des magasins sur le Dniester. Un contre-temps inattendu pouvait tout compromettre dans cette rude campagne. Les soldats nés dans les climats les plus rigoureux du nord, n'eurent pas plutôt quitté les bords du Dniester, qu'ils furent attaqués de maladies affreuses causées par la chaleur. On apprit, en même temps, que le hospodar de Valachie, trahissant sa parole, avait livré aux Turcs les convois de vivres destinés aux Russes, en sorte que l'armée du czar, arrivant aux portes de Iassy, capitale de la Moldavie, ne comptait plus dans ses rangs éclaircis par la mort que des soldats exténués de souffrances ou dévorés par la faim.

Pierre se hâta de marcher sur la rive droite du Pruth, dès qu'il eut formé quelques magasins. Le point décisif était d'empêcher les Turcs postés au-dessous, sur la rive gauche, de passer ce fleuve et de venir à lui. Il envoya le général Janus avec l'avant-garde, pour s'opposer à ce passage des Turcs; mais ce général n'arriva que lorsque l'armée du grand-visir, Méhémet, était déjà sur la rive droite, et s'avançait vers l'armée russe, le long du fleuve.

Pierre n'avait pas plus de trente-sept mille combattants à opposer aux deux cent cinquante mille soldats de Méhémet. Il se trouva alors dans une plus mauvaise position que Charles XII à Pultawa. Enfermé, comme lui, par une

armée supérieure, éprouvant plus que lui la disette, et s'étant fié aux promesses du hospodar de Valachie, comme Charles s'était fié à celles de Mazeppa, il prit le parti de la retraite, et tenta d'aller choisir un camp avantageux en retournant vers Iassy.

Il décampa dans la nuit; mais à peine fut-il en marche, que les Turcs tombèrent sur son arrière-garde formée par le régiment Préobrajenski. Attaqué pendant cinq heures entières par l'infanterie et la cavalerie turques, ce régiment tint ferme et ne put être coupé. Poniatowski et le général de Sparre, tous deux officiers de Charles XII, étaient auprès du visir. Ils lui conseillaient de ne pas combattre, d'envelopper, de tourmenter l'ennemi, de le miner par la famine et de le forcer à se rendre; mais l'imprudent Méhémet, fier de conduire une multitude indisciplinée, se croyait sûr de la victoire. Les Turcs attaquèrent avec ce désordre et cette impétuosité qui leur sont ordinaires. Leur cavalerie éparse et voltigeante restait presque toujours éloignée, et leur infanterie, portant contre un seul endroit tous ses efforts, avait toujours des troupes fraîches à combattre. Les Russes amenèrent du canon, et repoussèrent l'ennemi qui avait perdu sept mille hommes à la fin de la journée. Mais cet avantage ne rendait pas moins critique la situation de Pierre Ier.

Pendant la nuit, les Turcs creusèrent des retranchements. Les Russes n'avaient que quelques chevaux de frise; ils manquaient de vivres pour réparer leurs forces, et souffraient une soif dévorante qu'ils ne pouvaient apaiser. Voisins d'une rivière, la privation d'eau était pour eux un double supplice. Une batterie turque, placée sur une montagne de l'autre côté du Pruth, foudroyait ceux qui osaient approcher du fleuve. Renfermés de toutes parts,

les Russes n'avaient d'autre alternative que de remporter une victoire complète, ou de périr jusqu'au dernier, ou d'être esclaves des Turcs.

Toutes les relations, tous les mémoires du temps conviennent unanimement que le czar, incertain s'il tenterait le lendemain le sort d'une nouvelle bataille, s'il exposerait sa femme, son armée, son empire, et le fruit de tant de travaux à une perte qui semblait inévitable, se retira dans sa tente, accablé de douleurs et agité de convulsions dont il était quelquefois attaqué, et que ses chagrins redoublaient. Seul, en proie à tant d'inquiétudes cruelles, ne voulant pas que personne fût témoin de son état, il défendit qu'on entrât dans sa tente. Catherine, malgré cette défense, pénètre auprès du czar, l'arrache à ses affreuses rêveries, et le fait consentir à demander la paix. Cette résolution lui avait été dictée par un conseil de guerre qu'elle venait d'assembler.

Aussitôt, un officier aux gardes partit pour remettre au visir une lettre de Chérémétef, qui proposait la paix au nom de son maître. Comme la réponse tardait à venir, les Russes s'avancèrent de plusieurs toises; Méhémet leur fit dire alors de ne point attaquer, et ordonna, de son côté, la suspension d'armes.

Il avait reçu d'autant plus volontiers les premières ouvertures de Chérémétef, qu'il avait été surpris la veille de la résistance des Russes, et que les janissaires refusaient de tenter un nouveau combat. Dans la négociation qui fut entamée aussitôt entre le baron Chafirof, vice-chancelier de Russie, et le grand-visir, les Turcs demandèrent pour Charles XII la liberté de retourner dans ses États, et pour eux-mêmes, la restitution d'Azof et la démolition du port de Taganrok, sur la mer de Zabache.

Charles XII, dans son asile de Bender, était peu éloigné du champ de bataille. Il avait refusé de se rendre auprès du visir, avant l'action, lorsque sa présence pouvait être utile, il accourut lorsque les articles du traité de paix étaient dressés. Il osa demander à Méhémet comment il pouvait faire la paix sans lui, lorsque c'était pour lui seul que le Grand Seigneur avait entrepris la guerre? Le visir répondit froidement que son maître ne lui avait pas confié qu'il eût entrepris la guerre pour les intérêts de la Suède, et qu'il n'avait en vue que les intérêts de l'empire ottoman. « Mais vous pouviez, dit le roi, prendre le czar et toute « son armée. — Et si j'avais pris le czar, répliqua Méhé- « met, qui aurait gouverné son empire? Il ne faut pas que « tous les rois sortent de chez eux ». Reproche sanglant à l'adresse de Charles, qui, pour courir à des exploits romanesques, avait abandonné son royaume, et n'y pouvait rentrer que par la protection des Turcs et sous la sauvegarde de son ennemi. On dit que Charles, irrité, déchira la robe du visir avec l'éperon de sa botte, et que Méhémet, plus sage, dissimula cet affront dont il aurait pu se venger (1711).

Pierre, après la funeste campagne du Pruth, était rentré dans ses États, et pendant que le héros du Nord s'obstinait follement à demeurer en Turquie, le czar lui enlevait la Finlande, et battait les Suédois dans la Baltique à la hauteur de l'île d'Aland (1713-1714). La Russie s'élevait ainsi, grâce aux fautes de Charles XII et au génie de Pierre Ier, à ce degré de puissance qui devait un jour la rendre formidable au monde. Tous les princes du Nord étaient les alliés du czar ou ses créatures; il contenait en Pologne les ennemis du roi Auguste; les Turcs, fidèles aux traités, laissaient à ses desseins toute leur étendue;

Saint-Pétersbourg sortait de la fange et des marais que sa volonté inflexible avait comblés de cadavres ; de nouveaux établissements signalaient sa sollicitude pour la marine, pour les troupes, le commerce et les lois. Il fondait une académie de marine à Pétersbourg. Laugs, chargé des intérêts du commerce, partait pour la Chine par la Sibérie ; des ingénieurs levaient des cartes dans tout l'empire ; on bâtissait la maison de plaisance de Péterhof ; dans le même temps, on arrêtait les brigandages des peuples de la Bukharie, et les Tatars du Kouban étaient réprimés.

Mais après les luttes sanglantes avec la Suède et la Turquie, c'était là une situation calme et pacifique, encore inconnue à la Russie. Le repos qu'il goûtait pour la première fois, semblait à Pierre un état violent et douloureux. Il aimait la Hollande, désirait la revoir, et ne connaissait pas encore la France. Le sénat veillait à Pétersbourg sur toute l'administration ; l'amiral Apraxin et d'autres généraux protégeaient les pays conquis sur les côtes de la Baltique et sur celles des golfes de Bothnie et de Finlande ; Le feld-maréchal Chérémétef, commandant les troupes sur les frontières de Pologne, avait les yeux ouverts sur les démarches des alliés : dans ces circonstances, la présence du souverain n'étant pas indispensable en Russie, Pierre partit une seconde fois pour visiter l'occident de l'Europe (1717).

Il passa par Hambourg, Altona, Brême, traversa la Westphalie et arriva en Hollande, où Catherine le rejoignit bientôt. Toujours avide de recueillir quelque fruit de ses voyages, Pierre s'instruisit du commerce de l'Angleterre et de la Hollande, de la situation des fabriques et des manufactures alors florissantes dans ce dernier pays. Il conduisit Catherine à Sardam, et la présenta aux compa-

gnons de ses anciens travaux. Son chantier était changé en une maison agréable, qu'on appelait *la maison du prince*.

Au printemps de l'année 1717, Pierre quitta la Hollande pour se rendre en France. Le maréchal de Tessé vint à sa rencontre jusqu'à Elbeuf, avec un escadron des gardes et les carrosses du roi. Il arriva à Paris le 26 juillet, fut reçu au Louvre, où le grand appartement lui était préparé; mais il crut qu'il serait plus libre dans un logement plus modeste, et alla, dès le soir même, se loger au Marais, dans l'hôtel de Lesdiguières, qui appartenait au maréchal de Villeroi. Il y fut traité et défrayé comme au Louvre. Le czar reçut, le lendemain de son arrivée, la visite du régent, et, deux jours après, celle du roi Louis XV, qui n'avait encore que sept ans. Le czar ne savait pas le français : c'était le prince Kourakin, son ambassadeur, qui portait pour lui la parole. Le maréchal de Villeroi, gouverneur de Louis XV, parlait au nom de son souverain.

Deux jours après, Pierre alla rendre sa visite au roi qui logeait aux Tuileries. Le jeune prince fut amené au devant du czar, qui le prit et le porta quelque temps dans ses bras. On a prétendu que Pierre eut recours à ce stratagème pour empêcher le roi enfant de prendre sur lui la main et le pas. Voltaire a combattu cette opinion. Il observe, avec raison, que Pierre attachait très peu de prix aux vanités de l'étiquette.

Le czar visita l'Arsenal, le Jardin des Apothicaires, les cabinets d'anatomie, les ateliers des plus célèbres artistes, l'Observatoire, la manufacture des Gobelins, la galerie des Plans, l'hôtel des Invalides, et toutes les maisons royales, depuis Meudon jusqu'à Fontainebleau. Il voulut voir madame de Maintenon. Saint Simon affirme même qu'à la

grande stupéfaction de la cour, il ouvrit les rideaux du lit où gisait, dans sa décrépitude, la vieille femme de Scarron et de Louis XIV. L'académie des sciences l'admit au nombre de ses membres, et pour mériter cet honneur, il corrigea, séance tenante, les cartes de Russie, et surtout celles de la mer Caspienne. Partout on lui ménagea de ces surprises agréables qu'inspirent une politesse ingénieuse et le désir d'obliger et de plaire. Il dînait chez le duc d'Antin, ministre des arts. A la fin du repas, il vit son portrait qu'on venait de peindre placé dans la salle comme par la main d'un magicien. Dans la galerie du Louvre, une médaille qu'on frappait roule à ses pieds; il la prend et reconnaît sa tête. Sur le revers, une Renommée posait un pied sur le globe, avec cette légende empruntée à Virgile : *Vires acquirit eundo* ; et il ne put s'empêcher de se faire à lui-même l'application de ces paroles. Lorsqu'on le conduisit à l'église de la Sorbonne, on assure qu'il embrassa la statue du cardinal de Richelieu, en s'écriant : « Grand « homme, je t'aurais donné la moitié de mes États pour « apprendre de toi à gouverner l'autre. » L'élève n'eut pas été trop indigne du maître.

Lors de cette visite au mausolée de Richelieu, quelques docteurs de Sorbonne présentèrent au czar un mémoire où ils l'engageaient à réunir l'Église grecque à l'Église romaine. L'intention était excellente, sans doute, mais c'était une étrange illusion de penser que quelques ecclésiastiques réussiraient là où avait échoué le concile de Florence. Pierre écouta toutefois avec politesse les représentations de la Sorbonne; mais quand il fut rentré dans ses États (1718), il tourna en ridicule le pape récemment élu et le conclave des cardinaux, en faisant jouer publiquement une farce burlesque où un nain, nommé Zotof,

fut élu, à l'instar du pape, par des ivrognes représentant les cardinaux.

Pierre avait un fils, Alexis, de son premier mariage avec Eudoxie Lapoukhin. Sa mort couronna la tyrannie de Pierre, comme la mort du fils d'Iwan le Terrible, avait couronné les crimes de ce monstre que Pierre admirait et qu'il prit trop souvent pour modèle. Alexis, innocent de tout crime, prêtait néanmoins des armes contre lui, par son attachement à sa mère injustement répudiée, emprisonnée et persécutée, par son zèle religieux et son dévouement au clergé, dépouillé du patriarchat et de ses biens; Alexis, enfin, s'était aliéné l'affection du czar par son attachement aux anciens usages, sa haine de toute innovation, son dégoût de la guerre et des conquêtes. Pierre ne pouvait souffrir un fils qui lui ressemblait si peu; il craignait que le clergé ne s'emparât entièrement de son esprit pour l'entraîner dans quelque conjuration; il pensait, d'ailleurs, qu'il compromettrait l'avenir de la Russie s'il le remettait entre les mains d'un prince qui n'aurait pas de soin plus cher que de détruire l'édifice si laborieusement élevé par son père. « Vous n'avez aucune « reconnaissance, écrit Pierre à son fils, au moment de « partir pour la France, envers celui qui vous a donné « la vie. L'assistez-vous dans ses travaux, depuis que « vous êtes parvenu à un âge mûr? Ne blâmez-vous pas, « ne détestez-vous pas tout ce que je peux faire pour le « bien de mes peuples? Vous me faites des promesses, « mais ces grandes barbes pourront vous tourner à leur « fantaisie, et vous forceront à les violer. J'ai sujet de « croire que si vous me survivez, vous détruirez mon « ouvrage. Corrigez-vous, rendez-vous digne de la suc- « cession, ou faites-vous moine. Répondez, soit par

« écrit, soit de vive voix, sinon j'agirai avec vous comme « avec un malfaiteur. »

Le prince se contenta de répondre en quatre lignes qu'il voulait se faire moine; mais à peine le czar fut-il parti pour son voyage de France, qu'Alexis, de son côté, prit le chemin de Vienne, d'où il se rendit à Naples. Pierre, à son retour, lui écrivit pour le supplier de revenir, lui jurant qu'il ne courait aucun risque, et qu'il pourrait désormais vivre à sa manière. Alexis, parti sur la foi de cette promesse, fut arrêté en arrivant à Moscou, jugé, condamné, et ce fut Pierre lui-même qui lui présenta le poison dont il mourut[1]. Pendant son agonie, l'extrême-onction lui fut administrée solennellement. Des larmes, hypocrites sans doute, de la part du czar, coulèrent des yeux du père et du fils infortuné; le condamné demanda pardon, le père pardonna publiquement. Porté d'abord à la cathédrale, et déposé dans un cercueil ouvert, le corps d'Alexis resta quatre jours exposé à tous les regards. Le prince fut enfin inhumé dans l'église de la citadelle, à côté de son épouse[2]. Le czar et la czarine assistèrent à la cérémonie (1718).

Cette seule victime ne suffisait point au ressentiment de Pierre. Il chercha des complices, et il frappa ceux qu'il soupçonnait ou qu'il redoutait. La malheureuse Eu-

[1] Voltaire, qui s'est moqué si souvent et si bien des esprits crédules, essaie de persuader ici à ses lecteurs qu'Alexis expira presque subitement dans les convulsions qu'il éprouva en entendant la lecture du jugement qui le condamnait à mort. Il est impossible d'admettre un pareil récit. Ce qui n'est pas moins difficile à croire, c'est que Pierre, ainsi que l'ont prétendu des auteurs contemporains, ait tranché lui-même la tête de son fils. Presque tous les historiens s'accordent à dire que Catherine fit tous ses efforts pour obtenir la grâce d'Alexis.

[2] Il avait épousé une princesse de Brunswick, dont il avait eu un fils qui fut Pierre II.

doxie, coupable d'avoir pleuré sur le sort de son fils, fut condamnée à être fouettée, et enfermée comme prisonnière dans son couvent. Kikin, Wiazemski, l'archevêque de Rostef, Dosifei, le général Glébof, le procureur du couvent de Souzdal, Rouss, furent roués vifs avec plusieurs autres accusés. Ainsi la barbarie plana, jusqu'au bout, sur cette civilisation d'emprunt que Pierre avait imposée à sa patrie.

Charles XII avait passé cinq ans en Turquie, lorsqu'il se décida enfin à retourner dans ses États (1714). Après quelques efforts infructueux pour rendre à la Suède l'éclat des premières années de son règne, il fut tué par une balle de couleuvrine, lancée au hasard des bastions de Frédéricksal, en Norwége. Sa mort n'arrêta point Pierre ; il poursuivit ses conquêtes jusqu'à ce que, par la médiation de la France, la paix fût signée au congrès de Neustadt, en Finlande (30 août 1721).

La Russie gagna, par ce traité, la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, la Carélie, les côtes de la Finlande, jusqu'au delà de Kelholm, et les îles dépendantes de ces pays. De magnifiques réjouissances célébrèrent, dans Pétersbourg, cette paix glorieuse. Ce fut alors que le sénat et le synode décernèrent à Pierre les titres de *grand*, d'*empereur* et de *père de la patrie*. Les ministres de France, d'Allemagne, de Danemarck, de Hollande, le félicitèrent le même jour, et reconnurent empereur celui qu'on avait déjà désigné publiquement par ce titre, après la bataille de Pultawa.

Pierre méditait depuis longtemps le projet de dominer sur la mer Caspienne par une puissante marine, et de faire passer par ses États le commerce de la Perse et d'une partie de l'Inde. La Perse, déchirée par une guerre civile,

offrait alors une proie facile aux Russes, qui avaient appris à fond l'art de la guerre, en combattant les Suédois. Le czar fit la conquête des côtes occidentales de la mer Caspienne; il poursuivit sa marche triomphante jusqu'à Derben, appelé par les Turcs *Portes de Fer*, puis revint à Moscou jouir d'un nouveau triomphe (1722).

Pierre, au retour de son expédition de Perse, fit couronner et sacrer sa femme Catherine, en présence de la duchesse de Courlande, fille de son frère aîné, Iwan, et du duc de Holstein-Gottorp, qui allait épouser Anne Petrona, sa fille aînée. Au sortir de la cathédrale, il fit porter le sceptre et le globe devant la nouvelle impératrice, et, par une déclaration qu'il publia, il laissa entendre que Catherine devait régner après lui. Sa santé déjà très altérée l'avertissait de prévoir aux éventualités de la succession, lorsqu'un chagrin domestique vint aigrir le mal dont il mourut.

Catherine avait un jeune chambellan, nommé Moëns, né en Russie d'une famille flamande. Il avait su gagner le cœur de la czarine, et Pierre ne tarda pas à découvrir la trahison de la femme qu'il aimait toujours. Cet amour sauva Catherine : pour toute vengeance, Pierre lui fit apporter le cadavre du malheureux Moëns (1723); mais à dater de cet événement, les forces de l'empereur s'affaiblirent sensiblement. Les travaux dont il ne se relâcha jamais augmentèrent son mal et hâtèrent sa fin. Son état parut bientôt mortel; il ressentit des chaleurs brûlantes qui le jetaient dans un délire presque continuel; il voulut écrire dans un moment d'intervalle que lui laissèrent ses douleurs, mais sa main ne forma que des caractères illisibles, dont on ne put déchiffrer que ces mots : « *Rendez tout à.......* » Il cria qu'on fît venir la princesse Anne, sa

fille aînée, à laquelle il voulait dicter; lorsqu'elle parut devant son lit, il avait déjà perdu la parole, puis il tomba dans une agonie qui dura seize heures. L'impératrice Catherine n'avait pas quitté son chevet depuis trois nuits. Il mourut entre ses bras le 28 janvier 1725, vers les quatre heures du matin.

CHAPITRE XIV.

Catherine Ire. — Influence de Menzicof. — Pierre II. — Les Dolgorouki. — Disgrâce de Menzicof. — Mort de Pierre II. — Avénement d'Anne, fille d'Iwan. — Biren. — Supplice des Dolgorouki. — Tyrannie de Biren. — Guerre contre la Pologne et la Turquie. — Mort d'Anne. — Iwan VI. — Chute de Biren. — Lestocq. — Nouvelle conspiration. — Élisabeth, impératrice. — Récompense et disgrâce de Lestocq. — Guerre contre la Prusse. — Mort d'Élisabeth. — Pierre III. — Catherine, sa femme. — Conspiration. — Meurtre de Pierre III. — Catherine II. — Meurtre d'Iwan VI. — Partage de la Pologne. — Guerre contre la Turquie. — Conquête de la Crimée. — Mort de Catherine II. — Paul Ier. — Alexandre I. — Nicolas Ier.

(1725 à 1846)

On ne savait point, lorsque Pierre mourut, qui occuperait son trône. Il laissait Pierre son petit-fils, né du malheureux Alexis; il laissait deux filles, Anne et Élisabeth, la première mariée au duc de Holstein; Catherine, enfin, proclamée impératrice, pouvait se prévaloir de la déclaration que Pierre avait faite le jour qu'elle fut sacrée à Moscou. Ses droits, cependant, étaient très contestables, et une faction considérable s'était formée en faveur du fils d'Alexis. Mais le prince Menzicof, lié avec Catherine depuis longtemps, prévint tous les partis et tous les desseins. Pierre était près d'expirer quand Menzicof fit passer l'impératrice dans une salle où leurs amis étaient déjà assemblés; on transporta le trésor à la forteresse,

on s'assura des gardes; le prince Menzicof gagna l'archevêque de Novogorod; Catherine tint avec eux et avec un secrétaire de confiance, nommé Macarof, un conseil secret où assista le ministre du duc de Holstein.

L'impératrice, au sortir de ce conseil, revint auprès de son époux mourant, qui rendit les derniers soupirs entre ses bras. Aussitôt les sénateurs, les officiers généraux accoururent au palais; Catherine les harangua; Menzicof répondit en leur nom, et on délibéra pour la forme. L'archevêque de Plescof, Théophane, déclara que l'empereur avait dit, la veille du sacre de l'impératrice, qu'il ne la couronnait que pour la faire régner après lui; toute l'assemblée signa la proclamation, et Catherine succéda à son époux le jour même de sa mort.

Le règne de la nouvelle impératrice fut court. Animée de l'esprit de Pierre Ier, ou plutôt gouvernée par Menzicof, elle ne négligea rien de ce qui pouvait donner plus d'éclat à sa couronne. Elle conféra, la première, l'ordre de Saint-Alexandre Newski, que Pierre avait institué à la fin de son règne en faveur des talents et des services qui ne pouvaient être récompensés par le cordon de Saint-André. Elle fonda aussi l'académie des sciences (1725). Parmi les membres de ce nouveau corps, on distinguait Delisle, Baër, les Bernouilli, dont les noms sont encore respectés de l'Europe savante.

Catherine, atteinte d'un ulcère au poumon, mourut après un règne de deux ans, âgée seulement de trente-huit ans (1727). Elle avait voulu, dit-on, instituer héritière du trône, par son testament, la princesse Anne, sa fille, épouse du duc de Holstein-Gottorp. Mais l'impérieux Menzicof, qui aspirait à régner sous le nom d'un enfant, l'obligea de léguer la couronne au fils du malheureux

Alexis et à sa postérité. Le général Gordon, qui avait longtemps porté les armes sous Pierre, s'exprime ainsi sur l'épouse de ce souverain : « C'était, dit-il, une fort jolie femme, et de bonne mine, qui avait du bon sens, mais point du tout cet esprit sublime et cette vivacité d'imagination que quelques personnes lui attribuaient. La grande raison qui la fit si fort aimer du czar, c'était son extrême bonne humeur. On ne lui a jamais vu un moment de chagrin ni de caprice. Obligeante et polie avec tout le monde, elle n'oubliait point sa première condition. »

Pierre II, âgé de douze ans, monta sur le trône, en vertu du testament de sa belle-mère. Menzicof, qui, par un article de ce testament, devait marier une de ses filles au jeune empereur, s'empara du pouvoir, se rendit maître du souverain lui-même, et le logea dans son propre palais. Mais au moment où l'arrogant ministre se croyait le plus sûr de son pouvoir, alors qu'il bravait insolemment tout ce que l'empire avait de plus puissant, un enfant se fit un jeu de sa ruine. C'était Iwan Dolgorouki, fils du sous-gouverneur du prince, et membre de l'illustre famille des Dolgorouki, dont le chef, sous le règne de Pierre le Grand, s'était distingué par sa sagesse et son patriotisme. Iwan prit bientôt, sur un souverain de son âge, un ascendant que Menzicof dédaignait de combattre. Guidé par les Dolgorouki, il parvint, sans peine, à démontrer à Pierre les abus du pouvoir de son ministre ; et tandis que celui-ci repoussait avec orgueil les conseils de ses amis, il est saisi, emprisonné, et puni par un exil perpétuel en Sibérie (1727).

La grande âme de Menzicof se montra dans sa disgrâce. Inférieur à la fortune qui l'avait ébloui, il fut au-dessus du malheur et sut le mépriser. Sa femme condamnée à le

suivre, versa tant de larmes qu'elle en devint aveugle ; sa douleur ne lui permit pas de vivre assez pour arriver au lieu de son exil[1].

Par la disgrâce de Menzicof, les Dolgorouki régnèrent sous le nom de l'empereur. Le jeune Iwan succéda au fils de l'exilé, dans la charge de grand chambellan ; l'aïeule du souverain, la première épouse de Pierre le Grand, Eudoxie Lapoukhin, fut rappelée à la cour et déclarée innocente de tous les crimes dont l'avait chargée son mari (1728). L'empire jouit un instant de l'abondance et de la tranquillité, compagnes de la paix. Le trésor impérial s'enrichissait, sans que la nation fût obérée. Le canal de Ladoga, terminé, donnait une nouvelle aisance au commerce. Le ministère négligeait, il est vrai, l'armée et la marine : mais le pays était rassuré par l'affaiblissement de la Suède, et par la nouvelle alliance qui venait d'être contractée avec la Pologne.

Le jeune Iwan Dolgorouki avait une sœur qu'il offrit à l'empereur. Les fiançailles se célébrèrent avec une grande magnificence ; la cour n'était occupée que de fêtes et de plaisirs ; déjà le jour était marqué pour la célébration du mariage ; les Dolgorouki se voyaient solidement établis à côté du trône, tout adorait leur fortune, on tremblait sous leur puissance, lorsque l'empereur fut prématurément enlevé par la petite vérole (29 janvier 1730).

Le haut conseil, le sénat, les généraux s'assemblèrent aussitôt pour disposer du trône. Suivant le testament de Catherine, la princesse Anne, fille aînée de Pierre Ier, et épouse du duc de Holstein-Gottorp[2], devait succéder

[1] Menzicof mourut en 1729, d'une attaque d'apoplexie. Son fils et sa fille furent rappelés sous le règne d'Anne.

[2] Ce duc de Holstein est la tige des souverains régnants en Russie. De

aux droits de Pierre II, mais Anne venait de mourir, peu de temps avant son neveu; sa sœur Élisabeth fut exclue, et les Dolgorouki représentèrent que le sceptre, passant entre les mains des femmes, par le défaut de princes dans la ligne directe des souverains, devait retourner à la branche aînée, et être offert à l'une des filles d'Iwan, frère aîné de Pierre I. Cet avis fut accueilli par l'assemblée qui appela au trône Anne, duchesse douairière de Courlande, âgée de trente-six ans[1].

Avant de lui déclarer son élection, l'assemblée dressa plusieurs articles qui limitaient le pouvoir de la nouvelle souveraine, et transformaient en une aristocratie un empire longtemps despotique. Les députés chargés de porter en Courlande ces articles à la duchesse Anne, lui firent jurer, en outre, de ne point amener en Russie Biren, son favori et le gentilhomme de sa chambre. Anne promit tout ce qu'on voulut, avec la résolution arrêtée de ne tenir aucun compte de ses promesses.

Peu de jours après le couronnement de l'impératrice, on vit, en effet, arriver Biren (1730). Cet homme farouche dont la main sanglante pesa trop longtemps sur les destins de la Russie, était fils d'un piqueur des écuries de Jacques III, prétendant au trône d'Angleterre. Secondé par le comte Osterman, fils d'un pasteur luthérien de Westphalie, qui aussi ambitieux que Biren, mais plus rusé, plus impénétrable, plus capable de cacher sa marche tortueuse, s'était déjà élevé aux fonctions de chancelier, il réussit à

son mariage avec Anne, il eut Pierre III, qui épousa Catherine la Grande et fut père de Paul I, dont Nicolas est le troisième fils.

[1] Anne n'était pas la fille aînée d'Iwan. Sa sœur aînée, Catherine, fut exclue sous prétexte qu'étant séparée de son mari, le duc de Meklembourg, il était à craindre qu'elle n'engageât la Russie dans des guerres contre son époux.

gagner quelques boïards serviles, et leur fit entendre qu'il était de leur intérêt de déférer à la souveraine une puissance absolue. Ceux-ci réunis en corps, vinrent supplier l'impératrice de reprendre les rênes du gouvernement qu'elle n'avait abandonnées que par surprise; Anne, feignant de croire à la sincérité de cette prière, s'empara de la convention qu'elle avait signée en Courlande, la déchira de ses propres mains, et déclara qu'elle voulait régner avec le pouvoir absolu dont avaient joui ses prédécesseurs (1730).

Biren devint alors le maître tout-puissant de la Russie. Ses fureurs se tournèrent d'abord contre les Dolgorouki qui furent torturés et exterminés. Plus de vingt mille victimes cimentèrent de leur sang la tyrannie de ce misérable, qui imitait la cruauté de Pierre I, sans imiter ses actions glorieuses. On assure que plusieurs fois l'impératrice se jeta vainement aux genoux de son favori, pour adoucir ses rigueurs.

Anne, veuve du duc de Courlande, et qui n'avait pas dessein de se remarier, adopta en 1731 sa nièce, fille du duc de Meklembourg et de sa sœur Catherine. Cette princesse, qui avait reçu au baptême le nom de Catherine, abjura la religion protestante et prit le nom d'Anne. En 1739, elle fut mariée au prince Antoine Ulrich de Brunswick-Bewern, et l'année suivante elle donna le jour à Iwan, que l'impératrice adopta également, et qu'elle désigna pour son héritier, au détriment des droits de la princesse Anne, mère d'Iwan, et de ceux d'Élisabeth, seconde fille de Pierre le Grand [1]. Ce choix lui avait été im-

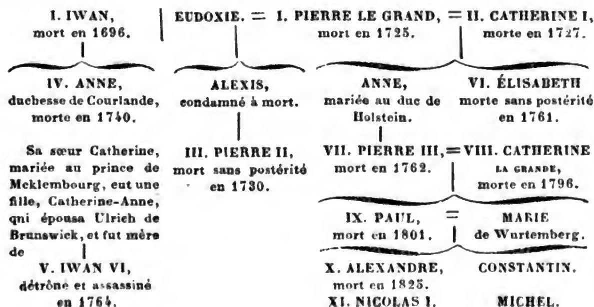
[1] Il règne, à ce moment, une certaine confusion dans l'histoire de Russie, par suite de l'avénement alternatif au trône des descendants de Pierre Ier et de ceux d'Iwan, son frère. Le tableau suivant aidera la mémoire à suivre

posé par Biren, qui voulait s'assurer une longue tutelle, pendant la minorité d'un roi enfant, et qui fit signer à l'impératrice mourante un acte par lequel elle l'investissait de la régence.

Ainsi rien ne fut changé par la mort de cette souveraine (1740). Dès qu'Anne eut rendu le dernier soupir, Biren proclama empereur Iwan VI, âgé de quelques mois, et publia l'acte qui lui confiait à lui-même la tutelle du jeune prince et la régence de l'empire. Le bourreau des Dolgorouki ne devait pas jouir longtemps de cette double usurpation.

Le genéral le plus distingué de l'armée de Russie était alors le maréchal de Munich, homme éclairé et courageux, puissant à la cour, dur, présomptueux, hardi dans ses entreprises, fier, impérieux, craint des soldats et respecté des officiers. Personne n'avait plus intrigué que le maréchal de Munich pour faire donner la régence à Biren. Il s'était promis, en récompense de ce service, d'obtenir le grade de généralissime de terre et de mer; mais Biren

les filiations diverses des souverains de la Russie depuis Iwan et Pierre jusqu'à Nicolas.



n'avait garde d'élever si haut un homme dont l'ambition portait ombrage à la sienne.

Trompé dans ses espérances, Munich résolut la ruine du régent. Quelques grenadiers suffirent pour abattre, en une nuit, l'odieux tyran qui faisait trembler la Russie. Saisi pendant qu'il dormait, Biren fut exilé en Sibérie. La princesse Anne, mère d'Iwan, fut déclarée régente; Munich devint premier ministre (1740).

Disgracié bientôt, parce qu'il voulut agir en maître, il emporta, dans sa chute, le prestige qui soutenait la couronne du faible Iwan. Un chirurgien d'origine française, Lestocq, favori d'Élisabeth, excita l'ambition de cette princesse. Il lui prouva qu'elle avait droit à la couronne de Russie, comme fille de Pierre I[er] et de Catherine, et fit tant par son adresse qu'Élisabeth consentit à servir ses desseins. Dans la nuit du 6 décembre 1741, elle se rend, accompagnée de Lestocq et de Voronzof, à la caserne des grenadiers Préobrajenski. La princesse leur expose ses droits; ils jurent de mourir pour elle, arrêtent l'officier qui couchait dans les casernes, et prêtent serment à la fille de Pierre I[er]. Celle-ci se met à leur tête, marche au palais, et se confie aux officiers de garde qui la laissent agir. Des sentinelles sont posées à toutes les portes, à toutes les avenues. Trente soldats pénètrent en tumulte jusqu'à l'appartement où couchaient, dans un même lit, la grande duchesse Anne et son époux le duc de Brunswick[1]. Entraînés tous deux presque nus, ils sont enfermés avec le jeune empereur qu'on emporte dans son berceau, tandis

[1] La duchesse Anne de Brunswick mourut et 1746, à Holmogory, sur la mer Blanche, à trois degrés du cercle polaire. Son mari ne mourut qu'en 1780, après trente-neuf ans de détention. Une des filles nées de leur union a vécu dans ce siècle. L'on verra plus bas la mort de leur fils Iwan.

que plusieurs détachements vont arrêter Munich, Osterman, Golovkin et les principaux ministres de la régente (1741).

Proclamée impératrice, Élisabeth éleva Lestocq aux premières dignités; mais lorsqu'il voulut rappeler trop impérieusement ses services, il fut traité comme l'avait été Munich, et exilé à Archangel. Ces retours de fortune, qui précipitaient subitement ceux que la faveur du souverain portait si haut la veille, firent naître des conjurations fréquentes sous le règne d'Élisabeth. Une de ces conjurations ayant été découverte, les deux dames Lapoukhin et Bestouzef, qui y étaient impliquées, furent envoyées en Sibérie, après que le bourreau les eut knoutées et leur eut coupé la langue. On dit que la dernière de ces victimes paya, par des tortures plus recherchées, sa rare beauté dont Élisabeth était jalouse.

C'est à un motif non moins frivole qu'il faut attribuer la part prise par la Russie à la guerre de Sept-Ans, et l'appui qu'Élisabeth prêta, dans cette circonstance, à Marie-Thérèse contre Frédéric. Élisabeth, que ses flatteurs appelaient la plus belle femme de l'Europe, savait que le roi de Prusse se moquait de cette prétention, comme il se moquait de madame de Pompadour et de Marie-Thérèse. Pour satisfaire sa haine contre ce souverain, et sans qu'aucun intérêt sérieux lui en fît un devoir, elle engagea la Russie dans les vicissitudes de cette terrible guerre de Sept-Ans, où les succès et les revers se partagèrent tour à tour, et prouvèrent à la fois la force de la Russie et le génie du grand Frédéric. Celui-ci, néanmoins, aurait probablement succombé, sans les sympathies ardentes que lui avaient vouées le grand duc Pierre, héritier d'Élisabeth. Les généraux russes crai-

8.

gnant de s'exposer au courroux de ce prince, ne poursuivaient pas leurs victoires, ou se laissaient battre pour dégoûter l'impératrice d'une guerre sans profit pour la Russie. Le Grand-Duc, dans une correspondance suivie, envoyait au roi de Prusse tous les plans de campagne arrêtés à Saint-Pétersbourg. Cependant la ville de Kœnigsberg fut prise; Kustrin, Francfort-sur-l'Oder, Berlin tombèrent également entre les mains du général Tottleben, et c'en était fait peut-être de l'indépendance de la Prusse, si Élisabeth n'était morte laissant le trône à Pierre III, fils d'Anne sa sœur et du duc de Holstein-Gottorp (1762). Pierre accorda aussitôt la paix à Frédéric, il lui rendit ses prisonniers et ses villes, et la Russie devint la plus ferme alliée de la Prusse.

Le nouvel empereur n'était guère connu que par son admiration enthousiaste pour le roi de Prusse, par ses excès et par ses débauches; des actes recommandables signalèrent, néanmoins, son passage de quelques mois sur le trône de Russie. Guidé par de sages conseils, il rappela les exilés de Sibérie, il abolit l'infâme tribunal de la chancellerie secrète, fondé par Pierre le Grand, il améliora la discipline militaire, introduisit la tactique prussienne, rendit quelque liberté à la noblesse, toujours plus asservie depuis le règne d'Iwan le Grand. Mais le mépris qu'il professait pour la religion de ses sujets, la confiance qu'il témoignait aux étrangers, le scandale de sa conduite envers l'impératrice Catherine qu'il humiliait en public, en lui préférant ouvertement ses maîtresses, irritèrent contre lui les ressentiments du clergé, et ceux d'une femme jeune, belle, ambitieuse, qui trouva dans ses propres favoris des instruments dévoués à sa vengeance. Une conspiration dont Alexis Orlof était le chef, se termina

par le meurtre de Pierre III et le couronnement de Catherine la Grande (juin 1762).

Cette princesse, que l'histoire a si diversement jugée [1], était née le 2 mai 1729, de Christian-Auguste, prince d'Anhalt-Zerbst, dans la ville de Stettin. Mariée à seize ans au czaréwitch Pierre, elle prit, en recevant le baptême, suivant le rit grec, le nom de Catherine-Alexeievna : ce fut sous ce nom qu'elle porta pendant trente-quatre ans, avec gloire, la couronne de Russie.

Toutefois, le lendemain du meurtre de Pierre III, celle qui n'avait compté jusque-là que des partisans, se vit entourée de conspirateurs. Les amants qui avaient servi ses desseins contre l'empereur, après s'être tout promis de ses faveurs constantes, s'aperçurent bientôt qu'ils avaient été le jouet d'une femme habile et voluptueuse, qui concentrait alors ses affections sur Grégoire Orlof, petit-fils d'un strélitz échappé à la hache de Pierre le Grand. Le clergé qui avait espéré ressaisir son autorité et ses biens confisqués, se vit aussi trompé dans son espoir. Le mécontentement fut général; des complots se formèrent, on prononçait en silence le nom d'Iwan, ce jeune prince enfant qui, détrôné par Lestocq et Élisabeth, gémissait depuis le berceau, dans la forteresse de Schlusselbourg; les yeux se tournaient vers le grand duc Paul, fils de Catherine [2],

[1] Levesque, qui puise toujours aux meilleures sources, et dont on ne saurait contester le sens droit et l'impartialité, n'ose pas accuser directement Catherine de l'assassinat de son mari, et la disculpe absolument du meurtre d'Iwan. Il se plaît à faire ressortir sans cesse ce qu'il y avait de généreux et d'humain dans le caractère de cette souveraine. Mais Levesque, qui avait vécu en Russie sous Catherine, a subi, comme tant d'autres, l'ascendant de cette femme supérieure, et son jugement ne doit être accepté qu'avec réserve, en ce qui la touche.

[2] C'est une opinion générale et qui paraît fondée que le grand duc Paul, qui fut depuis Paul I, n'était pas fils de Pierre III. Il naquit plu-

haï de sa mère, à cause de sa popularité; une rumeur sourde rappelait qu'une fille d'Élisabeth [1] existait en Italie; enfin un Cosaque audacieux, plein des souvenirs du faux Dimitri, et marchant sur les traces du rebelle Stenko, se donna pour Pierre III lui-même, échappé à ses assassins, il fit appel au désespoir des esclaves, et suivi d'une armée de Cosaques et de serfs révoltés, il faillit ébranler le trône de Catherine, en réclamant le sceptre pour lui, la liberté pour les masses opprimées.

La première victime de ces machinations contre Catherine fut l'innocent et malheureux Iwan VI. Ce prince n'avait d'autre ambition que de respirer parfois un peu d'air hors de son cachot; la garde qui veillait autour de lui reçut pourtant l'ordre de le tuer, si l'on tentait sa délivrance, et en même temps on ferma les yeux sur une conspiration qui avait pour but de lui rendre la liberté. Lorsque Mirowitch, chef de cette conspiration, pénétra dans le cachot d'Iwan, il ne trouva plus que son cadavre. Les gardes, fidèles aux ordres qu'ils avaient reçus, et incapables de résister à Mirowitch, venaient de tuer leur prisonnier (1764).

Affermie sur son trône par ce nouveau meurtre, Catherine tourna ses regards vers la Pologne. *Cette nation est à moi,* se dit-elle, et ses armées, disciplinées depuis les guerres de Suède, s'avancent jusque sur les bords de la Vistule pour placer Poniatowski, son amant, sur le trône électif de Pologne.

sieurs années après le mariage de ce prince avec Catherine, et lorsque toutes relations intimes avaient cessé entre les deux époux. Il n'est presque pas douteux que Paul était fils de Soltykof, alors amant de Catherine, en sorte qu'il n'y a rien du sang de Pierre le Grand dans les souverains actuels de Russie.

[1] Elle s'appelait Élisabeth, et passait pour fille naturelle de l'impératrice de ce nom.

Depuis la mort du grand Étienne Battori, la Pologne, jouet d'une noblesse ambitieuse et d'un clergé ignorant, marchait à grands pas vers sa décadence. Les nobles, qui voyaient la nation toute en eux et prenaient la licence pour la liberté, avaient poussé le fanatisme de l'égalité jusqu'à accorder le *veto* à chaque noble. De la sorte, il fallait un accord unanime pour qu'une résolution pût être adoptée par la diète; une seule voix suffisait pour rompre les délibérations et annuler les décisions les plus importantes. Le clergé, de son côté, contribua beaucoup à affaiblir l'autorité des rois, en s'arrogeant des prérogatives sans nombre, et en plaçant sur le trône des princes qui opprimèrent les croyances dissidentes. Leur politique intolérante poussa à la révolte les braves Cosaques de l'Ukraine, et souleva les habitants des villes, protestants, grecs, israélites. Sur vingt millions d'habitants, il n'y avait en Pologne que huit millions de catholiques orthodoxes; le reste, composant douze millions [1], ne reconnaissait pas l'autorité spirituelle du pape. Ainsi, tandis qu'en Russie le pouvoir s'était concentré dans le despotisme du souverain, la Pologne offrait le spectacle de l'anarchie que provoquait le *veto* du premier noble ignorant ou vendu; tandis qu'en Russie le czar schismatique attirait à lui toute l'autorité religieuse, cette autorité, partout contestée en Pologne, ajoutait encore au trouble et à la confusion des partis.

Catherine sut profiter habilement de la situation. Elle se créa une faction dans la diète, en achetant quelques

[1] Nous empruntons ces documents au curieux ouvrage de M. Jean Czynski, la *Russie pittoresque*. Nous avons également suivi le récit de cet écrivain, qui est Polonais, dans l'exposé des causes qui ont amené le démembrement de la Pologne.

voix vénales; elle prit sous sa protection les dissidents opprimés, elle excita les serfs contre les nobles. La guerre civile s'alluma, les frères combattirent contre les frères, et au milieu de ces discordes soigneusement attisées par la Russie, le souverain de la Pologne était un amant de Catherine qu'elle avait fait roi pour lui prendre son royaume. Poniatowski, séduit, aveuglé, l'aimait toujours, tandis qu'elle l'oubliait avec d'autres favoris. Dupe, amant trompé, roi trahi, le prince devint ainsi l'agent de la czarine et le bourreau de la Pologne.

Les dissidents, après avoir exposé leurs griefs et leurs droits, s'adressèrent d'abord aux catholiques polonais. « Nous déclarons devant le juge des juges, disaient-ils, « témoin de notre douleur, de notre innocence et de la « pureté de nos cœurs, que nous n'avons aucun intérêt « d'agir au détriment de la religion catholique, mais « que nous la respectons : comme preuve de notre fidé- « lité, de notre amour pour la patrie, nous sommes prêts « à sacrifier nos biens et notre sang pour le soutien de la « liberté générale. » Ils finissaient en demandant pour leurs croyances le même respect qu'ils témoignaient pour celles de leurs frères.

Malheureusement l'ardeur du parti catholique était alors exaltée par un bref récent du pape; le nonce apostolique montrait un zèle persécuteur, digne des siècles de ténèbres; l'évêque de Cracovie, enfin, déploya contre les dissidents une véhémence fougueuse qui ne servit que trop les desseins de la Russie.

Des confédérations se formèrent de toutes parts, et livrèrent la malheureuse Pologne aux horreurs d'une guerre à la fois étrangère, civile et religieuse. Des catholiques se joignirent aux confédérations des dissidents;

d'autres catholiques en plus grand nombre s'unirent entre eux par des confédérations particulières. De nouvelles troupes russes entrèrent en Pologne (1764). Elles avaient imposé, par la terreur, une sorte de repos au pays, lorsqu'on apprit qu'une confédération, plus redoutable que toutes les autres, venait de se former à Bar, près de la frontière de Turquie (1767). Poniatowski réunit ses troupes à celles de la Russie, et marcha contre les confédérés de Bar, qui furent vaincus; mais soutenus par la France qui leur envoya tour à tour Taulès, Dumouriez, Vioménil, ils prolongèrent jusqu'en 1772 une lutte sans espoir contre la Russie, la Prusse et l'Autriche.

Dès l'année 1669, en effet, ces deux dernières puissances prévoyant, de la part de la Russie, une spoliation que leurs efforts communs auraient pu empêcher, avaient occupé plusieurs provinces polonaises, résolues à prendre leur part des dépouilles de ce malheureux pays. Une politique plus prudente et plus avisée aurait conseillé sans doute à l'Autriche et à la Prusse de maintenir l'intégrité de la Pologne, de s'en faire un rempart solide contre la Russie; mais une avidité coupable fit taire tous les conseils. Sous le prétexte que l'anarchie de la Pologne était un danger constant pour ses voisins, la nation fut démembrée, mutilée; et le traité définitif qui réglait les lots entre les trois puissances fut conclu à Pétersbourg le 5 août 1772. La Russie acquit tout le territoire dont elle forma les gouvernements de Polosk et de Mohilef. Catherine se réserva, en outre, l'influence exclusive sur le royaume de Pologne, réduit désormais à huit millions d'habitants.

L'Europe resta indifférente à cet acte inouï dans l'his-

toire. La seule Turquie tant de fois attaquée et vaincue par la Pologne, oublia ses anciens griefs, et voyant avec terreur, sur ses frontières, ce colosse toujours grandissant de la Russie, elle déclara la guerre à Catherine II. Cette guerre opiniâtre se termina, après plusieurs années, par le triomphe des armées russes que commandaient Repnin et Souvarof, sous la haute direction de Potemkin. Potemkin, favori de Catherine, et, dit-on, son époux secret, mourut quelques jours avant la conclusion du traité d'Iassy qui rendait à la Russie la possession d'Azof et de Taganrok, lui livrait le libre passage des Dardanelles, la navigation libre sur la Méditerranée et la mer Noire, et reconnaissait l'indépendance de la Crimée (1792).

Pendant cette lutte de Catherine avec la Porte-Ottomane, il s'était opéré une révolution heureuse en Pologne. Une monarchie libérale avait remplacé une aristocratie anarchique; le *veto* avait été aboli, la liberté des cultes établie; la bourgeoisie, enfin, avait pris place à la diète à côté de la noblesse. La nouvelle charte proclamée le 3 mai 1791 excita dans le pays un enthousiasme universel; mais ces signes de vie donnés par une victime qu'elle croyait achevée, inspirèrent quelque inquiétude à Catherine. Elle se prit d'un feint regret pour les formes républicaines que la Pologne avait répudiées, et prétendit exiger que la nation retournât à ses anciens usages, la noblesse à son *veto* et aux désordres qu'il engendrait. Elle protesta contre la Charte du 3 mai que Poniatowski avait jurée, et qu'il trahit lâchement sur les injonctions de Catherine. Une confédération se forma pour le maintien du *veto*; encore une fois, le pays fut déchiré par les factions, et les armées russes et prussiennes saisirent ce prétexte qu'elles cherchaient pour y pénétrer de nouveau.

Le second partage de la Pologne auquel l'Autriche ne prit aucune part fut consommé en 1793, et provoqua la lutte héroïque de Kosciuzko, pour l'indépendance et la liberté de sa patrie. Après de généreux efforts, la Pologne succomba une troisième fois. En 1796 elle fut rayée de la liste des nations européennes.

Ce fut le dernier grand acte de la vie de Catherine II. Frappée d'une attaque d'apóplexie, cette souveraine illustre mourut subitement le 9 novembre 1796. Elle avait anéanti la Pologne, affaibli la Turquie, conquis la Crimée, mais elle possède d'autres titres au rang élevé qu'elle occupe dans l'histoire. Douée de talents supérieurs, elle dota la Russie d'établissements scientifiques, industriels et littéraires; elle améliora l'administration générale du pays, récompensa les savants, et sut, par ses présents et ses flatteries, s'attacher les premiers écrivains de l'époque. La femme qui égorgea la Pologne eut Voltaire et Diderot parmi ses admirateurs.

Saint-Pétersbourg lui doit la statue équestre de Pierre Ier qu'elle affectait de prendre pour modèle. Pierre, monté sur un cheval lancé au galop, franchit un énorme rocher, symbole des obstacles qu'il avait vaincus. Sur les faces de cet immense piédestal on lit : *Petro primo Catharina secunda*. Ainsi Catherine associait fièrement son nom à celui de Pierre le Grand. Association glorieuse et que l'histoire a consacrée.

Le lendemain de la mort de Catherine II, Paul Ier, son fils, fut proclamé empereur. Paul n'avait jamais reçu de sa mère un témoignage d'affection; elle l'avait constamment tenu dans l'humiliation et presque dans le mépris, et ce n'était qu'à regret qu'elle lui transmettait sa couronne. « Ce prince, disait Frédéric, possède pourtant

« de bonnes et grandes qualités ; il est un peu grave,
« cela tient à son caractère ; mais le fond en est excel-
« lent. »

Les dispositions que prit le nouvel empereur à son avénement au trône, semblent confirmer ce jugement du grand Frédéric. Au milieu de la détresse jetée dans les finances par les libéralités excessives de Catherine envers ses favoris, cette souveraine avait eu recours aux assignats et haussé la valeur nominale des monnaies courantes. Paul se hâta de prévenir l'exécution de ces mesures dangereuses : il supprima aussi la levée de cent mille hommes que sa mère avait ordonnée pour agir avec l'Autriche contre la république française ; il annula le traité de subsides que négociaient les Anglais, et qu'il trouvait, avec raison, honteux pour un grand monarque ; il ouvrit, enfin, la prison de Kosciuzko, d'Ignace Potoski, et de douze mille Polonais, détenus dans la forteresse de Schlusselbourg.

Paul ne persista malheureusement point jusqu'au bout dans la politique qu'il parut s'être tracée en prenant le sceptre de la Russie. Entraîné plus tard par les insinuations des puissances coalisées contre la France, il envoya en Italie le général Souvarof qui battit plusieurs fois Schérer et Macdonald et fut battu lui-même à Zurich, par Masséna. (1798-1799.) Cet échec, et celui que les armées russes essuyèrent en Hollande contre le général Brune, détachèrent Paul Ier de la coalition ; il était, d'ailleurs, frappé du génie de Bonaparte, et ses sympathies l'entraînaient, comme par instinct, vers le jeune consul de la république française. L'alliance de la Russie avec la France allait changer sans doute le cours des événements mémorables qui ont inauguré notre siècle, lorsque Paul Ier périt assassiné par

quelques nobles, que dirigeait le comte Pahlen (1801)[1].

On sait la part que prit la Russie dans la lutte de l'Europe coalisée contre la France. On sait comment, malgré les promesses d'amitié échangées à Erfurth entre Napoléon et l'empereur Alexandre, le refus de ce dernier d'accéder au blocus continental précipita la France dans cette guerre désastreuse qui vit la ruine de nos armées à Moscou et sur la Bérésina, et les Cosaques du Don souillant la terre de notre patrie.

Nicolas, le troisième des fils de Paul Ier, succéda en 1825 à son frère Alexandre. Lorsque celui-ci mourut subitement, deux partis se formèrent à Saint-Pétersbourg ; l'un prêta serment au grand-duc Constantin, deuxième fils de Paul, dont on ignorait la renonciation au trône ; l'autre prêta serment à Nicolas. Pendant vingt-quatre heures, la capitale fut partagée en deux camps. Après une lutte meurtrière, l'empereur Nicolas resta maître de la sédition, l vieille aristocratie triompha, et la vengeance fut son premier acte. Pestel, Ryleïef, Bestuzef, Mourawief, Kackowski périrent sur l'échafaud, leurs complices furent envoyés en Sibérie. Triste début d'un prince qui marquera surtout sa place dans l'histoire par ses iniquités contre la Pologne, ses persécutions contre les catholiques, et qui laissera à l'Europe, nous devons l'espérer, le dernier exemple de ce despotisme avilissant et monstrueux, sous lequel la Russie dissimule mal les traces encore toutes vives de sa barbarie.

[1] Voir, dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, de M. Thiers, les détails jusqu'ici peu connus de la mort de Paul Ier.

FIN DE L'HISTOIRE DE RUSSIE.

HISTOIRE DE POLOGNE.

Premiers temps de la Pologne. — Premiers souverains. — Familles des Piasts et des Jagellons. — institutions. — Rois électifs. — Anarchie et démembrements divers de la Pologne.

Depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1831.

Les Polonais appartiennent à cette grande famille des tribus slaves qui, dès la plus haute antiquité, habitaient les contrées peu connues du nord-est de l'Europe. Voici le portrait qu'a tracé de ces tribus le vieux chroniqueur Nestor : « Les Polaniens (Polonais), les plus civilisés d'entre des Slaves, observaient les pratiques et les coutumes de leurs pères : ils étaient doux, humbles, et conservaient du respect pour leurs belles-mères et leurs belles-sœurs. Les Drevliens, plus barbares, vivaient entre eux comme des animaux, s'entr'égorgeaient, se nourrissaient de mets impurs, abhorraient le mariage, et ravissaient les filles, quand elles venaient aux fontaines puiser de l'eau. Les Radémitches, les Wiatitches et les Séverins habitaient des forêts comme des bêtes sauvages, se nourrissaient de saletés, prononçaient toutes sortes de mots honteux devant leurs belles-sœurs et leurs parents ; ne reconnaissaient aucun mariage, prenaient plaisir à chanter des chansons diaboliques, à danser des danses indécentes pendant lesquelles ils enlevaient les femmes. Quand quelqu'un d'entr'eux venait à mourir, ils poussaient de grands gémisse-

ments, élevaient un bûcher, où ils plaçaient et brûlaient son cadavre; après quoi ils recueillaient ses cendres dans un petit vase funéraire, qu'ils déposaient sur une colonne, au bord des routes. » « Au commencement, dit Enufre Dlugots, les Polonais n'avaient aucun rapport avec les autres nations, soit par mer, soit par terre; leurs vêtements étaient grossiers, et ils les fabriquaient eux-mêmes. Leur nourriture consistait en viande, en poisson et en lait; ils n'avaient point de richesses et n'excitaient pas l'envie de leurs voisins; ils payaient leurs impôts à leur souverain en pelisses de zibeline, de cassar, et d'autres animaux, qu'ils trouvaient dans leurs forêts; ils y ajoutaient du poisson, du bétail et du blé; les ordres de ce souverain tenaient lieu de lois, leurs chaumières étaient couvertes de paille; libres et tranquilles, ils vivaient en paix entre eux et avec leurs voisins. Ce temps était un âge d'or, de simplicité et de bonheur pour notre nation. »

Lorsque Dlugots traçait ce tableau des temps fabuleux de la Pologne, il ne voyait dans la nation, comme il arrive trop souvent, que les maîtres qui la dominaient. On ne retrouve, en effet, dans l'étude des anciennes institutions de ce pays, aucun vestige de l'égalité primitive, et de ce que nous nommons la vie des premiers âges. On y voit partout, au contraire, la distinction entre le maître et l'esclave; l'un toujours armé pour la défense du pays, l'autre forcément attaché à la glèbe et à la culture des terres. Par là les institutions de la Pologne rappelaient les institutions féodales de l'occident de l'Europe, mais elles en différaient sur plusieurs points fondamentaux. Les nobles armés sur leurs terres et fortifiés dans leurs châteaux, n'avaient aucun droit de suzeraineté sur les terres voisines; mais en retour, ils ne devaient qu'à la patrie seule leurs hom-

mages et leurs services. Un gentilhomme polonais, domestique d'un autre gentilhomme, se serait tenu offensé qu'on le crût son vassal ; il n'était sujet que de la république. Tous étaient égaux et se nommaient frères. Plus tard un seul fut égal à tous. Le gouvernement féodal s'établit autrefois dans une grande partie de l'Europe, lorsque les ducs, les marquis, les gouverneurs de provinces et tous les possesseurs de bénéfices militaires parvinrent à assurer leurs titres, leurs emplois et leurs possessions à leurs familles. Les seigneurs les plus puissants érigèrent leurs gouvernements en principautés héréditaires, liées seulement à l'État par une subordination assez incertaine. Les autres nobles se reconnurent vassaux de ces seigneurs ; et tous, par leurs engagements mutuels, se garantirent réciproquement l'hérédité de leurs possessions. Mais, en Pologne, les duchés sous le nom de *palatinats,* les commandements de châteaux ou de villes sous le nom de *castellanies,* les bénéfices militaires sous le nom de *starosties*, ont continué jusqu'au siècle dernier d'être donnés seulement à vie. Les tentatives de quelques gentilshommes pour transmettre leurs dignités à leurs familles furent constamment réprimées ; la mort de tout possesseur d'un emploi ou d'un bénéfice en rendit toujours la nomination au roi.

Ce n'est donc point le gouvernement féodal qui subsistait autrefois et qui s'est maintenu en Pologne, mais un gouvernement plus ancien, celui de tous les peuples sortis des forêts du nord et de la Germanie, celui qui a précédé sans doute la féodalité, et d'où elle a pris naissance. Exemple unique dans l'histoire qui nous montre par quel respect des coutumes antiques, par quel sentiment profond et durable de l'égalité primitive entre tous les membres de la noblesse, s'est conservé depuis plus de quinze siècles ce

gouvernement des premiers Européens, dans un pays où se sont introduites successivement une religion plus sainte, une civilisation plus perfectionnée, des mœurs plus polies et des relations plus étendues.

Les Russes qui virent fonder au milieu d'eux la ville de Kief par une colonie que les empereurs grecs envoyèrent sur le Borysthène, reçurent de Constantinople leur religion, leur écriture, et leurs vêtements. Ils ne connurent de société policée que sous un maître absolu ; et la succession au trône, conservée dans la même famille pendant plusieurs siècles, ne laissa aucun intervalle à la liberté. Les Polonais, au contraire, par leurs communications avec les contrées occidentales de l'Europe, reçurent la religion romaine, notre écriture et nos arts. Ils conservèrent, ou pour mieux dire, la noblesse conserva, en s'instruisant chez les nations amies de la liberté, l'amour naturel de l'indépendance ; et voilà comment sont devenus si différents deux peuples voisins, qui ont une même origine, et qui malgré la diversité de leur prononciation, malgré celle de leurs écritures, l'une grecque et l'autre latine, parlent évidemment la même langue.

Les Polonais n'eurent point de rois [1] avant le sixième siècle. Libres dans leurs forêts, ils avaient, dès cette époque, étendu leur empire depuis le Tanaïs jusqu'à la Vistule, et du Pont-Euxin à la mer Baltique, limites prodigieusement distantes pour un peuple barbare, et qu'ils devaient reculer encore [2]. Vers l'an 550, Leck attirant sur

[1] Les souverains de la Pologne ne portèrent même que le titre de *ducs* jusqu'au dixième siècle.

[2] Il est impossible de déterminer d'une manière précise les limites de la Pologne, ces limites ayant été déplacées sans cesse. Dans le cours du seizième siècle, époque la plus glorieuse de son histoire, la Pologne compre-

lui les regards de ses égaux, devint leur maître, sous le nom de duc, pouvant prendre également celui de roi. Le gouvernement fut d'abord absolu entre ses mains, mais la nation sentit ses forces, secoua le joug d'un seul, et partagea l'autorité entre des vaivodes ou généraux d'armée, dans le dessein de l'affaiblir. Ces vaivodes assis sur les débris du trône, ébranlèrent l'État jusque dans ses fondements. Pendant que tous regrettaient le gouvernement d'un seul, sans trop penser à ce qu'ils en avaient souffert, les plus sensés cherchèrent un homme qui, en écartant la licence, sut régner sur un peuple libre [1].

Cet homme se trouva dans la personne de Cracus, qui donna son nom à la ville de Cracovie, en la fondant au commencement du septième siècle. L'extinction de sa postérité, dès la première génération, remit le sceptre entre les mains de la nation, qui ne sachant à qui le confier, recourut aux vaivodes qu'elle avait proscrits. Ceux-ci comblèrent les désordres des premiers; et cette aristocratie mal constituée ne montra que de l'impuissance et de la faiblesse.

nait : la *Petite* ou *Haute-Pologne*, renfermant les anciens palatinats de Cracovie, de Sandomir et de Lublin; la *Grande* ou *Basse-Pologne*, composée des palatinats de Posen, de Kalitz, de Siéradie et de Lencyca; la *Prusse polonaise*, embrassant les palatinats de Kulm, Marienbourg et la Prusse ducale; le grand duché de *Lithuanie;* la *Courlande*, qui, avec la Semigalle, constituait un duché vassal de la couronne unie de Pologne et de Lithuanie; la *Livonie;* enfin, au midi de la Lithuanie, diverses provinces dépendantes de la *Petite-Pologne*, savoir : la *Russie-Rouge*, et au nord-est de ce point, la *Volhynie*, la *Podolie*, l'*Ukraine* et le *pays des Cosaques*.

[1] Il faut se garder d'attacher au mot *peuple*, dont on est forcé de se servir, le sens que ce mot comporte aujourd'hui. Le peuple, proprement dit, était serf en Pologne, et n'a joué aucun rôle dans son histoire. Quand on parle de la nation polonaise, du peuple polonais, il faut donc entendre seulement la classe de la noblesse grande et petite, celle du clergé et des bourgeois.

Au milieu de la confusion générale, accrue par une attaque des Hongrois, Prémislas, homme sans nom et sans crédit, pensait à sauver sa patrie. Il attira les Hongrois dans un défilé où ils périrent presque tous, et devint, en un jour, l'idole du peuple. Le peuple qui ne connaissait pas encore de meilleur titre à la couronne que le courage et la vertu, plaça sur le trône son libérateur. Il régna dans le huitième siècle sous le nom de Lesko II.

Ce rétablissement du pouvoir absolu ne dura pas longtemps, sans provoquer de nouvelles secousses. Popiel II, le troisième duc depuis Prémislas [1], mérita, par ses crimes, d'être le dernier de sa race; l'anarchie succéda, et les concurrents au trône s'assemblèrent à Kruswic, bourgade dans la Kujavie. Un habitant du lieu les reçut dans une maison rustique, leur servit un repas frugal, leur fit voir un jugement sain, un cœur droit, des lumières au-dessus de sa condition, une âme ferme, un amour dévoué de la patrie; des ambitieux qui désespèrent de commander, aiment mieux se soumettre à un tiers qui n'a rien disputé, que d'obéir à un rival. Ils offrirent la couronne à l'hôte vénérable qui les avait accueillis, et Piast prit le sceptre de la Pologne en 842.

La couronne dans la famille des Piasts et dans celle des Jagellons, s'est constamment transmise d'après les lois du sang. Il ne paraît donc pas, comme presque tous les Polonais le soutiennent, que leur monarchie ait été toujours élective. Si les Polonais avaient pu choisir leurs princes, ou si, du moins, l'usage n'avait pas prévalu contre le droit, les eût-on vus, au onzième siècle, aller chercher un moine, Ca-

[1] Prémislas ou Lesko II eut pour successeur Lesko III, 776; à Lesko III succéda Popiel Ier, 804; à Popiel Ier, Popiel II.

simir Ier, dans le fond d'un cloître, pour le porter sur le trône, uniquement parce qu'il était du sang des Piasts. Les princes de cette maison, en se succédant les uns aux autres, affermirent du reste leur autorité. Elle parut même tendre au despotisme, entre les mains de Boleslas Ier, dans le onzième siècle[1]. Jusqu'à lui les souverains de la Pologne n'avaient eu que le titre de duc : l'empereur Othon III, traversant la Pologne, revêtit Boleslas de la royauté. Ce prince soumit la Saxe, la Poméranie, la Prusse, une partie de la Russie ; mais comme si le fardeau de la royauté lui eût trop pesé sur la fin de son règne, il borna lui-même son pouvoir, et s'entoura d'un conseil de douze sénateurs.

La nation qui avait toujours obéi, en regardant du côté de la liberté, en aperçut avec plaisir la première image : ce conseil pouvait devenir un sénat. On a vu que, dès les commencements, elle avait répudié le gouvernement d'un seul, pour se confier à douze vaivodes. Cette idée de république ne s'était jamais éteinte dans le cœur des Polonais, et bien que les souverains, depuis l'avénement des Piasts, se succédassent les uns aux autres par le droit du sang, la nation restait toujours persuadée qu'il était des cas où elle pouvait reprendre sa couronne. Elle essaya son pouvoir sur Micislas III, prince cruel, fourbe, avare, qu'elle déposa (1198), et plus tard, sur Udislas III et sur Udislas Lokietek, qui furent également forcés à descendre du trône.

[1] Les souverains qui ont occupé le trône de Pologne depuis Piast jusqu'à Boleslas, sont : Ziemovit, fils de Piast, en 861 ; Lesko IV, fils de Ziemovit, en 892 ; Ziéromislas, fils de Lesko, en 922 ; Micislas, fils de Ziéromislas, en 954. Ce prince, qui fut surnommé *l'œil de la chrétienté*, embrassa le christianisme vers 965, et travailla avec beaucoup d'ardeur à la conversion de ses sujets. Il transmit la couronne à son fils Boleslas Ier, dit Chobry, en 1009.

Un peuple qui dépose ses rois, n'est pas loin de la république. Les fondements en furent jetés sous le règne même du grand Casimir (1333) qui n'avait point de fils pour lui succéder [1]. « C'est depuis cette époque, dit M. Léonard Chodzko, que la couronne de Pologne fut reconnue élective. » Casimir proposa son neveu, Louis de Hongrie, issu de la maison d'Anjou. Les Polonais l'acceptèrent, mais à des conditions qui mettaient des entraves au pouvoir absolu. Ils avaient tenté plusieurs fois de l'af-

[1] Une longue suite de rois de la dynastie des Piasts remplit les annales de la Pologne depuis le neuvième siècle jusqu'au quatorzième. Nous continuons de donner ici la liste de ces rois qui n'ont que très peu d'importance historique. A Boleslas Ier, dit Chobry, succéda, en 1025, Micislas II, qui transmit la couronne, en 1034, à son fils, Casimir Ier; Boleslas II, surnommé l'Intrépide, succéde à son père, Casimir Ier, en 1058. Il assassine l'évêque de Cracovie; le pape Grégoire VII lance contre lui les foudres de l'Église; il meurt exilé en 1080. Son fils Micislas fut, dit-on, empoisonné, et Udislas Herman Ier, son oncle, recueillit la couronne en 1081; il la transmit à son fils, Boleslas III, dit *Bouche-de-Travers*, en 1102. Boleslas III partagea le royaume entre ses quatre fils, Udislas, Boleslas, Micislas et Henri; mais Udislas II s'empara de la couronne au préjudice de ses frères, et monta sur le trône en 1139. Battu à son tour, il est remplacé par son frère Boleslas IV, *le Frisé*, en 1146. Celui-ci a pour successeur, en 1173, son frère Micislas III, dit *le Vieux*, qui fut déposé par la noblesse, et céda le trône, en 1188, à Casimir II, dit le Juste. A la mort de Casimir, arrivée en 1194, la guerre civile éclata entre plusieurs princes de la maison régnante, et le pouvoir suprême tomba entre les mains d'Udislas III, déposé et remplacé, en 1207, par Lesko V, dit le Blanc. Lesko laissa le sceptre à son fils Boleslas V, dit *le Pudique* ou *le Chaste*, qui mourut sans postérité, et eut pour successeur Lesko VI, dit le Noir, en 1279. A la mort de Lesko, la couronne, au lieu de passer sur la tête d'Udislas Lokietek, son frère, tombe au pouvoir de Henri le Probe, duc de Breslau, qui la légue, en 1295, à Prémislas. Au bout de quelques mois, ce prince succombe sous le poignard du marquis de Brandebourg, et les Polonais font monter sur le trône Venceslas, son gendre; à Vencesias succède, en 1306, Udislas IV, le Bref. Udislas combat les chevaliers teutoniques, et signe un traité d'alliance offensive et défensive avec Gedymir, grand duc de Lithuanie, qui marie sa fille, Anne Aldone, à Casimir, fils d'Udislas. Casimir III, dit le Grand, monte sur le trône en 1333.

faiblir par des révoltes ; ils eurent recours cette fois à des traités. Le nouveau souverain les déchargeait à peu près de toutes contributions ; il s'engageait même à rembourser à ses sujets les dépenses qu'il serait contraint de faire, et les dommages qu'ils auraient à souffrir dans les guerres qu'il entreprendrait contre les puissances voisines.

A ce prix, Louis parvint au trône (1370). Les Polonais obtinrent encore que les emplois publics seraient désormais donnés à vie aux citoyens, à l'exclusion de tout étranger, et que la garde des forts et des châteaux ne serait plus confiée à des seigneurs supérieurs au reste de la noblesse, et dont la puissance menaçait les libertés publiques. Mais ce n'était pas assez à l'esprit républicain d'avoir dépouillé la royauté d'une partie de ses priviléges; il frappa un autre coup, en abolissant la succession, et en déférant la couronne à Hedwige, fille cadette de Louis, à la condition qu'elle n'accepterait un époux que de la main de l'État. Parmi les concurrents qui se présentèrent, Jagellon fit briller la couronne de Lithuanie, qu'il promit de réunir à celle de Pologne. Il épousa Hedwige, et fut roi (1386).

L'adjonction du grand duché de Lithuanie au royaume de Pologne souleva une multitude de guerres et de révoltes qui mirent en relief les grandes qualités de Jagellon. L'empereur d'Allemagne, Sigismond, s'unit avec les chevaliers de l'ordre Teutonique [1] pour détruire une puis-

[1] L'ordre teutonique, comme ceux des Templiers et des Hospitaliers, fut fondé en Palestine vers 1190, en faveur des pauvres Allemands abandonnés en Syrie. Il devint bientôt un ordre militaire, et vers l'an 1230, Conrad, duc de Souabe, appela les chevaliers teutoniques en Allemagne pour soutenir les chevaliers de Dobin qu'il avait fondés. Ils devinrent bientôt très puissants, conquirent la Prusse, et y bâtirent les villes d'Elbing, de Ma-

sance qui prenait un accroissement redoutable. Ceux-ci furent complétement battus à Grunevald en 1410, et l'empereur Sigismond lui-même se vit contraint d'accepter la paix en 1422. Jagellon inaugurait ainsi glorieusement les fastes de sa dynastie ; il imposait son fils à la reconnaissance publique, et rétablissait, de fait, l'hérédité, dans une monarchie reconnue élective. Udislas VI, qui succéda à son père en 1434, fut appelé par les Hongrois à ceindre la couronne de Hongrie, qu'il adjoignit à celle de Pologne, mais il avait à peine atteint sa vingt et unième année, lorsqu'il périt à la bataille de Varna, livrée contre les Turcs (1445). Sous son frère Casimir IV, les frontières du territoire national, déjà si vaste par la réunion de la Lithuanie à la Pologne, furent encore reculées au loin. Zatar et Osviécim, en Gallicie, se soumirent au sceptre de Casimir ; une portion de la Silésie, Bava, Belz imitèrent cet exemple ; enfin après une nouvelle lutte de douze années contre les chevaliers teutoniques, la paix, signée à Thorn en 1466, assura aux Polonais Culm, Dantzick et une portion de la Poméranie. L'ordre teutonique conserva ce qui restait de la Prusse proprement dite ; cette partie fut constituée en fief, et l'ordre, par l'organe de son grand-maître, fut soumis à rendre foi et hommage au monarque de la Pologne.

« De cette paix, dit M. Léonard Chodzko, date la vraie prospérité de la Pologne : commerce, agriculture, science, tout commençait à fleurir. L'instruction pénétra jusque dans les dernières classes du peuple. Le célèbre Janicki, dont les poésies latines sont connues de l'Europe, n'était

rienbourg, de Thorn, de Dantzick, de Kœnigsberg, et quelques autres. Ils soumirent aussi une partie de la Livonie.

qu'un simple paysan ; Dantiscus est fils d'un cordier, et le prince évêque de Varmie, Cromer, que Solignac appelle le Tite-Live moderne, était issu d'une famille plébéiënne. Des nations voisines offraient alors leurs couronnes aux rois de Pologne. Casimir n'accepta que celle de Bohême pour son fils aîné, Udislas, qui devint ensuite roi de Hongrie. »

Ce n'est pas sans raison que l'on a fait honneur aux Jagellons et à la royauté de cette période glorieuse dans l'histoire de Pologne. Il faut ajouter cependant que cette époque vit consacrer dans le sein de la noblesse les abus monstrueux, les prérogatives absurdes, qui, à travers une anarchie sans exemple dans le monde, devaient précipiter la ruine de la patrie.

En 1468, les diètes représentatives se constituèrent dans une pleine indépendance de la royauté, et tout lien hiérarchique fut brisé entre les membres de la noblesse. Il n'y eut plus ni grands, ni petits, parmi les nobles ; tous exercèrent les mêmes droits politiques, mais tous se montrèrent aussi jaloux de les interdire au peuple, aux habitants des villes comme à ceux des campagnes. Ce n'était donc ni une monarchie, ni même une de ces républiques où une sorte d'assemblée aristocratique tempère l'ardeur générale. La souveraineté résida exclusivement parmi les nobles, le roi ne put pas déclarer la guerre sans leur permission ; ils lui assuraient une existence somptueuse à la condition qu'il se croiserait les bras, ou, comme on dit aujourd'hui, qu'il régnât et ne gouvernât pas.

Mais les lois politiques comme les lois civiles ont été de tout temps modifiées par les mœurs, et l'attachement des Polonais pour les successeurs de Jagellon servit, sous Casimir IV, de contre-poids à la toute-puissance des nobles. A l'avénement de Jean-Albert, qui succéda à son père en

1492, leurs exigences se montrèrent plus impérieuses. Ils accusèrent le jeune souverain de vouloir restreindre leurs priviléges, et sous le prétexte qu'il avait trempé dans le massacre de quelques gentilshommes polonais tués par des Valaques, ils apportèrent des limites nouvelles au pouvoir royal, et s'arrogèrent des prérogatives plus étendues. Les habitants des villes et ceux des campagnes furent dépouillés des quelques droits qu'ils conservaient encore. Dès l'année précédente, il leur avait été défendu d'acheter des terres : ils ne purent à l'avenir posséder aucune prélature ecclésiastique. Ainsi, c'est à l'époque même où, dans les autres parties de l'Europe, la féodalité s'écroulait sous l'ascendant de la royauté, que les masses slaves, en Pologne, tombaient dans le dernier degré de l'abjection humaine, et que triomphait cette politique déplorable qui devait consommer, dans l'avenir, la ruine de la nation.

Jean-Albert mourut en 1501, après un règne sans gloire, et laissa le trône à son frère Alexandre, qui gouvernait le duché de Lithuanie. Ce prince engagé contre les Russes, les Tatars et les Moldaves dans des guerres dont il ne vit pas le terme, porta cinq ans la couronne. Elle fut décernée, en 1506, à son frère Sigismond, qui fut un des plus grands rois de la Pologne.

Sigismond battit d'abord les Russes qui avaient pénétré dans la Lithuanie, et tourna ensuite ses armes contre Albert, margrave de Brandebourg, que les chevaliers de l'ordre teutonique avaient élu pour leur grand-maître. Albert refusait, en cette dernière qualité, de prêter l'hommage qu'il devait comme vassal de la Pologne. Sigismond entra dans le domaine héréditaire des grands-maîtres, s'empara de leurs places les plus importantes, et força Albert à lever le siége de Dantzick qu'il faisait avec quatre mille Alle-

mands. L'ordre teutonique disparaît alors de l'histoire. Les chevaliers, ainsi que leur grand-maître, venaient de se séparer de l'Église romaine et d'adopter les opinions de Luther. Sigismond fit de leurs possessions un duché, et le grand-maître Albert, reconnu duc de Prusse, ainsi que ses descendants mâles, fut soumis à rendre foi et hommage à la république. C'est ce même duché qui, érigé en royaume dans le dix-septième siècle, devait, dans le dix-huitième, prendre sa part des dépouilles de la Pologne.

Albert rendit l'hommage qu'il devait dans les murs de Cracovie, en 1525; l'année suivante, la branche des Piasts de Mazovie s'éteignit, et leur duché fut incorporé à la Pologne [1]. En 1533, enfin, Sigismond toujours heureux imposa la paix à la Porte-Ottomane et aux Russes. Le traité signé avec la première de ces puissances accordait aux Polonais tous les avantages d'un commerce libre sur la mer Noire, un droit de suzeraineté sur la Moldavie; les Turcs s'engageaient, en outre, à employer tous leurs efforts, pour arrêter les excursions des Tatars dans la Pologne.

En récompense de tous ces services, le monarque vit couronner son fils de son vivant. Ce dernier prit possession du sceptre de la Pologne en 1548, et continua la gloire de son père. L'Europe était alors en proie à toutes les luttes enfantées par les doctrines de Luther et de Calvin. Tandis que le sang ruisselait en Allemagne et en France, Sigismond-Auguste voulut que la Pologne offrît un asile à tous les dissidents, et que les nobles qui avaient abjuré le catholicisme conservassent le droit de voter dans la diète, à côté de ceux qui professaient la religion

[1] Varsovie était la capitale du duché de Mazovie.

nationale. Les lettres et les sciences, qui avaient fait des progrès rapides sous le grand Sigismond, semblèrent briller d'un nouvel éclat sous le règne de son fils : l'université de Cracovie devint un centre de lumières, et la langue polonaise, qui, dans tous les actes publics, cédait le pas à la langue latine, reprit sa supériorité. Quatre-vingt-trois villes en Pologne eurent des imprimeries; Cracovie en possédait cinquante, et les classiques de l'antiquité furent tous traduits avec un rare succès. « La première époque de l'histoire de Pologne, dit M. Léonard Chodzko, n'avait laissé à ce pays d'autre élément de civilisation que le christianisme et les institutions de Boleslas le Grand; la seconde époque avait eu ses chroniqueurs, tels que Martin Gallus, Mathieu Choleva, l'évêque Vincent Cadlubek, et autres qui écrivaient en latin. C'est le siècle de Sigismond qui produisit des écrivains tels que Cromer, Orzechowski, Sarnicki, Bielski, Praprocki; Rey, Zimorovicz, Symonovicz et les frères Kochanowski brillèrent comme poëtes; Ocieski, Modrzewski, Groicki, Herburtz se firent un nom dans les sciences politiques; Brudzewski, Kopernik, Siennik, Sendzivoy s'illustrèrent dans les sciences exactes. »

Il restait encore à accomplir une tâche importante pour la prospérité de la Pologne, c'était de fondre en une seule nation la Lithuanie et la Pologne, de compléter l'œuvre si heureusement commencée par Sigismond. Une circonstance particulière vint au secours de son fils Auguste. Les chevaliers *porte-glaives* s'étaient constitués dans la Livonie, comme l'avaient fait jadis les membres de l'ordre teutonique en Prusse. L'archevêque de Riga, descendant des margraves de Brandebourg, et cousin-germain du roi de Pologne, ayant été jeté dans les fers

par les chevaliers *porte-glaives*, Auguste fit partir des députés qui réclamèrent, en son nom, la liberté de son parent. Ces députés furent massacrés, et comme le roi de Pologne éclatait en menaces, les chevaliers effrayés mirent en liberté le prélat, et signèrent avec le monarque polonais un traité d'alliance d'après lequel la Livonie devenait une province polonaise, les chevaliers étaient sécularisés, et Kettler, leur grand-maître, recevait le duché de Courlande, que ses successeurs mâles devaient posséder après lui.

Les Russes avaient profité de ces troubles pour pénétrer en Livonie, et jusque dans la Lithuanie, où ils s'étaient emparés, en 1563, de la ville de Plock. Lorsqu'Auguste, pour repousser le czar, appela aux armes les Lithuaniens et les Polonais, ces derniers demandèrent qu'avant tout de nouvelles garanties fussent données d'une fusion prochaine et définitive de la Lithuanie et de la Pologne. Auguste commença par renoncer, en 1564, à ses droits héréditaires sur la Lithuanie [1], et, deux ans plus tard, il fit également abandon de tous les droits seigneuriaux et féodaux qu'il s'était réservés sur cette province. En 1569, enfin, une diète générale des deux nations fut convoquée à Lublin, et l'union fut consommée. « Le royaume de Pologne et le grand-duché de Lithuanie furent alors proclamés une même république gouvernée par un même roi, élu en commun par les deux nations. Il fut convenu que leurs représentants respectifs s'assembleraient, pour les diètes, à Varsovie, ville centrale des deux pays, et qui, appartenant à la Mazovie, n'était

[1] On se rappelle qu'avant d'être rois de Pologne, les Jagellons étaient ducs de Lithuanie.

alors ni polonaise ni lithuanienne[1]; que les deux peuples n'auraient plus que les mêmes intérêts, les mêmes prérogatives, les mêmes monnaies; que tout serait commun entre eux, à cela près qu'ils conserveraient chacun, dans leurs cours judiciaires, les formes de procédure et les règles de droit qui leur étaient particulières[2]. »

Pour le malheur de la Pologne, la noble race des Jagellons s'éteignit, en 1572, dans la personne de Sigismond-Auguste. Jusque-là l'élection des souverains s'était faite par un certain nombre de nobles, mandataires de leur propre classe : sur la motion de Jean Zamoyski, nonce de Belz, il fut décidé alors que tous les nobles, à quelque rang qu'ils fussent descendus, donneraient directement leurs suffrages lorsqu'il s'agirait de l'élection d'un roi. Toutefois, avant de convoquer l'assemblée qui devait proclamer le successeur d'Auguste, la diète voulut restreindre encore les priviléges de la royauté. La qualification de seigneur et maître, donnée jusque-là au souverain, fut abolie, et plusieurs lois cardinales, connues sous le nom de *pacta conventa*, enlevèrent au monarque la faculté de désigner son successeur, de déclarer la guerre, ou de conclure des traités de paix, sans le consentement de la diète.

Mais à mesure qu'ils se montraient plus jaloux de l'autorité royale, ces nobles faisaient peser sur les habitants des villes et des campagnes un joug plus intolérable. Les gentilshommes établis dans leurs domaines exerçaient un empire absolu sur leurs serfs; ils entretenaient, pour leur compte personnel, des troupes et des forteresses, ils

[1] Varsovie dut plus tard à cette circonstance de devenir la capitale du royaume.

[2] *Tableau de la Pologne*, par Malte-Brun.

ne pouvaient être arrêtés que dans le cas de vol, de viol, de meurtre ou d'invasion armée, et s'ils comparaissaient devant un tribunal, ils portaient le sabre au côté, comme pour braver et défier la justice.

Tels étaient les hommes qui se réunirent, en 1573, pour élire un successeur au dernier prince de la race des Jagellons. Les nobles se présentèrent en si grand nombre dans la diète qui fut alors convoquée, que l'assemblée se tint en plein champ. Une tente élégante reçut le sénat et les ambassadeurs de tous les princes de l'Europe. La noblesse, à cheval, forma le cercle autour de cette tente, et lorsque le sénat eut entendu les représentations des ambassadeurs, un des évêques parcourut les rangs pour recueillir les votes des deux prétendants, Ernest d'Autriche, et Henri, duc d'Anjou, fils de Catherine de Médicis. Ce dernier fut élu, et proclamé roi de Pologne par l'archevêque de Gnezne, primat du royaume.

Des ambassadeurs polonais partirent aussitôt pour la France, et reçurent du duc d'Anjou le serment qu'il respecterait les lois cardinales, *pacta conventa*. Mais à peine le jeune prince eut-il mis le pied en Pologne, qu'il fut révolté du langage républicain qui dominait dans toutes les assemblées de l'État. La religion protestante était entrée dans le royaume sous Sigismond Ier, et ses progrès avaient été rapides depuis cette époque. Lorsque Henri de Valois arriva à Cracovie, on y savait que Charles IX, son frère, avait ordonné le massacre de la Saint-Barthélemy, on craignait qu'un prince, élevé dans une cour fanatique et intolérante, n'en apportât l'esprit, et le sénat voulut l'obliger à jurer une capitulation qu'il avait déjà jurée en France. Sans l'éloquent Pibrac, on ne sait s'il eût été couronné; mais quelques mois après, le

castellan de Sandomir fut chargé, lui sixième, d'annoncer à Henri sa prochaine déposition, s'il ne remplissait plus exactement les devoirs du trône. La fuite précipitée du jeune souverain termina les plaintes de la nation et son règne (1574).

Une diète fut convoquée pour une nouvelle élection. Soutenu par le sénat, l'archiduc Maximilien d'Autriche se mit sur les rangs, et l'archevêque primat, sans s'inquiéter des suffrages des nonces, proclama roi le prince autrichien. Zamoyski, à la tête d'un parti nombreux, ouvrit l'opinion de placer la couronne sur la tête d'Anne, sœur de Sigismond Auguste : la majorité des votes se prononça en faveur de cette princesse qui épousa, quelque temps après, Etienne Battori, duc de Transylvanie (1575).

Élevé, dès sa plus tendre jeunesse, au milieu des camps, Battori s'était fait remarquer par d'éclatants services, qui lui valurent la souveraineté de la Transylvanie, et lui frayèrent la voie au trône de Pologne. Grand guerrier, mais, en même temps, législateur habile et politique profond, il se fit une loi de ne distribuer les honneurs et les emplois qu'au mérite; il réforma les abus qui s'étaient accumulés dans l'administration de la justice, il entretint le calme au dedans et soutint glorieusement au dehors l'honneur des armes polonaises.

Comprenant quels services pouvaient rendre à la Pologne les peuples belliqueux de l'Ukraine, Étienne Battori respecta leurs institutions démocratiques, leur religion et leurs mœurs, et se fit des Cosaques de ce pays des alliés puissants et fidèles. Lorsque la Pologne, en 1579, eut déclaré la guerre au czar Iwan le Terrible, ces Cosaques accoururent se ranger sous les drapeaux d'Étienne, à côté des Polonais, des Hongrois, des Galliciens, des Allemands, qui, différant tous de race, de langage, et de reli-

gion, marchaient néanmoins dans le plus grand ordre, avides de combats et confiants dans leur chef. Cette union, on la devait au génie de Battori, qui maintenait l'ordre dans son armée en protégeant le faible, en respectant toutes les croyances, en offrant le modèle d'un chef juste et sage. Supérieur à son siècle, il n'était pas guidé, dans la guerre contre Iwan, par une aveugle haine nationale ; ce n'est pas le glaive de la destruction qu'il portait à Moscou ; il voulait vaincre le tyran pour délivrer ses esclaves. Si Battori, vainqueur, eût réuni la Russie à la Pologne, nul doute que le chef qui sut organiser et attacher à ses États les Cosaques de l'Ukraine, aurait respecté la religion et les mœurs des Russes affranchis.

Lorsqu'il ouvrit la campagne, il publia un manifeste adressé au peuple russe : « Je tire mon épée, dit-il, contre « le czar, mais non pas contre les paisibles habitants de « ce pays ; je les épargnerai, j'userai de clémence envers « eux. J'aime la valeur autant que j'abhorre la barbarie, « et je poursuivrai la victoire en évitant la dévastation « autant qu'une inutile effusion de sang. »

L'historien russe Karamsin reconnaît que Battori fut fidèle à ces promesses : « Jamais guerre, dit-il, ne fut conduite avec plus de modération, plus d'humanité envers les laboureurs et les citoyens. » L'armée, pleine d'enthousiasme, vainquit tous les obstacles, se traçant des routes par des bois inaccessibles, jetant des ponts sur les rivières, supportant toutes les privations. Les seigneurs russes voyant qu'Étienne, loin de leur apporter des chaînes, respectait leurs libertés et leurs domaines, passaient en foule dans son camp. Les villes se rendaient, les habitants recevaient, à bras ouverts, des vainqueurs qui les saluaient comme des frères malheureux.

Cependant, la guerre contre les Russes exigeait des sacrifices de la part des nobles polonais. Ceux qui n'avaient point suivi le roi dans son expédition, l'accusaient de surcharger le pays d'impôts, de s'arroger un pouvoir au-dessus de ses droits. Battori se voit forcé d'accourir en Pologne; il se présente à la diète; simple, modeste, il rend compte de ce qu'il a fait, il prouve que la gloire et la prospérité de la Pologne sont au prix des ménagements qu'il a gardés, la calomnie se tait, toutes ses propositions sont adoptées par acclamation. Étienne, au milieu des cris unanimes d'admiration et de reconnaissance, quitte la chambre des nobles pour courir au champ de bataille. Déjà, Polotsk est tombé dans ses mains, Revel et Oseritch lui ouvrent leurs portes, le fort de Zawlotche est emporté après une résistance opiniâtre.

Le czar trembla sur son trône, sans oser paraître à la tête de ses troupes. Mais le rusé tyran qui connaissait toute la puissance du clergé catholique, en Pologne, pensa qu'il pourrait regagner, par l'influence du pape, ce qu'il avait perdu par l'épée de Battori. Une ambassade envoyée par lui à Rome promit, en son nom, qu'il réunirait l'Église grecque à l'Église latine; qu'il reconnaîtrait le pape pour chef de la chrétienté; qu'il concentrerait toutes ses forces pour expulser les Turcs de l'Europe, à condition que le pontife arrêterait les progrès des armes d'Étienne. Grégoire XIII, comblé de joie, députa le jésuite Posevin pour réconcilier le czar avec le roi de Pologne. Séduit par les banquets, par les hommages qu'on lui rendait à Moscou, Posevin rapporte « qu'au lieu d'un tyran terrible il vit un hôte affable, entouré de convives qui lui étaient chers : leur distribuant des mets et du vin avec une attention affectueuse. »

Mais si le jésuite tomba dans le piége du czar, Battori

sut bien le deviner. « Le czar, disait-il, veut en imposer au « saint-père ; tremblant devant l'orage qui le menace, il est « homme à tout promettre, et la réunion des cultes, et la « guerre contre les Turcs : quant à moi, il ne me trompera « pas. » Battori fut cependant contraint de céder, lorsque le clergé, gagné par les sollicitations du pape, eut entraîné les seigneurs à demander la paix. Cette paix, conclue en 1582, maintint Iwan sur le trône. La Pologne garda Polotsk et la Livonie ; mais, ainsi que l'avait prévu Battori, lorsque le czar fut tiré du danger, il se moqua du pape et de Posevin ; non seulement il ne voulut rien entendre à la réunion des cultes, mais il ajouta qu'il prétendait rester en paix avec la Turquie.

Battori, libre de ses guerres avec la Russie, fût parvenu sans doute à limiter le pouvoir de la noblesse, si une mort subite ne l'eût enlevé à Grodno, en 1586 ; malheur irréparable pour la Pologne dont il fut le plus grand souverain. « Dans l'ancienne histoire de la république, dit Rulhière[1], ce temps est son plus bel âge. La liberté, parvenue à son plus haut période, si on peut parler ainsi d'une liberté qui n'est pas fondée sur de sages lois, allait décliner rapidement vers l'anarchie ; mais les abus naissants n'avaient encore donné aux âmes que plus d'élévation et de force. Au milieu de l'Europe agitée, la république était florissante et tranquille, pleine de grands hommes et de grands courages, pacifique à la fois et guerrière ; elle opposa une barrière insurmontable aux premières incursions des Moscovites, dont les armées de ce temps-là avaient effrayé l'Europe. »

L'action personnelle de Battori avait contribué puissam-

[1] *Histoire de l'anarchie de Pologne.*

ment à ce résultat, et la Pologne reconnaissante lui consacra l'épitaphe suivante : « Il fut dans le temple plus « qu'un prêtre, dans la république plus qu'un roi, sur le tri- « bunal plus qu'un juge, à l'armée plus qu'un général, dans « l'action plus qu'un soldat, dans l'adversité et le pardon « des injures plus qu'un homme, dans la défense de la li- « berté plus qu'un citoyen, dans les rapports de l'amitié « plus qu'un ami, à la chasse contre les bêtes féroces plus « qu'un lion, et dans toute sa vie plus qu'un philosophe. » Ces hommages que la Pologne rendait à Battori, il ne les avait cependant pas captés par ses ménagements ou ses flatteries envers la noblesse. Il fut le dernier roi qui défendit avec énergie et habileté les prérogatives de la couronne, bien qu'il portât, d'ailleurs, le plus profond respect aux libertés publiques. « O Polonais ! disait-il, souvent aux no- « bles, ce n'est pas l'ordre légal, vous n'en avez point ; « ce n'est pas le gouvernement, vous le méprisez ; c'est « le destin seul qui régit votre république. »

Malheureusement ce destin ne fut pas aveugle ; et la Pologne, grande et puissante sous un prince comme Battori, s'abaissa bientôt sous ses successeurs. Déjà, lors des dernières vacances du trône, trois princes autrichiens s'étaient mis sur les rangs : cette fois encore, la mort de Battori fit renaître les prétentions de l'archiduc Maximilien ; mais la diète élut pour roi, en 1587, Sigismond III Wasa, héritier du trône de Suède, et descendant des Jagellons par sa mère.

Sigismond, en gagnant une couronne élective, perdit un royaume héréditaire. Les Suédois, convertis aux doctrines de Luther, redoutaient le gouvernement d'un prince dont la foi ardente, dominée par les jésuites, aurait livré la Suède aux guerres religieuses qui déchiraient l'Alle-

magne. Le duc de Sudermanie, oncle de Sigismond, connu dans l'histoire sous le nom de Charles IX, profita de ces circonstances pour ravir à son neveu le trône des Wasa. En vain les Polonais prirent-ils les armes dans l'intérêt de leur souverain, en vain triomphèrent-ils à la célèbre bataille de Kircholm, en 1605; cette intervention n'en fut pas moins funeste à la Pologne, puisque plus tard elle attira sur la nation le ressentiment du terrible Gustave-Adolphe, et qu'avant de mourir, Sigismond fut contraint de signer un traité qui abandonnait à la Suède la Livonie et une grande partie de la Prusse (1629).

Malgré les fautes de Sigismond, malgré son intolérance religieuse, dans un pays où naguère toutes les opinions étaient libres, Udislas VII, son fils aîné, fut élu roi en 1633. Habitué aux fatigues de la guerre, Udislas soutint l'honneur des armes polonaises; il triompha des Russes en 1634, et leur dicta le traité de Viazma, qui reconnaissait à la Pologne la souveraineté de Smolensk, mais trop fidèle aux traditions politiques de son père, il fut entraîné par l'ardeur de ses convictions religieuses dans une lutte déplorable contre les Cosaques de l'Ukraine.

On se rappelle que ces Cosaques avaient été rattachés à la Pologne par l'habileté et la sagesse de Battori. En respectant leurs institutions démocratiques, leur religion et leurs mœurs, ce grand prince s'était fait des alliés puissants, auxiliaires intrépides contre les Turcs ou contre les Russes, dévoués à leur parole, mais dévoués seulement jusqu'au jour où une main imprudente toucherait à leurs croyances et à leurs libertés!

Udislas s'en aperçut bientôt, lorsque, répudiant l'esprit de tolérance de Battori, il voulut imposer aux Cosaques la religion catholique dont ils avaient horreur. Les temples

du rit grec furent brûlés; l'Ukraine se remplit de prêtres catholiques; les seigneurs polonais attentèrent aux droits des Cosaques et prétendirent changer ces libres enfants des steppes en serfs et en esclaves. Bientôt la révolte gronde, le sang coule, des héros s'élèvent. L'Ukraine trouve un chef, un capitaine habile. C'était Bagdan Chmielnicki. Polonais d'origine, mais élevé parmi les Cosaques, il avait été outragé par un noble dans tout ce que l'homme a de plus cher et de plus sacré. Sa maison avait été brûlée, sa femme déshonorée et massacrée sur le cadavre de son fils : ne pouvant obtenir justice contre l'assassin que protégeait la diète des nobles, il jura de se venger, d'affranchir les Cosaques, et d'exterminer la noblesse et les jésuites.

A son appel, trois cent mille combattants courent aux armes; les serfs polonais se détachent de leurs maîtres inhumains, en faisant cause commune avec les Cosaques; les Tatars se pressent pour grossir leurs rangs. L'armée des nobles est en fuite; les cloîtres et les châteaux brûlés, deux cent mille nobles égorgés donnent la mesure de la terrible vengeance que tire un peuple libre foulé aux pieds comme esclave, et opprimé dans ses croyances. Après vingt victoires, au moment où la Pologne touchait à sa ruine, Chmielnicki accepte la paix; il ne demande que la liberté pour les Cosaques, et le respect pour leur religion (1649). Il reconnaît la Pologne pour alliée, son roi pour chef des Cosaques, et exige, pour toute condition, qu'un évêque cosaque siége dans le sénat polonais. La paix est conclue, mais aussitôt que le danger est passé, le clergé polonais proteste, et déclare qu'il quittera le sénat, plutôt que de souffrir que ce sanctuaire soit souillé par la présence d'un schismatique. La guerre recommence avec

toutes les horreurs et tous les désordres qu'enfantent la haine et le fanatisme. « Le massacre d'une multitude d'hommes des deux partis ; la population de certains lieux entièrement exterminée ; des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants égorgés, noyés ou enterrés tout vivants, ou rôtis devant un feu lent ; tels sont, dit le savant Lelevel, les crimes dont le seul récit ferait frémir d'épouvante le cœur humain. »

Dans ces circonstances, le czar de Russie, Alexis, fit pour les Cosaques ce qu'avait fait jadis Étienne Battori. Il les prit sous sa protection et se les attacha par des bienfaits (1654). Ainsi, l'intolérance des nobles et la funeste influence des jésuites poussèrent les braves et fidèles alliés de la Pologne dans les rangs de ses plus redoutables ennemis.

Udislas ne vit pas la fin de la lutte imprudemment engagée par lui contre les Cosaques. Il était mort en 1648, et la diète avait élu, pour le remplacer, son frère Jean II Wasa, dit Jean-Casimir, qui eut à soutenir une guerre difficile contre les Russes et les Suédois. Les premiers, aidés des Cosaques, s'emparèrent, en 1654, de Smolensk et de Wilna, capitale de la Lithuanie. En même temps, comme Jean-Casimir, en sa qualité d'héritier légitime du trône de Suède, élevait toujours des prétentions à la couronne des Wasa, Charles-Gustave, à la tête des Suédois, entra par la Prusse, dans la Grande-Pologne, occupa rapidement Varsovie et la Petite-Pologne, et ne déposa les armes que lorsque le traité d'Oliva, signé en 1660, eut reconnu à la Suède la souveraineté de la Livonie, déjà conquise en grande partie, au temps de Gustave-Adolphe.

Ces échecs successifs dégoûtèrent Jean-Casimir du trône. Cardinal avant d'être roi, il résolut de rentrer de

nouveau dans l'Église, et vint en France pour gouverner des moines, après avoir gouverné une grande nation. Il mourut en 1672, abbé de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Martin de Nevers.

Son abdication avait ouvert une nouvelle arène à l'ambition des prétendants, et l'élection devait soulever une lutte d'autant plus orageuse, que, pour la première fois, les nobles allaient user du droit si tristement fameux dans leur histoire, sous le nom de *liberum veto*. Grâce au *liberum veto*, une fatale unanimité de votes était imposée aux assemblées délibérantes des nobles, de sorte qu'un seul d'entre eux pouvait, par son opposition, entraver toute délibération de la diète, empêcher toute résolution, rendre même impossible l'élection d'un roi. Si l'on considère que les nobles se comptaient par milliers, que les diètes s'assemblaient souvent en plein champ, qu'elles délibéraient en désordre, et votaient, presque toujours, sous le coup des passions les plus violentes et les plus hostiles, on restera certainement convaincu que l'histoire ne présente, dans aucun temps et dans aucun pays du monde, rien d'aussi absurde, d'aussi insensé que cette institution.

En vain lorsque la diète, en 1652, plongeait la Pologne dans une anarchie irremédiable, par la reconnaissance *du liberum veto*, plusieurs provinces avaient-elles réclamé contre les abus de ce droit; en vain les évêques menacèrent-ils d'excommunier ceux qui en feraient usage; en vain représenta-t-on, en pleine diète, que c'était perdre la république, lui ôter le moyen de se gouverner et de pourvoir à sa défense; plusieurs députés répondirent « qu'ils « aimaient mieux exposer l'État aux invasions étrangères, « que de souffrir la moindre atteinte à leurs libertés. » « Ainsi, le *liberum veto*, dit Rulhière, s'est maintenu dans

toute sa puissance, toujours maudit et toujours respecté. »

Quand les nobles, après l'abdication de Casimir, s'assemblèrent, au nombre de plus de cent mille, dans le champ électoral, leurs acclamations insensées portèrent sur le trône un gentilhomme obscur, inconnu, difforme, Michel Koributh Viecnoviecki, qui descendait, dit-on, d'un frère du roi Jagellon. « Ce que la petite noblesse accueillit en lui avec transport, dit M. de Salvandy, ce fut une vie que ne recommandaient ni les richesses, ni les charges, ni le talent, ni la gloire. On apprenait ainsi que le système électif n'avait pas même sur l'ordre héréditaire l'avantage de préserver les États du règne de la médiocrité[1]. » (Juin 1669).

La grande noblesse, entraînée par le flot populaire, avait cédé pour un temps; mais bientôt seize cents d'entre les principaux seigneurs, ayant pour chefs le primat du royaume et le célèbre Sobieski, formèrent le plan d'une confédération pour détrôner le vain fantôme qu'on leur avait imposé, « et pour soustraire la république à cette sotte tyrannie d'une noblesse plébéïenne. » Ce fut l'expression de Sobieski, dans une lettre à Louis XIV, par laquelle il laissait à son choix de donner pour roi à la Pologne, ou Turenne, ou Condé, ou un prince de Conti encore enfant, dont Turenne serait le tuteur.

Mais les voisins de la Pologne, l'Autriche, la Russie, embrassèrent, dans le dessein d'y perpétuer l'anarchie, la facile politique qu'ils ont constamment suivie depuis ce temps. Ils s'offrirent à la simple noblesse comme les soutiens de ses prérogatives. La maison d'Autriche, qui n'avait pas dédaigné de donner une de ses princesses à

[1] *Histoire de Pologne avant et sous Sobieski*, par M. de Salvandy.

un roi inepte et contrefait, anima la faction opposée aux grands. La petite noblesse, forte de cet appui, se confédéra à son tour; elle ordonna qu'on ferait le procès aux grands, et pour détruire plus sûrement leur puissance, et s'ouvrir à elle-même plus d'accès aux dignités, elle demanda que dorénavant tous les emplois fussent conférés de nouveau tous les ans.

Sobieski résolut de se soustraire à ces désordres, en allant défendre le royaume contre les attaques continuelles des Cosaques. La Pologne portait cruellement alors la peine de la politique d'Udislas et de Jean-Casimir. Elle éprouvait ce que vaut la haine d'un ancien allié, et déplorait les persécutions suscitées contre les peuples de l'Ukraine, par le déplorable zèle des deux derniers rois. Doroszensko, le nouveau chef des Cosaques, livrait tout à feu et à sang, et le nombre des prisonniers qu'il fit était tel « que le prix d'un esclave polonais, prêtre ou gentilhomme, mais qui avait passé la force de l'âge, était tombé dans les marchés à une prise de tabac[1]. »

Sobieski, à la tête de quelques soldats mal payés, qui manquaient de chaussure et de pain, repoussa les Cosaques au-delà du Dniester, et insista pour qu'on les gagnât de nouveau aux intérêts de la Pologne par des concessions habiles. Michel s'opposant à ce sage dessein, Doroszensko invoque le secours de la Porte-Ottomane. Des nuées de Tatars, avant-garde des Turcs, inondent le royaume; Varsovie est en proie à la terreur, lorsque Sobieski accourt, met en fuite ces bandes, et les chasse sur le Borysthène, où il est bientôt maître de Bathev, Stanislav, Human-Mohilov, Braclav, Jampol et Rasav (1671). A la suite de

[1] Salvandy.

tant de triomphes, il supplie qu'on lui envoie de nouvelles troupes ; mais l'indigne Michel lui répond que la campagne est terminée. Sobieski tombe malade de désespoir, et les villes qu'il vient d'enlever rentrent sous la domination de Doroszensko.

Mahomet IV, de son côté, fait annoncer par un message que l'Ukraine appartient désormais à la Porte-Ottomane, et qu'elle a reconnu Doroszensko comme prince de ce pays. La Podolie est envahie par les Turcs, Varsovie devient un désert ; l'épouvante est partout, Sobieski seul ne désespère pas. A la tête d'une armée qui est venue spontanément se placer sous ses ordres, il bat à Caluz les fils et le frère du khan des Tatars, et sauve trente mille prisonniers ; puis, par une heureuse surprise, il pénètre dans la tente de Mahomet IV, à Boudchaz, et se rend maître du quartier des femmes (1672).

Michel, que ces brillants avantages auraient dû rassurer, n'en poursuit pas moins une négociation secrète avec les Turcs, auxquels il cède lâchement l'Ukraine, la Podolie et la ville forte de Kaminiek. Le parti qui soutenait ce prince condamne à mort et confisque les biens des plus illustres citoyens de la Pologne. Mais les soldats de Sobieski se confédèrent pour embrasser la défense de leur général. La guerre civile et l'étranger dévorent le royaume ; tout est trouble, désordre et confusion. Cinq confédérations sous les armes se choquent et se heurtent ; il semble que la Pologne va être engloutie. Cependant Sobieski, qui redoute surtout les Turcs, déchire le traité de Boudchaz, et remporte sur Mahomet, à Kotzim, une victoire si décisive, que les historiens datent de cette époque la décadence de l'empire ottoman (1673).

Michel Koributh Viecnoviecki était mort la veille même

de la bataille de Kotzim ; mais au milieu de la joie qui remplit tous les cœurs, la perte de ce triste roi fut à peine remarquée. L'Europe entière prit part au triomphe de Sobieski. « Il a gagné, écrivait madame de Sévigné à sa fille, une bataille si pleine et si entière, qu'il est resté quinze mille Turcs sur la place..., et cette victoire est si grande, qu'on ne doute point qu'il ne soit élu roi. »

Ce pressentiment de madame de Sévigné ne fut pas trompé. La diète, convoquée en 1674, proclama Jean Sobieski roi de Pologne, et sous la conduite de ce grand prince, les Polonais sauvèrent bientôt l'Europe d'une nouvelle invasion des barbares. La fameuse défaite des Turcs sous les murs de Vienne, en 1683, mit le comble à la gloire de Sobieski, et la reconnaissance universelle de la chrétienté le salua comme un libérateur ; hommage digne d'un souverain, qui fut un croisé au dix-septième siècle. Rien de touchant comme le récit de la grande bataille de Vienne adressé par Sobieski à la reine, qui était française, fille du duc d'Arquien. Sa lettre porte la date suivante : *Dans les tentes du visir, le* 13 *septembre, la nuit.* « Seule joie de mon âme, charmante et bien-aimée Mariette, Dieu soit béni à jamais ! Il a donné la victoire à notre nation ; il lui a donné un triomphe tel que les siècles passés n'en virent jamais de semblable. » Et peut-être son noble orgueil n'exagérait-il pas, si l'on songe que la ruine des Turcs date de cette époque. « Depuis la victoire de Jean, dit M. de Salvandy, le divan n'a pas fait une guerre, pas un traité où il ait gagné un pouce de terre.... Dans la campagne de Vienne, Jean lui arracha en trois mois plus qu'il n'avait conquis en cent ans. » Quant à la Pologne, « elle fut désormais, dit un autre historien, à l'abri des barbares qui tant de fois avaient désolé ses frontières. » Réflexion

qui serait fondée, s'il n'y avait eu de barbares qu'en Turquie. Mais entre les barbares de Moscou et ceux de Constantinople, l'avantage était-il donc bien grand pour la Pologne; et sans qu'on veuille y voir une ombre à la gloire de Sobieski, ne faisait-il pas trop bien les affaires de la Russie, en affaiblissant et détruisant cette force de la Porte-Ottomane, qui n'entraverait plus les czars dans leurs desseins contre sa patrie?

La victoire de Vienne trompa l'Europe entière sur la situation de la Pologne. Malheureusement elle entretint l'illusion des Polonais eux-mêmes, à qui leur gloire déguisa leur faiblesse et les dangers de la république. Contraint de poursuivre seul contre les Turcs une guerre qui avait épuisé son royaume, Sobieski recherche et paye cher l'alliance des Russes. Le traité signé à Moscou, en 1686, céda aux czars la souveraineté de Kief, de Tchernigof, de Smolensk, et d'une grande partie de l'Ukraine. Ainsi, de tant de triomphes et de tant de gloire, la Pologne ne recueillait que la nécessité d'immenses sacrifices; pour prix de tant de victoires, Sobieski lui-même fut accusé en plein sénat d'être traître à la patrie.

C'est alors que, repoussant cette accusation dans un mouvement d'éloquence vraiment admirable, il prononça ces paroles où éclatait le désespoir de sa grande âme, en face des déchirements de sa patrie : « Celui-là connaissait bien « les peines de l'âme qui a dit que si les petites douleurs « aiment à parler, les grandes sont muettes. L'univers « même restera muet en contemplant nous et nos conseils! « Il semble que la nature doive être saisie d'étonnement. « Cette mère bienfaisante a doté tout ce qui a vie de l'in« stinct de la conservation, et donné aux plus chétives « créatures des armes pour leur défense; nous seuls dans le

« monde tournons les nôtres contre nous. Cet instinct nous « est ravi, non par quelque force supérieure, par un iné- « vitable destin, mais par un délire volontaire, par nos « passions, par le besoin de nous nuire à nous-mêmes. « Oh ! quelle sera un jour la morne surprise de la postérité « de voir que, du faîte de tant de gloire, quand le nom « polonais remplissait l'univers, nous ayons laissé notre « patrie tomber en ruine ; y tomber, hélas ! pour jamais ! « Car, quant à moi, j'ai su vous gagner çà et là des ba- « tailles ; mais je me reconnais impuissant à vous sauver. « Il ne me reste plus qu'à m'en remettre, non pas à la « destinée, car je suis chrétien, mais au Dieu grand et « fort, de l'avenir de ma patrie bien-aimée. Il est vrai que, « s'adressant à moi, on a dit qu'il y avait un remède aux « maux de la république : ce serait que le roi ne fît point « divorce avec la liberté, et la restituât.... L'a-t-il donc « ravie? Sénateurs, cette liberté sainte dans laquelle je « suis né, dans laquelle j'ai grandi, repose sur la foi de « mes serments, et je ne suis pas un parjure. Je lui ai « dévoué ma vie ; dès mon jeune âge, le sang de tous les « miens m'apprit à fonder ma gloire sur ce dévouement. « Qu'il aille, celui qui en doute, visiter les tombeaux de « mes ancêtres ; qu'il suive la route qu'ils me frayaient « vers l'immortalité. Il reconnaîtra, à la trace de leur sang, « le chemin du pays des Tatars et des déserts de la Vala- « chie. Il entendra sortir des entrailles de la terre et de « dessous le marbre glacé, des voix criant : *Qu'on ap- « prenne de moi qu'il est beau et doux de mourir pour « la patrie*. Je pourrais invoquer les souvenirs de mon « père, le nom de *bouclier* de la patrie qu'il mérita.... « Croyez-moi, toute cette éloquence tribunitienne serait « mieux employée contre ceux-là qui, par leurs désordres,

« appellent sur notre patrie le cri du prophète : *Encore* « *quarante jours*, *et Ninive sera détruite !* Vos domi- « nations illustrissimes savent que je ne crois point aux « augures, je ne cherche point les oracles, je n'ajoute pas « foi aux songes. Ce ne sont pas des oracles, c'est la foi « qui m'enseigne que les décrets de la Providence ne peu- « vent manquer de s'accomplir. La puissance et la jus- « tice de celui qui régit l'univers règlent le destin des « États, et là où l'on peut impunément oser tout du vivant « du prince, élever autel contre autel, chercher les dieux « étrangers sous l'œil du véritable, là grondent déjà les « vengeances du Très-Haut. Sénateurs, en présence de « Dieu, du monde et de la république entière, je proteste « de mon respect pour la liberté ; je promets de la con- « server telle que nous l'avons reçue. Je continuerai d'im- « moler ma vie aux intérêts de la religion et de la « république, espérant que Dieu ne refusera pas ses « miséricordes à qui ne refusa jamais de donner ses jours « pour son peuple. »

A ces derniers mots, l'assemblée frémissante se leva, saisie d'attendrissement ; le cardinal Radziejouski, primat du royaume, attesta, au nom de toute la Pologne, l'admiration et la reconnaissance qu'elle avait vouées à son roi (1688) ; mais ainsi que le pressentait trop bien Sobieski, le mal qui dévorait la république était incurable, et les dernières années de la vie de ce grand homme s'écoulèrent au milieu de nouvelles luttes et de nouveaux désordres qui en hâtèrent la fin. Le vainqueur de Vienne mourut le 17 juin 1696, et, selon les expressions de l'évêque Zaluski, l'on peut dire « qu'avec cet Atlas tomba la république même. »

La reconnaissance publique aurait porté sur le trône

Jacques, fils aîné de Sobieski, s'il n'en avait été écarté par les odieuses intrigues de sa mère, Marie-Casimir, qui voulait se remarier, et assurer la couronne à Jablonouski, son prétendant. Les manœuvres de Marie-Casimir échouèrent, mais provoquèrent, de toutes parts, de nouveaux troubles et de nouvelles factions. Enfin, au mois de juillet 1697, Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe, fut élu roi de Pologne.

Il avait eu pour concurrent le prince de Conti, que Louis XIV avait désigné comme candidat, et qui obtint, le premier jour, une grande majorité de suffrages. Si le primat qui présidait à l'élection avait eu moins de respect pour les mauvaises lois de sa patrie, dit Rulhière, s'il eût consenti que plus de quatre-vingt mille gentilshommes, qui s'étaient formés en bataille dans le champ électoral, eussent proclamé le prince français, et forcé les suffrages de quelques centaines d'opposants, Conti était roi de Pologne. Mais le primat Radziejouski, se flattant d'obtenir en faveur du prince français une élection unanime, différa au lendemain. Le parti du prince saxon s'accrut, au contraire, pendant la nuit, à l'aide de honteux marchés, et fut assez nombreux, dans la matinée suivante, pour hasarder l'élection. Ce parti, bientôt soutenu par la présence d'Auguste II, par un couronnement précipité, par une armée de dix mille Saxons, et par des prodigalités sans bornes, triompha du prince de Conti qui apportait dans toute sa conduite une extrême réserve, de perpétuels délais, et la crainte de s'engager trop avant et de se trouver compromis. La nation, abandonnée de ce prince, céda avec quelque honneur; et, depuis cette époque, elle a toujours reçu ses rois par la force des armes étrangères.

Ce pouvait être, d'ailleurs, un bonheur pour la république, que d'être enfin gouvernée par un roi que l'ancienneté et la grandeur de sa maison, les richesses, les forces et la proximité de ses États héréditaires, ses alliances personnelles avec un grand nombre de souverains, les alliances de sa politique avec un grand nombre d'États, auraient fait justement respecter des Polonais et craindre de leurs voisins. Mais Auguste, élevé dans les préjugés des souverains, crut qu'il lui serait facile de régner arbitrairement dans un pays en proie à tant de désordres. Il ne vit pas que dans ces désordres mêmes s'étaient formés de grands courages, des âmes hautes, qui aimaient mieux la liberté et tous ses dangers, qu'une tranquille servitude; il ne comprit pas qu'au milieu des bassesses de la cour, des discordes civiles, de la vénalité, ou plutôt de l'anéantissement des diètes, il y avait encore de l'audace, une sorte d'honneur soutenu par l'ostentation, et quelques grandes âmes prêtes à s'enterrer sous les ruines de la république. Enhardi par la facilité avec laquelle il s'était acquis le royaume, il conçut l'espoir dangereux d'y rendre son autorité absolue; il viola toutes les conditions qui lui avaient été prescrites, et, pour conserver auprès de lui les troupes saxonnes qu'il avait juré, à son couronnement, de renvoyer en Saxe, il chercha à engager la république dans une nouvelle guerre. Il réveilla les anciennes querelles au sujet de la Livonie, et s'allia avec Pierre le Grand, pour conquérir ensemble cette province contre les Suédois.

Tout le monde sait comment Charles XII déjoua cette alliance entre les deux souverains. Vainqueur à Narva en 1700, il pénètre dans la Courlande, en chasse les Saxons et les Russes, et écrit de là au primat de Pologne et aux

grands de l'ancienne faction de Conti, que le seul moyen d'amener la paix est la déposition d'Auguste. En vain celui-ci convoque-t-il, le 19 juin 1703, une diète à laquelle assiste le primat lui-même; en vain le czar lui fait-il offrir encore son alliance et ses secours; la terreur qu'inspirent les menaces du roi de Suède, fait tomber Auguste. Une diète tenue à Varsovie, en 1704, le déclare déchu de la dignité royale, et Stanislas Leczinski, trésorier de la couronne, est proclamé roi à sa place, le 12 juillet de la même année.

Le désastre de Pultawa, en privant Stanislas de l'appui de Charles XII, le contraignit à abandonner la couronne de Pologne qu'Auguste II s'empressa de reprendre, avec l'aide des Russes (1709). Aussitôt les troubles recommencèrent; jusqu'à ce que, sous la médiation de la Russie, la paix fut conclue et ratifiée en 1717, par la diète dite muette. Les Saxons évacuèrent la Pologne, mais l'armée russe de Pierre le Grand n'en sortit qu'en 1720.

A partir de cette époque, et pendant toute la durée des règnes des Saxons, la Pologne, dit Lelevel, demeura plongée dans une inaction complète, presque ignorée de l'Europe. Cependant, à la mort d'Auguste II (1733), la diète résolut de choisir pour roi un Polonais, sans admettre d'étrangers à la candidature. Tous les suffrages se réunirent sur le vertueux Leczinski, qui vivait modestement en France, où sa fille était reine. Mais les cours de Vienne et de Pétersbourg protestèrent contre un choix qui décernait la couronne au beau-père de Louis XV; des troupes russes entrèrent aussitôt en Pologne, et protégés par les armes de l'étranger, quelques nobles vendus se rendirent à Prague où ils proclamèrent l'électeur de Saxe, Auguste III, roi de Pologne. Leczinski, arrivé trop

tard de France, se vit assiégé par les Russes à Dantzick, d'où il se sauva sous un déguisement. En rentrant en France, il reçut la possession viagère de la Lorraine qu'il gouverna en père pendant de longues années.

Le règne d'Auguste III, prince épais et borné, ne fut en réalité que celui de son ministre et favori, le comte Brulh. Le comte Brulh, chasseur infatigable, parce que c'était un moyen sûr de plaire à son maître, convive agréable, adroit à tous les exercices, avait passé sa vie entière à la cour, et devenu ministre, ne fut encore qu'un courtisan. « Il portait dans les grandes affaires de la politique générale de l'Europe cet esprit d'intrigues sourdes, de mensonges et de doubles manœuvres qu'on prend si souvent dans les cours. Rampant devant son maître, séduisant dans la société par sa grâce et sa douceur, faible et perfide dans les affaires, et partout ailleurs le plus superbe des hommes. »

Durant le gouvernement de ce ministre, et grâce au repos d'une longue paix, un luxe insensé déguisa, sous une apparente prospérité, le véritable état du royaume. Le peuple, c'est-à-dire les esclaves devenaient chaque jour plus malheureux, parce que les possesseurs des terres s'efforçaient d'en augmenter le revenu par le surcroît de travaux dont ils chargeaient ces infortunés. La plupart des gentilshommes ruinés par une vaine ostentation de richesses, n'avaient plus ni armes ni chevaux. Les mœurs militaires se perdaient; et tandis qu'Auguste III et son favori n'avaient d'autre système politique qu'une dépendance entière de la Russie, le *liberum veto*, en rompant perpétuellement les diètes, ne laissait exister aucune autorité législative.

Ce qui peut à peine se comprendre, c'est qu'au milieu

d'une pareille anarchie la Pologne paraissait heureuse et tranquille. La sûreté régnait partout; toutes les haines de religion semblaient assoupies. Un petit nombre de citoyens seulement sentait qu'une situation si bizarre ne pouvait durer longtemps, qu'il n'y a point de véritable prospérité pour des hommes sans défense, et qu'au premier moment, la république tomberait dans une horrible confusion. Ceux-là voulaient, à tout prix, une réforme dans le gouvernement, et c'était le but où tendaient notamment deux factions puissantes, mais divisées malheureusement entre elles d'intérêt et d'opinion.

Une de ces factions, celle des Potocki, préoccupée surtout des avantages de la liberté, voulait, en abrogeant le *liberum veto*, former une autre barrière contre l'autorité royale, par de nouvelles lois sur la distribution des grâces, par l'établissement d'un conseil permanent et souverain, auquel serait confiée la nomination de tous les emplois. L'autre faction, dirigée par les princes Czartoriski, de la maison des Jagellons, estimant que les vices mêmes qui rendaient les réformes nécessaires devaient en déterminer la nature, voulait aussi abolir le *veto*, mais en augmentant les prérogatives royales, en rendant la couronne héréditaire, en restreignant l'autorité des premiers emplois, en augmentant celle des tribunaux, en abaissant la puissance des grands. Les deux princes Czartoriski, Auguste et Michel, doués, tous deux, de talents divers mais éminents, génies ardents et opiniâtres, versés dans toutes les intrigues républicaines, propres à tous les manéges des diètes, avaient une sœur, fille d'un caractère altier et d'une imagination romanesque, qui s'éprit d'une vive passion pour le comte Poniatowski. Le père de ce dernier, bâtard d'un comte Sapiéha, n'avait eu pour toute

fortune que l'emploi d'économe dans une terre de cette maison. Son fils, après avoir suivi comme page, dans les pays étrangers, un seigneur de la famille des Sapiéha, s'était attaché à la fortune de Charles XII, avait dirigé sa fuite en Turquie, et entraîné le Divan à déclarer la guerre aux Russes. Depuis, il était rentré dans les bonnes grâces des princes de Saxe qui l'avaient comblé de bienfaits, et son mariage avec la sœur des Czartoriski, auxquels il apportait le concours d'un esprit souple, actif et délié, ajouta encore à la puissance du parti qu'ils dirigeaient.

Ce parti, malheureusement, cherchait alors son appui dans la Russie. Le roi Stanislas Leczinski, dans sa bonne et sa mauvaise fortune, n'avait pas eu de sujets et d'amis plus fidèles que les Czartoriski ; mais, après les traités de paix, leur ressentiment contre la France, qui les avait abandonnés, se changea en une haine violente ; ils recherchèrent la bienveillance des Czars, et ce fut de la faveur de la Russie qu'ils attendirent désormais tout leur crédit. Ce crédit s'accrut au-delà de toute mesure par un incident tout romanesque et imprévu. Le fils du comte Poniatowski, le jeune Stanislas-Auguste, nommé ambassadeur de Pologne en Russie, avait su plaire à l'héritière de cet empire qui, depuis, fut Catherine II. A la mort d'Auguste III (1763), cette souveraine n'oublia pas son ancien amant. Des troupes russes entrèrent en Pologne, occupèrent même Varsovie ; la diète, intimidée et contrainte, choisit pour roi Stanislas-Auguste Poniatowski.

Les princes Czartoriski, qui comptaient sur le nouvel élu et sur l'appui de la Russie pour faire triompher les réformes qu'ils méditaient, s'étaient montrés favorables aux projets de Catherine II ; mais ils purent voir bientôt quelle illusion fatale ils avaient nourrie, lorsque Catherine laissa

percer les véritables desseins de sa politique. Elle commença par se créer une faction dans la diète, en achetant quelques voix vénales; puis elle ranima les querelles endormies, en prenant sous sa protection les dissidents, en excitant les serfs contre les nobles.

La guerre civile s'alluma de nouveau, et au milieu de ces discordes soigneusement attisées par la Russie, le souverain de la Pologne était un amant de Catherine qu'elle avait fait roi pour lui prendre son royaume. Il est inutile de reproduire ici le récit des événements consommés jusqu'à la ruine de la Pologne, en 1796 [1]. A cette époque, la France reçut dans ses armées les nobles débris de la nation polonaise, et tous les champs de bataille de l'Europe ont gardé le souvenir de leur valeur héroïque. Après les batailles d'Eylau et de Friedland, il eût dépendu de Napoléon de rétablir sur les bords de la Vistule un puissant royaume : l'intérêt de sa couronne, la voix de la France entière le lui conseillaient. Il se contenta, par le traité de Tilsit, signé le 7 juillet 1807 avec la Russie, d'ériger en duché de Varsovie quelques provinces enlevées à la Prusse. Il relevait ainsi un peuple de la tombe, mais sans lui donner la force et les conditions de la vie : au lieu d'une nation indépendante, il n'en fit qu'un satellite de son destin : satellite éclipsé, quand son destin s'évanouit.

Le traité de Vienne morcela la Pologne plus que ne l'avaient fait tous les partages précédents (1815). 1° l'Autriche garda la Gallicie que Napoléon lui avait laissée, recouvra le cercle de Tarnopol, et acquit le Podgorze, territoire séparé de Cracovie par la Vistule; 2° le roi de Prusse conserva la partie de Pologne qu'il possédait

[1] Voir l'*Histoire de Russie*, règne de Catherine II, page 159.

déjà, augmentée de la ville de Dantzick, de celle de Thorn, de tout l'ancien palatinat de Culm et du duché de Posen; 3° le duché de Posen, qu'on détachait du duché de Varsovie, au profit du roi de Prusse, devait former une portion distincte de la monarchie prussienne; 4° la Russie garda tous les pays qu'elle avait gagnés dans les premiers partages, ainsi que le cercle de Bialystok que Napoléon lui avait cédé par le traité de Tilsit; elle acquit en outre le royaume de Pologne; 5° Ce royaume fut formé, par le congrès de Vienne, de la plus grande partie du duché de Varsovie. Réuni à la Russie, il devait être traité néanmoins comme un État à part, avec une constitution et une administration séparées; 6° d'une portion du duché de Varsovie fut formée enfin la république de Cracovie, placée sous la protection des trois co-partageants.

Tout le monde sait les héroïques efforts de la Pologne en 1830, pour déchirer cet odieux traité. La France, surtout, a salué ces efforts avec un enthousiasme fraternel. Malheureusement Louis XIV et Louis XV avaient déjà dit que la Pologne était trop loin, et la France de 1830 a répété ce mot en se croisant les bras. Le but à poursuivre était cependant digne, cette fois, d'un grand peuple et d'une grande ambition; car si Louis XIV et Louis XV ne prétendaient qu'à imposer un roi à la Pologne, il s'agissait pour la France d'aujourd'hui de rendre la vie même à une nation amie, et de rétablir, par une puissante alliance au nord, le véritable équilibre du continent européen.

FIN DE L'HISTOIRE DE POLOGNE.

HISTOIRE DE SUÈDE.

CHAPITRE PREMIER.

Division de l'histoire de Suède. — Antique Scandinavie. — Notions sur les Scandinaves. — Culte d'Odin. — Traditions.

(Temps primitifs)

L'histoire de la Suède peut se diviser en trois périodes principales, bien que d'une importance inégale. La première comprend les temps qui ont précédé l'introduction du christianisme en Suède, temps confus, obscurs, où la vérité fait place à la fable et aux mystères ; la seconde s'étend depuis l'introduction du christianisme en 835, jusqu'au règne de Gustave Wasa, qui substitua le culte réformé au culte catholique ; la troisième, enfin, commence au règne de Gustave Wasa, 1530, et s'arrête à l'avénement au trône de Suède d'un général français, Bernadotte, dont le fils règne aujourd'hui sous le nom d'Oscar Ier (1810).

La vâste presqu'île qui forme la Norwége et la Suède portait, dans l'antiquité, le nom de Scandinavie. Les Scandinaves et les Danois semblent avoir une origine commune. C'est en Asie qu'il faut chercher leur berceau comme celui de tous les autres peuples de l'Europe. Chassés sans doute par quelque grand mouvement des Huns

ou des Tatars, ils échangèrent le climat de leur première patrie contre le ciel triste et brumeux, contre les terres ingrates et glacées de la Scandinavie. Leurs mœurs, à cette époque reculée, ne diffèrent point de celles des autres Barbares. Lorsque nous recherchons les premières traces des peuples modernes, nous retrouvons partout le même amour de la guerre, le même besoin de pillage, les mêmes figures indépendantes et fières dont Tacite, en peignant les mœurs des Germains, nous a laissé un immortel tableau.

Mêlés activement aux invasions qui précipitèrent la chute de l'empire romain, les Scandinaves fournirent souvent des chefs aux hordes barbares, et tel était le prestige de leur renommée guerrière, que les Goths, les Lombards, les Saxons et les Francs se vantaient tous d'avoir pour berceau les froides régions de la Scandinavie.

Au printemps de chaque année, après un sacrifice solennel offert aux dieux du pays, la jeunesse scandinave s'arrachait au foyer domestique pour aller combattre et guerroyer au loin. Chaque chef de famille ne conservait près de lui qu'un enfant auquel revenait son héritage. Tous les autres partaient, remplis de confiance et d'ardeur, soumis à une discipline qu'ignoraient les bandes sauvages de la Germanie, et c'est ainsi que le nom scandinave revient si souvent, toujours entouré d'une sorte de gloire particulière, dans l'histoire des invasions barbares.

Ce ne fut pas seulement sur le continent que se signala la valeur des Scandinaves. Habitant un pays dont les côtes sont sans cesse battues par la tempête, ils se firent bientôt un jeu de défier les flots, et on les vit, aventurant

sur la mer leurs barques audacieuses, venir pirater sur les rivages de la Gaule, et inquiéter Charlemagne lui-même.

Ce voisinage de la mer, cet aspect des tempêtes, la tristesse du ciel, le mystère des noires forêts de sapins, tout semble avoir contribué à répandre sur l'histoire des premiers siècles de la Scandinavie une teinte sombre et terrible. Les traditions qui se rapportent à ces temps primitifs ont été consignées dans deux ouvrages, l'ancienne et la nouvelle *Edda,* formés des chants poétiques des bardes islandais. Mais la mythologie y tient au moins autant de place que l'histoire, et ce n'est point là un guide suffisant pour marcher avec sûreté dans la nuit qui voile les âges héroïques de la Scandinavie.

A l'époque où remontent nos connaissances historiques sur le nord de l'Europe, le culte d'Odin avait remplacé presque partout celui de Thor, regardé jusque-là comme le dieu suprême. D'abord adoré comme dieu du soleil, Odin devint le chef invisible d'une théocratie puissante qui résista longtemps aux missionnaires chrétiens. Grâce à l'importance de ce personnage, la critique s'est souvent exercée sur son origine. L'opinion la plus accréditée, c'est que, venu du fond de l'Asie, il réussit à changer le culte établi chez les peuples du nord, et que ceux-ci, dans leur reconnaissance, le placèrent au sommet de l'Olympe septentrional, dans le *Walhala* ou lieu de délices, réservé aux guerriers morts sur les champs de bataille. Leur imagination entoura ensuite le Jupiter scandinave d'une foule de divinités de second ordre, qui rappellent les demi-dieux et les héros de la mythologie grecque et romaine.

La religion d'Odin, comme celle des Celtes et des Ger-

mains, paraît s'être inspirée des religions de la haute Asie. Toutes croyaient honorer leurs dieux en leur offrant des victimes humaines : toutes espéraient, par ces affreux sacrifices, apaiser la colère du ciel et conjurer les calamités publiques. Mais une croyance singulière et qu'on ne retrouve guère que chez les Scandinaves, c'est que les dieux aussi bien que les hommes étaient soumis à la mort. Un jour devait venir où tous les habitants du Walhala livreraient au génie du mal, au loup *Feuris*, une bataille acharnée et désastreuse. Tous les combattants morts, la terre devait être dévorée par le feu. Mais une nouvelle terre, plus belle et plus riante, sortirait du sein des eaux, et recevrait alors pour toujours les meilleurs d'entre les dieux et d'entre les héros.

Cette nécessité bizarre qui assujettissait les dieux eux-mêmes à la mort, mais à une mort suivie d'une prompte résurrection dans un monde meilleur, atteste au surplus la foi ferme des Scandinaves dans l'immortalité de l'âme. Sur ce point, la religion d'Odin est restée fidèle aux croyances des Celtes et des Germains.

CHAPITRE II.

Temps historiques de la Suède. — Dynasties des Inglinges et des Lodbrokiens. — Ing-yald, dernier prince inglinge. — Son avénement. — Sa mort. — Iwar Widfamme, premier prince lodbrokien. — Ses successeurs. — Harald, surnommé *Dent de guerre*. — Sigurd. — Ragnard. — Ses exploits. — Sa mort.

(Depuis les temps les plus reculés jusqu'au 9e siècle)

Les traditions historiques des premiers âges de la Scandinavie ne sont pas moins obscures, moins incertaines

que les traditions religieuses. Jusqu'à l'établissement du christianisme en Suède, l'histoire n'a conservé que les noms de deux dynasties, celle des Inglinges et celle des Lodbrokiens.

Un dieu, successeur d'Odin, et qui s'appelait Ingwe, fut, dit-on, le chef de la dynastie des Inglinges; mais on ne connaît guère que le dernier prince de cette illustre race. D'après une vieille tradition, la reine des sorcières, la dame Hulle, avait prêté son appui aux premiers successeurs d'Ingwe, et en retour de ce service, la sorcière avait prédit que la dynastie des Inglinges finirait un jour misérablement.

Cette prédiction s'accomplit sur la tête d'Ing-yald, dernier prince inglinge, qui vivait à la fin du huitième siècle de notre ère. Ing-yald avait souillé son avénement au trône par une odieuse trahison. Son père Anund étant mort, il réunit dans un festin offert, selon l'usage du temps, en l'honneur du défunt, plusieurs petits rois et comtes qui lui devaient hommage en qualité de roi d'Upsala et de seigneur suzerain de la Suède. Lorsqu'on lui présenta la large coupe que chaque convive vidait à la mémoire du mort, Ing-yald, en l'acceptant, fit vœu d'étendre son royaume de moitié ou de mourir à la tâche; et le soir même, six rois, ses parents, enfermés par son ordre dans la salle du festin, y périssaient, consumés par le feu qu'il avait allumé de ses mains. Ing-yald s'empara aussitôt des États de tous ces petits princes qu'il adjoignit aux siens, accomplissant ainsi, avec une cruelle perfidie, le serment qu'il avait fait et qui cachait une terrible menace.

Ce crime nous donne la mesure du caractère d'Ing-yald. Ses cruautés, en soulevant la Suède contre lui, provo-

uèrent bientôt une invasion d'Iwar Widfamme, roi de Danemarck. Effrayé de la marche rapide et des forces de son ennemi, Ing-yald, préférant la mort à un combat, enivre tous ses soldats, s'enferme avec eux et sa fille Asa dans la vieille salle des rois du palais d'Upsala, et meurt, entouré de ses guerriers ivres, au milieu de l'incendie qu'il avait allumé lui-même. Les restes de cette antique famille se réfugièrent en Norwége, et, s'il faut en croire les chants des bardes de cette contrée, ils lui donnèrent des rois. Harald, aux beaux cheveux, célèbre chef norwégien, prétendait être issu du sang des Inglinges.

A l'époque où nous sommes rendus, c'est-à-dire vers l'an 750, la Suède était divisée en trois provinces principales : celle du nord, le *Nordland*, encore occupée par les Finnois et les Lapons; celle du milieu, ou la *Suède* proprement dite; et enfin, la *Gothie*, nation distincte et indépendante, mais qui reconnaissait la suzeraineté du roi de Suède.

Après une lutte de quelques années avec divers chefs suédois qui prétendaient à l'héritage d'Ing-yald, Iwar-Widfamme resta maître de la Suède, réunissant, en outre, sous sa domination, la Gothie, le Danemarck, le littoral de la Baltique et une partie de l'Angleterre. Il mourut dans une expédition contre un roi de Russie qui avait donné un refuge, contre sa colère, à sa fille And et à son petit-fils Harald. Celui-ci, secondé par le roi des Russes, vint réclamer les États de son grand-père; et reconnu d'abord par les Seelandais et les Scaniens, il dut bientôt à ses victoires la soumission de toute la Suède.

Harald est un des héros des récits scandinaves. Grand guerrier, comme Iwar, protégé par un charme magique qui le rendait, dit-on, invulnérable, sa valeur lui fit don-

ner le surnom *de Dent de guerre*. Devenu vieux, il céda la Suède et l'Ostrogothie à Sigurd-Ring, fils de Randwer, son beau-frère. Mais ce partage n'ayant point satisfait Sigurd, la guerre éclata bientôt entre lui et Harald.

Ce dernier, fatigué d'une vie qu'il trouvait trop longue, et aspirant aux joies guerrières du Walhala, s'engagea avec ardeur dans cette guerre, désirant y trouver la mort. Suivi de toute la noblesse danoise, il rencontra son ennemi dans une plaine de la Scanie, où des pierres tumulaires, qu'on voit encore aujourd'hui, sont restées comme un souvenir de la terrible bataille qui s'y livra. Après une lutte acharnée, dans laquelle trente mille de ses guerriers étaient morts, Harald, vaincu, se dressa sur son char, et portant un glaive dans chaque main, il poussa ses chevaux au centre de l'armée de Sigurd. On ne put compter le nombre de ceux qui tombèrent sous ses coups, mais il succomba enfin lui-même. La tradition ajoute qu'il fallut la main d'un dieu pour rompre le charme qui le défendait. Ce dieu, du nom d'Othin, renversa Harald de son char pendant la mêlée, et le tua d'un coup de massue.

Aussitôt que Sigurd vit le char du roi vide, il donna ordre de cesser le combat et de rechercher le corps de son oncle qui gîsait sous un monceau de morts. Les restes du vieux guerrier furent brûlés sur un bûcher fait de la proue dorée de son navire, au milieu des flammes entretenues de tout ce qu'on put trouver de plus précieux. Sigurd eut aussi soin de placer à ses côtés un cheval magnifiquement harnaché, afin que, rapidement porté par son coursier, il arrivât le premier au Walhala pour y recevoir ses amis et ses ennemis.

Sigurd, devenu maître, par cette victoire, de la Suède et du Danemarck, transmit ses États à son fils Ragnard qui

est la grande figure héroïque de ces temps. Comme Roland en France, comme Arthur en Angleterre, Ragnard a été souvent célébré par les bardes scandinaves. Ils le nomment le plus fort et le plus beau des hommes, et les poëmes sont pleins du récit de ses aventures, de ses exploits et de sa mort.

Deux fois Ragnard se marie, et deux fois, pour obtenir celles qu'il aime, il combat les monstres qui les gardent, et il en triomphe. Pour arriver jusqu'à Froë, jeune fille norwégienne, il perce un ours de sa lance; pour mériter Thora, fille d'Héroth, comte de Suède, il lutte contre un serpent énorme dont l'haleine donnait la mort. Toute la jeunesse scandinave qui avait jusque-là tenté cette périlleuse épreuve, y avait succombé; mais c'était le péril même qui stimulait le courage de Ragnard. Vêtu de laine et de peaux, il commença par se plonger dans la mer, et il en sortit recouvert d'une cuirasse de glace, avec laquelle il put braver les mortelles exhalaisons du serpent. Vainqueur après une lutte terrible, il dut au bizarre costume qu'il portait le surnom de Lodbrog (hérissé) qui est resté celui de toute la dynastie dont Iwar Widfamme était le chef, et dont Ragnard fut le prince le plus illustre.

L'activité de ce dernier semble infatigable. Toujours armé, toujours en guerre, il paraît presque en même temps en Angleterre, en Danemarck, en Saxe, en Russie. Lorsque les rois d'Angleterre, d'Écosse et des Hébrides sont tombés sous ses coups, nous le voyons en Danemarck réprimer une insurrection qui a éclaté pendant son absence; de là il passe chez les Saxons, bat Charlemagne lui-même, et non content encore, il porte la guerre en Russie, et étend de ce côté les limites de son empire.

Tant d'exploits devaient finir par une mort affreuse. Fait

prisonnier par Ælla, roi du Northumberland, Ragnard fut jeté dans une fosse remplie de serpents, et expira sous leurs morsures, en chantant ses hauts faits d'armes (865)[1].

CHAPITRE III.

Introduction du christianisme en Suède.

(826 à 1000)

Lorsque les missionnaires du christianisme pénétrèrent pour la première fois en Suède, ils y trouvèrent, comme nous l'avons dit, la religion d'Odin forte et triomphante. Les institutions et les mœurs des Suédois étaient, d'ailleurs, un obstacle sérieux aux progrès de la religion nouvelle. Sans parler des sacrifices humains et de cette passion de la guerre qui révèle chez les anciens Scandinaves tous les instincts farouches que condamnaient les humbles et tendres doctrines de l'Évangile, la Suède comptait une nombreuse population d'esclaves réduite au dernier degré de l'abaissement et de la misère. Dès l'origine, le christianisme avait flétri cette odieuse plaie de l'esclavage que le monde ancien avait léguée au monde moderne, et en Suède, comme partout, il lutta de tous ses efforts contre la barbarie des lois qui donnaient aux maîtres le droit de vie et de mort sur la personne de leurs esclaves.

Toutefois les missionnaires chrétiens ne réussirent qu'à grand' peine à détruire l'esclavage en Suède. Le signal de l'affranchissement donné en 1295, par la province de

[1] Voir l'*Histoire d'Angleterre*, p. 18.

l'Upland, ne fut imité par les autres provinces qu'en 1335.

Saint Anschaire, qui passe pour le premier apôtre de la Scandinavie, pénétra dans le pays en 826, à la suite du chef danois Harald, qui, vaincu par Ragnard, s'était vu forcé de chercher un refuge en Allemagne. Secondé par Louis le Débonnaire, fils et successeur de Charlemagne, Harald était venu tenter de nouveau la fortune des combats en Danemarck, et saint Anschaire avait obtenu la permission de l'accompagner. Lorsque Harald, une seconde fois vaincu par Ragnard, fut contraint de fuir encore devant les armes de son vainqueur, l'apôtre dut le suivre aussi, pour échapper à la persécution.

Anschaire vint alors fonder près de Hambourg une école où il enseignait l'Évangile à des enfants rachetés de l'esclavage, mais son vœu le plus ardent était de revoir ces contrées du nord, où il avait jeté les premiers germes de la foi nouvelle. Sans regarder aux périls et aux difficultés de sa mission, il partit, vers l'an 870, accompagné d'un moine nommé Wismar, et débarqua dans la ville de Birca, située dans une petite île du lac Mœlar, et aujourd'hui détruite.

Saint Anschaire fut accueilli avec bonté par Byoern, successeur de Ragnard, sans qu'il pût néanmoins décider ce prince à se convertir au christianisme. Mais la parole de l'apôtre trouva de l'écho dans quelques cœurs suédois, déjà préparés par les discours des esclaves chrétiens. Nommé archevêque du Nord, Anschaire, pour ne pas s'éloigner des peuples qu'il voulait gagner à l'Église, fixa sa résidence à Hammaburg, château construit par Charlemagne à l'embouchure de l'Elbe. Les incursions des Danois l'obligèrent bientôt à se retirer dans la ville de

Brême. Byoern était mort, et son successeur Emund, loin de partager ses dispositions bienveillantes pour les chrétiens, organisa contre eux une persécution violente, les chassa de ses États et étouffa ainsi, à son berceau, la foi qui commençait à se répandre, grâce aux généreux efforts d'Anschaire.

Mais, vers la fin du neuvième siècle, un grand changement politique favorisa le triomphe définitif du christianisme dans le nord. Jusque-là la supériorité des rois des trois principales contrées de la Scandinavie, la Suède, la Norwége et le Danemarck, n'avait guère été que nominale, et l'influence qu'ils exerçaient sur les autres chefs du pays, presque aussi puissants qu'eux, était nécessairement fort restreinte. Leur position, sous ce rapport, peut assez bien se comparer à celle des rois francs que l'histoire nous montre sans cesse en lutte avec les *leudes* ou grands, et souvent dominés par eux. Il importait moins, dès lors, que les rois de la Scandinavie se convertissent à la religion chrétienne. L'unité de pouvoir n'existant pas, l'autorité des souverains étant partout contestée, leur exemple devait entraîner peu d'imitateurs.

Si, au contraire, le pouvoir royal se fortifiait, si les rois acquéraient l'ascendant d'une autorité grande et respectée, il ne pouvait manquer d'arriver en Scandinavie ce qui était arrivé chez les Francs après la conversion de Clovis, l'exemple du maître devait être suivi par les sujets.

C'est, en effet, ce qui eut lieu. Vers la fin du neuvième siècle, sous le règne de Germ l'ancien en Danemarck, de Harald aux beaux cheveux en Norwége, et d'Érick le pieux, fils d'Emund, en Suède, la royauté, dans ces trois pays, s'établit sur des bases plus fermes. Elle ne fut plus seulement un vain titre. Elle assura au souverain une influence

nouvelle et puissante. Cette influence, sous un prince chrétien, devait tourner tout entière au profit du christianisme, et les faits nous prouvent qu'il en fut ainsi.

En 965, Harald, fils de Germ, roi de Danemarck, fut contraint par l'empereur Othon Ier de recevoir le baptême, et bientôt le Danemarck embrassa la religion d'Harald. En Norwége, ce ne fut que sous le troisième successeur d'Harald aux beaux cheveux que le christianisme triompha (995). La Suède enfin abjura, la dernière, le culte qu'elle rendait aux idoles du grand temple d'Upsala : entraînée aussi par l'exemple de son roi, elle brisa ses idoles, pour ne plus reconnaître d'autre dieu que le Dieu des chrétiens (Vers l'an 1000). Les évêques suédois et norwégiens devinrent dès-lors les plus puissants seigneurs de ces contrées.

CHAPITRE IV.

Érick le Victorieux. — Guerre de la Suède contre le Danemarck. — Suénon, roi de Danemarck. — Sigrid. — Guerre de la Suède et du Danemarck contre la Norwége. — Défaite d'Olof, roi de Norwége. — Situation des États scandinaves. — Olof le Saint. — Ses successeurs. — Fin de la dynastie des Lodbrokiens. — Avénement de Stenkil Ier au trône de Suède.

(950 à 1020)

Le récit de l'introduction du christianisme dans la Scandinavie nous a forcé d'interrompre la suite des autres événements dont ce pays fut le théâtre. Après la mort d'Érick et le règne de son fils Byoern dont l'histoire se borne à mentionner les noms, l'autorité fut partagée entre deux princes, Érick et Olof (950 environ.). Ce dernier étant mort, son fils âgé de douze ans, et qui se nommait

aussi Byoern, réclama son héritage : Érick promit de le lui rendre lorsqu'il aurait atteint sa seizième année. Mais les partisans du jeune prince essayant, à l'aide de son nom, d'exciter des troubles en Suède, Erick lui enjoignit de quitter le pays. Quelques années après, Byoern s'associa à une république de pirates qui s'était formée dans la Poméranie, et revint pour disputer la couronne à son rival. Vaincu dans une bataille livrée sur les bords du fleuve Firis, près d'Upsal, et forcé de fuir de nouveau, il laissa à Érick le trône de Suède et le surnom de victorieux.

Non content de ce succès, Érick passa aussitôt après en Danemarck pour combattre Suénon à *la double barbe,* dont le père, selon la constante politique des princes danois, avait prêté son appui au jeune Byoern. Suénon, vaincu, se réfugia en Angleterre, mais à la mort d'Érick et sous son successeur Olof III, il parvint à rentrer en Danemarck, et à ressaisir la couronne qu'il avait un instant perdue. Cette restauration, qui mit en mouvement toute la Scandinavie, mérite d'être racontée avec quelques détails.

Sous le règne d'Olof III, successeur d'Érick, Sigrid la superbe, épouse divorcée de ce dernier, s'était mise à la tête d'une faction puissante, sans qu'Olof, son fils, pût réussir à la chasser de la Suède. Recherchée par plusieurs chefs inférieurs de Norwége, Sigrid avait refusé de contracter une nouvelle union. Toutefois, après de longues hésitations, elle avait cédé aux instances du roi de Norwége qui se nommait aussi Olof. Cette alliance, qui pouvait confondre les intérêts de la Suède et de la Norwége, effraya Suénon qui cherchait alors une occasion favorable pour rentrer en possession du Danemarck. Voulant empêcher ce mariage, il laissa voir, dit-on, au roi de

Norwége sa fille Lira dont la merveilleuse beauté gagna le cœur d'Olof. Celui-ci retira dès lors la parole qu'il avait donnée à Sigrid ; on ajoute même que dans une entrevue qu'il eut avec elle, indigné de son refus persévérant de recevoir le baptême, il la frappa de son gant au visage, en l'accablant d'outrages.

Était-ce un prétexte pour rompre violemment ? Sa colère s'inspirait-elle, au contraire, de l'ardeur de ses convictions religieuses, son mariage avec Lira précéda-t-il ou suivit-il le sanglant affront fait à Sigrid ? Les historiens ne le disent pas nettement : toujours est-il que Sigrid fut renvoyée dédaigneusement en Suède, mais non sans avoir laissé à Olof cette terrible menace : « Cela sera ta mort. » Et pour début de sa vengeance, elle épousa Suénon.

Cette union changea complétement les relations des trois États scandinaves. L'alliance de la Suède et de la Norwége fut rompue. Le fils de Sigrid, Olof III, roi de Suède, rendit le Danemarck à Suénon, et cédant aux prières de la femme outragée, les deux princes marchèrent ensemble contre le roi de Norwége qui était déjà menacé par un parti de mécontents. La flotte de ce prince, surprise par celle des deux alliés, fut complétement détruite après une résistance opiniâtre, et n'ayant plus d'espoir de salut, Olof se précipita dans la mer où il trouva la mort (Vers l'an 1000).

Cette mort fut suivie du partage de la Norwége entre le roi de Suède et le roi de Danemarck, mais leur domination y fut de courte durée. Un descendant de Harald aux beaux cheveux, Olof, surnommé le saint, réussit à ressaisir la couronne norwégienne, et le roi de Suède, qui ne voulait pas le reconnaître, tenta vainement de poursuivre la guerre contre lui : il en fut empêché par

l'assemblée générale du peuple. On peut juger par l'opposition qui se manifesta dans cette assemblée, et par la soumission du roi, des limites que les institutions fixaient au pouvoir royal et de l'organisation politique de la Suède.

Aux premiers jours du printemps de l'année 1005, les ambassadeurs du roi de Norwége, qui désirait la paix, furent conduits à Upsal par le yarl ou comte de Westrogothie, Ragwald, qui appuyait leur demande. Le roi, les yarls ou comtes, les magistrats élus par le peuple les attendaient assis en cercle dans une vaste plaine, entourés de la foule qui se pressait aux abords de l'enceinte. Lorsqu'on eut discuté les affaires de l'État, les ambassadeurs furent introduits, et l'un d'eux se levant, exposa à haute voix les vœux et les intentions pacifiques de son maître. A ces paroles, le roi de Suède, se levant avec impatience, interrompit violemment l'ambassadeur. Mais au même moment, des murmures bruyants éclatèrent dans l'assemblée. Les paysans irrités agitèrent leurs armes, et l'un d'eux, dont la vieillesse attestait l'expérience, s'adressant directement à Olof : « Malheur à toi, lui dit-il, si tu « abandonnes la voie suivie par les rois tes prédécesseurs, « par Érick, fils d'Emund, et par Érick le victorieux. Nous « autres, les paysans de la Suède, nous demandons que la « paix soit faite avec la Norwége, et que ta fille Ingegarde « soit donnée en mariage au roi régnant. Si tu méprises « nos avis, tu vas nous voir tomber sur toi, et te donner la « mort, car nous ne saurions souffrir ce qui est contraire « aux lois. C'est ainsi qu'en ont agi nos pères. Ils ont jeté « dans un puits cinq rois gonflés d'orgueil comme toi. Allons, parle, fais-nous connaître sur-le-champ ton choix. » Et, en prononçant ces paroles, il frappa de son épée sur

son bouclier. Le roi l'engagea alors à prononcer lui-même sur la paix ou sur la guerre, disant que c'était une vieille coutume en Suède que les rois se conformassent aux volontés des paysans, et la paix avec la Norwége fut décidée au milieu des acclamations du peuple.

Un des faits les plus importants du règne d'Olof III, fut sa conversion au christianisme. Le roi breton Éthelred lui ayant envoyé des missionnaires, il reçut le baptême vers l'an 1000, à la fontaine de Saint-Sifroïd, dont les eaux furent consacrées pour cette pieuse cérémonie. Dès lors, les trois principaux princes de la Scandinavie favorisèrent, sauf quelques exceptions, les progrès de la religion nouvelle. Suénon, roi de Danemarck, était aussi chrétien, et son fils Canut, après une carrière illustrée par des exploits guerriers, occupa sa vieillesse à fonder en Danemarck des monastères qui sont restés célèbres pendant tout le moyen âge. Quant à Olof le Saint, roi de Norwége, le surnom que l'histoire lui a donné nous dit assez avec quel zèle il s'employa à la propagation du catholicisme, qui bientôt domina, dans toute la Norwége, sur les ruines du paganisme.

Le règne d'Olof III, roi de Suède, ne fut pas, du reste, sans gloire. Ce prince, après son alliance avec le Danemarck, seconda Canut, fils de Suénon, dans ses expéditions contre l'Angleterre, et parvint à réunir les provinces de Gothland à sa couronne. Il laissa le trône (vers 1028) à son fils Anund, qui fut aimé du peuple à cause de sa justice, et qui reçut le surnom d'*incendiaire* parce qu'il faisait brûler les maisons des malfaiteurs.

Son frère Émund III lui succéda en 1051. Il fut le dernier prince de la dynastie des Lodbrokiens, fondée depuis deux siècles environ par Iwar Widfamne. Émund III n'est

guère connu que par la tentative qu'il fit pour conquérir la Scanie, la province la plus méridionale de la Suède, et qui appartenait alors au Danemarck. Battu par Canut, il mourut les armes à la main, à la bataille de Strangepela (1056).

Avec lui s'éteignit la race des anciens rois d'Upsal, et avec Stenkil Ier, élu par le peuple pour lui succéder, une dynastie nouvelle, celle des Stenkils, monte sur le trône de Suède (1060).

CHAPITRE V.

Dynastie des Stenkils. — Stenkil Ier. — Ses successeurs. — Inge le Vieux, dernier roi de cette famille. — Troubles en Suède. — Ragwald. — Sa mort. — Swerker Ier. — Érick le Saint. — Succession d'Érick. — État du christianisme en Suède à la fin du douzième et au commencement du treizième siècle.

(1060 à 1251)

Stenkil Ier, élu roi par les Suédois, était fils de ce Ragwald, iarl de Westrogostrie, dont nous avons déjà cité le nom en racontant les débats de la Norwége avec la Suède. Stenkil était chrétien : toutefois le christianisme était loin encore de dominer en Suède. Les Goths, habitants du midi de la presqu'île scandinave, s'étaient convertis sans trop de résistance; mais un intérêt politique rattachait les Suédois proprement dits aux croyances du paganisme. Maîtres du temple central d'Upsal, le plus vénéré de la Scandinavie, ils avaient dû longtemps à cette circonstance une prééminence incontestée. Le christianisme, en renversant leurs idoles, allait aussi détruire le prestige de ce

temple, et l'influence de la Suède était ainsi menacée de s'éteindre avec la cause qui l'avait produite.

Ce motif intéressé explique pourquoi la religion chrétienne eut à disputer si vivement le terrain en Suède aux traditions païennes. Les Goths, au contraire, tenaient d'autant plus à la foi nouvelle qu'elle favorisait leur indépendance, en les affranchissant de la prépondérance de leurs voisins. Ce fut, entre les deux peuples, une source de guerres intérieures, longtemps funestes à la royauté suédoise. Il est à remarquer, d'ailleurs, que ces luttes prirent encore un caractère plus violent et plus acharné, après que la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant eut enlevé aux Scandinaves les champs de bataille, où leur amour de la guerre et leurs farouches instincts avaient trouvé jusque-là à se satisfaire.

Dès que Stenkil Ier eût été élevé à la royauté par les vœux du peuple suédois, les Goths se hâtèrent, de leur côté, de se donner pour chef un vieillard, du nom de Haquin le Rouge, illustré par ses exploits guerriers. C'était une déclaration d'indépendance, insultante pour la Suède; mais plutôt que de recourir aux armes, Stenkil obtint un traité qui lui assurait, à la mort du vieux Haquin, la couronne de la Gothie qu'il réunit bientôt, en effet, à celle de la Suède.

Après un règne heureux, ce prince laissa le trône, en 1066, à son fils Inge le Pieux dont le zèle ardent pour la propagation du christianisme devint funeste à la cause qu'il voulait servir. Son père Stenkil, bien que chrétien, avait fait preuve d'une réserve et d'une modération habiles envers les païens qui formaient encore la majorité de la population suédoise. Il avait même répondu à des missionnaires qui l'engageaient à renverser le temple d'Upsal,

que c'était lui demander sa propre ruine, et qu'il maintiendrait le temple protecteur des destins de la Suède. Inge le Pieux voulant imprudemment hâter les conversions, le peuple irrité s'assembla et le força de choisir entre l'abandon de sa foi ou celui de sa couronne. « Quoi« qu'il advienne de moi, répondit noblement le prince, je « resterai chrétien, je mourrai chrétien ; » et sur ces paroles il fut indignement chassé de l'assemblée et poursuivi à coups de pierre.

Swen, son beau-frère, fut élu à sa place. Inge, néanmoins, revint en Suède où, grâce à l'appui des chrétiens, il ressaisit son autorité ; mais on prétend qu'il mourut bientôt assassiné. Malgré ce redoutable avertissement, les successeurs d'Inge le Pieux poursuivirent avec une ardeur égale à la sienne la dangereuse mission d'apôtre du christianisme en Suède. Inge II, le dernier prince de la famille des Stenkils, dont on s'accorde à vanter la piété et les vertus, paya de sa vie, ainsi que son aïeul, son zèle pour la religion chrétienne. Il fut assassiné dans le monastère de Wreta, en 1128, et avec lui s'éteignit la dynastie des Stenkils, après avoir occupé le trône pendant soixante-huit ans (1060-1128).

Sa mort fut suivie d'un nouveau partage de la royauté en Suède. Les Goths choisirent pour roi Magnus qui, par sa mère, descendait des Stenkils : Les Suédois élurent Ragwald *à la tête courte*. Bientôt, cependant, les Goths parurent disposés à reconnaître l'autorité de ce dernier, mais la témérité dédaigneuse de Ragwald retarda la réunion des deux peuples sous un même sceptre. Ce prince, dès qu'il connut les intentions des Goths, s'empressa de se rendre à leur assemblée, sans exiger, selon la coutume barbare, des otages en garantie de sa sûreté. Les Goths

croyant voir, dans cette insouciance, une preuve de mépris pour eux, assommèrent le roi de Suède au milieu de l'assemblée.

Peu de temps après, Magnus, de son côté, était tué en Danemarck, et le pays se trouvait encore sans chefs, livré à toutes les dissensions et à toutes les prétentions rivales d'un interrègne. Cette fois, ce furent les Goths qui donnèrent un roi à la Suède. Swerker, le prince élu par eux (1155), était le petit-fils du sacrificateur Swen, que les Suédois, en haine du christianisme, avaient autrefois appelé sur le trône d'Érick le Pieux. Mais le fils de Swen s'était converti, et Swerker, son petit-fils, fut un ardent protecteur de la religion chrétienne.

Sous son règne, le cardinal de Saint-Albans, depuis pape sous le nom d'Adrien IV, vint en Suède pour organiser l'Église du nord. Il voulait créer un archevêché dont la juridiction s'étendrait sur tout le royaume; mais ni les Suédois ni les Goths ne voulurent y consentir. Le souvenir du temple d'Upsal et de la prépondérance qu'il avait longtemps assurée à la Suède, effrayait les Goths; les Suédois, de leur côté, craignaient que cette prépondérance ne passât aux Goths, si le siége de l'archevêché était fixé dans la Gothie.

Swerker fut assassiné, au milieu de ces discussions, la nuit de Noël de 1155, au moment où il se rendait à l'église. Son successeur, Érick le Saint, avait épousé Christine, fille d'Inge le Pieux, le dernier roi de la dynastie des Stenkils, et les Suédois s'étaient empressés de lui donner la couronne, afin de ne pas abandonner une seconde fois aux Goths le droit d'élection. Toutefois, pour calmer la jalousie inquiète de leurs adversaires, les Suédois consentirent à ce qu'à la mort d'Érick la couronne passât à un

descendant de Swerker. Celui-ci, de son côté, devait laisser le trône à un descendant d'Érick. Ce traité bizarre, fait pour concilier la rivalité des Suédois et des Goths, et par lequel deux familles devaient alternativement donner des rois à la Suède, reçut, pendant quelque temps, son exécution ; mais non pas sans que les compétiteurs impatients excitassent souvent des troubles pour hâter l'époque de leur avénement au trône.

Suivant la généalogie officielle, Érick le Saint fut le neuvième du nom ; mais il ne faut pas croire que la Suède ait compté, avant celui-ci, huit rois du nom d'Érick. Charles VII, qui succéda à Érick le Saint, parait être également le premier roi suédois du nom de Charles, d'où nous devons conclure que le rang assigné à chaque prince par la généalogie de ces temps barbares, a été déterminé, à peu près, d'une façon arbitraire, ou au moins que la cause des désignations appliquées à chacun d'eux et consacrées par l'histoire, nous est tout à fait inconnue.

Érick le Saint ou neuvième monta sur le trône en 1156, et son règne fut signalé d'abord par la conquête de la Finlande. Il y fut le missionnaire de la religion chrétienne, à peu près comme Charlemagne l'avait été chez les Saxons, c'est-à-dire qu'il n'épargna malheureusement ni les violences ni les massacres pour imposer la foi nouvelle. Rentré dans ses États, Érick fut subitement attaqué, en 1160, par Magnus, prince danois. Lorsqu'on lui annonça que l'armée ennemie arrivait, Érick, malgré l'imminence du péril, voulut cependant entendre la messe entière ; il sortit ensuite pour repousser Magnus. Mais attaqué brusquement sur le seuil même de l'Église, il tomba percé de coups, après une résistance héroïque.

Magnus, après la mort d'Érick, s'empara du trône de

Suède, mais il ne l'occupa qu'un an. Charles VII, fils de Swerker, qui avait été désigné à l'avance pour succéder à Érick le Saint, et que les Goths appuyaient, vint se joindre aux Suédois, chassa l'usurpateur et fut unanimement reconnu par les Suédois et par les Goths. Il régna de 1162 à 1167, et fut assassiné par Canut, l'un des fils d'Érick, qui, après la mort de son père, s'était réfugié en Norwége.

Canut occupa le trône de 1167 à 1195, et son long règne fut illustré par d'importantes victoires. Il força les Goths à la soumission, battit les Danois en diverses rencontres et les réduisit à l'impuissance d'inquiéter les frontières de la Suède. Toutefois, il ne lui semblait pas que ces victoires eussent suffisamment racheté le meurtre qui lui avait donné la couronne, et pour calmer le trouble de sa conscience, il fonda plusieurs couvents en témoignage de son repentir.

Suivant la bizarre convention qui régissait la succession au trône de Suède, ce fut un fils de Charles VII, Swerker II, qui succéda à Canut. Mais Swerker se rappelant la mort violente de son père et l'ambition prématurée de Canut, eut recours aux plus cruelles extrémités pour échapper à un semblable péril. Il fit rechercher les enfants de Canut, dont trois périrent assassinés par son ordre. Le quatrième, du nom d'Érick, parvint à se sauver en Norwége, et voulant venger la mort de ses frères, il reparut bientôt à la tête d'une armée qu'il avait recrutée chez les Norwégiens. Swerker battu fut obligé, à son tour, de chercher un refuge en Danemarck. Il revint cependant aidé par les Danois, mais, moins heureux qu'Érick, il périt dans une sanglante bataille (1210).

Désormais et jusqu'à l'avénement de la dynastie des Falkunges, l'histoire de la Suède se traîne péniblement

et sans éclat au milieu des luttes intérieures qui ne dépassent point les murs du palais. Assez semblables aux derniers Mérovingiens, les rois des deux familles de Swerker et d'Érick s'éteignent obscurément, tandis que la famille des Falkunges, imitant la politique suivie dans l'Austrasie par les maires du palais, attire à elle toute l'autorité, jusqu'au jour où, jetant enfin la masque, elle donne à l'un des siens la couronne de la Suède. Cette révolution s'accomplit en 1251, à la mort d'Érick XI, le dernier roi de la race d'Érick le Saint.

A l'époque où nous sommes arrivés, le christianisme était décidément la religion dominante de la Suède. Dès le règne de Charles VII on y comptait six évêques, et malgré la longue opposition des Goths, Upsal était devenu le siége d'un archevêché. Cette ville conserva ainsi la prépondérance religieuse qui en avait fait jadis le centre du paganisme dans la péninsule scandinave.

CHAPITRE VI.

Avénement de la dynastie des Falkunges. — Birger, iarl du palais. — Élection de Waldemar, son fils. — Régence de Birger. — Règne de Waldemar. — Sa déposition par Magnus, son frère. — Règne de Magnus Ier. — Révolte des seigneurs Falkunges. — Mort de Magnus Ier.

(1251 à 1290)

Dans le récit des faits qui précèdent nous avons déjà eu l'occasion d'indiquer quelques points de comparaison entre notre histoire et celle de la Suède. A l'époque ou nous sommes arrivés, c'est-à-dire, vers la fin du dou-

zième siècle et le commencement du treizième, l'on pourrait encore signaler un rapprochement assez frappant. Ainsi l'on voit alors les chefs scandinaves aspirer aux titres de princes, de magnats, de iarls ou comtes, et prétendre à une supériorité complète sur le reste de la nation. Ces intrépides chefs de pirates, qui n'avaient autrefois que le droit de combattre et de mourir plus vaillamment que leurs compagnons, deviennent de véritables seigneurs féodaux, supportant impatiemment le joug de la royauté, sans cesse en lutte avec elle, favorisant tour à tour les princes rivaux qui se disputent le trône, jouant enfin le même rôle que les barons français, sous les premiers rois de la dynastie capétienne.

Les rois falkungiens étaient partis des rangs de cette noblesse exigeante, ils avaient dû le trône à son appui, et c'était, pour ainsi dire, en lui enseignant comment on asservit la royauté, qu'ils s'en étaient un jour trouvés les maîtres. Ces leçons ne furent pas perdues. A peine les Falkungiens eurent-ils ceint la couronne, qu'ils virent les nobles suédois se retourner contre eux : ce furent les chefs mêmes des diverses branches de la maison des Falkunges qui disputèrent le pouvoir à la dynastie falkungienne avec le plus d'acharnement.

Pendant les dernières années du règne d'Erick XI, Birger, de la famille des Falkunges, dont le chef était un seigneur suédois du nom de Falk, remplissait auprès d'Érick les fonctions de iarl ou comte du palais (1248). Cet emploi qui, dans l'origine, se bornait à un service intérieur, à la direction et à la surveillance de la maison du roi, avait acquis, à la longue, l'importance qu'avait eue sous les derniers mérovingiens la dignité de maire du palais. Le iarl Birger régnait véritablement sous le nom

d'Érick. Néanmoins, malgré son ambition, il n'osa pas prendre encore le titre de roi : deux fois même, il défendit Érick contre la révolte de deux seigneurs de la maison des Falkunges.

S'il se montrait patient, c'est qu'il comptait sur la mort prochaine d'Érick. Il semblait qu'alors la couronne ne pourrait lui échapper, et cependant les événements déjouèrent ses espérances.

Birger, pour s'assurer l'appui de l'Église, entreprit, dans l'année 1249, une sorte de croisade contre les Finnois qu'il voulait contraindre, par les armes, à embrasser la religion chrétienne. Durant cette expédition qui ne réussit pas, le roi Érick mourut (1251), et pour éviter tout interrègne, les Suédois appelèrent au trône Waldémar, jeune fils du iarl absent.

A son retour, Birger se rendit à l'assemblée du peuple, et demanda qui avait osé nommer un roi pendant son absence : « C'est moi, lui répondit fièrement un noble, et si « celui que nous avons élu ne te convient pas, nous sau- « rons bien en trouver un autre. » Le iarl garda quelques instants le silence, et reprit enfin : « Et qui donc choisi- « rez-vous? » — « Sous le manteau que je porte, repar- « tit le noble, on trouvera facilement un roi. »

Birger dut se résigner. Son fils Waldémar, âgé de neuf ans, fut couronné en 1251, et son père, investi de la régence, conserva, tant qu'il vécut, le plein exercice de l'autorité royale. Forcé de lutter contre les autres membres de la famille des Falkunges, après les avoir combattus avec vigueur sans pouvoir les réduire, il eut recours, pour se débarrasser d'eux, à un indigne stratagème. Sous le prétexte de leur offrir des conditions de paix, il attira dans son camp tous les chefs qui lui faisaient ombrage,

et là, sans respect pour la foi jurée, il les livra au fer du bourreau.

Sauf quelques actes semblables de cruauté, il faut reconnaître néanmoins que Birger gouverna avec sagesse. Malheureusement pour la Suède, et suivant d'ailleurs, en cela, la politique de tous les princes barbares, il divisa le territoire entre tous ses enfants, comme avaient fait chez les Francs les rois des deux premières races, puis il mourut en 1266. On lui doit la fondation de Stockholm, la capitale actuelle de la Suède, qui n'était, dans l'origine, qu'un petit fort construit à l'entrée du lac Mœlar, pour défendre la côte contre les excursions des pirates.

A la mort de son père, Waldémar, alors âgé de vingt-quatre ans, prit enfin possession de l'autorité royale. Tout semblait lui promettre un heureux règne. Il était jeune, parfaitement beau, et les ambitions des seigneurs comprimées ou satisfaites par l'habile administration de son père, laissaient espérer à la Suède quelques années de repos. La folle conduite de Waldémar et l'ardeur aveugle de ses passions hâtèrent le retour des troubles, et fournirent bientôt un prétexte aux menaçantes rivalités qu'avaient créées les partages du territoire entre les enfants de Birger.

L'épouse de Waldémar, Sophie, princesse de Danemarck, parut se complaire, de son côté, à attiser les ressentiments qui devaient éclater plus tard contre son mari. Cette femme, d'un caractère hautain et d'un esprit sarcastique, poursuivait sans cesse de ses épigrammes et de ses dédains les frères de Waldémar. Elle avait donné à Magnus, duc de Sudermanie, qui était maigre et brun, le surnom de *Chaudronnier*, et elle appelait Érick, autre frère du roi, *le Prince de rien*. Mais tandis

qu'on riait à la cour d'Upsal de ces imprudentes libertés d'esprit, Magnus étendait son influence et réunissait autour de lui une noblesse puissante et aguerrie ; Érick, de son côté, se retirait en Danemarck pour s'y ménager des appuis.

Un événement romanesque, qui rappelle plutôt les mœurs des cours débauchées de l'Italie que celles des durs Scandinaves, vint favoriser les projets ambitieux de Magnus. Justa, sœur de la reine Sophie, jeune princesse *belle comme un ange du ciel,* disent les chroniques, vint à la cour de Suède, et inspira à Waldémar une vive passion. Celui-ci sut aussi se faire aimer de la jeune fille, et bientôt la naissance d'un enfant rendit public l'adultère du prince.

De tous les rangs de la nation partit un immense cri de réprobation. Le clergé, la noblesse, le peuple, tous flétrirent à l'envi un si grand scandale ; pour se réhabiliter, le roi dégradé dut aller en pèlerinage à Rome, implorer l'absolution du pape. Durant son voyage, Magnus fut chargé de la régence ; il en profita pour usurper la couronne de son frère. Pendant ce temps, la reine Sophie s'était consolée en jouant aux échecs et en faisant des épigrammes. Waldémar, à son retour, obtint néanmoins de Magnus le gouvernement de la Gothie. Mais comme il essaya diverses fois, plus tard, de faire valoir ses droits au trône, Magnus le fit enfermer en 1288, dans la forteresse de Linkæping, où il mourut en 1302.

Magnus Ier, couronné en 1279, fut le premier qui prit, à son avénement, le titre de roi des Suédois et des Goths. On peut dire, d'ailleurs, que depuis le commencement du treizième siècle, les Goths ne for-

maient plus qu'un seul peuple avec les Suédois. Libre de ce côté, Magnus s'efforça, pendant tout son règne, de réprimer les empiètements de la noblesse. Il lui défendit de se présenter en armes aux assemblées générales dont le peuple avait été exclu, enfin il fit respecter les propriétés des paysans, les protégea contre les exactions des nobles, et reçut, pour prix de cette protection, le surnom de *Ladulas* (serrure des granges), titre bien honorable, dit une chronique suédoise, et que peu de princes ont mérité.

Malgré sa fermeté et son courage, Magnus ne fut point à l'abri des révoltes des Falkunges. Ceux-ci n'osant, néanmoins, attenter à la vie du roi lui-même, tuèrent Ingemar Nilsson, son favori, et quelques-uns parlaient de rétablir Waldémar. Magnus les calma d'abord par ses promesses et ses flatteries, puis les ayant conviés un jour à une fête, dans un de ses châteaux, il les fit arrêter dans la salle même où son favori avait été assassiné. Conduits de là à Stockholm, quatre d'entre eux furent décapités comme coupables de lèse-majesté. C'était un crime nouveau et que les lois suédoises n'avaient pas encore prévu. Ce fait indique, du reste, la force que prenait la royauté.

Les dernières années du règne de Magnus furent paisibles et signalées par la sagesse de son administration. Il donna de l'éclat aux fonctions intérieures de sa maison, surtout à la dignité de maréchal du palais, qui correspondait assez bien à celle de l'ancien iarl. Comprenant enfin toute l'importance de l'union de la Suède et du Danemarck pour le repos du nord, il prépara longtemps à l'avance le mariage de son fils Birger II avec une princesse danoise. La mort qui le surprit en

1290 ne lui laissa pas le temps de poursuivre lui-même l'exécution de ce projet.

CHAPITRE VII.

Birger II. — Régence du maréchal Torkel. — Guerre en Russie et en Finlande. — Lutte entre Birger et ses frères. — Mort de Torkel. — Birger dépossédé ressaisit la couronne. — Il se venge de ses frères. — Sa mort et celle de son fils. — Magnus II. — Blanche de Namur. — Troubles intérieurs. — Haquin.

(1290 à 1364)

Birger II n'avait que dix ans lorsque son père mourut. Selon les dernières volontés de Magnus, le maréchal Torkel fut chargé d'administrer le royaume durant la minorité du jeune prince. Fidèle aux traditions de la politique de son maître, il contint les prétentions de la noblesse. Pour tourner d'un autre côté l'activité inquiète et dangereuse de ce parti, il porta ses armes en Russie et en Finlande, et étendit jusqu'à Kexholm et Landserona les frontières du royaume. Au retour de cette brillante expédition, suivant le vœu le plus cher du dernier roi, il conclut, en 1298, le mariage de Birger avec une princesse danoise, et après les avoir fait couronner en 1302, il se démit de ses fonctions de régent.

Durant quelques années encore, Birger n'en continua pas moins de suivre les conseils du maréchal. Il avait d'autant plus besoin de sa vieille expérience, qu'il se trouvait en présence de tous les dangers qui avaient entraîné naguère la ruine de Waldémar son oncle. En effet, bien que suffisamment averti par les exemples du passé, Magnus

avait voulu créer, en faveur de ses plus jeunes fils, de grands apanages; et tout en laissant la couronne de Suède à Birger, son aîné, il avait légué, par testament, à chacun de ses deux cadets, Waldémar et Érick, une province du royaume.

Ce partage enfanta bientôt des discordes. Les deux frères, maîtres de leurs provinces, portèrent leurs vues ambitieuses jusqu'au trône. Le principal obstacle au succès de leur entreprise, c'était la fermeté de Torkel et son dévoûment au roi. Cependant, en 1304, la discorde éclata entre les trois frères. Soutenus par le roi de Norwége, Waldémar et Érick déclarèrent la guerre à Birger. Mais après plusieurs engagements sans importance, ils furent contraints de signer un accord avec le roi de Suède. Convaincus que leurs tentatives échoueraient, tant que la prudence et la fermeté de Torkel veilleraient à la garde du trône, tous les efforts et toute l'adresse des jeunes princes se liguèrent, dès lors, pour la ruine du maréchal. Les ennemis de ce dernier étaient nombreux; il avait encouru la haine de la noblesse et du haut clergé, en leur imposant une part des charges publiques, et si l'appui du roi venait à lui manquer, sa chute était certaine.

Les deux princes offrirent donc leur soumission à Birger, à la condition que Torkel serait sacrifié, et Birger, cruel autant que lâche, ne recula pas devant un crime odieux. Le 6 février 1306, le maréchal Torkel, l'ancien régent du royaume, le vainqueur des Russes et des Finlandais, périssait sur l'échafaud dressé de la main de son souverain, mais le châtiment de cette iniquité ne se fit pas attendre. Huit mois après, le roi de Suède, surpris dans le château de Hatuna, avec sa femme et ses enfants, tombait au pouvoir de ses ennemis, et le prince royal Magnus, sauvé par

un serviteur fidèle, échappait seul à ce désastre de sa famille.

L'intervention du roi de Danemarck, Érick Menwed, en faveur du roi de Suède, son beau-frère, fit rendre Birger à la liberté, en 1308. Impatient de se venger, il courut en Danemarck pour y lever une armée. Après des alternatives diverses de revers et de succès, les trois frères conclurent, en 1310, un traité qui restituait à Birger la plus grande partie de ses États.

La tranquillité rétablie ne fut pas troublée pendant quelques années. Mais Birger nourrissait toujours les plus terribles ressentiments, et sa vengeance, non satisfaite, réservait à ses deux frères un affreux supplice. Comme il se trouvait au château de Linkæping, il invita le duc Waldémar à le venir visiter : celui-ci fut reçu avec de telles démonstrations de cordialité et d'affection, qu'il persuada au duc Érick de le suivre à la cour. Arrivé dans la ville, Érick se sépara de son escorte et pénétra seul dans le château. Birger, qui tenait enfin sa proie, leva alors le masque, et se livrant aux transports d'une joie sauvage : « Je suis donc maître de la Suède, s'écriait-il, personne ne « me disputera désormais la couronne. » Pendant ce temps, les deux frères, saisis et garrotés, étaient ensevelis dans un profond cachot.

Alors commença pour ces malheureux le plus terrible supplice. Lorsque les portes de la prison furent fermées, Birger en jeta lui-même les clefs à la mer, laissant entendre ainsi que ces portes ne s'ouvriraient plus, et quelle mort affreuse il réservait à ses frères. Le plus grand poëte de l'Italie a peint les tortures d'un père qui, enfermé avec sa famille dans la tour de Pise, voit mourir de faim tous ses enfants, et finit par succomber

lui-même aux tourments qu'il endure. Le supplice des frères de Birger rappelle celui du comte Ugolin. Affaibli par une blessure qu'il avait reçue en se défendant, Érick mourut au bout de trois jours; mais Waldémar résista pendant onze jours à toutes les horreurs de la faim, sans que le cœur de Birger s'en émût, sans que les cris de douleur de la victime eussent un instant touché l'âme de son bourreau (1317).

Cet attentat, loin d'affermir la couronne sur la tête de Birger II, ne fit que hâter sa chute. La ville de Stockholm ferma ses portes au roi de Suède, et les habitants indignés poussèrent avec vigueur le siége du château de Linkæping qui fut pris et rasé. Birger, toutefois, parvint à se sauver; mais afin de donner, en quelque sorte, plus d'éclat à sa cruauté, les habitants de Stockholm exposèrent publiquement les restes décharnés d'Érick et de Waldémar.

Repoussé bientôt par son peuple tout entier, Birger se vit forcé de chercher un refuge dans l'île de Gothland, d'où il passa en Danemarck. Son fils, n'ayant pu le suivre, fut fait prisonnier dans la faible place de Stelbourg, condamné après un jugement solennel et exécuté à Stockholm, en 1321. Birger en mourut, dit-on, de douleur.

Ce tragique dénouement de la guerre civile laissa le trône encore une fois vacant. Une assemblée générale composée de la noblesse, du clergé, des députés des villes et de quatre paysans par district, fut convoquée à Upsal, et le maréchal Mats, de la famille des Ketillmunds, s'y présenta, tenant dans ses bras le jeune Magnus, fils du malheureux Érick et neveu de Birger II. Ce prince, âgé seulement de cinq ans, et le dernier rejeton de la dynastie des Falkunges, fut proclamé roi aux cris de toute

l'assemblée. Pour bienvenue, il apportait à la Suède la couronne de la Norwége qui lui fut transmise à la mort de Hakan VII, père de sa mère. On vit alors deux régents gouvernant pour le même roi : l'un en Suède, l'autre en Norwége. Mats fut investi de la régence de la Suède (1321.)

Avant de se séparer, les principaux membres de la noblesse et du clergé jurèrent de porter secours et assistance au régent quel qu'il fût, de maintenir les anciennes coutumes et de n'augmenter les impôts qu'autant qu'ils seraient votés par le peuple. Ce fut comme une confédération des grands seigneurs de la Suède, souvent renouvelée depuis, et qui servit de modèle à la célèbre union de Calmar.

Magnus II, déclaré majeur à dix-huit ans (1333), prit, en montant sur le trône, le titre de roi de Suède, de Norwége et de Scanie. Cette dernière province, la plus méridionale de la péninsule scandinave, avait appartenu au Danemarck jusqu'au règne de Magnus II. Pendant la minorité de ce prince, elle se donna ou plutôt elle se vendit à la Suède, dont les limites furent dès lors à peu près les mêmes que celles d'aujourd'hui.

Le maréchal Mats Ketillmundson, dont la régence n'avait été troublée par aucune guerre intérieure, mourut en 1336, après avoir présidé au couronnement de son pupille et de Blanche, comtesse de Namur, son épouse.

La tranquillité se maintint encore durant les premières années du règne de Magnus II; mais ce repos, après tant de luttes intestines, n'était qu'un repos dans l'anarchie. Bien des causes présageaient de nouveaux troubles pour l'avenir. La noblesse, que nous avons vue tout à l'heure animée d'un si généreux amour du bien public, prétendait

néanmoins ne renoncer à aucune de ses anciennes exigences, et Magnus manquait de la dignité de caractère et de la ferme raison nécessaires pour la contenir. De son côté, la comtesse Blanche de Namur, reine de Suède, était peu faite pour attirer autour du trône la considération et les respects du peuple. Avide de plaisirs, dévorée d'ambition, ses fougueuses passions pouvaient l'entraîner à tous les crimes. De plus, le trésor était épuisé et la charge des impôts si écrasante, que des paysans, plutôt que de les payer, abandonnèrent à l'État les terres qu'ils cultivaient.

Les honteux désordres de la vie de Magnus, le luxe de sa cour qui semblait une insulte à la misère de la nation, et plus que tout le reste, ses ignobles prodigalités en faveur de Bengt, son favori, aigrissaient encore le ressentiment public. Dans le même temps, une de ses armées fut battue par les Russes. Enfin, la peste noire, ce terrible fléau, qui, vers le milieu du quatorzième siècle, ravagea l'Europe entière, vint fondre sur la Suède et décimer ses habitants. L'indignation éclata alors contre le roi qu'on regardait comme l'auteur de tous ces maux. La guerre civile remit le pays en feu, et pour que rien ne manquât au caractère odieux de cette guerre, les fils mêmes de Magnus furent les instruments dont on se servit pour précipiter la chute de leur père.

En 1350 le sénat de Suède exigea que Magnus, déclaré incapable de régner, cédât sa couronne à Érick, son fils aîné, et bientôt cet exemple fut suivi par la Norwége qui proclama roi Hakan, second fils de Magnus. Celui-ci, déjà assez retenu par les affaires de Suède, accepta la décision du sénat de Norwége, mais il recourut aux armes pour combattre l'usurpation de son fils Érick. Secondé par

le roi de Danemarck, il parvint, en 1357, à imposer à son fils un traité par lequel, tout en reprenant le titre de roi de Suède, il s'engageait à chasser Bengt son favori, et cédait à Érick la province de Scanie. Mais le peuple resté fidèle à ses affections pour ce jeune prince, lui eut bientôt, sans doute, rendu la couronne, s'il n'était mort subitement en 1359, frappé, selon les uns, par la peste noire, et suivant une autre opinion, empoisonné par sa propre mère, la reine Blanche de Namur.

Débarrassé de la dangereuse rivalité de son fils, et croyant son autorité raffermie, Magnus rappela son favori Bengt et se livra sans mesure à tous les honteux excès qui ont souillé sa vie. Pour mettre le comble aux lâchetés de son règne, il abandonna au roi de Danemarck, Waldémar, les titres qui assuraient à la Suède la possession de la Scanie. Le mépris public pour sa personne éclata alors avec tant de violence, que lorsqu'il se montrait, les enfants eux-mêmes lui jetaient de la boue au visage, en le poursuivant de leurs injures.

Un pouvoir aussi compromis était condamné à mourir, et les Suédois se décidèrent à offrir à Hakan, roi de Norwége, la couronne de son père. Hakan accepta cette offre, entra en Suède, fit Magnus prisonnier et s'empara du trône (1361).

La cause de Magnus semblait décidément perdue, lorsqu'un dissentiment entre la noblesse suédoise et le jeune prince, amena la réconciliation de Hakan et de son père. Ce dissentiment éclata à l'occasion du mariage de Hakan avec Marguerite, fille du roi de Danemarck, Waldémar, odieux à tant de titres à la Suède. Magnus avait toujours trouvé chez ce dernier un appui intéressé, et ses conseils contribuèrent sans doute à déterminer le choix

de son fils. Le mariage fut célébré avec éclat à Copenhague, le 6 avril 1363, mais bientôt les fêtes furent troublées par un événement tragique dont on a accusé l'ambition de Waldémar. A l'un des repas de la cour, Magnus et la reine Blanche, sa femme, burent d'un vin que leur avait versé le roi de Danemarck : Blanche, quelques heures après, mourait empoisonnée; Magnus, de son côté, n'échappait qu'à grand'peine à la mort. On ajoute que, par une fatale méprise, Christophe, fils de Waldémar, fut également victime du crime de son père, et qu'il mourut empoisonné.

Pendant que cette triste union se consommait en Danemarck, la noblesse suédoise, réunie dans l'île de Gothland, proclamait la déchéance de Magnus et appelait au trône Albert, fils du duc de Meklembourg, et petit-fils de la princesse Euphémie, sœur de Magnus (1364).

CHAPITRE VIII.

Règne d'Albert. — Bataille de Linkæping. — Mort de Magnus, de Waldémar, de Hakan et de Olof son fils. — Bataille de Folkæping. — Retraite et mort d'Albert. — Règne de Marguerite Waldémar. — Union de Calmar.

(1364 à 1412)

En acceptant la couronne, le nouveau roi de Suède acceptait aussi la guerre avec tous les princes qui avaient intérêt à le renverser. D'abord la fortune sembla vouloir favoriser sa cause. Vainqueur de Magnus et de Hakan à la bataille de Linkæping, il vit mourir successivement, quelques années après, Magnus, Waldémar, Hakan, et

le jeune fils de ce dernier, Olof, qui emportait dans la tombe une double couronne : celle de Norwége qu'il tenait de son père, celle de Danemarck que lui avait transmise son grand-père.

Il restait, néanmoins, à Albert un ennemi actif et puissant : c'était la veuve de Hakan, Marguerite de Danemarck, seule héritière des trois princes si subitement frappés par la mort. Déjà souveraine de la Norwége et du Danemarck, son ambition nourrissait le désir de réunir sous sa main les trois grands États de la Péninsule scandinave. Nulle ne convenait mieux qu'elle à cette noble entreprise. Douée de toutes les qualités qui font les grandes reines, d'une prudence consommée, d'une fermeté inébranlable, et pénétrée, par-dessus tout, du vif sentiment de la grandeur de ses devoirs, elle ne négligea rien pour mener à bonne fin les desseins qu'elle méditait. L'impopularité d'Albert en Suède venait d'ailleurs en aide à son ambition. L'avarice de ce prince, ses préférences pour les étrangers qui avaient suivi sa fortune, irritaient la noblesse suédoise, et lorsqu'il voulut faire rentrer dans le domaine royal des biens dont il avait abandonné les revenus aux nobles comme une garantie de son administration, le mécontentement éclata par une révolte, et par l'offre de la couronne de Suède à la reine Marguerite. La fille de Waldémar feignit de résister d'abord à cette offre séduisante ; mais sur les instances de la noblesse elle se rendit enfin, et la guerre embrasa de nouveau toute la péninsule.

Cette fois, la victoire favorisa les drapeaux réunis de la Norwége et du Danemarck. Albert et son fils furent complétement défaits en 1389, à la bataille de Linkæping, et demeurèrent prisonniers de Marguerite, avec la plus grande partie de la noblesse allemande qui combat-

tait dans les rangs de leur armée. La lutte, toutefois, continua quelques années encore contre les partisans d'Albert. En 1395 seulement, un traité rendit la paix à la Suède dévastée par les soldats mercenaires et par les bandes allemandes. Ce traité, conclu à la suite des conférences de Laholm, réunit les trois couronnes du nord sur la tête de Marguerite. Albert renonça à tous ses droits sur la Suède, et racheta, au prix d'une rançon de 60,000 écus, sa liberté et celle de son fils. Après une existence si troublée, ce prince termina sa vie dans une obscurité telle, qu'on ignore même l'époque de sa mort.

Le règne de Marguerite donna quelques années de repos à la Suède, soit que la noblesse elle-même fût fatiguée de tant d'agitations, soit qu'elle subît l'ascendant du génie de la princesse danoise. Pour consolider dans l'avenir l'union des trois couronnes du nord, Marguerite assembla en 1397 une diète générale à Calmar, et y fit jurer par les députés des trois nations la fédération perpétuelle du Danemarck, de la Norwége et de la Suède. Quelques clauses principales furent données pour bases à ce grand acte : le maintien de la succession élective, le séjour alternatif du souverain dans chaque pays, et l'observation des lois particulières à chacun des trois royaumes. Il fut convenu, en outre, qu'aucune guerre ne pourrait être entreprise que de l'accord des États réunis.

Avant cette solennelle proclamation si célèbre dans l'histoire sous le nom d'*Union de Calmar,* Marguerite avait présenté aux États comme son successeur au trône le duc de Poméranie, son neveu. Ce jeune prince fut couronné et investi de tous les droits à la survivance de sa tante.

Marguerite Waldémar gouverna jusqu'en 1412 les trois

royaumes réunis par ses armes et par sa politique. Occupée surtout à consolider son pouvoir, et satisfaite des limites de son empire, elle se borna à recouvrer l'île de Gothland sur les chevaliers allemands qui l'occupaient. Néanmoins, sa mort, arrivée le 27 novembre 1412, et hâtée, dit-on, par la douleur que lui causa le supplice d'Abraham Braderson, son favori, rouvrit bientôt la carrière à toutes les ambitions qu'elle avait comprimées, à tous les troubles qu'elle avait contenus de sa puissante main. Pendant plus de deux siècles, la Suède va se débattre encore dans les horreurs de la guerre civile, et ce ne sera que sous le règne de Gustave Wasa, qu'elle ressaisira enfin sa nationalité et son indépendance.

CHAPITRE IX.

Érick de Poméranie. — Juste Érickson. — Engilbert. — Charles Bonde.

(1412 à 1441)

Érick de Poméranie oublia vite les leçons et les exemples de son illustre tante. Dès le commencement de son règne, il poursuivit contre les ducs de Holstein une guerre sans profit qui coûta des sommes énormes au pays ; bientôt son luxe et ses prodigalités vinrent aggraver encore la charge des impôts. Réservant toutes ses faveurs à ses sujets danois, ne confiant qu'à eux seuls toutes les hautes dignités de l'État, il serait ainsi parvenu à rétablir la domination indirecte du Danemarck sur la Suède, si on lui en avait laissé le temps. En vain la reine Philippine,

sa femme, fille du roi d'Angleterre Henri V, essayait-elle de le retenir sur la pente dangereuse où il se laissait entraîner. Livré aux plaisirs et à la dissipation, Érick n'écoutait que ses caprices, et pour donner libre carrière à ses fantaisies, il fit enlever de la Suède les chartes et statuts qui garantissaient les droits de la nation.

L'oppression cruelle d'un officier royal, Juste Érickson, chef danois qui commandait le château de Westeraas dans la Dalécarlie, détermina enfin un soulèvement. Des exactions impitoyables, des cruautés inouïes avaient fait d'Érickson l'effroi de la contrée soumise à sa tyrannie. Pour arracher l'argent des paysans, il les faisait suspendre au dessus du feu de leurs cheminées, tandis que les femmes, attachées à des charrettes, étaient ignominieusement traînées par tout le pays. Tant d'excès provoquèrent l'indignation des Dalécarliens. Ils signifièrent à Juste Érickson qu'il n'eût plus à sortir seul, parce qu'ils avaient résolu de le tuer, et en même temps, Engilbert, l'un d'entre eux, se chargea de porter au roi Érick, en Danemarck, une plainte signée par les principaux habitants de la Dalécarlie (1433).

Engilbert partit, en effet, pour Copenhague, et présenta au roi les griefs de sa province. Érick l'accueillit d'abord favorablement, et fit renvoyer la plainte au sénat de Stockholm, afin qu'il l'examinât. Le sénat déclara que la plainte était fondée, mais Érick, ne tenant aucun compte de cette décision, conserva leurs emplois à Juste Érickson et à tous les autres officiers complices de ses crimes. Néanmoins, la fermeté et le dévoûment d'Engilbert ne se découragèrent pas; bientôt il se rendit de nouveau à la cour de Danemarck. Il exposa, cette fois, avec une telle énergie, les souffrances et les plaintes de ses

compatriotes, que le roi importuné lui défendit de reparaître en sa présence. « Je reviendrai pourtant encore une fois, » répondit fièrement Engilbert, et il regagna la Dalécarlie, pour préparer l'insurrection.

A sa voix, les paysans courent aux armes, ils chassent les officiers danois de la Suède, emportent d'assaut le château de Westeraas, proclament la déchéance d'Érick, et après une victorieuse campagne de cinq mois, ils rentrent vengés dans leurs foyers (1434). Dans ce moment, Engilbert était maître de la Suède : porté par l'amour et l'enthousiasme du peuple, il fut, d'un avis unanime, nommé administrateur du royaume, fonction nouvelle dont les pouvoirs égalaient ceux de la royauté.

La noblesse, toutefois, ne vit pas, sans inquiétude, l'élévation d'un homme sorti des rangs du peuple, et qui devait sa brillante fortune à l'appui du peuple. Elle combattit sourdement l'autorité de l'administrateur, et proposa bientôt le rétablissement de la royauté d'Érick. Engilbert, en faisant un appel à ses fidèles Dalécarliens, aurait pu s'opposer à cette restauration ; mais, pour éviter à sa patrie une lutte sanglante, il se résigna sans peine à abandonner le pouvoir. En reprenant la couronne, Érick jura de respecter les institutions de la Suède, et nomma, pour administrer le royaume, Charles Bonde, membre influent de l'aristocratie, et Christer Wasa, grand échanson.

Ce n'étaient là que des concessions imposées par les circonstances. Dès qu'il se crut assez fort pour se jouer de son serment, Érick, fidèle à son ancienne politique, souleva contre lui les mécontentements de la noblesse, puis il se réfugia en Danemarck, ravageant, en pirate, les côtes de la Suède. La révolte fut alors générale. Charles

Bonde, à la tête de la noblesse, Engilbert, à la tête des paysans, assiégent Stockholm et s'en emparent. Maîtres de la Suède, les deux chefs de l'insurrection administrèrent en commun, jusqu'au moment où les méfiances de la noblesse, jalouse de l'ascendant d'Engilbert, rompirent cette union par un crime. Engilbert, après une expédition faite pour soumettre quelques châteaux, regagnait Stockholm, lorsqu'un seigneur qui l'accompagnait le tua lâchement d'un coup de hache qui lui fendit la tête. L'impunité de l'assassin entache à jamais la mémoire de Charles Bonde d'une part dans cet odieux attentat.

Le peuple pleura longtemps le plus zélé de ses défenseurs. Engilbert fut révéré comme un martyr de la liberté, et le nom de cet homme héroïque est, encore aujourd'hui, prononcé avec respect dans toute la Suède.

Pendant ce temps, Érick se faisait chasser par les Danois. Forcé de renoncer à la couronne, et n'ayant plus d'asile dans aucun de ses anciens États, il se réfugia dans l'île de Gothland, avec ses trésors et ses maîtresses. Là, il oublia, dans les excès de la débauche, les soucis de son règne, et quand l'or lui manqua, il équipa des barques de pirate et pilla les côtes de la Suède. Plusieurs fois, on tenta de lui enlever l'île de Gothland, mais son indolent successeur, Christophe de Bavière, répondait aux plaintes qu'on lui adressait : « Il faut bien que mon oncle ait de quoi vivre. » Et Érick se maintint encore ainsi quelques années dans son île.

CHAPITRE X.

Christophe de Bavière. — Charles VIII. — Guerre avec le Danemarck. — Joens Oxenstiern, archevêque d'Upsal. — Christian de Danemarck réunit les trois couronnes. — Kett Wasa. — Mort de Charles VIII.

(1441 à 1470)

Le grand maréchal Charles Bonde aspirait ardemment à la couronne, mais redoutant l'opposition des puissantes maisons d'Oxenstiern et de Wasa, il n'avait pas encore osé mettre la main sur la succession d'Érick : ce fut lui surtout qui appuya l'élection de Christophe de Bavière. Ce prince fut couronné à Calmar, en 1441, et proclamé roi de Suède, de Norwége et de Danemarck; mais à sa mort, en 1448, Charles Bonde crut que le moment était venu de jeter le masque, et fit valoir nettement ses prétentions au trône. Malgré les menaces des Oxenstiern, il réunit presque toutes les voix de l'assemblée convoquée pour l'élection; les Oxenstiern eux-mêmes, après quelques jours d'hésitation, suivirent l'exemple de Bengt, leur parent, archevêque d'Upsal, qui posa de sa main la couronne sur le front de la reine, épouse de Charles VIII.

Celui-ci, après bien des manœuvres et des intrigues, était parvenu au but que son ambition poursuivait, depuis bien des années, avec une persistance habile autant qu'inébranlable. Mais la gloire du roi Charles VIII resta fort au-dessous de la renommée du grand maréchal Charles Bonde. En arrivant au trône, il sembla perdre les qualités qui l'y avaient élevé, et son administration maladroite, imprudente, irrésolue, trompa l'attente générale.

Voulant signaler son avénement par une expédition

éclatante, Charles VIII se résolut à chasser Érick de l'île de Gothland. L'ancien roi fut, en effet, expulsé; mais Magnus Tyren, qui avait la direction de cette entreprise, trahit indignement la confiance du roi, en livrant l'île de Gothland et la flotte suédoise aux Danois. Ce fut le commencement d'une guerre nouvelle avec le Danemarck, guerre qui se compliqua bientôt d'une rivalité d'ambition qui nous oblige à dire quelques mots de la situation du gouvernement danois, au moment de l'élection de Charles VIII.

A la mort de Christophe de Bavière qui, d'après le traité de Calmar, avait porté la triple couronne des États scandinaves, l'assemblée suédoise avait violé la principale clause de ce traité, en déclarant que la couronne de Suède serait désormais indépendante et distincte de celle de Danemarck. Elle fut poussée à cette résolution par l'expérience qu'elle venait de faire. Cette expérience avait prouvé à la Suède, que, malgré une égalité apparente, l'union de Calmar conclue sur la demande d'une princesse danoise, et dans l'intérêt d'une dynastie danoise, avait tourné tout entière au profit de l'influence et de la suprématie du Danemarck. Après l'élection de Charles VIII, les Danois, de leur côté, avaient porté au trône Christian d'Oldenbourg, descendant du roi Érick V, et chef de la maison d'Oldenbourg. La Norwége seule s'était abstenue de disposer de sa couronne, et les deux princes Charles VIII et Christian prétendaient chacun la réunir à celle qu'ils portaient déjà. Charles l'emporta et se fit proclamer à Drontheim; c'était plus qu'il n'en fallait pour que la guerre éclatât entre les deux souverains. Charles, en effet, voulait toujours recouvrer l'île de Gothland, qu'il avait perdue par la trahison de Magnus : Christian, de son côté,

entendait ne pas la rendre, et de plus, il ne désespérait pas d'imposer de nouveau l'union de Calmar à la Suède, en s'emparant de la couronne de Charles VIII.

Ce prince, dont la cause était nationale, réunit en 1452 une armée de soixante-dix mille hommes. Une artillerie de campagne, composée de vingt canons montés sur des traîneaux, et les premiers que l'on vit en Suède, appuyait ces forces considérables pour le pays et pour l'époque. Malgré ces ressources et le dévouement du peuple, Charles VIII, mal secondé par la noblesse suédoise, fut battu et forcé de s'enfuir à Stockholm, tandis que Christian envahissait la Suède. Dans cette circonstance critique, le pays dut son salut au courage et à l'habileté du général Thord Bonde, qui parvint à repousser Christian. Mais la confiance dans la personne du roi était perdue, et bientôt l'on eut à déplorer des troubles graves, excités encore par les désastres de la famine et de la peste réunis.

Charles VIII, dont on ne peut méconnaître, malgré tous ses revers, les vues patriotiques et les nobles intentions, résolut de relever, par une entreprise populaire, sa fortune ébranlée. Une nouvelle expédition fut décidée pour reprendre l'île d'Œland, voisine de celle de Gothland, dont le Danemarck venait encore de s'emparer ; mais ce projet, qui devait rencontrer l'assentiment de la nation, fut au contraire la cause de la chute de Charles VIII. Afin de pourvoir aux frais qu'exigeait l'équipement de la flotte destinée à reprendre l'île d'Œland, Charles réclama, pour les faire rentrer dans le domaine royal, les biens que le clergé possédait sans aucun titre de propriété, et souleva contre lui, par cette prétention, tous les hauts dignitaires de l'Église.

L'un d'eux, et le plus élevé par le rang, Joens Oxens-

tiern, archevêque d'Upsal, osa faire afficher à la porte de son église un manifeste dans lequel il déclarait renoncer à son allégeance envers le roi, motivant sa révolte sur ce que Charles était un prince hérétique, avide, incapable, et surchargeant le peuple d'impôts intolérables. Joignant alors l'action à la parole, le fier archevêque déposa sur l'autel, en présence de la foule assemblée, sa crosse, sa mitre d'or et sa soutane ; puis revêtant la cuirasse et ceignant l'épée, il proclama qu'il n'était plus prêtre, mais soldat. Il se mit aussitôt à la poursuite du roi, et guidant lui-même les partisans nombreux qu'il avait réunis, il força Charles de s'enfermer dans Stockholm, où le souverain se vit bientôt assiégé par les troupes de l'archevêque. Le siége ne dura qu'un mois. Au bout de ce temps, la ville capitulait, et l'infortuné monarque, délaissé de tous les partis, s'enfuit précipitamment à Dantzick (1457).

Le roi de Danemarck, Christian, profita de cette nouvelle révolution. Lorsqu'il arriva devant Stockholm avec la flotte qui devait seconder l'archevêque d'Upsal, le pays était déjà soumis, et Christian n'eut qu'à prendre la couronne qu'aucun compétiteur ne lui disputait. Mais après quelques années d'un règne assez paisible, Christian eut aussi besoin d'argent pour payer le Holstein, qu'il venait d'acheter aux comtes de Schaumbourg. Les impôts furent en conséquence augmentés, et des plaintes s'élevèrent de toutes parts contre le prince auquel les Suédois donnèrent alors le surnom de *poche sans fond*. Christian croyait que, par la rigueur, il imposerait silence à ces plaintes, et d'odieux châtiments frappèrent plusieurs citoyens justement estimés, sous le prétexte qu'ils étaient les partisans du roi déchu (1463). Le souverain, dans sa colère, n'épargna pas non plus le clergé ; mais en s'attaquant à

ce corps puissant, il devait succomber comme avait fait son prédécesseur.

Durant une expédition qu'il tenta contre la Russie, il avait chargé l'archevêque d'Upsal de surveiller la rentrée des impôts. C'était une tâche difficile et périlleuse, et Christian espérait peut-être compromettre par là le crédit menaçant de l'archevêque. Celui-ci, au lieu de contraindre par la force les paysans qui refusaient de payer, leur remit, de sa pleine autorité, les impôts extraordinaires qu'il était chargé de percevoir. A son retour, Christian blâma vivement sa conduite, l'accusa d'avoir encouragé la résistance des paysans, puis jugeant qu'il était peu prudent pour lui de rester en Suède, il s'empara de la personne de l'archevêque, et partit pour le Danemarck, emmenant son prisonnier (1464).

L'évêque de Linkæping, Kett Wasa, donna aussitôt le signal de la révolte, se mit à la tête des paysans, et déclara Christian déchu du trône. Celui-ci, de son côté, ne perdit pas de temps et rentra en Suède; mais harcelé et battu dans plusieurs rencontres, il fut obligé de s'enfuir à Stockholm, et de là dans le Danemarck.

Fiers de leur succès, les paysans rappelèrent Charles VIII qui n'avait pas cessé d'être populaire dans les campagnes, et qui revint sans hésiter à Stockholm. Christian reconnaissant alors la faute qu'il avait faite, en mettant la main sur l'archevêque d'Upsal, se hâta de rendre ce prélat à la liberté. Oxenstiern, dont le dévouement au roi qui l'avait retenu captif ne s'explique que par la haine aveugle qu'il portait à Charles VIII, rentra en Suède pour recommencer la lutte avec ce dernier prince. Il leva un corps de troupes, attaqua résolument le roi, et l'obligea de nouveau à renoncer au trône (1465).

Les affaires du roi Christian semblaient rétablies, quand un parti national se leva en faveur de Charles VIII. Les chefs de la nouvelle insurrection étaient Nils Sture, Érick Anelson et Stenon Sture. Grâce à leurs efforts, Christian fut repoussé, Charles VIII remonta sur le trône, et l'archevêque Oxenstiern, obligé d'abandonner la fortune du roi de Danemarck, alla mourir dans l'île d'Arro, après s'être fait absoudre par le pape de son mépris pour les lois de l'Église, qui lui défendaient de porter les armes. Peu après, en 1470, Charles VIII terminait aussi à Stockholm l'une des vies les plus agitées dont l'histoire nous offre le spectacle. Par une singularité fort rare en ces temps de troubles, et qu'il faut remarquer surtout après un règne si longtemps traversé par un sort contraire, Charles mourut paisiblement entre les bras de Sténon Sture, son ami.

Celui-ci fut aussitôt nommé administrateur du royaume par la bourgeoisie de Stockholm et par les paysans de la Dalécarlie. Un an plus tard, et lorsque son appui lui était déjà inutile, le sénat confirma Sténon Sture dans cette haute fonction, qu'il eut pu échanger peut-être contre la royauté de la Suède. Mais il savait qu'il s'aliénerait ainsi l'amitié des paysans dont l'influence grandissait chaque jour, et fidèle aux conseils de Charles VIII mourant, il ne prétendit jamais au titre de roi.

Pendant cinquante ans, de 1470 à 1520, la Suède sera maintenant gouvernée par des administrateurs. Cette période de temps, malgré de fréquentes agitations, n'en est pas moins l'une des plus heureuses de l'histoire de ce pays.

CHAPITRE XI.

La Suède gouvernée par des administrateurs. — Sténon Sture. — Nils Sture. — Continuation de la lutte avec le Danemarck. — Bataille de Yerfue. — Paix qui s'ensuit. — Fondation de l'Université d'Upsal. — Jean réunit les trois couronnes. — Swante Sture.

(1470 à 1513)

Bien qu'élevé au rang qu'il occupait par le vœu de la nation entière, Sténon Sture eut encore à repousser les prétentions du roi de Danemarck, Christian Ier. Ce prince, maître de la province de l'Upland, sauf Stockholm qui était devenue la capitale de la Suède, avait assis son camp sur le mont Brunke, et l'avait fortifié du côté de la ville par des remparts en bois garnis de quelques pièces d'artillerie. De ses trois corps d'armée l'un était placé au mont Brunke; l'autre, au bas de la montagne, s'appuyait au couvent de Saint-Claire; le troisième adossé à la mer, était soutenu par la flotte danoise. Pour réunir cette dernière division au reste de l'armée, un pont avait été jeté sur un bras de mer qui l'en séparait.

Devant ces préparatifs de résistance, Sténon Sture n'était pas resté inactif. Pendant que Nils Sture, son ami, réunissait et armait les paysans de la Dalécarlie, lui-même levait des troupes en Ostrogothie, et arrivait, le 13 octobre 1471, en face des tentes de Christian Ier. Après avoir passé la nuit en prières avec son armée, le chef suédois, dès que le jour parut, fit retentir l'hymne de saint Georges, et à ce chant de guerre, il engagea la bataille.

Après un combat acharné, la victoire, quelque temps

douteuse, se déclara pour les Suédois. Le pont qui reliait les divisions danoises se rompit au milieu de l'action, et entraîna la perte complète de l'armée de Christian. Ce prince lui-même put à peine regagner sa flotte, abandonnant l'étendard royal qui fut retrouvé enseveli sous les cadavres (14 octobre 1471).

La victoire décisive de Yerfue eut sanctionné, s'il en avait été besoin, l'élection déjà si populaire de Sténon Sture. Quant au roi de Danemarck, Christian, il vécut encore jusqu'en 1481 ; mais convaincu de l'inutilité de ses efforts, il ne tenta plus de nouvelles expéditions contre la Suède.

Grâce à la sage administration de Sténon, les dix années qui suivirent la bataille de Yerfue furent pour la Suède un temps de repos et de bonheur. L'administrateur du royaume diminua les impôts, protégea les intérêts des paysans, répartit avec équité les fonctions publiques occupées presque exclusivement jusqu'alors par des Allemands et des Danois; et pour qu'aucune gloire ne lui manquât, il mit tous ses soins à répandre dans la Suède le goût des lettres et de l'instruction.

Sténon a doté sa patrie de l'université d'Upsal, l'une des plus justement célèbres de l'Europe. Déjà dès 1138 l'on avait appelé d'Italie un professeur renommé pour enseigner à Upsal les études privilégiées, *studia privilegiata;* mais en 1477 Sténon obtint de la cour de Rome la *licence* ou faculté d'établir un *studium generale,* c'est-à-dire une école universelle où devaient s'enseigner la théologie, le droit canon et civil, la médecine et la philosophie, avec pouvoir de conférer les grades et dignités universitaires. Des privilèges aussi étendus que ceux dont jouissait l'université de Paris, furent accordés à l'univer-

sité d'Upsal, et l'archevêque de cette ville en fut nommé le chancelier.

A la mort de Christian Ier, survenue en 1481, Jean, son fils, lui avait succédé au trône de Danemarck, et deux ans après, en 1483, il obtenait le renouvellement de l'union de Calmar qui lui assurait les trois couronnes de Suède, de Danemarck et de Norwége. Il s'engagea, par des promesses solennelles, à respecter les priviléges et les droits de la nationalité suédoise, à payer les dettes de Christian, son père, etc.; mais soit qu'il se fiât peu à de pareils engagements, soit qu'il se résignât difficilement à abandonner le pouvoir qu'il avait glorieusement exercé, Sténon Sture, appuyé par les Dalécarliens, retarda, autant qu'il le put, par des obstacles et des ajournements, l'installation du nouveau roi.

Il atteignit ainsi l'année 1495. A cette époque, forcé de repousser les Russes qui attaquaient la Finlande, Sténon Sture perdit la plus grande partie de son armée dans les fatigues d'une campagne d'hiver. Lorsqu'il fut rappelé en Suède par la situation des affaires, il laissa en Finlande Swante Sture, fils de Nils Sture, son ancien ami; mais il ne put envoyer à propos à celui-ci les renforts qu'il lui avait promis, et Swante attribuant cette conduite à la malveillance, accusa Sténon devant la noblesse suédoise d'avoir abandonné la Finlande aux ravages des Russes, d'avoir livré la Suède au pouvoir des paysans, d'ajourner enfin, sans motifs, l'avénement du roi Jean.

Sténon essaya vainement de se défendre en rappelant ses brillants services. L'assemblée prévenue ne l'écouta point, et l'administrateur, recourant alors à la force, marcha sur Stockholm avec une armée afin de repousser le roi Jean qui assiégeait cette ville. Après une guerre de

peu de durée qui lui démontra l'inutilité de ses efforts, Sténon consentit à reconnaître le nouveau souverain de la Suède, à la condition qu'on lui donnerait une province du royaume en fief, et qu'il ne serait jamais inquiété sur les actes de son administration. Cette sorte de traité conclu, il introduisit lui-même le jeune prince à Stockholm, et Jean fut enfin proclamé roi de Suède en 1497. On prétend qu'en recevant, pour ainsi dire, la couronne des mains de l'ancien administrateur, Jean lui dit : « Sire « Sténon, vous me laissez en Suède une bien triste suc« cession. Vous avez rendu maîtres les paysans que Dieu « a créés pour être esclaves, et ceux qui devaient être les « maîtres, vous avez voulu en faire des esclaves. » Ces quelques mots au surplus résument complétement l'administration de Sténon.

Les premières années du règne de Jean ne furent signalées par aucun événement remarquable. Selon la promesse faite à Sténon, celui-ci fut investi du gouvernement de la Finlande et nommé en outre grand chambellan. Jean, fidèle à sa parole, refusa constamment, malgré les instances de la noblesse, de faire aucune enquête sur la conduite antérieure de l'administrateur, et cette loyauté, qu'on taxait de faiblesse, suffit à lui aliéner le clergé et la noblesse. On s'en aperçut bientôt, lorsqu'un soulèvement général contre Jean éclata dans les montagnes de la Dalécarlie : les nobles se joignirent aux paysans pour renverser le prince qu'ils avaient naguère appelé et soutenu contre ces mêmes paysans.

Swante Sture, qui songeait probablement dès lors à s'emparer de l'autorité, se déclara ouvertement contre le roi, tandis que Sténon Sture, rappelé par les Dalécarliens, était revêtu de nouveau des hautes fonctions d'admini-

strateur du royaume. Jean, de son côté, se hâta de passer en Danemarck pour y réunir des troupes, mais avant qu'il pût rentrer en Suède, l'évêque de Linkæping, Hemming Gaad, avait pris Stockholm, où se trouvaient renfermés l'épouse et les enfants du roi. Le château gardé par les Danois se défendit encore pendant un siége de huit mois. Mais épuisé d'hommes et de vivres, il ouvrit enfin ses portes aux Suédois : trois jours après l'on aperçut en rade de Stockholm la flotte du roi Jean, qui dut regagner le Danemarck, après cette vaine démonstration.

Sténon Sture conserva la direction des affaires jusqu'à sa mort, arrivée en 1503, et que l'on a attribuée à un empoisonnement. Après avoir reconduit jusqu'à la frontière la reine de Danemarck qui était restée sa prisonnière pendant dix-huit mois, Sténon, regagnant Stockholm, s'était arrêté à Jonkæping. Là il fut tout à coup saisi de douleurs violentes, et mourut presque subitement. Le médecin de la reine fut d'abord accusé du crime qui donna la mort à Sténon; plus tard, les soupçons se portèrent sur Merella, veuve d'un seigneur suédois et fiancée à Swante Sture, qui voulut ainsi hâter le moment où son futur époux prendrait le gouvernement de la Suède. Swante, en effet, ayant caché la mort de Sténon, s'empara du château de Stockholm : peu après, le 21 janvier 1504, il était proclamé administrateur du royaume.

L'administration de Swante Sture dura huit années, de 1504 à 1512. Elle fut constamment agitée par la querelle qui armait la Suède et le Danemarck, et Swante n'eut guère d'autre soin que de repousser les prétentions du roi Jean. Il fut vigoureusement soutenu dans cette lutte par l'évêque de Linkæping, Hemming Gaad, qui, malgré son âge et sa dignité, déployait l'activité d'un

jeune homme et les talents militaires d'un général consommé. L'ardeur d'Hemming Gaad s'explique, d'ailleurs, par la situation particulière dans laquelle il se trouvait. Possesseur par usurpation du siége épiscopal de Linkæping, il redoutait le roi de Danemarck dont la protection était acquise à l'ancien titulaire. Le pape Jules II intervint même dans cette querelle pour obtenir le rétablissement de l'évêque expulsé par Hemming, et ce fait est important à noter, parce que, dès lors, la discussion religieuse se mêla souvent aux débats politiques, et que dès lors, aussi, la Suède, blessée par les prétentions de la papauté, inclina chaque jour à se séparer de Rome, ménageant ainsi un triomphe facile à la prochaine réforme de Luther.

Quant à Swante Sture, son habileté fut égale à son courage pendant les huit années de son administration. Afin de pouvoir opposer toutes ses forces à son adversaire, il réussit à faire la paix avec la Russie dont l'ambition convoitait la Finlande; il mit dans ses intérêts la ville de Lubeck, dont les vaisseaux couvraient la Baltique et la mer du Nord, enfin il ne négligea aucune des mesures qu'une politique prudente et ferme exigeait dans des circonstances aussi difficiles. La mort vint le surprendre au mois de janvier 1512, au milieu d'une réunion de montagnards convoquée à l'occasion de la découverte d'une mine d'argent.

Swante Sture emporta, en mourant, l'affection générale qu'il s'était conciliée par son affabilité pour tous et sa sollicitude pour ses soldats. Aussi, bien qu'un compétiteur puissant par ses talents et par ses richesses, Erick Trolle, se présentât pour recueillir la succession de Swante, le fils de celui-ci, Sténon Sture, fut choisi, malgré sa jeunesse, pour gouverner la Suède. Le Danemarck

appuyait vivement Érick Trolle, qui tenait, par d'anciennes alliances, à la maison royale de ce pays ; mais la mort de Jean, survenue l'année suivante (1513), ajourna la lutte qu'une telle rivalité devait produire, et qui, grâce à l'odieux caractère du successeur de Jean, présenta, cette fois, des incidents plus graves et des résultats plus décisifs.

CHAPITRE XII.

Sténon Sture le jeune, administrateur de la Suède. — Guerre avec Christiern, roi de Danemarck. — Gustave Trolle, archevêque d'Upsal. — Chistiern, roi de Suède. — Ses cruautés. — Diétrick Slagock.

(1513 à 1521)

Le successeur de Jean, Christian II, plus connu sous le nom de Christiern, est l'un des princes que l'histoire a le plus sévèrement et le plus justement flétris. En montant sur le trône de Danemarck, il y apporta toutes les vues ambitieuses de ses prédécesseurs sur la Suède, mais il les dépassa tous par sa fourbe, son astuce, ses cruautés impitoyables, ses fureurs avides de sang et de proscriptions. Pour mettre la main sur cette couronne tant convoitée, il commença par déclarer la guerre à l'administrateur de la Suède, Sténon Sture le jeune, et gagna tout d'abord à sa cause l'archevêque d'Upsal, Gustave Trolle, fils du rival de Sténon II, autrefois repoussé par les États. Non content de cet appui, Christiern sollicita du pape Léon X une bulle d'interdiction contre l'administrateur et les Suédois attachés à sa cause. La Suède fut excommuniée et le royaume mis en interdit.

Cette mesure, qui semblait faire du catholicisme une

arme aux mains des Danois, fut encore l'une de celles qui favorisèrent plus tard l'introduction de la réforme en Suède, et c'est un point à signaler dans l'histoire de l'hérésie de Luther en Allemagne et en Suède, que la première de ces contrées se laissa surtout entraîner par la controverse théologique, tandis que la réforme trouva sa principale force en Suède, dans le sentiment de l'indépendance nationale.

Enfin, en 1518, après avoir partout cherché des auxiliaires, après s'être assuré de l'alliance du czar Iwan le Grand, et de la protection de Charles-Quint dont il avait épousé la sœur, Christiern passa les frontières du Danemarck, et marcha sur Stockholm, suivi d'une nombreuse armée. Complétement battu par Sténon, il fut forcé d'entamer des négociations. Sur le refus de l'administrateur de se rendre auprès de Christiern, réfugié à bord de ses vaisseaux, le roi de Danemarck consentit à descendre à terre et à s'aboucher avec Sténon, si l'on voulait garantir sa personne, en lui livrant des otages. Cette proposition fut acceptée; mais aussitôt que le vieux Hemming Gaad, le jeune Gustave Wasa, alors âgé de vingt-deux ans, et les six autres chevaliers suédois qui les accompagnaient, eurent été déposés comme otages sur les vaisseaux de Christiern, celui-ci fit lever l'ancre, emmenant, au mépris de toutes les lois des nations, ses otages prisonniers en Danemarck.

Impatient de venger la honte de cette expédition, Christiern rentrait, en 1520, en Suède, et son armée rencontrait celle de Sténon sur la glace du lac Asunder, où la bataille eut lieu. Sténon ayant reçu une blessure au genou, dès le commencement du combat, cet accident, qui jeta quelque désordre parmi ses soldats, donna l'avantage de la

journée aux Danois. L'administrateur se retira en toute hâte à Strengnas; mais il apprit là que les ennemis s'avançaient dans l'Upland, et voulut, quoique blessé et souffrant, courir au secours de la capitale menacée. Son mal s'aggrava tellement pendant la route, qu'il mourut sur son traîneau, en traversant le lac Mælar (1520).

La mort de l'administrateur était un coup de fortune pour Christiern. Au milieu des ambitions rivales qui s'agitaient pour recueillir les riches dépouilles de Sténon, tous les seigneurs oublièrent bientôt l'ennemi qui menaçait la Suède. Lorsque l'anarchie fut au comble, une assemblée de la noblesse, entraînée par l'éloquence de Gustave Trolle, offrit la couronne à Christiern, à la condition qu'il prendrait pour règle de sa conduite les conventions arrêtées lors de l'union de Calmar. Christiern promit tout ce qu'on lui demandait, et pour convaincre les Suédois qu'il avait abdiqué tous ses ressentiments, une amnistie générale fut proclamée par le nouveau souverain.

Cependant le château de Stockholm ne s'était pas encore rendu. Il était défendu par Christine Gyllenstierna, la noble épouse du dernier administrateur, et soutenue par quelques fidèles amis de Sténon, cette femme héroïque aurait pu s'y maintenir long-temps. Christiern, pour éviter un siége, recourut aux armes qui l'avaient déjà servi. Il protesta si bien de ses sentiments d'admiration pour Christine, il lui fit des conditions si généreuses, des promesses de pardon si solennelles, que la veuve de Sténon, trompée, remit les clefs de la citadelle.

La reddition du château de Stockholm fut suivie du couronnement de Christiern, qui eut lieu le 4 novembre 1520. Jamais magnificence pareille n'avait été déployée. Des fêtes publiques appelèrent le peuple aux réjouissances

par tout le royaume, tandis que la haute noblesse, invitée à des repas splendides au château de Stockholm, croyait à une complète sécurité, à un avenir de bonheur et de repos. Malheureusement ce rêve ne dura pas longtemps. Lorsque les fêtes furent terminées, le tyran se démasqua et dévoila ses affreux desseins.

A l'époque de la lutte entre le roi de Danemarck et l'administrateur Sténon II, Gustave Trolle, archevêque d'Upsal, avait pris les armes et s'était mis à la tête du parti danois. Fait prisonnier par Sténon, il avait été renfermé dans le monastère de Westeraas, et déposé de son siége par les États suédois. Rendu à la liberté lors de l'avénement de Christiern, ce fut lui qui présida aux cérémonies de son couronnement, ce fut lui aussi qui fournit un prétexte au roi pour commencer les exécutions qu'il méditait. Lorsque Gustave Trolle vint en appeler à la justice du roi des violences qu'il reprochait à Sténon, il demanda que sa conduite fût soumise à la cour de Rome, qui jugerait souverainement entre lui et ceux qui l'avaient dépossédé. Mais le roi répondit qu'il fallait en finir de suite, et fit arrêter aussitôt une partie des seigneurs et de la bourgeoisie de Stockholm.

Dès les premières accusations dirigées contre son époux, la veuve de Sténon II, Christine Gyllenstierna avait produit le décret des États qui ordonnait la déposition de Trolle. Cet arrêt, revêtu de la signature des évêques et des seigneurs suédois, devint une première liste de proscription. Tous les signataires, et Christine avec eux, furent arrêtés et emprisonnés. La procédure fut expéditive, ou plutôt il n'y en eut pas. Le lendemain de leur arrestation, les prisonniers étaient condamnés comme rebelles au Saint-Siége, et le surlendemain ils

marchaient au supplice. A midi, à un signal donné dans Stockholm, toute la bourgeoisie dut se rendre sur la grande place ; aussitôt on amena les condamnés, garrottés et étroitement gardés, et le bourreau commença son office. Les évêques de Strengnas et de Skara, douze seigneurs de la haute noblesse, la plupart des membres de l'ancien conseil, les bourgmestres, les sénateurs et plusieurs notables citoyens de Stockholm furent les premières victimes de cette sanglante journée, qui se termina par un massacre général dans Stockholm. Tous ceux qui étaient soupçonnés de ne pas aimer la domination danoise, furent saisis et exécutés ; les maisons furent fouillées ; on s'empara d'un grand nombre d'habitants, et, après les avoir outragés dans leurs plus saintes affections, on les traîna à l'échafaud. Le lendemain une amnistie fut proclamée. C'était une ruse infâme de Christiern, afin de faire reparaître ceux qui avaient pu se soustraire à ses fureurs. Trompés par une fausse confiance dans la parole du roi, plusieurs se montrèrent et furent saisis : pendant deux jours encore, les bourreaux ne se reposèrent pas. Le corps de Sténon et celui d'un de ses enfants furent arrachés de leur cercueil et indignement mutilés. Enfin, lorsque Christiern abandonna Stockholm, en 1521, plus de six cents têtes étaient tombées par ses ordres.

De la capitale la terreur se répandit sur toute la Suède. Des gibets étaient dressés sur le bord des chemins, et des échafauds, élevés en permanence sur la place publique de chaque ville, disaient assez quels châtiments les lâches et implacables vengeances de Christiern réservaient à tous ceux qui ne fléchiraient pas sous sa tyrannie. La journée du 8 novembre 1520, qui vit commencer cette longue suite de proscriptions, et qui en fut l'acte principal, a, depuis,

été désignée sous le nom de *bain de sang*. Un témoin de ces événements, Olaüs Magnus, qui nous en a transmis le récit, vit de ses yeux, dit-il, décapiter quatre-vingt-quatorze personnes : l'histoire n'a fait que justice quand elle a donné à Christiern le surnom de Néron du nord.

Une bonne part des crimes de son odieux règne revient toutefois à un misérable, nommé Dietrick Slagock, ancien barbier westphalien, élevé par la faveur du roi à la dignité de premier ministre, et plus tard à l'évêché de Skara. Afin de dominer les volontés de son maître, ce conseiller de bas étage sut user habilement de l'influence qu'exerçaient sur l'esprit et le cœur de Christiern deux femmes hollandaises tirées d'une auberge pour prendre place dans les plus intimes affections de ce prince. L'une était la célèbre Siegbritte dont Diétrick était le parent et à laquelle il devait sa fortune ; l'autre était la fille de Siegbritte, Dyveka, surnommée *la belle Colombe*.

Du reste, les terribles mesures par lesquelles Christiern croyait assurer pour toujours sa domination, ne firent que hâter sa chute. Du fond de la Dalécarlie Dieu suscitait un vengeur à la Suède : cet édifice de tyrannie si péniblement élevé dans le sang et cimenté avec du sang, allait bientôt s'écrouler sous les coups de Gustave Wasa.

CHAPITRE XIII.

Gustave Wasa. — son enfance. — Ses aventures. — Il est élu chef des Dalécarliens. — Bataille de Brunebeck. — Prise de Westeraas, d'Upsal, de Stockholm. — Gustave proclamé roi de Suède. — Années de paix. — Changement de religion en Suède. — L'hérédité au trône reconnue par les États.

(1521 à 1560)

Gustave Wasa, né le 12 mai 1496, comptait, parmi ses aïeux, des partisans de la domination danoise en Suède; mais durant l'administration de Sténon Sture, sa famille s'était ralliée à la cause nationale. Élevé lui-même dans des sentiments d'amour dévoué à sa patrie, il les laissa éclater dès son enfance, et il était encore à l'école, lorsqu'on l'entendit un jour dire à ses condisciples : « Voici « ce que je ferai quand je serai grand : J'irai en Dalécarlie « réunir les paysans, et alors je saurai bien *casser le nez* « *aux Danois.* » Ces paroles, recueillies par son maître, lui attirèrent une correction qu'il n'était pas d'humeur à supporter patiemment. Dans un mouvement de colère, il perça, dit-on, son Quinte-Curce de son épée; puis il s'enfuit de l'école pour n'y plus revenir.

Le premier événement politique auquel Gustave fut mêlé, ne fit qu'accroître encore la haine que lui inspirait la domination danoise. Il se trouvait au nombre des otages remis à Christiern en 1518, et si odieusement emmenés par lui captifs en Danemarck. Venu, à l'âge de dix-huit ans, à la cour de Sténon Sture, le jeune Wasa s'y était déjà fait remarquer par ses qualités brillantes. Christiern les appréciait si bien, qu'un moment, assure-t-on, il voulut

se défaire de son prisonnier. Toutefois ce dessein digne de Christiern n'eut pas de suite : Gustave fut confié à la garde d'Érick Banner son parent, Suédois comme lui, mais attaché au parti danois.

Quoique traité avec distinction, Gustave instruit des projets qui menaçaient la Suède, résolut, à tout prix, de s'enfuir, afin d'aller offrir son bras à sa patrie. Il s'échappa un matin, caché sous un costume de bouvier, et engagé aussitôt au service d'un marchand de bestiaux du Jutland, il parvint à gagner Lubeck qui était alors la principale des villes hanséatiques. Banner le fit réclamer, mais inutilement. Les Lubeckois, jaloux de l'ascendant que Christiern prenait dans le nord, refusèrent de livrer le jeune Wasa : quelques jours après son évasion, celui-ci rentrait en Suède.

Le pays tout entier était, à cette époque, soumis aux autorités danoises. Deux châteaux seulement, celui de Stockholm et celui de Calmar, tenaient encore pour la cause nationale. Mais au moment où Gustave arrivait à Calmar, cette place était forcée de se rendre. Dès lors commença pour lui cette existence errante qui, après des périls sans nombre et des efforts héroïques, devait glorieusement finir sur le trône de la Suède.

Pour traverser l'armée danoise qui entourait Calmar, Wasa prit un habit de villageois et se cacha dans une voiture chargée de foin. Malgré ces précautions, il faillit être découvert. Des soldats danois ayant rencontré le chariot qui emportait Gustave, l'un d'eux, fouillant le foin avec sa lance, atteignit le fugitif qui ne poussa aucun cri, ne fit aucun mouvement. Mais le sang qui coulait de sa blessure allait le trahir, quand un de ses amis qui suivait le chariot blessa adroitement l'un des chevaux de l'atte-

lage dont le sang se confondit avec celui de Wasa, soustrait ainsi à une mort certaine.

Poursuivi dans sa fuite, traqué par les Danois, Gustave, perdu le jour dans les forêts, parcourait les villages pendant la nuit, haranguait les paysans, les appelait aux armes, cherchant à réveiller dans leurs rangs le patriotisme endormi. Mais la tyrannie de Christiern, dont les excès consternaient Stockholm, sévissait moins dans les campagnes, et les paroles de Wasa trouvèrent d'abord peu d'écho dans le cœur des paysans fatigués de la guerre civile. Forcé d'ajourner ses projets, sans ressources, sans amis, Gustave vint chercher un refuge parmi les montagnards de la Dalécarlie. Là il fut obligé, pour vivre, de travailler à l'exploitation des mines, et l'on montre encore aujourd'hui, avec une religieuse vénération, la maison du mineur qui devait asseoir plus tard sur le trône de Suède la dynastie des Wasa.

L'obscurité à laquelle il était condamné ne put le soustraire aux vengeances de ses ennemis. Poursuivi, épié jusque dans la pauvre cabane qui lui servait d'abri, il fut obligé de fuir vers la Norwége pour y attendre le jour où la tyrannie de Christiern aurait enfin fatigué sa patrie. Il n'avait pas encore franchi la frontière, lorsque les paysans de la Dalécarlie ayant appris que Christiern voulait les faire désarmer, se soulevèrent, et envoyerent, en toute hâte, des patineurs à la recherche de Gustave, pour lui offrir leur concours et l'inviter à se mettre à leur tête. En apprenant cette heureuse nouvelle, il revint en diligence sur ses pas et se rendit à Nora, lieu fixé pour la réunion. Là, il fut élu, d'une voix unanime, chef des Dalécarliens qui, les mains levées au ciel, firent le serment de suivre Gustave, de vaincre ou de mourir avec lui (1521).

Dans ce moment solennel, le vent du nord souffla. Par un lointain souvenir des traditions païennes de la Scandinavie, cette circonstance fut regardée comme d'un heureux augure : le vent soufflait du pays des glaces où se trouve le palais enchanté des héros.

En quittant l'assemblée, les paysans coururent aux armes, et vinrent se ranger en foule sous le drapeau de Gustave. Sa fermeté, son activité, l'ardeur qu'il communiquait à ses soldats, arrêtèrent tous les désordres qui auraient pu éclater au sein de ces bandes indisciplinées et mal équipées. Le soulèvement, gagnant toutes les provinces, mit bientôt en péril l'autorité danoise. Christiern, rentré en Danemarck, avait laissé en Suède son impitoyable favori, Diétrick Slagock, évêque de Skara. Au printemps de l'année 1521, six mille hommes commandés par le fougueux Gustave Trolle, archevêque d'Upsal, marchèrent contre les révoltés. Ils s'avancèrent jusqu'à la rivière de Brunebeck, sur la frontière de la Dalécarlie, où ils rencontrèrent les Suédois conduits, en l'absence de Gustave, par un paysan des montagnes. En apercevant cette foule d'hommes rudes et à moitié sauvages, l'un des évêques danois demanda, dit-on, de quoi ils pouvaient vivre. — « Ils boivent de l'eau, lui répondit-on, et, au besoin, mangent du pain d'écorce. — S'ils mangent du bois et boivent de l'eau, ajouta l'évêque, ils résisteraient au diable lui-même ; comment donc espérerions-nous en venir à bout ? » Et il fut d'avis de battre en retraite. Mais il n'était déjà plus temps. Les paysans ayant franchi la rivière, s'étaient rués avec fureur sur l'armée danoise, qui périt presque entièrement sous le fer de leurs lances, ou dans les eaux du Brunebeck.

Ce premier triomphe fut célébré par deux chants popu-

laires, conservés encore en Suède. Peu de temps après, Gustave Wasa vint en personne assiéger Westeraas que Slaghock défendait et dont Wasa s'empara ; enfin le jour de la Pentecôte, il pénétrait dans Upsal par la force des armes, après avoir vainement sollicité l'archevêque Trolle d'abandonner le parti danois. Ce fut là qu'il apprit la mort de sa mère et de sa sœur que Christiern avait fait précipiter dans la mer. A cette affreuse nouvelle sa raison s'égara. Dans le délire de sa douleur il ordonna à ses soldats de massacrer sans pitié tous les Danois qui tomberaient entre leurs mains ; mais il regretta bientôt cet ordre échappé à un instant de désespoir, et rendu tout entier à ses grands desseins, il résolut d'entreprendre le siége de Stockholm, qu'il investit avec son armée, au mois de juin 1521.

La ville recevant des approvisionnements de la flotte danoise qui était maîtresse du port, le siége dura deux ans. Il aurait pu se prolonger encore, mais dans l'hiver de 1523, les vaisseaux danois se trouvèrent resserrés entre des glaces dont ils ne pouvaient se dégager. Gustave profita de cette circonstance, prit avec lui les troupes lubeckoises qui se trouvaient dans son armée, s'avança sur la glace au milieu de la nuit, mit le feu à la flotte, et n'en eût pas laissé échapper un seul vaisseau, si Jean Flammel, général des Lubeckois, n'eût donné, malgré lui, le signal de la retraite. La garnison de Stockholm demanda, dès lors, à capituler ; mais Gustave ne voulait entrer dans sa capitale que la couronne sur la tête, afin de donner à la révolution qu'il avait faite plus d'importance et plus d'éclat. En conséquence, il s'empressa de convoquer les États-généraux à Stregner, où il fut proclamé roi (1523). Néanmoins la cérémonie de son cou-

ronnement fut différée, parce qu'il aurait été forcé de jurer qu'il maintiendrait la religion catholique, et qu'il avait secrètement résolu de la détruire. Il se contenta, pour le moment, d'accepter la capitulation de Stockholm dont les magistrats vinrent déposer les clefs à ses pieds; il fit ensuite son entrée dans la ville au milieu des acclamations publiques.

Gustave n'oublia point sur le trône ceux qui l'avaient accueilli dans son infortune. Lorsqu'il fuyait les persécutions de Christiern, un curé de campagne lui avait donné un asile dans son presbytère. Il le fit chercher pour lui témoigner sa reconnaissance. Ce bon prêtre n'était plus; mais Gustave voulant qu'un gage de sa gratitude le suivît sur sa tombe, fit placer une couronne de cuivre doré sur le clocher de l'église que ce pasteur avait desservie, et dans l'enceinte de laquelle il était inhumé.

Quelques places tenaient encore pour les Danois dans la Finlande; elles furent conquises, et la fin de la guerre permit bientôt à Gustave d'abolir la plupart des impôts dont Christiern avait chargé le peuple. Ce prince souillé de crimes venait d'être détrôné par son oncle Frédéric; mais tant que Christiern vivait dans sa prison, son successeur pouvait craindre une révolution nouvelle. Gustave, en habile politique, se servit de ce fantôme pour effrayer Frédéric, et obtenir de lui les conditions qu'il voulut. Le Gothland fut rendu à la Suède, et durant le règne de Gustave, la paix ne fut plus sérieusement troublée.

Le moment était venu où, après avoir changé la face du pays, Gustave devait malheureusement en changer aussi la religion. Le clergé suédois, l'un des plus puissants de l'Europe, comptait presque autant de vassaux que le roi. Les évêques habitaient des forteresses, où ils donnèrent

souvent asile aux rebelles dans les temps de troubles; nous avons vu que souvent même ils se mirent à leur tête et menacèrent l'autorité royale. Les prêtres formaient, au sein de la monarchie, un corps indépendant et redoutable; Gustave résolut de le détruire, et le chancelier Anderson fut le confident et le ministre de ce projet. Ils commencèrent par favoriser secrètement les docteurs luthériens; ils abolirent la coutume singulière qui rendait les évêques héritiers des ecclésiastiques morts dans leur diocèse. Enfin les deux tiers des dîmes perçues jusque-là par le clergé, furent destinés à l'entretien de l'armée.

Ces mesures violentes portèrent l'irritation dans les rangs du clergé ainsi dépouillé de la meilleure partie de ses priviléges. Les prêtres et les moines armèrent les paysans; un homme du peuple nommé Hans se mit à la tête des mécontents; mais Gustave dissipa bientôt ces factions, s'empara des forteresses des évêques; et, résolu d'en finir par un coup d'éclat, il convoqua à Westeraas une assemblée des États-généraux.

Jamais de plus graves intérêts n'avaient été soumis à la délibération des États; aussi les députés s'y rendirent-ils en foule. On comptait dans leurs rangs quatre évêques, dont le plus célèbre était Brask, évêque de Linkæping, quatre chanoines, quinze sénateurs, cent vingt-neuf nobles, trente-deux bourgeois, quatorze montagnards et cent cinq paysans. Le chancelier fit l'ouverture des États par un discours dans lequel il exposait les services rendus au pays par Gustave, les maux qu'il avait à réparer, les charges qui pesaient sur le trésor, et les nécessités qui le pressaient de faire supporter par le clergé une part des impôts publics. Gustave se leva après le chancelier et communiqua à l'assemblée les propositions qu'il avait ré-

solu de soumettre à son assentiment. Il demandait, en substance, que les États adoptassent solennellement les principes de la réforme luthérienne, que le célibat des prêtres fût aboli, que le clergé cessât de reconnaître la souveraine autorité du pape; enfin que les biens ecclésiastiques fissent retour à la couronne.

A ces propositions si nouvelles, qui changeaient complétement la constitution religieuse de la Suède, les assistants restèrent sans voix. L'évêque Brask, s'enhardissant toutefois, répondit, après un moment de silence, que tout en respectant l'autorité du roi, il ne pouvait méconnaître l'autorité du pape, et approuver, sans son autorisation, aucun changement dans les dogmes et les priviléges de l'Église. Le roi se tournant alors vers la noblesse, lui demanda si cette opinion était la sienne. « Nous ne savons rien de mieux à dire, lui répondit le grand maréchal. — Eh! bien, répliqua le roi avec véhémence, si tels sont vos principes, si on conteste chaque jour mon pouvoir et s'il faut qu'il s'incline devant celui du pape, songez à me décharger du poids du gouvernement, et choisissez un autre souverain. Quant à moi, je suis décidé à fuir pour toujours mon ingrate patrie; » et il quitta aussitôt la salle en versant des larmes.

Pendant trois jours, Gustave se tint renfermé dans le château de Westeraas, laissant l'assemblée des États sous le coup de l'émotion produite par les dernières paroles qu'elle avait entendues. Malgré la profession de foi du grand maréchal, la noblesse n'était pas éloignée d'accepter les propositions du roi; mais elle hésitait à se prononcer, lorsque les paysans et une partie de la bourgeoisie se déclarant tout à coup pour Gustave, entraînèrent l'assentiment de la majorité de l'assemblée. Un grand nombre

de députés se rendirent aussitôt près de Gustave pour le prier instamment de reprendre le pouvoir. Après s'être laissé solliciter à trois reprises, il céda comme contraint au vœu hautement exprimé par les représentants de la nation, et lorsqu'il reparut au sein des États, il fut accueilli par les acclamations et l'enthousiasme du peuple.

Dès lors, les propositions du gouvernement furent acceptées sans opposition. Par un décret connu sous le nom de *Recès de Westeraas*, et consacré par l'assentiment des États, la Suède déclara solennellement qu'elle se séparait de la communion romaine et qu'elle cessait de reconnaître au pape aucun droit, tant sur les affaires de la religion que sur celles de la politique. A partir de ce jour, le luthéranisme fut prêché dans toutes les églises, et la réforme fut consommée.

Cette révolution dans les doctrines religieuses de la Suède fut l'acte le plus important du règne de Gustave Wasa, et c'est plus tard, sous le règne de Gustave-Adolphe, qu'on en appréciera surtout les graves conséquences. Nous verrons alors la Suède unie avec l'Allemagne protestante, s'élever au rang des États prépondérants de l'Europe; nous la verrons, sollicitée par la France, devenir le plus redoutable instrument des projets de Richelieu contre la maison d'Autriche; jusqu'à ce qu'enfin, fatiguée de ses efforts héroïques, elle se résigna au rôle secondaire, mais non pas sans gloire, que lui imposent le chiffre de sa population et sa situation géographique.

Le règne de Gustave fut troublé par une révolte des Dalécarliens, qui, en retour des anciens services rendus par eux au jeune Wasa, prétendaient à des priviléges excessifs. Le supplice de leur chef les fit rentrer dans le

devoir. Christiern, de son côté, s'était échappé de prison, avait pénétré en Norwége et menaçait encore une fois la Suède. Gustave repoussa aussi cet odieux adversaire, et se livra depuis en paix aux soins de l'administration de son royaume.

Pour consolider l'œuvre qu'il avait accomplie, le roi de Suède devait assurer à sa postérité le fruit de ses glorieux travaux. Il convoqua dans ce dessein une nouvelle assemblée des États-généraux à Westeraas. Là, il exposa aux députés de la nation que si la couronne demeurait élective, un roi de Danemarck pourrait briguer les suffrages, se faire proclamer, ou du moins susciter des guerres civiles en rejetant le pays dans tous les maux dont il l'avait délivré. Le souvenir des cruautés de Christiern et les plaies encore saignantes de la Suède prêtaient à ce discours une force irrésistible. Aussi la nation déclara-t-elle, par l'organe des États, qu'elle renonçait pour jamais au droit d'élire ses souverains, et que la couronne serait héréditaire dans la famille des Wasa.

Cette question si grave une fois décidée, Gustave, toujours préoccupé de la grandeur de l'État et de celle de sa maison, résolut d'unir la main d'Érick, son fils aîné, qu'il avait eu de la fille du duc de Saxe-Lawembourg, à celle d'Élisabeth, reine d'Angleterre. Mais cette princesse habile sut éluder ces propositions, sans rompre, néanmoins, avec la cour de Suède.

Cependant, le roi descendait lentement dans le tombeau; ses forces s'éteignaient par degrés, ses yeux n'avaient plus la même vigueur. Sentant, lui-même, approcher la fin de sa longue carrière, il voulut se trouver encore une fois au milieu de ses fidèles Etats, et leur adresser ses derniers adieux. Surmontant les douleurs de la mala-

die à laquelle il devait succomber, il se rendit au sein de l'assemblée, et soumit à son assentiment le partage qu'il avait fait, entre ses enfants, des provinces du royaume, tout en réservant à son fils aîné, Érick, la couronne et l'autorité suprême. Il bénit ensuite les députés des différents ordres, et s'adressant à Dieu, il le supplia de protéger la Suède et la religion qu'elle avait adoptée. Émue à ce noble spectacle, l'assemblée put à peine témoigner à l'illustre vieillard son admiration et sa reconnaissance. En l'entendant rappeler ce qu'il avait fait pour sa patrie, quelques Dalécarliens, blanchis par l'âge et ses anciens compagnons de misère, vinrent se jeter aux genoux de Gustave, en versant des larmes. Ce mouvement entraîna l'assemblée, qui se levant, au même moment, avec acclamations, conduisit jusqu'à son palais le roi qu'elle ne devait plus revoir.

Durant les six semaines qui précédèrent sa mort, Gustave ne s'occupa que d'actes religieux. Il fit élargir un grand nombre de prisonniers, il pardonna à ses ennemis, et sentant mieux qu'aucun autre, à son heure dernière, le néant des grandeurs humaines, il donna à ses fils de suprêmes conseils qui peuvent se résumer en ces paroles : « Rappelez-vous qu'un homme est un homme; la vie terminée, nous sommes tous égaux. »

Vers le milieu du mois de septembre 1560, Gustave perdit entièrement la parole, mais on le voyait souvent lever les mains au ciel. A ses derniers instants, le 29 septembre 1560, doutant s'il respirait encore, le prêtre qui l'assistait lui dit à l'oreille : « Si vous croyez en Jésus-Christ, « et si vous entendez ma voix, donnez-nous-en un « signe. » Gustave Wasa répondit tout d'un coup, d'une voix ferme : « Oui, » et un moment après il expira.

On a quelquefois appelé Gustave Wasa le Henri IV de la Suède, et c'est la meilleure manière de le louer. Comme le prince français, il fut malheureux dans sa jeunesse, comme lui grand dans son malheur, et lorsque, comme Henri IV, il eut conquis par les armes les États qu'on lui disputait, il pardonna comme lui à ses ennemis, et fit le bonheur de ses sujets après les avoir vaincus.

CHAPITRE XIV.

Érick, successeur de Gustave. — Son caractère. — Succession de Gustave. — Révolte de Jean, duc de Finlande. — Il est fait prisonnier. — Prophétie astrologique. — Violences du roi. — Sa folie, son repentir. — Retour à ses anciennes rigueurs. — Son mariage. — Sa déchéance. — — Sa mort. — Jean, son frère, lui succède.

(1560 à 1569)

Erick, fils aîné de Gustave et son successeur, ne continua point la sage et glorieuse administration de son père. Son règne, qui dura neuf ans, de 1560 à 1569, ne fut qu'une suite de cruautés et de folies qui semblèrent justifier cette opinion populaire que la démence était héréditaire dans la famille des Wasa. Dès le vivant de Gustave, Érick avait fait pressentir par ses goûts frivoles ce qu'il serait un jour sur le trône, et ce fut, sans doute, dans la triste prévision des malheurs que le caractère d'un tel prince réservait à la Suède, que le testament du feu roi léguait à ses autres fils, Jean et Charles, des apanages considérables. Il espérait ainsi que la royauté d'Érick trouverait, près de ses frères, un appui capable de balan-

cer les influences hostiles de la noblesse, ou qu'au besoin, peut-être, ils seraient assez forts pour réprimer les excès du roi lui-même. Quoi qu'il en soit, cette combinaison ne remédia pas au mal, et on ne saurait dire si elle ne l'aggrava pas.

Au moment de la mort de son père, Érick se rendait en Angleterre près de la reine Élisabeth dont il sollicitait la main. Dès qu'il apprit la funeste nouvelle, il revint à Stockholm, prit en main les rênes du gouvernement, et après avoir, selon les dernières volontés de Gustave, donné à ses deux frères, Jean et Charles, l'investiture de la Finlande et de la Sudermanie, il se fit solennellement couronner à Upsal, le 29 juin 1561.

Cette cérémonie accomplie, Érick reprit ses projets de mariage, et dans cette occasion plus qu'en aucune autre, éclata l'incertitude de son esprit. Ainsi, tandis qu'il demandait de nouveau, par ses ambassadeurs, la main d'Élisabeth, prodiguant l'or pour l'obtenir, il envoyait aussi un ambassadeur en Écosse près de la reine Marie Stuart, puis, n'ayant que peu d'espoir de ce côté, il adressait ses vœux à Renée de Lorraine, nièce de Christian III, roi de Danemarck, en même temps qu'il signait avec la princesse de Hesse un contrat de mariage qu'il cassa presque aussitôt.

La guerre le surprit au milieu de ces négociations ridicules. Il avait promis à son frère Jean, prince de Finlande, de l'aider dans la conquête de la Livonie, possession des chevaliers teutoniques. Jean, croyant le moment favorable, rappela sa promesse à Érick; mais celui-ci, agissant alors pour son propre compte, s'unit aux Russes et s'empara de l'Esthonie. Jean, qui redoutait, pour la Finlande, le voisinage de la Russie, se joignit, de son

côté, aux Polonais ennemis de ces derniers, et cimenta son alliance avec le roi de Pologne, Sigismond, en épousant sa fille, la princesse Catherine Jagellonica. La guerre éclata directement alors entre les deux frères, et finit par la captivité de Jean, fait prisonnier dans le château d'Abo, le 12 août 1563. Sa femme, Catherine Jagellonica, s'étant rendue à Stockholm pour solliciter la liberté de son époux, Érick lui fit offrir pour résidence un de ses châteaux. Pour toute réponse, la princesse se borna à montrer ces mots gravés sur son anneau nuptial : *mors sola* (la mort seule), et elle alla se constituer prisonnière, auprès du malheureux Jean.

Presque en même temps, la guerre s'allumait aussi avec le Danemarck, qui se hâtait de profiter des troubles intérieurs de la Suède, pour essayer de ressaisir sur le nord l'influence que lui avait ravie le long règne de Gustave. Cette guerre, poursuivie avec une cruauté inouïe, fut également funeste aux deux pays. Triomphante sur mer où sa marine avait acquis une supériorité décidée, la Suède éprouva, sur terre, de nombreux échecs, dus, pour la plupart, aux fautes d'Érick, et à sa prétention de tracer lui-même les plans de campagne de ses généraux. Pour se venger de ses défaites, il lança ses soldats sur la Norwége, livrant ce malheureux pays au pillage et à l'incendie : ce premier acte de démence ne fut que le prélude de toutes les folies furieuses qui rappelèrent un moment le règne de Christiern.

Érick, fort versé dans les mystères de l'astrologie, croyait avoir lu dans les étoiles qu'il serait un jour renversé par un prince aux cheveux blonds. Le prince Jean, son frère, avait précisément les cheveux blonds, mais ne craignant rien de ce dernier qu'il retenait dans

une étroite captivité, ses terreurs chimériques prirent pour victime Nils Sture, fils de Swante Sture, l'un des anciens compagnons de Gustave Wasa. Nils Sture était l'un des officiers les plus distingués de l'armée suédoise, et, comme sa conduite le prouva, l'un des plus dévoués au roi. Néanmoins, à cause de la couleur de ses cheveux, Érick le fit arrêter et condamner à mort sur les plus frivoles prétextes. Il recula toutefois devant l'exécution de cette inique sentence, et content de l'avilir et de le dégrader, il ordonna que Nils fût ignominieusement promené dans Stockholm, sur un cheval précédé d'un héraut qui criait sans cesse : « Voici un traître. »

Cette absurde violence ne produisit point les résultats qu'en attendait Érick. L'armée intéressée à l'honneur de Nils Sture, et qui connaissait son courage et sa loyauté, murmura hautement : le roi eut peur, et essaya de réhabiliter Nils en l'envoyant comme ambassadeur en Lorraine (1566). Mais il ne se dissimula pas la haine implacab'e qu'avait dû soulever dans les rangs de toute la noblesse, et surtout dans la puissante famille des Sture, l'outrage gratuit fait à l'un de ses membres, et il résolut de se mettre en garde contre la vengeance de ses ennemis, en les réduisant par la terreur.

En 1567, le prince Charles, frère du roi et duc de Sudermanie, ayant atteint sa majorité, Érick convoqua une diète pour régler l'état apânager du jeune prince. Lorsque les principaux chefs de la noblesse furent réunis, il les fit arrêter, comme accusés de conspiration. Quelques jours après, sur des témoignages sans valeur, ils furent condamnés à mort, et les exécutions commencèrent. Nils Sture, ambassadeur en Lorraine, n'avait pu être arrêté, mais Érick, toujours sous le coup de ses craintes insensées, avait

résolu sa perte. Il lui écrivit en Lorraine de venir se constituer prisonnier à Stockholm, et Nils, obéissant aveuglément à ce qu'il regardait comme le devoir d'un sujet fidèle, vint s'offrir au poignard de son assassin. Frappé dans sa prison par Érick lui-même, il retira le fer de sa plaie, le baisa et le rendit au roi qui sortit éperdu, ordonnant à des soldats de sa garde d'achever le prisonnier.

Ce meurtre fut suivi de celui de Swante Sture, le père de Nils. Érick pénétra dans le cachot de l'infortuné vieillard, et tout d'abord se précipita à ses pieds, en lui demandant pardon. « Je vous pardonne tout, s'écria « Swante Sture, mais si la vie de mon fils est en danger, « vous allez m'en répondre devant Dieu. » — « Ah ! je le « vois bien, répliqua le roi troublé, que vous ne me « pardonnerez jamais. Il faut que je fasse de vous ce que « je viens de faire de lui. » Et il ordonna l'exécution de tous les prisonniers.

Ces cruautés que, pour l'honneur de l'humanité, il faut attribuer en partie à la folie du roi, furent suivies de quelques jours de complète démence. Odieux à lui-même comme à ses sujets, poursuivi par ses remords et les cris de ses victimes, il se mit à errer çà et là dans les forêts, accompagné seulement de quelques gardes. Denis Beurrée, autrefois son précepteur, maintenant son ministre avec Georges Paterson, et comme Paterson l'instrument ou le conseiller de ses crimes, l'atteignit dans les bois et fut poignardé par ses ordres. Érick, échappé de nouveau, fut enfin découvert caché sous des habits de paysan : cette fois, on parvint à le calmer et à le ramener à Stockholm.

Sa conduite prouva alors que tous les sentiments généreux n'étaient pas éteints dans son cœur. Comme pour

obtenir le pardon de ses récents excès, il fit élargir tous les prisonniers et traduire en justice le misérable Georges Paterson; enfin, sur les instances de son frère Charles, il se réconcilia avec le prince Jean, qu'il rendit à la liberté.

Le calme semblait rétabli à l'intérieur. La guerre, il est vrai, continuait en Livonie, mais elle n'était pas trop désastreuse pour la Suède, grâce à l'alliance russe et aux favorables dispositions des Livoniens. Les Danois, qui avaient tenté une invasion nouvelle en 1568, avaient été repoussés, et l'on pouvait espérer quelques années de repos, lorsque Paterson reprit toute son influence sur l'esprit d'Érick. En même temps, ce dernier, après avoir si longtemps mendié l'alliance des têtes couronnées de l'Europe, épousait, séduit par sa beauté, la fille d'un pauvre soldat, Catherine Madelpad, et faisait célébrer son mariage avec une pompe extraordinaire (4 juillet 1568). Après cette union, une jalousie ombrageuse vint réveiller toutes les inquiétudes, toutes les terreurs de son esprit. Il regretta ses jours de faiblesse, comme il les appelait, il annula tout ce qu'il avait fait, puis enfin, par une cruelle fantaisie, il voulut enlever à son frère Jean Catherine Jagellonica, son épouse, pour la donner au czar Iwan le Terrible, qui l'avait autrefois aimée et avait inutilement demandé sa main.

Cette singulière prétention décida la révolte de Jean et de Charles contre leur frère Érick. A cette nouvelle, le roi de Suède retomba dans un de ses accès de folie. Il voulut d'abord se donner la mort; puis changeant de résolution, il se détermina à combattre. Mais lorsqu'il essaya de réunir ses soldats, à peine en trouva-t-il quelques-uns restés fidèles à sa fortune. Toutes ses troupes avaient déserté pour passer dans le camp de ses frères, et la bourgeoisie

qui défendait Stockholm s'empressa de leur livrer la capitale. Érick s'enfuit dans le château, où forcé bientôt de se rendre, il vit tous les ordres de l'État renoncer à la fidélité qu'ils lui avaient jurée : le 29 septembre 1568, son déplorable règne finissait.

Le premier acte des vainqueurs fut l'exécution de Georges Paterson. Au commencement de 1569, on prononça la déchéance d'Érick, qui fut enfermé pour toujours, et empoisonné dans sa prison le 26 février 1577, par les ordres de Jean, son frère et son successeur. « Telle fut, dit un historien, la triste fin de ce prince, qui serait regardé comme un monstre si ses crimes avaient été réfléchis. Mais quand son sang s'allumait, il n'était plus maître de ses transports, et il vaut mieux le croire fou que méchant. »

CHAPITRE XV.

Jean, successeur d'Érick. — Controverses religieuses. — Guerres extérieures. — Sigismond, fils de Jean, est élu roi de Pologne. — Inquiétudes des Suédois. — Charles, frère de Jean, régent du royaume. — Synode d'Upsal. — Politique de Sigismond et de la noblesse. — Retour de Sigismond en Suède. — Son couronnement. — Son départ. — Le prince Charles reprend la direction des affaires. — Déchéance de Sigismond. — Charles est élu roi. Guerre avec la Russie et le Danemarck. — Gustave-Adolphe. — Mort du roi de Suède, Charles IX.

(1569 à 1611)

Le règne du prince Jean ne fut ni plus heureux ni plus sage que celui d'Érick, et l'on eût dit que les fils de Gustave Wasa avaient pris à tâche de détruire l'œuvre glorieuse de leur père. Les controverses religieuses furent le principal champ de bataille où les passions s'agitèrent durant

la vie de Jean. Entraîné par les exhortations de la reine Catherine Jagellonica, fervente catholique, Jean voulut modifier les doctrines nouvelles introduites en Suède par Gustave Wasa. Sans accepter entièrement la suprématie de l'Eglise romaine, il essaya cependant de remettre en vigueur la plupart des pratiques du culte catholique. Le vieux Laurent Petri, le premier réformateur religieux de la Suède, et le premier évêque protestant de Stockholm, étant mort en 1573, son successeur au siége épiscopal s'engagea à entrer dans les vues du roi, et à favoriser, de ses prédications et de son influence, les changements qu'il méditait. Par les conseils de deux membres de la Société de Jésus, venus de Rome dans ce but, des négociations qui devaient amener la conclusion d'un concordat furent entamées avec le pape. On ne réussit pas à s'entendre parfaitement sur les bases de cet accord; mais les relations n'en continuèrent pas moins, et très actives, entre Rome et la Suède, par l'intermédiaire du père Possevin. Ce zélé et habile jésuite obtint du roi la proscription des livres de Luther par toute la Suède; plusieurs prêtres de sa société furent même nommés à des chaires vacantes à l'université d'Upsal. On a prétendu aussi que le roi Jean abjura secrètement le protestantisme en 1578; mais rien ne prouve l'authenticité de cette conversion, et quoi qu'il en ait été, l'ardeur de Jean pour les réformes religieuses s'affaiblit beaucoup à la mort de la reine Catherine. Un an après cet événement, le roi s'étant remarié, sa nouvelle épouse prit sur son esprit le même empire qu'avait exercé Catherine, et dès lors toutes les secrètes prédilections de Jean pour le catholicisme s'évanouirent. Il n'en persista pas moins toutefois dans sa prétention d'imposer à la Suède la liturgie dont il était l'auteur; mais il rencontra

dans le pays une opposition générale à la tête de laquelle se plaça son frère le prince Charles. Celui-ci jura de nouveau tous les articles de la *confession d'Augsbourg*, et accorda un refuge, dans ses États, aux Suédois persécutés pour leurs opinions religieuses.

Pendant que ces discussions troublaient la paix intérieure du royaume, la Suède s'engageait, contre la Russie, dans cette longue suite de guerres qui ont divisé presque jusqu'à nos jours les deux nations les plus puissantes du nord de l'Europe. Lors de la déchéance d'Érick, allié et ami du czar, les ambassadeurs russes à Stockholm avaient été insultés, et n'avaient dû la vie qu'à l'intervention du duc Charles; par représailles, Iwan maltraita les ambassadeurs suédois, et la guerre éclata vers 1575. Dans la Livonie et dans la Finlande, les Russes obtinrent d'abord quelques avantages; mais les talents militaires d'un officier français, Pontus de La Gardie, rétablirent l'honneur des armes de la Suède, et le czar fut forcé d'accepter la paix à des conditions désavantageuses pour la Russie. Cette paix toutefois ne fut définitivement conclue que sous l'administration de Charles.

L'événement politique le plus considérable du règne de Jean fut l'élection de son fils Sigismond comme roi de Pologne. Cette élection fut due surtout à l'intervention de sa tante, Anne Jagellonica, qui décida la diète à porter son choix sur le fils du roi de Suède, et à écarter son rival l'archiduc Maximilien d'Autriche. Elle fit espérer à la diète que, lors de son avénement au trône de son père, Sigismond abandonnerait à la Pologne la province de Livonie, objet de tant de sanglants débats entre les deux pays, et cette considération entraîna les suffrages de l'assemblée en faveur de Sigismond, qui fut couronné à Cra-

covie le 27 décembre 1587. Toutefois les Suédois ne lui permirent d'accepter la couronne de Pologne qu'après qu'il eût consenti à signer diverses propositions obligatoires qui devaient garantir la nationalité suédoise.

Deux ans étaient à peine écoulés depuis le départ de Sigismond pour la Pologne, lorsque le roi Jean, son père, lui demanda une entrevue. Malgré les vives inquiétudes que cette demande souleva dans toute la Suède, les deux princes se rencontrèrent à Revel en 1589 ; mais bientôt des nouvelles menaçantes les rappelèrent tous deux dans leur capitale. A Sigismond, l'on annonçait une invasion des Tatars ; à Jean, une conspiration tramée contre lui par son frère Charles. Celui-ci n'eut pas de peine à se laver de l'accusation portée contre lui, et jusqu'à la mort de Jean, arrivée le 17 novembre 1592, aucun événement remarquable ne vint signaler son triste règne.

A la mort de Jean, le duc Charles, son frère, et le troisième fils de Gustave Wasa, s'empara du pouvoir, et mieux que ses deux aînés, Érick et Jean, il était digne de porter la couronne de son père. Par le droit du sang, cette couronne appartenait au roi de Pologne, Sigismond, fils de Jean III, et son nom vient à son rang dans la chronologie des souverains de la Suède ; mais le véritable souverain, d'abord sous le titre de régent, et quelques années après sous celui de roi, ce fut en réalité le prince Charles. Sa politique se dessina tout d'abord par sa résistance énergique aux prétentions de la noblesse. Un de ses premiers soins fut aussi de convoquer à Upsal une réunion des États, où fut discutée de nouveau la question religieuse, et de laquelle date la constitution définitive du protestantisme en Suède, par l'adoption des articles de la *confession d'Augsbourg* (1593).

Cependant Sigismond, inquiet de l'influence que son oncle prenait en Suède, se décida à abandonner pour quelque temps la Pologne, espérant que sa présence au milieu des Suédois lui rallierait les sympathies de la nation. Il aborda à Stockholm le 30 septembre 1593, accompagné du cardinal Malaspina; Charles, aussitôt, se retira dans son duché, livrant son neveu à tous les embarras de l'administration d'un pays qui lui était en quelque sorte inconnu. Il comptait sur les fautes du roi de Pologne, et ne se trompait pas. Sigismond, en effet, voulut tout d'abord entraver l'exécution des décisions récemment prises à Upsal; mais l'opposition fut si forte dans tous les rangs du peuple, qu'il ne recueillit que la honte d'une entreprise manquée, et que, lorsqu'il se rembarqua pour la Pologne, après son couronnement, il ne resta en Suède nulle trace de son passage et de son autorité.

Charles reprit le pouvoir avec l'assentiment et au nom de Sigismond, mais pour l'exercer selon ses vues et ses intérêts personnels. Le premier essai qu'il en fit de nouveau, fut de convoquer les États contre la volonté du roi. Lorsqu'ils furent réunis à Loderkoping, le régent demanda la punition de Clos Flemming, gouverneur de la Finlande, qui s'était ouvertement déclaré contre son autorité. Le sénat lui ayant refusé le châtiment de Clos, Charles offrit au roi sa démission de ses fonctions auxquelles il déclara renoncer dans le mois de novembre 1596.

C'était une tactique habile de la part du régent. Parfaitement assuré des sentiments de l'immense majorité de la nation pour lui, il voulait, en quelque sorte, lui donner une occasion de reconnaître solennellement son autorité, et les États réunis à Arboga, au mois de février 1597, le supplièrent, en effet, de reprendre le pouvoir dont il

s'était démis. L'on conçoit quelle puissance nouvelle cet acte prêtait à l'administration de Charles. Sigismond, qui avait fait défense aux États de se réunir, regarda cette manifestation comme une déclaration de guerre, et leva à la hâte une armée pour venir combattre l'usurpation de son oncle.

A cette nouvelle, tous les ordres de la nation s'empressèrent d'assurer le prince Charles de leur dévouement. Fort de cette adhésion, appuyé par Henri IV, roi de France, et par la reine Élisabeth d'Angleterre, Charles ne cacha plus ses projets; il réunit une armée et marcha à la rencontre de Sigismond débarqué à Calmar, le 30 juillet 1598, avec cinq mille hommes de troupes polonaises. Après quelques négociations inutiles, on en vint aux mains à Strangebro, près de Linkæping, le 25 septembre 1598. Sigismond, complétement défait, ne dut la liberté qu'à la modération de son oncle qui ne poursuivit pas les avantages de sa victoire. L'année suivante, 1599, les États suédois, dans une diète tenue à Stockholm, prononcèrent la déchéance de Sigismond. Ils offrirent néanmoins la couronne à son fils Udislas, mais à la condition qu'il abandonnerait la Pologne et qu'il embrasserait la religion protestante. En attendant sa réponse qui devait être rendue à Stockholm dans un délai de cinq mois, la régence fut continuée au prince Charles, et c'est de ce moment que date réellement son règne, bien qu'il n'ait pris le titre de roi qu'en 1604.

La réponse d'Udislas n'arriva point dans le délai prescrit. Sigismond, malgré la déchéance prononcée contre lui, n'avait point renoncé à ses prétentions sur la Suède, et c'eût été reconnaître le droit que s'arrogeaient les États d'ôter et de donner la couronne, que de consentir

à l'acceptation de son fils. Il essaya donc, quelque temps encore, de défendre en Suède les intérêts de sa royauté, mais la prise du château de Calmar et la conquête de la Finlande par le prince Charles, ainsi que le jugement et l'exécution des principaux membres de la noblesse, achevèrent de ruiner complétement le parti du roi de Pologne.

En 1604, le pouvoir suprême fut officiellement déféré à Charles, neuvième du nom, et à sa descendance mâle. Il fut statué, en même temps, qu'en cas d'extinction de sa race, le nouveau roi serait choisi parmi les princes allemands issus des filles de Gustave Wasa, et de plus, que les rois de Suède ne pourraient épouser que des princesses protestantes, qu'il ne leur serait pas permis de s'absenter du royaume, et que l'acceptation, par eux, d'une couronne étrangère équivaudrait à une abdication. Ces dernières dispositions ont été depuis fidèlement observées.

Malgré les soins de l'administration intérieure devenue fort difficile après tant de troubles et d'agitations, Charles IX se mêla cependant aux luttes qui divisaient alors la Russie et la Pologne. Après plusieurs années de débats sanglants, la paix venait enfin d'être conclue entre les deux nations, lorsque en 1611, les anciennes prétentions du roi de Danemarck rallumèrent la guerre en Suède. Charles, quoique vieux et malade, alla à la rencontre des Danois, suivi de ses quatre fils. Gustave-Adolphe, l'aîné d'entre eux et depuis si illustre, fit ses premières armes dans cette campagne, laissant pressentir dès lors l'un des plus grands capitaines de son siècle. Il dégagea Calmar assiégé, pénétra en Danemarck et força les Danois à demander la paix. Durant les négociations du traité qui intervint alors, Charles IX mourut à Linkæping, le 30 octobre 1611.

Si l'on se rend compte des temps difficiles qu'il traversa, des obstacles qu'il eut à vaincre, de la position toujours équivoque d'un prince qui tient en partie ses droits de l'usurpation, on ne pourra s'empêcher d'admirer chez Charles IX une habileté peu commune, une constance de vues, une fermeté de desseins qui trahissent le sang de Gustave Wasa. Se rappelant, à son lit de mort, toutes les entreprises qu'il avait conduites, mais qui restaient inachevées, il dit, en désignant son fils Gustave-Adolphe, et en posant les mains sur son front : *Ille faciet* (celui-ci les achèvera), puis il mourut, confiant en Dieu et appelant sa protection sur le règne de son successeur.

CHAPITRE XVI.

Gustave-Adolphe. — Ses premiers succès. — Commencement de la guerre de trente ans. — Gustave en Allemagne. — Tilly. — Victoire de Leipsick. — Wallenstein. — Bataille de Lutzen. — Mort de Gustave-Adolphe. — Christine, sa fille, lui succède. — Régence d'Oxenstiern. — Horn. — Défaite de Nordlingen. — Banner. — Ses succès. — Sa mort.

(1611 à 1641)

Gustave-Adolphe, né le 19 décembre 1596, atteignait à peine sa dix-septième année, lorsque la mort de Charles IX, son père, l'appela au trône de Suède. Pleine de confiance dans les hautes qualités de ce prince, qui ne furent point, comme chez tant d'autres, les fruits tardifs de l'éducation et de l'expérience, la nation tout entière le proclama avec enthousiasme, et comme il n'avait point encore l'âge fixé par les lois du royaume, on abrégea pour lui le temps de la minorité.

Gustave ne trompa point les espérances qui reposaient sur sa valeur et sur ses talents. Deux puissances également redoutables, la Russie et le Danemarck, inquiétaient la Suède. Il les réduisit à demander la paix, et libre de ce côté, il put donner toute son attention aux événements qui se passaient en Allemagne. La maison d'Autriche, dont l'ambition sans bornes effrayait alors l'Europe, s'était mise à la tête de la ligue catholique en Allemagne, et prétendait soumettre à sa domination tous les États protestants de second ordre si nombreux encore au-delà du Rhin. L'empereur Ferdinand menaçait l'existence de l'Électeur de Brandebourg, il élevait des prétentions sur une partie de la Saxe; en Bohème, en Hongrie, il poursuivait les protestants avec rigueur : si son ambition n'était pas contenue, la liberté religieuse allait être détruite en Allemagne, et la puissance exorbitante de l'Autriche aurait rompu, d'ailleurs, tout l'équilibre de la politique européenne.

Les intérêts de la Suède, ses sympathies religieuses ne pouvaient hésiter en présence des desseins avoués de la maison d'Autriche. Néanmoins Gustave-Adolphe se borna d'abord à observer les événements, tout en se préparant à agir quand le moment serait venu. Jusque-là il eut encore à repousser une agression de la Pologne et de son roi Sigismond qui ne pouvait se résigner à l'abandon de la couronne de son père. Lorsque les hostilités furent ouvertes, Gustave s'empara de Riga, entra en Livonie, pénétra en Lithuanie, et signala chacune de ces campagnes par de brillants avantages. Dans les nombreux combats qui furent livrés, placé aux premiers rangs, il commandait en général et se battait en soldat, conservant toujours cette présence d'esprit qui décide du gain des batailles. La guerre entre la Suède et la Pologne se prolongea plusieurs

années, grâce aux manœuvres de l'Autriche. L'empereur, qui redoutait Gustave-Adolphe, soutenait Sigismond afin de s'en faire une barrière contre le roi de Suède. Cette intervention néanmoins se borna d'abord à des secours en argent. Mais en 1524, l'Autriche ayant fourni cinq mille hommes de troupes à Sigismond, Gustave saisit cette occasion de rompre avec cette puissance, et se décida à prendre part aux guerres qui divisaient l'Allemagne.

Le roi de Danemarck, Christian IV, avait été d'abord le chef de la ligue protestante en Allemagne; mais l'Autriche et la Bavière l'avaient récemment détaché de l'union en lui abandonnant l'île de Rugen, et toutes les espérances du parti protestant se portèrent aussitôt sur Gustave-Adolphe. Après s'être contenté, jusqu'en 1630, de repousser quelques attaques de corps autrichiens qui inquiétaient ses frontières, le roi de Suède, appuyé par la France dont Richelieu dirigeait alors la politique, se résolut enfin à passer en Allemagne, et le 24 juin 1630 il aborda en Poméranie.

De ce moment commence, pour Gustave-Adolphe, cette courte mais brillante carrière qui devait porter si haut la gloire de son nom. Par les séductions de son esprit, par l'éclat de ses talents militaires, par l'ardeur de ses convictions religieuses, il est resté le héros de cette fameuse guerre de *trente ans*, qui remplit la première moitié du dix-septième siècle, et d'où est sortie, avec les traités de Westphalie, toute une constitution nouvelle de l'Europe moderne.

Les armées impériales commandées alors par deux généraux illustres, le comte de Tilly et Walenstein, eussent opposé à Gustave-Adolphe deux adversaires dignes de lui, si Tilly n'avait souillé sa gloire militaire par de mon-

strueuses cruautés. Ces généraux ne purent empêcher le roi de Suède, arrivé en Allemagne avec trente mille hommes, de s'emparer tout d'abord de Stettin et de la Poméranie. A cette nouvelle, l'empereur d'Autriche dit en plaisantant et sans paraître s'émouvoir : « Ne vous « inquiétez pas de ce roi de neige : laissez-le venir se « fondre au soleil du midi. »

Cependant, les premiers succès de Gustave encouragèrent Richelieu, qui se déclara ouvertement pour l'union protestante, et s'engagea, au nom de la France, à payer annuellement au roi de Suède une somme de douze cent mille livres, à la condition que ce prince entretiendrait contre l'empereur un corps permanent de trente mille hommes. Cette adhésion de la France ajoutant encore au prestige du nom et des armes de Gustave, on eût dit qu'en pénétrant en Allemagne le roi de Suède s'avançait dans un pays conquis. A son approche, les villes ouvraient leurs portes, les garnisons rendaient leurs armes. En un instant, le drapeau suédois flotta sur quatre-vingts places fortes. La ville de Magdebourg s'étant aussi déclarée pour Gustave, le comte de Tilly répondit à cette démonstration par un siége qui est resté le plus terrible épisode de la guerre de trente ans. Après une résistance héroïque, cette malheureuse cité succomba, et fut livrée à la merci du général bavarois qui sembla vouloir effacer le souvenir de ses cruautés passées par les affreux excès du sac de Magdebourg.

Gustave-Adolphe vengea bientôt les horribles massacres ordonnés par Tilly. Le 7 septembre 1631, il rencontra ce général dans les plaines de Leipsick, le battit complétement, et lui tua six mille hommes des meilleures troupes de l'armée impériale. Tilly n'avait encore compté ses ba-

tailles que par des victoires, et ce succès de Gustave grandit encore l'influence du roi de Suède et éleva la gloire de ses armes. Il voulait, profitant de l'enthousiasme de ses soldats, envahir de suite les provinces héréditaires de l'empereur. C'était également l'avis du sage Oxenstiern, le chancelier et l'ami de Gustave, ministre digne d'un tel souverain; mais la ligue des princes protestants qui craignaient que l'éloignement de Gustave ne livrât leurs principautés au ressentiment de Tilly, retint le roi de Suède dans le nord de l'Allemagne dont il était complétement maître.

L'empereur, effrayé des progrès de Gustave-Adolphe, et forcé désormais de compter avec ce roi de neige, dont il s'était moqué, avait ordonné de nouvelles levées, et s'empressait de mettre sur pied une armée de quarante mille hommes, dont le commandement fut remis à Wallenstein, avec les pouvoirs les plus étendus. Pendant que ces forces s'organisaient, Gustave eut encore à se mesurer avec Tilly. Le 16 avril 1632, il força le passage du Leck que défendaient les impériaux, et l'emporta malgré leur vigoureuse résistance. Tilly, dont la fortune avait constamment décliné devant celle du jeune général de l'union protestante, fut blessé dans cette affaire, et mourut peu après à Ingolstadt.

Gustave-Adolphe, débarrassé de Tilly, s'avança dans la Bavière, et entra dans Munich le 17 mai, mais il fut aussitôt obligé de revenir sur ses pas, pour courir à la défense de la Saxe, envahie par Wallenstein à la tête d'une armée de quarante mille hommes. Après quelques mois de marches, de manœuvres et de mouvements peu décisifs, les deux illustres capitaines se trouvèrent en présence à Lutzen, entre Dresde et Leipsick. C'était tout près de ce

champ de bataille que Gustave avait remporté sa première victoire sur Tilly, c'était là qu'il devait mourir au milieu de son dernier triomphe.

Le 16 novembre 1632, le roi de Suède se décida à risquer la bataille. Lorsque toutes ses dispositions furent prises, le héros de l'union protestante se jeta à genoux devant son armée, et entonna avec elle un cantique qu'accompagnait la musique militaire. Il se releva ensuite, revêtit son habit de combat, un surtout de drap et un juste-au-corps de buffle, parcourut les rangs de son armée en échauffant l'ardeur de ses soldats, donna le mot de ralliement : *Dieu avec nous;* après quoi il marcha en avant, et engagea l'action.

Après plusieurs charges terribles, conduites de part et d'autre avec une intrépidité et un acharnement sans exemple, Gustave-Adolphe, voyant que son infanterie faiblissait devant les impériaux, se dirigea vers elle pour juger du danger, et trompé par le brouillard, il se trouva bientôt au milieu des soldats de Wallenstein. Saisis de respect à son approche, ceux-ci s'écartaient avec respect, lorsque, par l'ordre d'un bas officier, qui ne connaissait pas le roi, un mousquetaire tira sur lui, et lui brisa, d'une balle, le bras gauche. A cette nouvelle, le trouble et le désordre se jettent dans les rangs de l'armée suédoise, mais Gustave débarrassé avait déjà rejoint ses troupes, en leur criant : « Ce n'est rien, suivez-moi ! » Et ses soldats, ralliés à cette voix si connue, s'étaient précipités dans la mêlée avec une nouvelle fureur. Lorsque le combat fut rétabli, le roi de Suède, vaincu par la douleur, s'écartait des rangs avec l'aide du duc de Lauenbourg, son beau-frère, lorsqu'il fut atteint d'un second coup de feu dans le dos : « J'en ai « assez, dit-il à son frère, d'une voix mourante ; toi, cher-

« che seulement à te sauver ; » et en même temps il tomba sans vie.

Ainsi périt le premier capitaine de l'Europe, le héros de la Suède. Le duc de Lauenbourg, que l'on a accusé de sa mort, l'abandonna misérablement entre les mains de quelques Croates qui se disputèrent ses dépouilles et laissèrent son cadavre nu sur le champ de bataille. Mais les Suédois vengèrent noblement la mort de leur chef. Wallenstein, le terrible Wallenstein, battit en retraite avec une précipitation qui ressemblait à une fuite ; le comte de Pappenheim, le plus redoutable soldat de l'Autriche, tomba sur le champ de bataille pour ne plus se relever, et les bandes impériales, réfugiées dans Leipsick, échappèrent à grand' peine aux poursuites des Suédois.

Gustave-Adolphe, en mourant, laissait, pour lui succéder, une fille âgée seulement de six ans. Elle fut néanmoins proclamée, immédiatement, reine de Suède, sous la direction d'un conseil de régence, composé de cinq membres choisis parmi les plus hauts dignitaires de l'État (1633). Le principal d'entre eux par son influence et par les souvenirs de l'affection du feu roi, était le grand chancelier Axel Oxenstiern. Né en 1583, d'une famille suédoise depuis longtemps illustre dans le pays, Axel Oxenstiern avait étudié le droit et la théologie avant d'entrer dans la carrière politique. Devenu le plus intime conseiller de Gustave, il partagea avec son souverain les travaux du gouvernement. Oxenstiern présidait dans le conseil, tandis que Gustave combattait en Allemagne, et cette œuvre commune de patriotisme les avait unis par des liens si étroits, que leurs deux noms sont restés inséparables dans l'histoire, où ils se prêtent l'un à l'autre un mutuel éclat.

Dès que Gustave fut mort, Oxenstiern, afin de maintenir l'union protestante, privée désormais de son plus ferme appui, s'empressa de convoquer à Ulm tous les princes alliés de la Suède, et malgré les rivalités excitées par l'ambition de chacun d'eux, il parvint à empêcher la dissolution de la ligue protestante. Les troupes suédoises commandées par Gustave Horn, général formé à l'école de Gustave-Adolphe, battirent encore, en diverses rencontres, les armées impériales; mais un dissentiment entre Horn et le célèbre Bernard de Weymar qui commandait les forces protestantes des États allemands, amena, le 6 septembre 1634, la défaite de Nordlingen.

Oxenstiern ne se découragea pas; il reprit les négociations avec la France, forma une nouvelle armée, et comme Horn avait été fait prisonnier à Nordlingen, il en donna le commandement à Banner, l'un des meilleurs lieutenants de Gustave-Adolphe. Banner, avec l'aide de Bernard de Weymar, releva les affaires de l'union et la gloire des armées suédoises. Après avoir battu deux fois, à Domitz et à Zyritz, les troupes de l'Électeur de Saxe qui s'était détaché de la ligue protestante, il remporta, le 4 octobre 1636, à Wittstack, une victoire décisive sur les armées saxonne et impériale réunies. L'année suivante, il réussit, par une retraite savante, à échapper aux impériaux forts de soixante mille hommes; enfin, après avoir maintenu, pendant sept ans, la supériorité des armes suédoises en Allemagne, après avoir rallié, par ses succès, la France à la Suède, Banner termina à Helberstadt, le 20 mai 1641, sa brillante carrière.

CHAPITRE XVII.

Torstenson. — Suite de la guerre de trente ans. — Guerre en Danemarck. — Seconde victoire de Leipsick. — Wrangel. — Paix de Westphalie. — Christine. — Commencement de son règne. — Son abdication. — Sa conversion. — Charles X, son successeur. – Guerre avec la Pologne.

(1641 à 1660)

L'armée suédoise resta privée de général en chef jusqu'au mois de novembre 1641. Torstenson, qui fut enfin revêtu de ce titre, se montra digne de succéder à Horn et à Banner. C'était, comme eux, un élève de Gustave-Adolphe ; il avait commandé, sous ce prince, l'artillerie suédoise, et ses grands talents militaires s'étaient dès lors révélés avec éclat. Lorsqu'il eut pris en main la direction suprême de l'armée, il commença par chasser les impériaux de la Silésie, puis, après une année d'habiles manœuvres qui lui assurèrent le nord de l'Allemagne, il remporta, le 2 novembre 1642, près de Leipsick, une complète victoire sur Piccolomini, général de l'empereur.

Pendant que les Suédois supportaient, en grande partie, le poids de la guerre de trente ans, ils eurent encore à repousser les attaques des Danois qui ne voyaient pas, sans envie, la grandeur croissante de leurs voisins. Dès qu'il apprit la rupture entre les deux États, Torstenson traversant l'Allemagne avec rapidité, alla s'emparer des duchés de Holstein et de Sleswig en décembre 1643, et le mois suivant, janvier 1644, il occupa le Jutland où il se maintint durant toute la guerre. Au mois d'août de la même année, la paix fut conclue entre le Danemarck et la Suède

par le traité de Beemsebroë ; mais la lutte continuait toujours en Allemagne. Torstenson se hâta d'y rejoindre son armée par une marche hardie, qui est restée célèbre dans l'histoire de la guerre de trente ans. A peine arrivé, il surprit et défit à Jankowitz les impériaux commandés par Gallas ; toutefois le mauvais état de sa santé le força bientôt de résigner ses fonctions de général en chef des troupes suédoises, et le 31 juillet 1646, il fut remplacé par Wrangel qui réunit ses forces à celles de Turenne. Les deux armées combinées n'eurent pas de peine à conserver la supériorité : après divers succès suivis de la conquête de la Souabe et de la prise de Prague, les Suédois allaient pénétrer dans les provinces héréditaires de l'empereur, quand ils furent arrêtés par la nouvelle de la signature du traité de Munster (Congrès de Westphalie, 14 octobre 1648), qui termina enfin cette terrible guerre de trente ans, dont le principal honneur revint à Gustave-Adolphe et aux armes de la Suède.

Malgré les services signalés qu'elle avait rendus à la cause protestante et aux adversaires de l'empereur d'Autriche, la Suède faillit être exclue des bénéfices de la paix de Westphalie. Il ne fallut rien moins que toute l'habileté d'Oxenstiern pour qu'elle obtînt quelques compensations à ses sacrifices. Par l'article 10 du traité d'Osnabrück, elle reçut l'île de Rugen, la ville et le port de Wismar avec les bailliages mecklembourgeois de Paël et de Neukloster, l'archevêché de Bremen et l'évêché de Verden : elle fut, de plus, déclarée membre de l'empire, avec trois voix à la diète.

La lutte héroïque de la Suède avait épuisé ses forces. Ce n'était que par l'exagération de sa puissance et de ses ressources qu'elle avait si longtemps défendu contre

l'Autriche le drapeau de l'indépendance religieuse en Allemagne, et elle attendait le repos avec impatience, comme un besoin de sa situation. Il y avait, d'ailleurs, tout lieu de l'espérer de la fille de Gustave-Adolphe. La souveraine était jeune, aimée pour elle-même et en mémoire de son père. Cultivées avec soin, les brillantes qualités de son intelligence s'étaient rapidement développées. Elle était spirituelle et savante, à la fois affable et ferme. Sa cour avait vu les hommes les plus illustres de ce temps dans les lettres et la philosophie : Descartes, Grotius, Saumaise, Vossius, Naudé, etc.; les spectacles, les fêtes, la musique, la danse y formaient un ensemble de plaisirs délicats, propres à adoucir les dernières rudesses du caractère scandinave; tout semblait, en un mot, annoncer un règne littéraire et élégant, un peu prodigue peut-être, mais du moins pacifique.

La reine Christine était malheureusement dominée par cet esprit d'agitation, par cette sorte d'inquiétude fébrile qu'on a remarquée fréquemment chez les descendants de Gustave Wasa, et toutes les espérances qui reposaient sur son règne s'évanouirent devant un incroyable caprice de jeune fille.

Dès l'année 1644, Christine avait pris en main le pouvoir, et elle ne l'avait pas manié sans force et sans génie. Mais lorsque la paix de 1648 vint clore la période des grands événements, lorsque le gouvernement de la Suède dut se préoccuper, avant tout, des détails minutieux de l'administration, des moyens de réparer, par l'économie, les finances obérées de l'État, alors la couronne parut à Christine beaucoup moins digne d'envie; bientôt, s'il est permis de le dire, elle s'ennuya de régner. Peut-être sa résolution d'abdiquer fut-elle dictée par un motif plus fu-

tile encore, le désir de se singulariser ; mais quoi qu'il en ait été, cette détermination fut longtemps méditée, et il sembla qu'elle mit à l'accomplir une sorte de coquetterie.

Dans l'année 1651, Christine fit connaître ses intentions ; toutefois, pour épargner à la Suède les secousses qu'aurait pu produire un violent changement de règne, elle avait, dès 1649 et aussitôt après la paix de Westphalie, réuni les États, et fait reconnaître pour son successeur le comte Palatin, Charles Gustave, dont la mère était sœur de Gustave-Adolphe, et qui avait aspiré à sa main. Lorsqu'elle eut ainsi pourvu à la vacance éventuelle du trône, elle se fit couronner à Stockholm avec la plus grande pompe (1650), puis l'année suivante, par une inconséquence bizarre, elle annonça au sénat la résolution inébranlable qu'elle avait prise de déposer la couronne.

Elle la conserva cependant trois ans encore, soit qu'elle hésitât au moment suprême, soit qu'elle fût émue des remontrances de ses ministres et des conseils du sage Oxenstiern ; mais enfin, le 16 juin 1654, elle abdiqua solennellement devant l'assemblée générale des États.

La ville d'Upsal avait été choisie pour cette assemblée. Christine parée de tous les ornements de la royauté, précédée par la foule du peuple, environnée du cortége nombreux des ambassadeurs et des ministres étrangers, se rendit, à sept heures du matin, dans la grande salle du château. Les orateurs des trois ordres la supplièrent avec instance de renoncer à un projet qui pouvait être funeste à la paix du royaume. L'orateur des paysans s'approcha de la reine, prit sa main, et se tenant à genoux, la baisa plusieurs fois, sans prononcer un seul mot. Il se releva ensuite, et s'essuyant les yeux, il sortit brusquement du château. Mais Christine, comme si elle avait craint de

céder à un sentiment d'émotion si naturel dans un pareil moment, s'écria : « Quand vous joindriez une couronne « à celle que je dépose, je ne continuerais pas mon règne « une minute au-delà du terme que j'ai fixé. » Alors ayant fait lire, à haute voix, par un sénateur, l'acte par lequel elle renonçait au trône, elle le signa d'une main ferme. Les Grands s'avancèrent en silence pour recevoir les ornements royaux dont Christine avait voulu se parer, et le comte Pierre Brahé ayant refusé d'ôter la couronne qui ceignait la tête de la reine, elle l'enleva elle-même et la lui remit, sans que la plus légère altération parût sur son visage.

Soulagée, ce semble, du fardeau qu'elle venait de déposer, Christine descendit en déshabillé de satin blanc jusqu'à la première marche de son trône, et là elle adressa aux États quelques paroles qui attendrirent les spectateurs jusqu'aux larmes. Le soir, elle renvoya ses femmes, prit des habits d'homme et partit d'Upsal après un grand festin, en disant aux quatre écuyers qui l'accompagnaient : « Mon rôle est joué, partons ; je ne veux point « voir régner un autre dans les lieux où j'étais souve- « raine. »

En quittant la Suède, Christine se rendit à Hambourg, puis à Bruxelles, et de là à Inspruck où elle embrassa le catholicisme. Cette conversion inattendue de la fille de Gustave-Adolphe, du plus ardent champion de la réforme, excita une indignation générale parmi les protestants et brisa tous les liens qui l'attachaient encore à sa patrie. Après avoir ensuite parcouru l'Europe et ensanglanté Fontainebleau par le meurtre de l'infortuné Monaldeschi, crime odieux qui souille sa mémoire, Christine se retira à Rome où elle mourut obscurément en 1688.

Charles-Gustave, successeur de Christine, et choisi par elle, était le prince le moins capable de rendre à la Suède le repos dont elle avait besoin après tant de secousses. D'un caractère aventureux et brave, Charles X aimait passionnément la guerre, et maître du trône, rêvant la gloire de Gustave-Adolphe, il se mit à parcourir l'Europe avec les vieilles bandes suédoises. La bataille de Czurnorva, qu'il gagna sur Jean Casimir, roi de Pologne, força ce dernier à s'enfuir en Silésie (1655); dans la même année les principales villes de Pologne furent prises par les Suédois. Le nord de l'Europe s'émut bientôt de cette conquête menaçante, et en 1657, le Danemarck déclara la guerre à la Suède. Charles qui, malgré ses brillants succès en Pologne, sentait que son armée victorieuse s'épuisait dans de continuelles escarmouches, saisit cette occasion de déplacer le théâtre des hostilités. Il passe rapidement en Poméranie, et tandis que les Danois pensaient lui fermer la retraite par Dantzick qu'ils occupaient avec leur flotte, le roi de Suède entre dans le Holstein, rencontre, bat et fait prisonnier le général danois Kerber, puis, couronnant cette campagne par une manœuvre d'une hardiesse inouïe, il traverse les glaces du Sund, et vient porter l'effroi jusque dans Copenhague.

Dans cette extrémité le Danemarck s'empressa de solliciter la paix. Elle fut conclue le 7 mars 1658, et valut à la Suède les provinces de Halland, de Blecking et de Scanie; mais Charles se repentit bientôt de n'avoir point achevé son ennemi, lorsqu'il le tenait à sa discrétion: après avoir inutilement proposé aux Anglais et aux Hollandais le partage du Danemarck, il se décida à recommencer la guerre. Le 8 août 1658, il aborda inopinément en Séélande.

Charles Gustave ne s'avança pas cette fois avec sa rapidité habituelle, et lorsqu'il arriva devant Copenhague, le roi de Danemarck, Frédéric, avait eu le temps de préparer la défense de sa capitale. Deux assauts terribles des Suédois ayant été repoussés avec vigueur, Charles, désespérant de prendre la place, se disposait à aller porter la guerre en Norwége, quand, le 23 février 1660, il mourut d'une fièvre chaude, à Gothembourg, âgé seulement de trente-sept ans. Pour réparer les maux de la Suède et pour refaire ses finances ruinées, il lui laissait un roi âgé de cinq ans et tous les dangers d'une minorité.

CHAPITRE XVIII.

Minorité de Charles XI. — Régence. — Charles XI prend le gouvernement. — Ses guerres extérieures. — Paix de Nimègue. — Administration intérieure de la Suède. — Mort de Charles XI. — Charles XII. — Sa jeunesse. — Son caractère. — Guerre contre le Danemarck. — Guerre en Livonie. — Victoire de Narva. — Guerre en Pologne. — Expédition en Russie. — Invasion de la Saxe. — Paix de Altrenstadt. — Charles XII repasse en Russie. — Campagnes dans l'Ukraine — Bataille de Pultawa. — Désastres de l'armée suedoise. — Séjour de Charles XII en Turquie. — Affaire de Bender. — Charles XII rentre en Suède. — Fin de son règne.

(1660 à 1718)

Aussitôt après la mort du roi Charles X, divers prétendants réclamèrent la tutelle du jeune prince Charles XI. Christine elle-même fit valoir ses droits et reparut en Suède, mais elle y fut très mal accueillie et forcée de renouveler son abdication pour obtenir que sa pension lui fût continuée. Les États réunis choisirent pour tutrice la

reine-mère Hedwige-Éléonore à laquelle on adjoignit, comme à l'époque de la minorité de Christine, un conseil de régence composé des principaux dignitaires du royaume.

La nouvelle administration voulant assurer le repos de l'État, son premier soin fut de signer des traités de paix avec la Pologne, la Russie et le Danemarck. Ces traités de paix, tous avantageux, permirent à la régence d'étendre les relations commerciales du pays, de réparer ses forces et ses finances ruinées. La Suède entra néanmoins dans la triple alliance conclue en 1668 contre Louis XIV, pour garantir les Provinces-Unies menacées par l'ambition du roi de France; elle intervint ainsi dans le traité d'Aix-la-Chapelle, par lequel Louis XIV s'obligea à restituer une partie de ses conquêtes (1668).

Après ces premières démonstrations pleines de sagesse et de vigueur, la régence sembla perdre bientôt tout sentiment de ses devoirs. Les finances retombèrent dans un état déplorable, la corruption se glissa partout, les luttes intestines recommencèrent, les divers partis se mirent aux gages des puissances étrangères, toutes les consciences cherchèrent des acheteurs, l'honneur ne fut plus qu'un vain nom, la patrie qu'un sol sans défenseurs.

Telle était la triste situation du royaume, lorsque le roi Charles XI monta sur le trône, au mois de décembre 1672. Ce prince n'était alors âgé que de dix-sept ans, et la perfide politique de ses tuteurs avait eu soin d'entretenir sa jeunesse dans les plaisirs et la dissipation. Ils espéraient ainsi conserver un pouvoir trop lourd à porter par un souverain sans expérience et sans culture, et pour n'avoir point à redouter les vérifications minutieuses de leur compte de tutelle, ils ne firent même pas apprendre à lire à leur pupille. Les facultés naturelles de Charles XI se développèrent

fort heureusement sans le secours de l'éducation, et tout d'abord il donna une preuve du rare bon sens qui fut le trait distinctif de son caractère, en chassant les tuteurs qui avaient si indignement usé de leur autorité. Fidèle, toute sa vie, aux conseils de la raison, guidé par un esprit droit et un jugement sûr, il se mêla avec succès à la politique extérieure, il fit la guerre avec bonheur, il gouverna avec sagesse, et son règne est, en définitive, l'un de ceux qui honorent le plus l'histoire de la Suède.

Lorsque Charles XI monta sur le trône, la lutte nouvelle entre la France et la Hollande ébranlait une seconde fois l'Europe. De part et d'autre on se disputait l'alliance de la Suède, mais l'habileté des négociateurs français l'emporta, et Charles XI prit les armes pour seconder Louis XIV. Wrangel, malgré son âge et ses infirmités, reprit le commandement des troupes suédoises et entra en Allemagne. Après diverses alternatives de succès et de revers, aux prises tantôt avec le Danemarck, tantôt avec l'électeur de Brandebourg, la Suède put enfin jouir du repos que lui assura le traité de Nimègue en 1678. Par ce traité, dans lequel la France maintint avec une noble fermeté les droits de son alliée, la Suède conserva en Allemagne la Poméranie, et recouvra sur le Danemarck l'île de Rugen et le port de Wismar qu'elle avait perdus dans la dernière guerre.

Charles XI se livra alors tout entier à l'administration de son royaume, et comme tous les princes, ses prédécesseurs, il s'appliqua sans relâche à mettre un frein aux prétentions des sénateurs dont l'opposition jalouse entravait partout son autorité. Fort de l'adhésion solennelle des États qu'il réunit en 1680, il réduisit le sénat à n'être plus qu'un simple conseil de royaume; il soumit les nobles

au payement de l'impôt, et après avoir successivement détruit tous les priviléges qui faisaient ombrage à la royauté, Charles XI inaugura en Suède l'ère du pouvoir absolu. Aristocratique jusque-là, le gouvernement de la Suède devint alors purement monarchique.

La paix était obtenue, et Charles XI n'essaya pas de la troubler. Son mariage avec une princesse danoise, Ulrique Éléonore, profita encore au maintien des bonnes relations entre les deux pays; pendant les vingt dernières années de sa vie, le roi de Suède ne fut plus distrait des soins de l'administration de ses États. Les dépenses diminuées, les dettes remboursées, l'arriéré de solde des fonctionnaires civils et militaires intégralement payé, l'armée remise sur pied, la flotte réorganisée, tels furent les résultats solides et glorieux du règne de Charles XI. Lorsqu'il mourut, le 5 avril 1697, il laissa dans les caisses publiques plusieurs millions de rixdalers, et le domaine de la couronne accru de dix comtés, de soixante-dix baronnies et d'une infinité de terres, dépouilles de la noblesse. Si celle-ci avait voué au roi une haine implacable, le peuple, au contraire, le pleura et exalta sa mémoire. La Suède, en effet, était riche et heureuse, et tout semblait présager l'accroissement de sa puissance, lorsque les téméraires entreprises du successeur de Charles XI vinrent, pour longtemps, compromettre sa fortune et la rejeter au second rang des États européens.

Ce successeur si fameux sous le nom de Charles XII avait été élevé dans l'amour de la paix, mais il profita si bien des conseils et des leçons qu'il avait reçus que jamais prince ne donna l'exemple d'une passion aussi effrénée pour la guerre. Son goût pour les armes avait éclaté dès son enfance. La lecture de Quinte-Curce l'enflammait; il vou-

lait devenir le héros d'une pareille histoire, et lorsqu'on lui objectait qu'Alexandre était mort jeune : « Il a conquis des « royaumes, » répondait-il. Ayant vu un jour, au bas de la carte géographique d'une ville hongroise que l'empereur d'Allemagne avait perdue, ces mots extraits du livre de Job : « Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée; que son « saint nom soit béni ! » Il écrivit au bas de la carte de Livonie : « Dieu me l'a donnée, le diable ne me l'ôtera « pas. »

La fougue du caractère de Charles XII alarma la reine, sa mère. Cette princesse bonne et compatissante, qui avait sacrifié ses biens et ses bijoux pour soulager les familles ruinées par la liquidation des dettes de l'État, mourut en 1693, d'une maladie causée, dit-on, par les chagrins que ne lui épargnait pas son mari. Avant de fermer les yeux, elle fit venir le jeune Charles XII : « Mon fils, lui dit-elle, « aimez la paix, aimez les hommes; si vous faites leur « bonheur, puissiez vous être heureux vous-même ! » Cette dernière prière d'une mère mourante toucha sans doute le cœur du prince : malheureusement, lorsqu'il fut sur le trône, il ne s'en souvint plus.

La majorité des rois de Suède était fixée à dix-huit ans; mais la nation, séduite par les qualités brillantes et précoces de Charles XII, le déclara majeur à quinze ans, dans une assemblée des États tenue à Stockholm, le 21 novembre 1697. Maître d'un royaume tranquille et florissant, entouré de ministres habiles, respecté de l'Europe entière, le nouveau souverain de la Suède n'avait qu'à suivre la marche habile que lui avait tracée son père; mais un tel rôle répugnait à son ambition. Il voulait remplir l'Europe du bruit de ses armes, et pendant vingt ans, en effet, l'Europe resta attentive aux succès et aux

revers qui ont fait du règne de Charles XII l'un des plus extraordinaires de l'histoire.

Avant de se décider à la guerre, Charles attendit toutefois qu'il y fût provoqué. Les différends du roi de Danemarck Frédéric IV et du duc de Holstein lui ouvrirent bientôt la carrière dans laquelle il brûlait d'entrer.

Le roi de Danemarck avait su engager dans ses intérêts le roi de Pologne, Auguste, électeur de Saxe, et le czar de Russie, Pierre Alexeiowitz, si célèbre depuis sous le nom de Pierre le Grand : le duc de Holstein, de son côté, se mit sous la protection de son beau-frère le roi de Suède, qui, à peine sorti de l'enfance, trouva ainsi coalisés contre lui les trois puissants souverains du Danemarck, de la Pologne et de la Russie.

Le dessein du czar et du roi de Pologne était de s'emparer de la Livonie qu'ils avaient autrefois possédée. En conséquence, Riga, capitale de cette contrée, fut investie par une armée polonaise, dans le même temps que le roi de Danemarck, secondé par l'électeur de Brandebourg, commençait ses excursions dans les provinces autrefois contestées entre le Danemarck et la Suède.

En apprenant le siége de Riga et les hostilités des Danois, Charles XII, impatient de se montrer à la tête d'une armée, fit préparer la flotte qui devait le débarquer en Séélande. S'adressant à ses officiers avant de partir : « Messieurs, leur dit-il, je m'étais proposé de ne jamais « prendre les armes le premier ; mais puisque mes enne- « mis commencent la guerre, elle ne finira pas sans qu'ils « aient à s'en repentir. Dieu nous soit en aide ! Parlons « d'abord à l'un, puis nous aurons affaire à l'autre. » Après quoi, le 8 mai 1700, il quitta Stockholm, qu'il ne devait plus revoir, laissant la nation sous le gouverne-

ment de ce sénat, si longtemps le rival de la royauté même.

Après quelques jours de traversée, on aperçut les côtes de Séélande. A cette vue, le prince transporté de joie sauta dans une chaloupe; et, comme la descente était assez vigoureusement disputée, il se jette dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par-delà la ceinture. Ses ministres, l'ambassadeur de France qui l'accompagnait, les officiers, les soldats suivent aussitôt son exemple, et marchent au rivage sous une grêle de balles. Le roi, qui n'avait jamais entendu de mousqueterie chargée à balle, demanda à un officier qui se trouvait près de lui ce que c'était que ce petit bruit qui sifflait à ses oreilles. « C'est le bruit que font les balles qu'on vous tire, » lui répondit l'officier. « Bon, dit le roi, ce sera là désormais ma « musique. »

Son dessein était de faire le siége de Copenhague; mais désarmé par les soumissions des députés que cette ville lui envoya, il se contenta de lui imposer une contribution de quatre cent mille rixdalers, fit payer tous les vivres qu'on apporta dans son camp, établit dans son armée une discipline sévère, rendit justice à ses ennemis contre ses soldats mêmes, et fit désirer aux Danois d'avoir un tel maître. Le roi de Danemarck, battu dans le Holstein, tandis que Charles soumettait la Séélande, fut contraint d'accepter les conditions qu'on lui offrit. La paix se fit en peu de jours, comme la guerre s'était faite. Charles XII n'était pas moins expéditif dans ses négociations que dans ses coups de main; il ne désirait le succès d'une entreprise que pour en commencer une autre.

Le roi de Pologne, Auguste, à la tête de troupes saxonnes, assiégeait toujours Riga; Charles se met aussitôt en

marche pour le forcer à la retraite ; mais il apprend que Narva vient d'être investie par soixante mille Russes. Il y avait plus d'ennemis à combattre, plus d'obstacles à vaincre, plus de gloire à acquérir que devant Riga ; le roi tourne, en conséquence, de ce côté, et, dans le pressentiment de sa victoire prochaine, il écrit à ses maréchaux des logis : « Je m'en vais battre les Russes ; préparez un magasin à Laïs ; quand j'aurai secouru Narva, je passerai par cette ville pour aller battre ensuite le roi de Pologne et ses Saxons. » L'armée suédoise n'était composée que de vingt mille hommes, et le général russe, qui commandait en l'absence du czar, voulut s'opposer à sa marche. Il fut battu, mais dans sa fuite, il atteignit le défilé de Pyhajaggi qui semblait inaccessible, et d'où il espérait écraser les Suédois. La plupart des officiers de Charles doutaient du succès de l'attaque ; Charles seul marcha avec confiance, et le passage fut forcé. L'armée déboucha ensuite dans la plaine de Narva, et vit le camp des Russes défendu de tous côtés par des bastions, hérissé de palissades et de chevaux de frise, formant autour de la ville une double enceinte, presque aussi fortifiée que la ville elle-même.

Charles, après avoir laissé respirer ses troupes, les rangea en bataille ; puis s'adressant à ses soldats : « Mes « amis, leur dit-il, nous combattons pour une bonne « cause, le ciel combattra pour nous : si quelqu'un de « vous doute de la victoire, qu'il sorte des rangs et qu'il « retourne en Suède, les chemins lui sont ouverts. » Toute l'armée répondit à cette courte harangue par des serments de vaincre ou de mourir sous ses drapeaux. On courut à l'ennemi. La neige épaisse qui tombait lui cachait la marche des assaillants. Retranché dans son camp, il ne pouvait croire que Charles XII, avec si peu de troupes,

osât tenter la fortune des armes. Tout à coup le brouillard se dissipe, le soleil reparaît et montre aux Russes les Suédois rangés en bataille, à cinquante pas de leurs retranchements : l'artillerie joue et fait brèche dans les retranchements. Charles XII y pénètre le premier l'épée à la main; son infanterie le suit avec ardeur, mais avec ordre; à mesure que les troupes entrent, elles se développent au milieu des ennemis aussi promptement que dans une plaine libre. Les Russes, revenus de leur première surprise, se défendent intrépidement pendant trois heures. Enfin le désordre se met dans leurs rangs; plusieurs courent au pont de la Narva, qui se rompt et les engloutit avec lui; vingt mille des plus résolus se retranchent derrière les chariots, on les y force; ils mettent bas les armes, on leur donne quartier; après quoi, Charles XII les renvoie, parce que son armée n'aurait pas suffi pour les garder.

Trente mille Russes périrent dans cette célèbre journée (30 novembre 1700), dont la gloire ne coûta aux Suédois que treize cents soldats, et qui réduisit pour quelque temps le czar à l'inaction. Libre de ce côté, Charles XII court débloquer Riga, s'empare du duché de Courlande, et après avoir battu les Saxons en diverses rencontres, il entre à Varsovie, le 24 mai 1702, annonçant à la Pologne qu'il est prêt à lui accorder la paix, mais à la condition que le roi Auguste déposera la couronne. Celui-ci, soutenu par la Russie, essaya de lutter contre le roi de Suède et de rentrer à Varsovie. Mais, battu complétement à Klibzow, le 20 juillet 1702, il voulut tenter la voie des négociations. Le roi de Pologne ne fut pas plus heureux sur ce terrain que sur les champs de bataille. Une diète assemblée à Varsovie, en 1704, déclara le trône vacant, et le 12 juin

de cette année, Charles XII fit proclamer roi Stanislas Leczinski, jeune gentilhomme plein de vertus, de grâces et de courage.

Cependant le czar était rentré en Livonie ; il s'était emparé de Narva, et de là avait passé en Lithuanie pour donner les mains à l'électeur de Saxe, Auguste, qu'il voulait rétablir sur le trône de Pologne. Pour déjouer ces tentatives et ruiner à jamais la fortune de l'électeur de Saxe, Charles XII résolut de l'attaquer dans ses possessions héréditaires. Violant sans scrupule le territoire impérial, il traversa la Silésie, passa l'Oder, le 2 septembre 1706, l'Elbe le 16, et envahit la Saxe avec trente-cinq mille hommes. Là, comme partout, la victoire fut fidèle à ses drapeaux. Maître de Dresde, il força l'électeur à accepter les conditions de paix qu'il lui imposa par le traité d'Altrenstadt, signé le 25 septembre 1706. Par ce traité, Auguste renonça au trône de Pologne, et reconnut Stanislas Leczinski. Il dut aussi renoncer à toute alliance avec la Russie, et livrer les transfuges livoniens qui se trouvaient dans son armée. Le plus illustre, entre ces derniers, était le général Patkul, seigneur livonien qui, sous le règne de Charles XI, avait défendu avec fermeté les droits et les priviléges de la noblesse de sa province. Poursuivi par Charles XI et condamné à mort, il s'était réfugié en Saxe, près de l'électeur, puis il était passé au service de la Russie. Le czar l'avait envoyé comme ambassadeur à Dresde, et il y remplissait ces fonctions près de l'électeur, lorsque la ville fut prise par Charles XII. Bien que Patkul fût protégé par son caractère d'ambassadeur, le roi de Suède le réclama comme un sujet rebelle, et l'électeur se vit forcé de le livrer. Jugé par un conseil de guerre, le malheureux Patkul fut condamné à être rompu vif, et à être mis en

quartiers. Cet horrible supplice, le plus long et le plus affreux qu'on puisse imaginer, fut exécuté à la lettre. Lorsque les membres de la victime eurent été broyés par les roues, ils furent coupés en quartiers, et restèrent exposés sur des poteaux jusqu'à l'année 1713. Toute l'Europe s'indigna de cette barbarie, et beaucoup regardèrent Patkul comme le martyr de la liberté de son pays.

Rien ne retenait désormais Charles dans la Saxe. Ce prince, qui craignait de n'avoir plus d'ennemis à combattre, n'avait point compris le czar dans le traité de paix qu'il venait de conclure avec l'électeur Auguste. Tranquille sur le sort de la Pologne et du roi qu'il lui avait donné, il se mit en marche pour la Russie. Son armée passe la Vistule au commencement de 1708, s'empare de Grodno, traverse, le 17 mai, la Bérésina, et arrive à Smolensk, chassant partout devant elle les corps moscovites. Là Charles XII réfléchit sur le parti qu'il devait prendre, et, au lieu de se diriger sur Moscou, entraîné par les conseils et les promesses de soulèvement qu'il recevait de l'hetman Mazeppa, il poussa vers le sud et passa dans l'Ukraine. C'est là que les Russes reprirent l'offensive. Ils s'étaient déjà attaqués au général suédois Levenhaupt, qui, à la tête d'un corps de dix mille hommes, cherchait à opérer sa jonction avec Charles XII. Après dix combats successifs et une résistance vigoureuse, le général n'avait plus que six mille hommes lorsqu'il rejoignit l'armée suédoise. Cette armée tout entière ne s'élevait pas à plus de seize mille hommes, et l'on était au milieu d'un pays ennemi où sévissaient toutes les rigueurs du terrible hiver de 1709. Les souffrances devinrent bientôt insupportables ; les troupes murmuraient ; elles manquaient de pain et de

vêtements. Charles XII seul restait inébranlable, et semblait au-dessus de tous les besoins et de toutes les douleurs. Un soldat lui ayant présenté un morceau de pain noir et moisi, le roi, sans s'émouvoir, prit ce pain, le mangea en entier, et dit ensuite froidement au soldat : « Il n'est pas bon, mais il peut se manger. » Malheureusement la constance du général ne réparait pas les maux de l'armée : après cet hiver passé dans toutes les tortures du froid et de la faim, il vint investir Pultawa, point décisif pour la campagne, et où le czar avait réuni de grands approvisionnements.

Tandis que Charles XII poussait avec activité le siége de cette ville, Pierre le Grand s'avançait contre lui à la tête de soixante-dix mille hommes. Le roi de Suède voulut s'emparer de Pultawa avant d'être atteint ; mais la résistance des assiégés permit au czar de rejoindre son ennemi, et le jour où Charles s'apprêtait à donner l'assaut, on vint lui apprendre que l'armée russe arrivait. A ce moment même, une balle vint le frapper au pied. Sans qu'aucun signe de douleur le trahît, et, pendant six heures encore, il demeura ferme, donnant partout des ordres. Enfin la perte de son sang le força à se retirer. On découvrit sa plaie ; tous les spectateurs étaient consternés. « Coupez, dit le roi en présentant sa jambe ; coupez, ne « craignez rien. » On n'en vint pas à cette extrémité. L'approche des Russes lui fit bientôt oublier sa blessure ; il n'attendit pas l'ennemi dans ses lignes ; il marcha au-devant de lui avec son audace accoutumée, et, le 8 juillet 1709, la bataille s'engagea.

Dès le premier choc, la cavalerie moscovite fut renversée ; mais elle retourna au combat, culbuta l'aile droite des Suédois, et prit le général Schlippenbach. Ce fut alors

de part et d'autre un acharnement impossible à rendre ; Charles se faisait porter dans une litière, elle fut brisée d'un coup de canon ; il monta sur un cheval, le cheval fut tué sous lui. Renversé au plus fort de la mêlée, il se défendait encore avec son épée, lorsqu'on l'arracha tout sanglant. Les soldats suédois, croyant qu'il était mort, perdirent courage : leur défense devint moins vigoureuse, et l'attaque des Russes plus vive. Les rangs se rompirent, la cavalerie y pénétra, la déroute fut bientôt entière. On emporta le roi, qui frémissait de survivre à sa défaite, et criait d'un ton mêlé d'amertume, de honte et de dépit : « *Suédois ! Suédois !* » La rage étouffait sa voix, il n'en pouvait dire davantage. Tout était perdu si le délire qui égarait son esprit se fût aussi emparé de Lévenhaupt ; mais ce sage général conserva tout son flegme, et sauva le roi de Suède en mettant le Borysthène entre son vainqueur et lui.

Charles XII, revenu de ses premiers transports, rougit alors en se rappelant les magnifiques promesses qu'il avait faites aux Suédois. Il marchait avec les débris de son armée à travers les déserts et les forêts, incertain de sa route, n'ayant d'autre lit que sa voiture, pressé par la faim comme ses soldats, mais affectant toujours un maintien ferme et un air serein. Il arriva enfin sur les frontières de l'empire turc. Cette puissance, en guerre avec le czar, reçut avec joie le rival de Pierre le Grand. On le conduisit sur les bords du Dniester, où des cabanes élevées par ses soldats formèrent bientôt une ville près de Bender. Là Charles XII courait tous les jours à cheval, rangeait sa poignée de soldats en bataille, et paraissait plus gai qu'il ne l'avait jamais été dans sa plus haute fortune. Les Turcs venaient le contempler avec

un étonnement stupide, et l'admiraient sans savoir ce qu'ils admiraient en lui.

La cour ottomane paraissait disposée à secourir l'hôte illustre qui s'était mis sous la protection de ses frontières, à lui donner une armée pour accabler le czar; mais ce prince avait gagné le grand visir, Ali-Pacha, qui s'opposa à ce projet. A force d'intrigues, Charles le fit déposer. Numan Cupruli, successeur d'Ali, dut son élévation au roi de Suède, le combla d'honneurs et de bienfaits, et prépara la rupture avec la Russie. Déjà cinquante mille hommes couvraient les bords du Danube. Pierre, enfermé par cette armée, que commandait le visir, demanda à parlementer. Cette fois encore sa libéralité facilita les négociations; il obtint une capitulation avantageuse et se retira avec toutes ses troupes. Le visir fut disgracié; Aga Yusuphi-Pacha fut mis à sa place; mais enfin l'empereur turc fit sa paix avec le czar, et, fatigué des menées de Charles XII, il voulut le forcer à sortir de ses États. Charles répondit qu'il était roi à Bender comme à Stockholm; qu'il n'y recevrait d'ordres de personne, et qu'il fixerait, quand bon lui semblerait, le jour de son départ. Aussitôt le divan résolut d'assiéger Charles dans son camp, et de s'assurer de sa personne.

Avant d'engager l'action, le 2 février 1714, cinquante vieux janissaires, que sa gloire avait pénétrés de respect, s'avancèrent pour le conjurer de ne pas exposer sa vie par une défense opiniâtre et téméraire. Pour toute réponse, Charles menace de tirer sur eux. L'attaque commence. Effrayés du nombre et de l'artillerie des Turcs, quelques Suédois se rendent. Charles, indigné, s'écrie à haute voix : « Que ceux qui sont braves et fidèles me suivent. » Les Turcs étaient déjà dans la maison qui lui servait de palais,

et leur foule avide se disputait ses richesses. Charles s'élance au milieu de ces brigands, tombe, reçoit un coup de pistolet, se relève, pénètre dans une chambre reculée, s'y renferme, y passe en revue sa petite troupe, rouvre les portes, se précipite dans les rangs les plus serrés des janissaires, en fait tomber deux, blesse un troisième, est enveloppé, perce les assaillants, tue encore un soldat, accorde la vie à un autre, rentre dans sa chambre, et voit les Turcs, glacés d'effroi, se jeter par la fenêtre. Ceux-ci, que la honte d'être vaincus par quarante Suédois rendait furieux, lancent des torches sur la maison de Charles, qui est bientôt consumée. Du milieu des débris enflammés on vit se précipiter le roi de Suède, tout couvert de sang, les cheveux brûlés, le visage noir de fumée. Il voulait gagner une maison de pierre, où il espérait soutenir un nouveau siége ; mais on l'entoure, on l'enveloppe, on l'entraîne, et, forcé de jeter son épée afin qu'on ne dît pas qu'il l'avait rendue, il fut conduit au pacha, qui loua sa bravoure : « Vous auriez vu bien autre chose, dit-il, si « j'avais été secondé. »

Enfin Charles, fatigué de l'irrésolution d'une cour qu'il méprisait, et, ne pouvant rien faire de plus pour sa gloire à Bender, partit le 1er octobre 1714, avec une escorte de mille hommes. Bientôt il trouva la marche de ce corps trop lente, se déguisa, et, suivi seulement du colonel During et de deux domestiques, il traversa toute l'Allemagne : le 22 novembre 1714, il se montrait aux portes de Stralsund. Reconnu par le gouverneur de la place, il fut accueilli dans ses États après quinze ans d'absence, avec des démonstrations de joie qui tenaient de l'ivresse. Et cependant combien la situation de la Suède était changée ! Il l'avait quittée riche et florissante, il la retrouvait épui-

sée au dedans, affaiblie au dehors; arbitre, quinze ans auparavant, des destinées du nord de l'Europe, il n'était plus qu'un prince fugitif, dont les États ruinés accusaient la folle ambition.

Dans cette extrémité, Charles XII, rentré à peine en Suède, ne songea qu'à recommencer la guerre. Après quelques hostilités contre le roi de Prusse, il tourna tous ses efforts du côté de la Norwége. Il supportait impatiemment que le roi de Danemarck régnât sur cette contrée qui confine à la Suède, et qui est séparée du Danemarck par la mer.

Il résolut donc de s'en emparer par les armes, et entama la campagne par le siége de Frédéricshall, place forte considérée comme la clef du pays. Le 11 décembre 1718, Charles XII voulant apprécier par lui-même les progrès de l'attaque, inspectait la tranchée, accompagné de son ingénieur Mégret. Les bras appuyés sur le parapet d'un fossé, et, la figure tournée vers la forteresse, il s'était arrêté un moment pour examiner les travailleurs, lorsqu'une balle vint le frapper à la tempe et l'étendit mort. Par un geste instinctif, il avait eu le temps de porter la main sur la garde de son épée. On le trouva dans cette attitude, les traits exprimant la colère, mais sans aucun mélange de terreur ou d'angoisses. L'on a souvent accusé Mégret, ingénieur français, de la mort de Charles XII, mais aucune preuve décisive n'a confirmé cette accusation. Lorsqu'il vit le roi de Suède s'affaisser mort sur le parapet où il fut frappé, Mégret, éclairant de sa lanterne ses traits ensanglantés, s'écria: « Messieurs, la pièce est jouée; allons souper. » Parole insolente, mais qui ne manque pas absolument d'à-propos. On peut dire, en effet, que le règne de Charles XII fut

une véritable pièce de théâtre, pleine de scènes brillantes et imprévues.

A sa mort se termina la grande période de l'histoire de Suède. Ce royaume passe, après lui, au second rang des puissances, et l'influence qu'il avait exercée depuis Gustave-Adolphe sur les affaires de l'Europe, va se partager désormais entre deux États qui n'ont cessé de grandir depuis : la Prusse et la Russie.

CHAPITRE XIX.

La sœur de Charles XII lui succède. — Changement de constitution. — Pacification générale. — Nouvelles guerres contre la Russie. — Frédéric. — Adolphe-Frédéric. — Factions en Suède. — Gustave III. — Revolution du 19 août 1772. – Assassinat de Gustave III. — Ses successeurs.

(1718 à 1846)

La mort de Charles XII amena une réaction violente en Suède contre le pouvoir absolu. Son ministre Goerts fut mis en prison, jugé, condamné à mort et exécuté le 19 décembre 1718. Les réformes qu'il voulait introduire dans l'État furent le prétexte de sa condamnation ; la haine que soulevait, dans les derniers temps, la dure administration de Charles XII, en fut le véritable motif.

Le roi de Suède ne s'était pas marié, et ne laissait point, en conséquence, d'héritier direct : le trône fut donné à sa sœur Ulrique-Éléonore qui, peu auparavant, avait épousé le duc de Hesse-Cassel ; mais avant de lui remettre la couronne, les États présentèrent à la future souveraine une constitution nouvelle à laquelle elle souscrivit, et qui rétablissait, en les augmentant, tous les priviléges de la diète. Couronnée le 17 mars 1720, elle céda bientôt le

pouvoir à son époux, Frédéric de Hesse-Cassel, qui fit encore aux États de nouvelles concessions.

Après vingt ans de guerres, la Suède avait surtout besoin de repos. Dès le 20 novembre 1719 elle avait fait la paix avec l'Angleterre. Dans le cours de 1720 et de 1721, elle conclut également des traités de paix avec la Prusse, le Danemarck et la Russie. Elle perdit, par ces divers traités, le duché de Brême et de Verden qu'elle dut céder à l'électeur de Hanovre; Stettin et presque toute la Poméranie abandonnés au roi de Prusse; les belles provinces de Livonie, d'Esthonie, d'Ingrie, une partie de la Finlande et de la Carélie qui furent incorporées à l'immense empire russe. Elle reçut en échange des sommes considérables, faible dédommagement de ses pertes territoriales.

Quoi qu'il en soit, la Suède avait la paix, et elle aurait pu réparer ses forces, si le changement de constitution qui avait énervé le pouvoir, n'avait ranimé du même coup les partis et les factions qui, si longtemps déjà, avaient déchiré le pays. Jusqu'à Gustave III, et sauf une guerre malheureuse contre la Russie, l'histoire de la Suède n'est plus que l'histoire des intrigues conduites par les deux puissants partis, l'un désigné sous le nom des *Chapeaux*, et soudoyé par la France, l'autre connu sous le nom des *Bonnets*, et payé par la Russie. Dans la réunion des États qui eut lieu en 1738, la faction des *Chapeaux* l'emporta, et la guerre fut déclarée à la Russie; mais l'armée suédoise surprise par les Russes fut complétement défaite, et cette fois la paix aurait coûté cher à la Suède, si le duc de Holstein de la même branche que le prince de Holstein, désigné pour monter sur le trône de Russie, n'avait été choisi pour succéder à Frédéric, qui n'avait pas d'enfants. En sa faveur, les conditions de l'arrangement furent adoucies.

Après un règne long, agité, durant lequel le pouvoir lui fut souvent disputé, Frédéric mourut à soixante-seize ans, le 25 mars 1751, laissant la couronne à Adolphe-Frédéric de Holstein, alors âgé de vingt et un ans, et qui promit, à son avénement, de régner d'après la constitution de 1720. Le principal établissement qui recommande la mémoire de ce prince est la fondation de l'académie de Stockholm, dont le célèbre Linné fut le premier président. C'est à son règne que se rattache aussi la révision du code civil suédois, qui régit encore aujourd'hui la Suède.

Jamais, du reste, le pouvoir royal ne fut plus complétement annulé au profit du sénat et de la noblesse. Soutenu par le parti français qui était celui de la cour, Adolphe-Frédéric essaya bien de restreindre l'autorité excessive du sénat, mais il n'osa pas toucher à la constitution de 1720, dont cette autorité s'étayait, et il mourut le 22 février 1771, laissant cette tâche périlleuse à son fils Gustave III.

Lorsqu'il apprit la mort de son père, Gustave se trouvait à la cour de Versailles où il avait reçu l'accueil le plus empressé. Il partit aussitôt, et trouva le royaume partagé entre les deux factions opposées qui se disputaient le pouvoir. Il dissimula d'abord avec une rare habileté, se fit reconnaître par les États, jura la constitution, et attendit le moment favorable pour exécuter le projet hardi qu'il méditait. Enfin, au mois d'août 1772, une révolte apparente fomentée dans la place forte de Christianstadt, lui fournit le prétexte de réunir des troupes. Le sénat, prévoyant le danger qui le menaçait, nomma l'un de ses membres gouverneur de Stockholm, et annonça l'intention de retirer au roi ses gardes ordinaires. Dès que le sénat déclarait la guerre au

roi, il n'y avait plus à hésiter. Le 19 août, Gustave réunit dans son palais les officiers des gardes ; il leur expose avec éloquence les périls de l'État, les exigences de l'aristocratie ; sûr de leur appui, il fait arrêter sur-le-champ les membres les plus influents du sénat, parcourt la ville à cheval, parle avec chaleur au peuple qui l'approuve, « si bien, a dit un historien anglais, que le prince qui s'était levé le matin le souverain le plus limité de l'Europe, se trouva, dans l'espace de deux heures, non moins absolu à Stockholm que le roi de France à Versailles. » Les États convoqués sanctionnèrent une nouvelle constitution, et cette révolution qui, sous l'apparence de l'intérêt du peuple, s'accomplissait au profit du pouvoir royal, se termina sans effusion de sang. Elle laissa néanmoins au fond de certains cœurs une haine qui éclata plus tard par un assassinat.

Pendant vingt ans, Gustave régna paisiblement, prodiguant dans sa cour dissolue les fêtes et les plaisirs, élevant des palais, attirant à lui l'autorité, et imposant partout sa volonté souveraine. L'on n'a point encore éclairci parfaitement le mystère de sa mort. L'on ne sait pas au juste quels furent les chefs et la cause de la conspiration tramée contre ses jours. Quoi qu'il en soit, le 16 mars 1792, au moment où il s'apprêtait à armer contre la France et la révolution française, il fut frappé d'une balle dans les reins, au milieu d'un bal où il s'était rendu malgré de nombreux avertissements ; le 29 mars, il succomba dans d'horribles souffrances. Son meurtrier, le capitaine Ankastroëm, avoua fièrement son crime, refusa de dénoncer ses complices, et, après un mois passé dans la prière, monta courageusement sur l'échafaud, où il subit un affreux supplice.

Gustave IV, le fils de Gustave III, n'apporta sur le trône aucune des qualités séduisantes de son père. Chacun des actes de son règne a été une faute ou une folie, et à une époque où la situation difficile de l'Europe demandait des ménagements, il aurait bientôt jeté la Suède dans des embarras inextricables, si les États ne l'avaient forcé d'abdiquer. Son fils, alors enfant, et aujourd'hui errant en Europe, ne put même lui succéder. La couronne fut remise à Charles, duc de Sudermanie, frère de Gustave III, qui montra dans son administration autant de prudence que son neveu y avait mis d'emportement obstiné. Enfin, en 1810, Charles XIII n'ayant pas d'héritier direct, les États-généraux élurent pour prince héréditaire Jean-Charles Bernadotte, maréchal de France, prince de Ponte-Corvo.

Après un règne plein de sagesse, qui a profondément établi sa dynastie en Suède, Charles XIV est mort en 1844, laissant la couronne à son fils, Oscar Ier, qui passe à juste titre pour l'un des souverains les plus éclairés de l'Europe, et qui promet d'occuper dignement le trône des Gustave Wasa et des Gustave-Adolphe.

FIN DE L'HISTOIRE DE SUÈDE.

HISTOIRE DE NORWÉGE.

Division de l'histoire de Norwége. — Norwége gouvernée comme royaume indépendant. — Norwége sous la domination du Danemarck. — Norwége, royaume indépendant uni au royaume de Suède.

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

On peut diviser en trois périodes principales l'histoire de la Norwége. Dans la première période, la Norwége est gouvernée comme royaume indépendant, par des princes de la race des Inglinges et des Falkunges. Soumise, dans la seconde, à la domination du Danemarck, elle subit la loi des souverains de ce pays. Dans la troisième, enfin, nous la voyons unie au royaume de Suède, mais conservant néanmoins sa constitution propre et ses franchises.

PREMIÈRE PÉRIODE. 200-1397.

La Norwége, qui forme, avec la Suède, la presqu'île nommée Scandinavie, fut peuplée, ainsi que cette dernière contrée, d'habitants venus d'Asie à une époque bien antérieure à notre ère. Suivant les plus anciennes annales scandinaves, Odin confia le gouvernement de la Norwége à Seming, son fils ou son lieutenant ; mais la tradition se

tait sur le nom des successeurs de ce chef, et le véritable fondateur du royaume fut Nov, dans lequel on voit communément, et avec assez de vraisemblance, un personnage historique. Fils d'un roi puissant, souverain de la Finlande, il partit, dit-on, vers l'an 200, pour atteindre le ravisseur de Goé, sa sœur, qui s'était réfugié dans la Norwége, et ce fut à cette occasion qu'il fit la conquête du pays.

Les fils de Nov se partagèrent son royaume. Ces partages continuèrent de génération en génération, et quelques siècles plus tard, vingt petits rois indépendants se disputaient le territoire de la Norwége. En 875 seulement, Harald *aux Beaux Cheveux,* de la famille des Inglinges, força tous ces petits chefs à se soumettre sans retour : ceux qui refusèrent d'accepter sa domination, allèrent chercher jusque sous le pôle une terre où ils pussent vivre dans leur sauvage liberté. L'Islande, découverte depuis quelques années (868), reçut un grand nombre de colons norwégiens qui y portèrent les mœurs et la langue des Scandinaves. C'est là surtout, dans cette région solitaire et glacée, que se sont conservés les poëmes ou *sagas* qui avaient pris naissance dans la mère-patrie.

Les Orcades, les Hébrides, Hetland et Feroë, furent aussi occupées, à la même époque, par des fugitifs de la Norwége. Quant au roi Harald, dont l'ambition avait provoqué tous ces exils, il porta ses armes jusqu'à la mer Blanche, et dans le grand Océan sur les côtes d'Angleterre et d'Ecosse. L'un de ses parents, Rolf, banni parce qu'il exerçait la piraterie pour son propre compte, fit voile pour la Gaule, s'empara de la seconde Lyonnaise, et devint, sous le nom de Rollon, le premier duc de Normandie (887). Fortune brillante, qui devait éclipser celle de tous les souverains de la Norwége.

Harald, si l'on en croit des documents toujours incertains lorsqu'il s'agit d'un pays et d'une époque si reculés, ne mourut qu'en 936, après un règne de soixante-treize ans. Son fils Érick, qui lui succéda, mérita le surnom de *Hache de sang,* pour avoir tué ses frères de sa propre main. Un seul, Hakan, élevé en Angleterre par le roi Athelstane, avait échappé au meurtre de sa famille ; informé de l'indignation que les crimes d'Érick avaient soulevée dans la Norwége, il s'embarqua sur une flotte que lui avait fournie le souverain d'Angleterre, et fut accueilli, à son arrivée sur les côtes de la Scandinavie, avec un tel enthousiasme, qu'Érick, abandonné de tous, s'enfuit dans les Orcades, où il fit quelque temps le métier de pirate.

Ainsi proclamé par les suffrages unanimes de la nation (936), Hakan ou Haquin affermit par sa prudence la couronne qu'il venait d'acquérir. En 940 et 941, il réunit les hommes les plus sages du royaume pour lui donner des lois et consolider la paix. Voulant, en même temps, protéger le pays contre les attaques du dehors, il fit construire des forts, établit des signaux le long des côtes, et divisa toute la Norwége en districts maritimes, afin de pouvoir équiper rapidement une flotte nombreuse, si les circonstances l'exigeaient. Toutefois, malgré la vénération qui l'entourait, il ne put introduire en Norwége la religion chrétienne, dans laquelle il avait été élevé par Athelstane. « La nation, lui dit un député, vous a reconnu roi pour « conserver ses libertés et non pour la réduire en servi- « tude ; les dieux de la Norwége sont aussi anciens que le « monde ; nos pères les ont servis, et plutôt que d'aban- « donner leur culte, nous renoncerons à t'obéir. » L'assemblée contraignit ensuite le roi à prendre part aux sacrifices,

à vider la coupe de Thor et à manger de la chair de cheval.

Le peuple, dans sa farouche ardeur pour le vieux culte d'Odin, détruisit les nouvelles églises et massacra les prêtres, sans que Hakan, menacé à cette époque par les fils d'Érick, *Hache de sang,* pût réprimer ces violences. Vaincus en diverses rencontres, les fils d'Érick, grâce au secours d'Harald *à la Dent bleue,* roi de Danemarck, finirent, dans une de leurs descentes en Norwége, par surprendre Hakan. Celui-ci, blessé d'un coup de flèche, mourut en désignant pour lui succéder Harald, le fils aîné de son frère Érick (955) ; mais ces secousses réitérées affaiblissaient le pouvoir suprême, et favorisaient l'ambition des anciens vassaux, qui n'avaient jamais perdu l'espoir de ressaisir leur indépendance. Harald ayant fait périr en trahison le iarl ou comte Sigurd, le plus puissant d'entre eux, tout le peuple de Drontheim et de la partie septentrionale de la Norwége, que Sigurd tenait en fief, se souleva sous la conduite du iarl Hakan, son fils (970). Celui-ci, avec l'aide du roi de Danemarck, à qui il sut inspirer des craintes sur les prétentions de Harald, parvint à se défaire du meurtrier de Sigurd; et, soutenu par une flotte danoise, il s'empara de la Norwége, qu'il gouverna sous le titre de vassal et de lieutenant du roi de Danemarck (978).

Après de violents démêlés avec son suzerain, Hakan, encouragé par le mariage de sa fille avec le roi de Suède, Érick le Victorieux, se déclara souverain indépendant de la Norwége. Il avait jusqu'alors, afin de gagner des partisans à sa cause, dissimulé les passions farouches qui le dominaient; mais lorsqu'il crut avoir réduit tous ses ennemis, il souleva le pays par ses cruautés, et périt

bientôt sous le poignard d'un des esclaves de sa maison (995).

Quelques années auparavant (982), un Islandais nommé Érick Rade (le Roux), découvrit une côte couverte d'une riche végétation, qu'il appela Groënland (pays vert). Les Islandais y établirent une colonie entre les soixante-neuf et soixante-quinze degrés de latitude nord. C'est la côte orientale du Groënland actuel, qui, restée inaccessible pendant plusieurs siècles, a été de nouveau découverte en 1822 par le capitaine Scoresby. Leif, fils d'Érick Rade, poussa plus avant, et découvrit encore au sud du Groënland une autre contrée arrosée par des fleuves riches en saumons et couverte d'une espèce de blé sauvage. Beaucoup de savants ont cru, et il est vraisemblable, que le plus grand de ces fleuves n'était autre que le Saint-Laurent. Ainsi l'Amérique aurait été découverte cinq siècles environ avant Christophe Colomb.

Le successeur de Hakan II fut Olof Trygvason, arrière-petit-fils de Harald aux Beaux Cheveux (995). Proscrit et errant dans sa jeunesse, il avait été baptisé par un moine de Cornouailles, qui lui prédit qu'un jour il régnerait sur la Norwége. Cette prédiction, ainsi qu'on le voit, s'accomplit ; mais la rigueur déployée par le nouveau souverain dans ses travaux apostoliques, excita partout des mécontentements, et provoqua des révoltes. Olof fut, en outre, poursuivi par la vengeance d'une femme, Sigrid, qu'il avait outragée, et qui, mariée plus tard au roi de Danemarck, Suénon, excita contre la Norwége tous les ressentiments de son mari. Olof ayant péri dans une bataille navale, Suénon s'empara de la partie méridionale de la Norwége (1000), mais les habitants proclamèrent unani-

mement Olof II, dit le Gros, qui descendait, comme Olof Ier, de Harald aux Beaux Cheveux.

Olof II soutint une lutte énergique contre Canut le Grand, qui régnait sur l'Angleterre et le Danemarck, et qui voulait aussi maintenir la Norwége sous sa dépendance. Olof, battu à la fin, se retira en Russie, tandis que Canut se faisait proclamer roi de Norwége. Le moment n'était pas venu, toutefois, où le joug danois devait s'appesantir sur ce pays. Canut, qui portait alors trois couronnes, en avait confié une à son fils naturel, Suénon, qu'il envoya en Norwége. Mais Suénon opprima le peuple, qui rappela de Russie Magnus Ier, fils d'Olof II. Ce prince força Suénon à se réfugier en Danemarck, où il mourut en 1037.

Parvenu fort jeune au trône (1036), Magnus Ier, dès le commencement de son règne, rencontra un adversaire redoutable dans Harde Knut, qui, après la mort de son père, Canut le Grand, prétendit des droits à la couronne de Norwége. Toutefois, ce danger fut écarté par une convention qui stipulait que les deux rois resteraient amis, et que, si l'un d'eux venait à mourir sans enfants, le survivant hériterait de son royaume.

L'année même de cette convention (1042), Harde Knut ou Canut mourut, et Magnus fut reconnu roi de Danemarck sans opposition; mais un prince danois, nommé Suénon, qu'il chargea du gouvernement en son absence, se rendit bientôt indépendant; Magnus, en mourant (1047), confirma son usurpation par l'abandon qu'il lui fit de ses propres droits à la couronne de Danemarck.

Cette renonciation volontaire de la part du roi de Norwége ne fut pas reconnue par son oncle et son successeur, Harald *le Sévère*, frère d'Olof II. La guerre se poursuivit longtemps entre les deux pays, avec des chances diverses,

lorsque Harald en fut détourné par une expédition en Angleterre, où il périt en 1066.

Des deux fils qu'il laissait, l'un, Magnus II, ne vécut que jusqu'en 1069; l'autre, Olof III, ou *le Saint*, prince législateur et pacifique, se rendit célèbre par les efforts qu'il fit pour adoucir les mœurs grossières de son peuple. Cette tâche ne fut point continuée par Magnus III, son fils, qui lui succéda en 1093. La vie de ce prince s'écoula dans de continuelles aventures contre l'Écosse et contre l'Irlande. En 1102, il s'empara de Dublin ; précédemment il avait conquis les îles Hébrides, Orcades, d'Anglesey et de Man, dont il forma un royaume particulier, sous le titre de royaume des Iles; mais la mort ne lui permit point de consolider cette conquête. Il périt jeune, surpris dans une de ses incursions en Irlande par une troupe ennemie (1103), et ne laissant, pour lui succéder, aucun fils légitime.

La couronne fut alors décernée à Sigurd, son fils naturel, qui, après un règne peu fécond en événements, la transmit à son fils Magnus IV, prince avare, orgueilleux et ivrogne (1134). Haï et méprisé du peuple, Magnus IV se vit obligé de partager le royaume avec Harald IV, qui prouva juridiquement, en marchant sur un fer rouge, qu'il était, lui aussi, fils naturel de Magnus III. Bientôt, aidé du roi de Danemarck, Harald battit son rival, lui fit crever les yeux et couper une jambe; mais le nouveau souverain ne justifia point son usurpation par son habileté dans le gouvernement. Sa faiblesse à défendre le pays désolé par les pirates vandales, lui attira le mépris de la nation, et fraya ainsi le chemin du trône à un aventurier qui, se donnant pour le fils de Magnus III, réunit un nombreux parti, surprit Harald, et l'assassina dans les bras de l'une de ses maîtresses (1136).

Sigurd, c'était le nom de l'assassin, avait été élevé par un prêtre, et était même entré déjà dans les ordres sacrés : ce qui lui fit donner le surnom de *diacre transfuge*. Avec lui commence pour la Norwége une époque de troubles et de désordres dont le tableau fatiguerait le lecteur, sans l'instruire. Qu'importe cette longue suite de rois sans renom, se disputant chaque lambeau du territoire, se traitant réciproquement comme des voleurs et des bandits, et ne laissant à la postérité aucun fait digne de mémoire.

Après trente ans de luttes dans lesquelles figurent Inge Ier, Sigurd III, Eystein, Magnus V, Hakan III, un puissant seigneur, Erling, porta au trône son fils Magnus VI, qui fut élu, grâce au concours des prêtres et des évêques (1164). Après s'être reconnu, lui et ses descendants, vassaux de saint Olof, il déclara qu'il laissait le choix futur des rois à l'archevêque, aux évêques, et aux hommes les plus distingués de la nation. Chaque jour, néanmoins, voyait naître de nouveaux prétendants à la couronne. L'un d'eux, Eystein, petit-fils de Harald IV, gagna quelques partisans, auxquels on donna par mépris le surnom de Birkébéniens, parce que, contraints de fuir dans les forêts, ils avaient, à défaut de chaussures en cuir, les pieds entourés d'écorce de bouleau. Ces fugitifs, souvent vainqueurs dans des combats d'escarmouche contre les soldats de Magnus VI, avaient essuyé une sanglante défaite en 1177, et leur chef Eystein était mort, lorsque le parti abattu fut relevé par l'un des plus grands hommes de la Norwége.

Cet homme était Sverrer. Né, à ce qu'il croyait, dans les rangs du peuple, il avait été destiné à l'état ecclésiastique, lorsque, en 1176, sa mère vint lui déclarer qu'il était de sang royal et frère de Hakan III. Retiré en Suède,

lorsque les Birkébéniens vinrent le forcer à se mettre à leur tête, Sverrer, après avoir erré quelque temps dans les forêts et dans les montagnes de la Norwége, rétablit l'ordre et la discipline dans sa troupe, et résolut enfin d'enlever la couronne à Magnus VI. Défait dans plusieurs rencontres, il finit par triompher en dépit des prêtres et de l'archevêque, qui avaient promis le salut éternel à tous ceux qui périraient en combattant les Birkébéniens. Sverrer prit alors le titre de roi (1177), et s'empara de Drontheim, pendant que Magnus VI se réfugiait en Danemarck, où il fut bien accueilli par Canut VI. Après avoir tenté plusieurs fois contre son rival la fortune des armes, Magnus, vaincu dans une bataille navale, périt en cherchant à se sauver à la nage (1184); Sverrer s'affermissait, au contraire, sur le trône qu'il avait usurpé, en épousant Marguerite, fille d'Érick le Saint, roi de Suède.

Cette alliance n'empêcha pas le clergé de conspirer contre la puissance de Sverrer. Celui-ci, résolu à défendre vigoureusement ses droits, retint une partie des revenus que les prêtres s'étaient alloués, et comme l'archevêque Érick tonnait du haut de la chaire contre les Birkébéniens, Sverrer, dans une diète tenue en 1193, fit restreindre les priviléges de l'archevêque, au risque de provoquer contre lui-même les colères de l'Église. Elles éclatèrent en 1198, par une bulle d'Innocent III, qui prononçait l'interdiction de Sverrer et de tous ses partisans. Mais les rois de Suède et de Danemarck, auxquels il avait été enjoint d'exécuter ce que prescrivait l'interdit, ne jugèrent pas à propos d'obéir aux ordres du pape. Sverrer battit, en 1201, les rebelles qui s'étaient levés à la voix du clergé, et sentant bientôt approcher sa fin, il voulut encore une fois se montrer au peuple assis sur son trône, afin de convaincre la

multitude de la fausseté des prédictions de l'évêque d'Opslo, Nicolas, qui avait annoncé que Sverrer serait dévoré par des chiens.

Ce prince mourut le 9 mars 1202, laissant de son fils aîné Sigurd, mort avant lui, un enfant au berceau nommé Guttorm, et un second fils, Hakan IV, qui fut proclamé roi. Celui-ci se réconcilia avec le clergé, rappela les exilés, et, entre autres, l'archevêque ; mais il ne profita pas longtemps du calme inespéré dont jouissait la Norwége, après tant de troubles. Il succomba après deux ans de règne, empoisonné, dit-on, par sa belle-mère ; et le pays, livré aux prétentions rivales de plusieurs compétiteurs, retomba dans tous les désordres de l'anarchie.

Après Guttorm, qui mourut encore enfant, et Hakan V, son cousin, qui eut le titre de roi sans avoir l'empire, les Birkébéniens élurent, en 1217, Hakan VI, fils naturel de Hakan IV. La mère du nouveau prince, qui n'était âgé que de treize ans, justifia la naissance royale de son fils par l'épreuve du feu, très en usage à cette époque. Néanmoins, jusqu'en 1240, Hakan eut à lutter contre des prétendants nombreux, que soutenaient des factions aux ordres du clergé ou des grands.

Lorsque Hakan VI eut détruit tous ses rivaux, il put donner ses soins à l'administration de son royaume. Il éleva des forteresses, fonda des villes, garantit par des lois la liberté individuelle, et étendit si loin l'estime de son nom, que saint Louis lui offrit, dit-on, le commandement d'une partie de sa flotte, quand il entreprit sa croisade en Égypte. Le pape Innocent IV, pour donner à Hakan un témoignage particulier de sa considération, lui envoya le cardinal Guillaume, évêque de Sabine, qui sacra le roi à Bergen, en 1247. Deux ans plus tard, Hakan eut

une entrevue avec Birger, régent de Suède, et en 1251 s'accomplit le mariage déjà projeté depuis longtemps entre son fils aîné, Hakan, qu'il avait associé au trône, et Richissa, fille de Birger. En 1253, ces princes convinrent d'une guerre contre le Danemarck ; mais lorsque, en 1257, Hakan VI s'apprêtait à attaquer ce royaume avec toutes ses forces maritimes, son fils aîné vint à mourir. Le roi de Norwége ne songea plus, dès lors, qu'à associer au trône son jeune fils, Magnus, en remplacement de celui qu'il venait de perdre.

Hakan, après avoir soumis l'Islande et le Groënland (1261), fit voile l'année suivante pour l'Écosse, dans l'intention d'y reconquérir ce que Magnus III y avait jadis possédé. Ce fut au milieu des succès de cette expédition que la mort le surprit au mois de décembre 1262, dans l'île de Mainland, l'une des Orcades. Son règne est regardé comme l'époque la plus brillante de l'histoire de la Norwége.

Magnus VII, qui avait été associé au trône du vivant de son père, se hâta de terminer la guerre avec l'Écosse. Par le traité de paix qui fut signé à Perth, le 5 juillet 1266, Magnus renonça aux Hébrides et à l'île de Man, mais se réserva les Orcades ; le roi d'Écosse paya quatre mille marcs sterling, et promit un tribut annuel de cent marcs ; par une convention d'une autre nature, passée avec l'archevêque, Magnus VII obtint la révocation de la loi de Magnus VI, qui avait rendu la couronne élective, et la consécration de l'hérédité dans sa famille.

Les réformes que Magnus VII opéra dans la législation de son royaume, lui valurent le surnom de *Lagabeser*, ou de *réformateur des lois*. Il s'attacha particulièrement à fondre les codes particuliers de chaque province en un

seul code général ; il apporta même des changements à la constitution, en excluant les paysans des assemblées des États, dans lesquelles ne siégèrent plus que les feudataires de la couronne.

Infidèle, d'ailleurs, à la politique de ses prédécesseurs, il concéda plusieurs avantages au clergé, décréta, en 1267, un nouvel impôt, sous le nom de denier de saint Olof, et renonça, en faveur des prêtres, à des prérogatives importantes de la couronne. C'est, ainsi qu'on le voit, reconnaître la juridiction ecclésiastique dans toute son étendue, accorder la liberté des élections par les chapitres, autoriser la levée de la dîme dans tout le royaume, conférer enfin à l'archevêque le droit de battre monnaie.

Le clergé, chaque jour plus exigeant en présence des concessions du roi, aurait bientôt dépouillé la couronne de toutes ses prérogatives, si le fils de Magnus, Érick II, qui lui succéda en 1280, n'avait complétement répudié la politique de son père, en s'affranchissant de la tutelle pesante qu'il avait subie. Comme Érick n'était âgé que de dix-huit ans lorsqu'il parvint au trône, il fut d'abord facile à l'archevêque Jean de s'emparer de l'esprit du jeune monarque. Il en profita pour lui faire contracter sous serment, à l'époque de son sacre, l'engagement d'étendre encore les priviléges du clergé et des prêtres, et d'abroger toutes les lois qu'ils jugeraient opposées à leurs droits. Mais l'archevêque, avec plus de prudence, aurait compris qu'il allait trop loin, et qu'à la première occasion le roi se délierait de promesses qui enchaînaient son pouvoir et compromettaient son honneur.

Cette occasion se présenta bientôt. L'archevêque ayant promulgué de nouvelles lois ecclésiastiques portant amende, au profit du clergé, pour tous les délits religieux,

Érick, poussé à bout par tant d'audace, révoqua les concessions qu'il avait faites, et s'attira, dès-lors, par sa conduite, la haine violente du clergé, qui lui donna le surnom de *Prasterhadere*, ou ennemi des prêtres. L'archevêque eut recours aux armes de l'Église, et excommunia deux conseillers du roi. Érick, irrité, le chassa, ainsi que ses suffragants les évêques d'Opslo et de Hammer. Les prélats allèrent porter leurs plaintes à Rome, et des bulles menaçantes furent lancées contre Érick ; mais l'archevêque et l'un des évêques étant morts bientôt, la querelle s'apaisa. Le nouvel archevêque Ivrund se soumit au roi, et se reconnut son vassal à la diète de 1297.

Érick mourut en 1299, sans laisser d'enfants, et léguant à son successeur une guerre entamée depuis longtemps avec le Danemarck, à propos de la dot d'Ingeburge, princesse danoise, et épouse de Magnus VII. Cette guerre se termina en 1308, sous le règne de Hakan VII, autre fils de Hakan VI, qui, du vivant même d'Érick, administrait avec un pouvoir absolu la partie du royaume qui lui avait été cédée par son père. La paix de 1308 valut à la Norwége le comté de Halland, que le Danemarck lui abandonna en échange des prétentions d'Ingeburge.

Avec Hakan VII (1319) s'éteignit dans les mâles la race des Inglinges, qui régnait depuis 863, et le trône passa à la dynastie des Falkunges, déjà en possession du trône de Suède depuis 1250. Le premier souverain de cette dynastie fut Magnus VIII, né en 1316, d'Érick, duc de Suède, et d'Ingeburge, fille de Hakan VII. Il fut proclamé par les États, malgré son jeune âge, et réunit sur sa tête les deux couronnes de la Scandinavie, celle de Suède, du chef de son père, fils de Magnus Ladulas, celle de Norwége, du chef de sa mère. De grandes calamités publiques, des sub-

mersions, des écroulements de rochers, et surtout l'horrible peste qui, sous le nom de *digerdöden,* ou *la Mort Bleue,* ravagea le nord de 1348 jusqu'en 1350, persuadèrent au peuple que les vices de Magnus avaient attiré ces désastres sur le pays. Les États profitèrent de cette disposition des esprits pour lui enlever le gouvernement de la Norwége, qui fut confié à son second fils, Hakan VIII (1350).

Hakan, élevé aussi au trône de Suède, après la mort de son frère aîné Érick (1362), épousa Marguerite, fille de Waldemar, roi de Danemarck. Ce mariage, contracté malgré la parole qu'il avait donnée à Élisabeth de Holstein, souleva les sénateurs suédois qui s'étaient rendus sa caution près du duc de Holstein, père de la fiancée, et porta sur le trône de Suède, à la suite d'une insurrection, le jeune duc Albert de Mecklembourg (1364). Après une lutte inutile pour reprendre cette couronne perdue, Hakan mourut en 1380. Dès l'année 1376, il avait vu proclamer son fils Olof roi de Danemarck et de Norwége, sous la tutelle de sa mère Marguerite. Mais ce prince, le dernier des Falkunges, succomba bientôt lui-même, laissant à Marguerite sa double couronne (1387). Dans le même temps, un parti suédois, hostile à Albert de Mecklembourg, offrit le sceptre de la Suède à la fille de Waldemar. Celle-ci battit Albert, et désormais sans rival, elle fit proclamer souverain des trois royaumes de Suède, de Norwége et de Danemarck, le fils de sa nièce, Érick, duc de Poméranie. A l'occasion de cet avénement, fut conclue, le 26 juillet 1397, la fameuse ligue de Calmar [1].

[1] Voir l'*Histoire de Suède,* page 226.

DEUXIÈME PÉRIODE.

De 1397 à 1814, l'histoire de la Norwége n'est plus que l'histoire du Danemarck et de la Suède. Pendant tout le temps que dura la ligue de Calmar, il est vrai que les Norwégiens furent considérés comme un peuple indépendant, et que leur royaume fut regardé comme électif; mais la Norwége, qui n'avait ni commerce, ni noblesse, ni clergé puissant, ne pouvait que perdre son antique liberté dans cette union avec les deux États voisins. Lorsque les crimes de Christian eurent amené sa déchéance et la rupture du traité de Calmar (1463), la Norwége, après quelques vains efforts pour ressaisir sa liberté, devint une simple province du Danemarck, que le sénat de Copenhague d'abord, puis le roi, après la révolution de 1661, traitèrent comme une préfecture danoise [1].

La Norwége n'eut aucune part à ce dernier événement, qui changeait son droit public. Province docile, elle accepta la révolution opérée à Copenhague, et prêta serment à la nouvelle constitution, à *la loi royale,* où se trouvait cet article : « Les rois *héréditaires* de Danemarck et de Norwége seront en effet et devront être regardés, par tous leurs sujets, comme les seuls chefs suprêmes qu'ils aient sur la terre. Ils seront au-dessus de toutes les lois humaines, et ne reconnaîtront, dans les affaires ecclésiastiques et civiles, d'autre juge que Dieu seul. »

Les guerres de Charles XII contre le Danemarck, à son retour de Bender, eurent la Norwége pour principal théâtre, et ce fut sous les murs d'une ville norwégienne

[1] Voir, sur la révolution de 1661, l'*Histoire du Danemarck.*

que périt, comme on le sait, le héros suédois. La tranquillité du nord, peu troublée depuis cette époque, ne fut pas perdue pour l'industrie, les sciences et les arts. L'exploitation des mines se perfectionna, le commerce s'accrut, une association, connue sous le nom de *Société noire*, établit des fonderies, des fabriques de potasse et de verrerie; Drontheim eut une Société des sciences, et après de longues sollicitations, la Norwége obtint, en 1811, qu'une université fût fondée à Christiania.

TROISIÈME PÉRIODE.

C'est dans cette situation que les événements de 1814 trouvèrent la Norwége. Jetée, en 1812, dans l'alliance de la Russie, la Suède, après le désastre de Moscou, demanda qu'on lui adjoignît la Norwége, dont serait dépouillé le Danemarck, allié de Napoléon. La Suède renonçait, en retour, au grand-duché de Finlande, que la Russie lui avait enlevé en 1809.

Tel fut l'objet du traité de Saint-Pétersbourg, conclu au mois de mars 1812, mais qui ne reçut son exécution qu'en 1814, après que la chute de Napoléon eut rendu l'empereur Alexandre tout-puissant dans le nord. Le Danemarck, privé de l'appui de la France, ne pouvait opposer qu'une résistance vaine. Il se hâta de signer le traité de Kiel, par lequel la Norwége fut cédée à la Suède, en échange de la Poméranie suédoise et de l'île de Rugen.

Ainsi fut consommée l'union de la péninsule scandinave. L'année suivante (1815), un acte particulier, dressé par les diètes des deux royaumes et consenti par le roi, détermina les rapports constitutionnels de la Suède et de la

Norwége. On ne lira pas sans intérêt ce document qui consacre l'indépendance de ce dernier pays.

Art. Ier. Le royaume de Norwége formera un royaume libre, indépendant, indivisible et inaliénable, réuni avec la Suède sous un même roi.

« Art. 2. L'hérédité suivra la ligne descendante masculine et collatérale, de la manière qui a été réglée dans l'ordre de succession du 26 septembre 1810, décrété par les États de Suède et adopté par le roi.

« Art. 3. S'il n'y a point d'héritier présomptif, le roi, ou, s'il y a vacance du trône, le gouvernement légitime des deux royaumes par intérim fera en même temps, dans les huit premiers jours de l'ouverture des deux diètes, la proposition relative à la succession. Les membres des deux diètes ont le droit de proposer un candidat. L'élection devra nécessairement commencer dans les douze jours qui suivront la proposition du gouvernement. La veille du jour fixé pour l'élection, les deux diètes nommeront un comité qui, dans le cas où l'élection des deux diètes tomberait sur des individus différents, se réunira comme fondé de pouvoirs des deux royaumes, pour fixer, à la pluralité des voix, le choix sur un seul individu. Ce comité, composé de trente-six personnes de chaque royaume, et de huit suppléants, se réunira à Carlstadt dans les vingt et un jours qui suivront les douze jours fixés ci-dessus pour l'élection. Le scrutin du comité se fera par billets pliés, signés de l'un des deux orateurs (présidents) du comité réuni. Avant de compter les billets, l'orateur en mettra un à part cacheté, qui aura voix prépondérante, s'il y a égalité de suffrages.

« Art. 4. Le roi aura le droit de rassembler les troupes, de commencer la guerre, de faire la paix, et de conclure ou

de rompre des traités, d'envoyer ou d'admettre des ministres plénipotentiaires.

« Art. 5. Si le roi veut faire la guerre, il doit faire part de son dessein à la régence de Norwége, et lui demander son sentiment sur cet objet ; il lui communiquera en même temps un rapport détaillé sur l'état du royaume, par rapport aux finances, aux moyens de défense, etc. Ensuite le roi rassemblera en conseil d'État extraordinaire le ministre d'État et les conseillers d'État de Norwége, ainsi que ceux de Suède, et il exposera les motifs et les circonstances à prendre en considération dans le cas dont il s'agit. La régence de Norwége fera en même temps sa déclaration sur l'état de ce royaume, et il sera fait un rapport semblable sur celui de la Suède. Le roi demandera aux membres du conseil leur opinion, que chacun d'eux donnera séparément, pour être insérée au procès-verbal, sous la responsabilité que prescrit la constitution. Alors le roi aura le droit de prendre et d'exécuter la résolution qu'il jugera avantageuse à l'État.

« Art. 6. Si le roi, venant à mourir, l'héritier présomptif du trône est encore mineur, les conseils d'État de Norwége et de Suède se rassembleront aussitôt pour régler en commun la convocation pour la diète de Norwége et la diète de Suède.

« Art. 7. En attendant que les représentants des deux royaumes soient rassemblés et aient établi une régence pendant la minorité du roi, un conseil d'État, composé d'un nombre égal de membres norwégiens et suédois, gouvernera, sous le nom de *régence par intérim* de Norwége et de Suède, les deux royaumes, en se conformant à la constitution respective. Ce conseil d'État sera formé de dix membres de chaque royaume.

« Art. 8. Le choix des personnes chargées de la régence pendant la minorité du roi, se fera d'après les mêmes règles et de la même manière que le prescrit l'art. 3 ci-dessus, pour l'élection du successeur au trône.

« Art. 9. Les personnes qui seront chargées de la régence dans les cas ci-dessus mentionnés, prêteront serment, les Norwégiens à la diète de Norwége, et les Suédois à celle de Suède. Voici quelle doit être la formule du serment :

« Je promets et jure de conduire l'administration du « royaume d'une manière conforme aux lois et à la con- « stitution : qu'ainsi Dieu et sa sainte parole me soient « en aide. »

« Si aucune des deux diètes n'est alors rassemblée, le serment sera déposé par écrit dans le conseil d'État, et présenté ensuite à la première diète de Suède et de Norwége.

« Art. 10. Les soins relatifs à l'éducation du roi mineur seront réglés de la manière prescrite à l'art. 8. Un point fondamental sera que ce prince apprenne suffisamment la langue norwégienne.

« Fait à Christiania, le 31 juillet, et à Stockholm, le 6 août de l'an de grâce 1815. — *Suivent les signatures.*

« Nous avons adopté et sanctionnons l'acte ci-dessus... en foi de quoi, etc.

« Fait à Stockholm, le 6 août 1815.

« CHARLES. »

L'histoire de la Norwége a été intimement liée depuis cette époque à celle de la Suède. Les produits des deux pays s'échangent, leurs relations se multiplient, les intérêts commerciaux et industriels se mêlent, au grand avantage des deux peuples. Et cependant, plus d'une fois, la

Norwége a laissé percer ses susceptibilités ombrageuses contre cette unité. Il a fallu toute l'habileté de la politique de Charles XIV, pour affaiblir l'opposition sourde et persistante du sthorthing. L'administration éclairée et paternelle d'Oscar Ier achèvera de rallier franchement les populations intelligentes de la Norwége, et consommera l'union de la péninsule scandinave.

FIN DE L'HISTOIRE DE NORWÉGE.

HISTOIRE DE DANEMARCK.

Origine des Danois. — Temps barbares. — Expéditions des Pirates Danois. — Rois de l'époque barbare. — Maison d'Estridson. — Maison d'Oldenbourg. — Maison de Holstein.

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Il n'est pas en histoire de sujet plus controversé que l'origine des Danois. On s'accorde généralement, toutefois, à les regarder comme les frères de ces redoutables Cimbres qui, après avoir menacé la fortune de Rome, succombèrent à Pourières et à Verceil sous les coups de Marius. Relégués dans des contrées froides et pauvres, ils étaient forcés de s'expatrier annuellement, pour chercher dans la piraterie et le pillage les moyens d'existence que leur refusait le sol ingrat de leur patrie. Charlemagne vainquit les tribus danoises voisines de la Germanie; Louis le Débonnaire leur envoya un missionnaire; mais jusqu'au dixième siècle ces peuples restèrent fidèles au culte farouche d'Odin, qui était aussi regardé comme leur premier roi et leur législateur.

Déjà, du temps de Charlemagne, leurs barques armées

étaient venues insulter les côtes de la Gaule, et l'on prétend que le grand roi versa des larmes, en prévoyant les maux que les pirates du Nord réservaient à son empire. Ce fut, néanmoins, du côté de l'Angleterre que se dirigèrent surtout les incursions des Danois [1]. Tandis que les Normands remontaient la Seine, assiégeaient Paris, et s'établissaient enfin dans le duché qui porta leur nom, l'Angleterre voyait entrer souvent dans ses ports les flottes de barques à deux voiles, que le vent d'est poussait en trois jours de la presqu'île du Jutland au sud de la Bretagne.

Les soldats de chaque flotte obéissaient à un chef unique dont le vaisseau se distinguait des autres par quelque ornement particulier. C'était le même chef qui commandait encore lorsque les pirates débarqués marchaient en bataillons, soit à pied, soit à cheval. On le saluait du titre de roi; mais il n'était roi que sur mer et dans le combat; car, à l'heure du festin, toute la troupe s'asseyait en cercle; et les cornes remplies de bière passaient de main en main sans qu'il y eût ni premier ni dernier. Les plus renommés de ces aventuriers étaient appelés *rois de mer*. « Ceux-là, disent leurs poëtes, n'avaient jamais dormi sous un toit de planches, ils n'avaient jamais vidé la coupe auprès d'un foyer abrité. »

Le *roi de mer* savait gouverner le vaisseau comme un bon cavalier manie un cheval; il courait pendant la manœuvre sur les rames en mouvement, lançait, en jouant,

[1] On donne plus spécialement le nom de *Danois* aux pirates qui venaient du Danemarck et des îles de la Baltique, et celui de *Normands* aux pirates de la Norwége; mais il est inutile de dire qu'ils furent souvent mêlés et confondus.

trois piques au sommet du grand mât, et alternativement les recevait dans sa main. Égaux sous un pareil chef, supportant légèrement leur soumission volontaire et le poids de leur armure de mailles, les pirates danois cheminaient gaiement sur *la route des Cygnes*, comme disent leurs vieilles poésies nationales. Les violents orages des mers du Nord dispersaient et brisaient leurs frêles navires ; tous ne rejoignaient pas le vaisseau du chef au signal de ralliement ; mais ceux qui survivaient au naufrage n'en avaient ni moins de confiance ni plus de souci ; ils se riaient des vents et des flots qui n'avaient pu leur nuire : « La force de la tempête, chantaient-ils, aide le bras de nos rameurs ; l'ouragan est à notre service, il nous jette où nous voulons aller. »

Après de nombreuses expéditions en Angleterre, ces intrépides barbares avaient conquis sur les Saxons, en 871, trois des sept provinces de l'Heptarchie : le Northumberland, l'Estanglie et la Mercie [1]. Quelques années plus tard, ils dominaient sur tout le royaume, mais en 878, ils furent complétement battus à Ethandun, par Alfred le Grand, et rejetés sur leur territoire. Godrun, leur roi, obtint la paix en promettant d'embrasser le christianisme.

Alfred, profitant de la paix, réparait les villes ruinées par la guerre, agrandissait et embellissait Londres, sa capitale, élevait des forteresses pour couvrir le pays, formait une milice régulière, etc., lorsqu'en 885, le fameux *roi de mer* Hasting apparut sur les côtes de l'Estanglie, soutenu par deux escadres nombreuses. Les Danois, entraînés par l'amour du pillage et par la puissance des souvenirs, oublièrent les serments solennels que Godrun avait faits sur

[1] Voir, pour plus de détails, l'*Histoire d'Angleterre*, pages 20 et suiv.

la croix du Christ. Ils saluèrent les nouveaux venus comme des frères, abandonnèrent les champs qu'ils labouraient, et détachèrent du poteau enfumé leur grande hache de bataille, ou la massue hérissée de pointes de fer, qu'ils appelaient l'*étoile du matin*. Peu de temps après, les Danois des rives de l'Humber descendirent vers le sud, pour se joindre, avec les hommes de l'Estanglie, à l'armée du fameux roi de mer, Hasting. Celui-ci prenant, comme disaient les poëtes du Nord, l'Océan pour demeure, passait sa vie à naviguer du Danemarck aux îles Orcades, des Orcades en Gaule, de Gaule en Irlande et d'Irlande en Angleterre.

Hasting fut défait, dans plusieurs batailles, par le roi Alfred. Une partie de son armée se retira chez les Danois du Northumberland, une autre partie s'incorpora aux Danois de l'est; les plus pauvres radoubèrent leurs navires, et suivirent leur chef infatigable à de nouvelles expéditions. Ils passèrent le détroit de la Gaule, et remontèrent le cours de la Seine. Hasting, du haut de son vaisseau, ralliait sa troupe au son d'un cor d'ivoire qu'il portait au cou, et que les habitants de la Gaule surnommaient le tonnerre. Du moment que ces sons redoutés se faisaient entendre au loin, le serf gaulois quittait le champ où il était attaché, pour s'enfuir au fond de la forêt voisine, et le noble Frank, saisi de la même terreur, levait les ponts de son château-fort, courait au donjon faire la revue des armes, et ordonnait d'enfouir les tributs en argent qu'il avait amassés.

Sous les successeurs d'Alfred, les pirates danois laissèrent quelque trêve aux Anglais. En 934, ils furent même complétement battus à Brunan-Burg, par le roi saxon Athelstane, qui régna le premier sur toute l'Angleterre;

mais forcés, pour quelques années, au repos, les Danois acquirent de nouvelles forces. C'est l'époque où leur histoire acquiert quelque certitude, où de véritables souverains remplacent en Danemarck tous les petits rois qui, jusque-là, vivaient libres et indépendants.

Le premier de ces souverains fut Gorm ou Germ le vieux, qui laissa pour successeur un fils connu sous le nom d'Harald à la *Dent Bleue* (935). Vaincu sous les murs de Sleswig par l'empereur Othon Ier, Harald accepta des missionnaires et se fit chrétien; mais une réaction païenne mit sur le trône, en 980, Sven ou Suénon Ier, son fils, qui détruisit les églises chrétiennes, et, reprenant le métier de pirate, débarqua dans le Northumberland, accompagné d'Olof, roi des Norwégiens (990). Les deux souverains remontèrent l'Humber et remportèrent une grande victoire, grâce à la défection de trois princes northumbriens, Danois d'origine. Ils osèrent ensuite s'engager dans la Tamise, et mettre le siége devant Londres; mais leurs bandes, repoussées avec perte par les bourgeois, allèrent porter la désolation dans toutes les provinces, jusqu'à ce que le roi saxon, Éthelred, eût acheté leur départ au prix de 16,000 livres.

Le souverain de la Norwége, Olof Ier, Trygvason, converti par un ermite, s'occupa désormais de protéger le christianisme dans ses États. Suénon, toujours hostile aux chrétiens, lui déclara la guerre, le défit en pleine mer, et lui donna l'Océan pour tombeau (1,000). Cette rivalité des deux princes scandinaves laissait quelque répit aux Anglais, qui en profitèrent pour conjurer la ruine des Danois établis dans la Bretagne. Une conspiration tramée dans le plus grand secret éclata tout à coup le jour de saint Brice de l'année 1003. Ce jour, à la même heure, tous les Danois de

la dernière invasion, hommes, femmes, enfants, furent assaillis et massacrés dans leurs demeures.

Pour punir ce qu'il appelait la trahison du peuple anglais, le roi danois Suénon assembla la plus nombreuse armée de pirates qu'on eût encore vue, et débarqua sur les côtes d'Angleterre dans l'année 1004. La lâcheté d'Éthelred mit à bout, cette fois, la patience des Anglais. Au lieu de défendre la patrie commune, ce prince l'écrasait d'impôts pour payer aux Danois un nouveau tribut (*Danegheld*) de 24,000 livres : bientôt toutes les provinces, voyant qu'on leur préparait un esclavage inévitable, se soumirent volontairement à la domination des Danois. Suénon prit le titre de roi de toute l'Angleterre, sans aucune opposition : Éthelred abandonné passa en Gaule, chez son beau-frère, le duc de Normandie (1014).

Les Anglais devenus sujets de l'étranger, regrettèrent bientôt le prince qu'ils avaient répudié. Pendant que les soldats danois appelaient au trône Canut (Knut), fils de Suénon mort en 1014, les Anglo-Saxons, de leur côté, rappelaient Éthelred de l'exil. L'Angleterre réunie un moment sous le sceptre danois de Suénon, se trouva divisée de nouveau entre les Danois et les Anglo-Saxons. A la mort d'Éthelred, survenue dans l'année 1016, ceux-ci choisirent pour roi son fils naturel, Edmond *Côte de fer*, qui, en raison de sa bravoure, fut préféré aux deux fils légitimes d'Éthelred demeurés en Normandie.

Edmond, relevant le courage du peuple anglais, livra cinq grandes batailles aux Danois et leur reprit Londres; mais il fut battu à Asington, et forcé de consentir au partage des provinces. La Tamise devint la limite des deux royaumes; malheureusement pour l'indépendance des Anglo-Saxons, Edmond mourut, dès l'année 1017, victime

d'un assassinat. Canut franchit aussitôt la limite qu'il avait juré de respecter, déporta les fils d'Edmond en Scandinavie, proscrivit ses parents et ses amis, et se fit proclamer roi de toute l'Angleterre (1017).

Affermi dans son pouvoir, Canut se montra digne du surnom de Grand, autant par son habileté à concilier les intérêts des vainqueurs et des vaincus, que par ses exploits guerriers. Comme s'il avait voulu réparer les persécutions que ses compatriotes avaient fait subir à l'église, il surpassa dans sa munificence envers le souverain pontife tous les rois anglo-saxons. En témoignage de sa déférence profonde pour les successeurs du prince des apôtres, il soumit toute l'Angleterre à un tribut perpétuel au profit de l'église romaine, qu'on appela *denier de saint Pierre*; mais, en même temps, sa charité inépuisable, ses lois sages et libérales, lui conciliaient l'affection des Anglais, et lui permettaient de donner carrière à son ambition.

Canut s'empara d'une partie de l'Écosse, tandis que ses généraux, et parmi eux le saxon Godwin, enlevaient la Norwège à Olof le Saint. Ainsi maître d'une triple couronne, il prenait le titre d'empereur du Septentrion, roi des rois, lorsque la mort vint le frapper au faîte des prospérités (1035). Ce prince séjourna très peu dans son royaume de Danemarck, où l'on prétend qu'il jeta les premières bases de la féodalité. Cette contrée lui dut ses progrès encore faibles dans l'agriculture, et ses premières lois écrites.

Canut laissait trois fils : deux d'un premier lit, Suénon et Harald ; un troisième du nom d'Harde Knut, né de son mariage avec Emma, veuve du saxon Éthelred. Canut avait, en mourant, exprimé le désir que ce dernier lui succédât en Angleterre ; mais comme Harde Knut se trouvait alors en Danemarck, où il fut proclamé roi, les Danois

d'Angleterre élevèrent au trône Harald, tandis que Suénon recueillait la couronne de Norwége.

Celui-ci fut bientôt chassé (1036) et céda la Norwége à Magnus Ier, fils d'Olof le Saint. En vain Harde Knut essaya-t-il de lui reprendre ce royaume. Après une lutte violente, les deux souverains signèrent un arrangement qui accordait au survivant d'entr'eux le droit de régner sur le Danemarck et sur la Norwége : Harde Knut partit ensuite pour l'Angleterre, où, depuis la mort d'Harald, il était appelé par le vœu des Danois et des Anglo-Saxons. Loin de reconnaître l'appui qu'il avait trouvé chez ces derniers, le nouveau roi les accabla d'impôts. Bientôt la haine et le désespoir réveillèrent le désir de l'indépendance dans le cœur des vaincus ; Godwin, à la tête de sa nation, avait déjà levé l'étendard de la révolte, lorsque Harde Knut mourut subitement en 1042. Avec lui finit la dynastie des princes danois en Angleterre. A sa mort, les Anglais reçurent avec enthousiasme Édouard, surnommé le Confesseur, fils d'Éthelred et d'Emma.

D'après la convention passée entre Harde Knut et Magnus, roi de Norwége, ce dernier fut aussi reconnu roi de Danemarck. Un prince danois, Suénon II, Estridson, qu'il chargea du gouvernement en son absence, se rendit bientôt indépendant. Magnus confirma cette usurpation par l'abandon qu'il fit à Suénon de ses propres droits à la couronne de Danemarck (1047); mais le successeur de Magnus, Harald le Sévère, protesta contre une renonciation qui blessait les droits de la Norwége, et combattit dix-sept ans pour le triomphe de ces droits. Suénon, sorti avec bonheur de sa lutte contre Harald, légua à ses fils le trône de Danemarck (1076). Il n'avait pas laissé de postérité légitime, mais de nombreux enfants naturels. Cinq d'entre

eux, Harald, Canut II le Saint, Olof, Érick, Nicolas, lui succédèrent à la suite l'un de l'autre (1076-1135). Ardents apôtres du christianisme auquel Suénon, leur père, s'était converti, ils tentèrent plusieurs expéditions maritimes contre les païens de la Courlande et de l'Esthonie, ouvrant ainsi à Waldemar Ier la voie glorieuse où il devait s'illustrer [1].

Waldemar Ier, fils de Canut le Saint, obtint le surnom de Grand et le mérita. Il poursuivit avec une nouvelle vigueur la guerre implacable que son père et ses oncles avaient commencée contre les pirates indomptés des côtes voisines. Le triomphe du christianisme était le fond de ces luttes obscures, et les pirates danois s'étaient transformés en guerriers civilisateurs (1157-1172). « Il semble, en effet, dit un écrivain, que ce qui restait du vieux monde païen, se fût mis sur les flots, pour mieux résister à son triomphant ennemi. » Waldemar subjugua le prince de Julin et pilla sa ville. Il pénétra dans l'île de Rugen, le plus respecté des sanctuaires de l'idolâtrie, et prit d'assaut Arcon, capitale de l'île. Le vainqueur y trouva une statue monstrueuse portant quatre têtes et tenant à la main une corne que son prêtre remplissait tous les ans d'un vin pur. Elle fut mise en pièces et le temple rasé : Waldemar brisa ensuite les fers des esclaves chrétiens, et abolit les sacrifices humains. Ces occupations ne l'empêchèrent point d'intervenir dans les affaires de l'empire. Il s'unit au duc de Saxe, Henri le Lion, pour obtenir le serment du roi des Obotrites (Mecklembourg). Plus tard les Danois débarquèrent dans la Poméranie citérieure, prirent Stettin et fondèrent Dantzick (1172).

[1] On compte, entre Nicolas et Waldemar, deux souverains obscurs Erick II et Erick III (1135-1157).

Ces conquêtes se bornaient à la possession des rivages, et à la domination de la mer Baltique. La Séélande et la Scanie durent à Waldemar leurs premières lois écrites. La ville de Copenhague fut fondée, mais ce n'était encore qu'une simple forteresse destinée à protéger la population contre les pirates.

Les fils de Waldemar Ier, mort en 1182, suivirent ses traces avec succès. Canut VI[1] obtint l'hommage des Vandales, des Poméraniens et des Mecklembourgeois. Il partagea la Livonie et l'Esthonie avec les chevaliers Porte-Glaives et commença la conquête du Holstein, qu'on nommait les Poumons de la Saxe, en subjuguant la petite tribu des Dithmartes et la ville de Hambourg (1201).

Waldemar II, son frère, surnommé le Victorieux, lui succéda en 1202 et fut le héros des Danois. Il se vit au moment de constituer dans le Nord un vaste empire Scandinave. Il acheva la réduction du Holstein, et après la destruction du puissant duché de la Saxe, rempart de la Germanie Septentrionale, il succéda aux droits de l'empire sur toutes les contrées situées au delà de l'Elbe et baignées par la mer Baltique. Le victorieux monarque s'étendit depuis le Jutland jusqu'au fond de l'Esthonie, où il assura sa domination en bâtissant les forts de Revel, de Wisemberg et de Narva (1219) : ses conquêtes furent érigées en royaume de Vandalie. Un simple accident trahit sa fortune : le comte de Schwérin, qu'il avait outragé dans son honneur, le surprit et l'enferma dans une forteresse (1223). Ce fatal événement rendit tous les peuples tributaires à l'indé-

[1] Canut, fils de Waldemar Ier, sixième du nom, n'est pas le sixième roi du nom de Canut qui ait régné en Danemarck. (Voir les observations déjà faites à ce sujet, *Histoire de Suède.*)

pendance. L'empire germanique ressaisit sa suprématie, les petits princes vandales et les chefs des contrées récemment soumises se soulevèrent. Après avoir langui trois ans dans les fers, Waldemar fut obligé de souscrire à un traité si désastreux, que de ses anciennes possessions il ne lui resta plus qu'une portion de la Prusse et l'île de Rugen. Rendu à la liberté, il voulut recouvrer ce qu'il avait perdu. Mais la bataille de Bornhovède livrée contre les vassaux de la Saxe, du Holstein, de l'Oldenbourg et du Mecklenbourg confirma la décadence des Danois. Waldemar II y fut vaincu par la trahison des Dithmarses, et perdit un œil dans la mêlée (1227).

Une période de divisions sanglantes suivit le règne de Waldemar II (1241). Les grands voulaient ravir à la couronne cette prépondérance inconnue jusqu'alors qu'elle avait usurpée; le clergé se montrait avide de transformer l'autorité ecclésiastique en souveraineté politique. Les ducs de Sleswig, les régents de Lubeck, les comtes de Holstein, de Schwérin se coalisèrent à plusieurs reprises et les trois fils de Waldemar, Érick IV, Abel et Christophe Ier, périrent l'un après l'autre de mort violente (1250-1259). La centralisation précoce du pouvoir absolu n'avait pu subsister. On vit alors un archevêque de Lunden, Jean Grand, audacieux rebelle, bâtir des forteresses, lever des impôts et des armées pour combattre ses souverains.

La puissance royale continua à décliner au sein des guerres étrangères et des soulèvements intérieurs. Érick V, fils de Christophe Ier, Érick VI et Christophe II fils d'Érick V cédèrent aux difficultés. Ils élargirent les immunités des nobles, et affranchirent les évêques de la subordination temporelle (1259-1340). A l'avénement de Waldemar III, fils de Christophe II (1340), l'État, plongé dans

l'anarchie, était partagé entre six princes indépendants.

Waldemar III eut la gloire de restaurer la monarchie danoise. Il racheta le Hosltein et acquit les îles de Gothland et d'Aland sur les Suédois (1365). La Scanie, avec la forte ville d'Élsinbourg, fut reprise au même peuple par la force des armes; les îles de Langeland et d'Arsen revinrent à la couronne.

Ces succès rapides soulevèrent la jalousie de la ligue anséatique qui ourdit deux grandes coalitions contre le monarque danois. Il en triompha par l'habileté de sa politique plutôt que par les armes. Après s'être sincèrement réconcilié avec le roi de Suède, Albert de Mecklembourg, il laissa le trône à sa fille, Marguerite, déjà mariée au roi de Norwége, Hakan VIII. Waldemar III était le dernier descendant mâle de Suénon Estridson (1375).

On a déjà vu[1] comment Marguerite appelée plus tard au trône de Suède, et réunissant sur sa tête les trois couronnes de Suède, de Norwége et de Danemarck, parvint à fonder, en 1397, la célèbre ligue de Calmar, qui pouvait devenir la base d'un empire formidable. Mais le neveu de Marguerite, Érick VII, le Poméranien, qui lui succéda en 1412, ne put faire régner dans la ligue l'harmonie nécessaire à toute puissance durable. Il fut déposé en 1439. Les dissensions devinrent plus vives sous Christophe de Bavière (1440). A sa mort (1448), les Suédois commencèrent la rupture et se donnèrent pour roi Charles Bonde. Peu après, les Danois, de leur côté, portaient au trône Christian Ier, chef de la maison d'Oldenbourg.

Le règne de Christian Ier ne fut qu'une longue suite de

1 Voir l'époque correspondante de l'histoire de Suède et de Norwége.

guerres contre la Suède[1]. Les Danois, grâce au secours de l'archevêque d'Upsal, Joens Oxenstiern, rétablirent deux fois leur domination sur ce pays (1457, 1465), et furent deux fois chassés par le parti de la noblesse et du peuple. Cependant les successeurs de Christian, Jean et Christian II ou Christiern, renouvelèrent un instant l'union calmarienne (1497, 1520). Ce dernier prince, qu'on a appelé le Néron du Nord, et dont les crimes soulevèrent la Suède, essaya de lutter, en Danemarck, contre le clergé et la noblesse tout puissants dans ce royaume. Deux codes qu'il publia supprimaient la juridiction temporelle des évêques, défendaient de piller les effets naufragés, ôtaient aux seigneurs le droit de vendre les paysans, et permettaient au paysan maltraité de quitter la terre de son seigneur.

En agissant ainsi, Christiern n'avait pas calculé la force du parti qu'il irritait. Les nobles et les évêques, dépouillés de leurs plus précieux priviléges, déclarèrent Christiern déchu du trône (1523), et offrirent la couronne au frère de son père, Frédéric Ier, duc de Holstein. Mais après ce triomphe commun du clergé et de la noblesse, les nobles se séparèrent des prêtres, et favorisèrent la prédication des doctrines luthériennes, qui furent bientôt dominantes dans le Danemarck. Les États-généraux d'Odensée (1527) décrétèrent la liberté de conscience, abolirent le célibat ecclésiastique, et brisèrent tout lien entre le clergé danois et le siége de Rome.

Christiern qui s'était réfugié dans les Pays-Bas crut qu'il pourrait profiter de cette révolution, en associant sa cause à celle de la religion catholique. Avec le secours de plusieurs princes d'Allemagne, de Charles-Quint et de

[1] Voir l'époque correspondante de l'histoire de Suède.

quelques marchands hollandais, il équipa une flotte, débarqua sur les côtes de la Norwége encore catholique et hostile à Frédéric, et pénétra de là en Suède. Repoussé, et obligé de se renfermer dans Opslo, il se rendit aux Danois, qui lui promirent la liberté, et le tinrent enfermé vingt-neuf ans dans le donjon de Soenderbourg, sans autre compagnie qu'un nain.

A la mort de Frédéric Ier (1534), les évêques tentèrent un effort pour prévenir leur ruine imminente. Ils essayèrent de porter au trône Jean, le plus jeune des deux fils de ce prince, âgé de huit ans, qui n'était pas encore prévenu en faveur du luthéranisme comme son aîné, Christian III. On faisait valoir que cet enfant, né en Danemarck, parlait dès le berceau la langue du pays, tandis que son frère, né dans le Holstein, était considéré comme un Allemand. Cette lutte des évêques contre la noblesse, de la foi catholique contre la nouvelle doctrine, du patriotisme danois contre l'influence étrangère, éveilla l'ambition des Lubeckois qui espérèrent, à l'aide des discordes intérieures, conquérir et démembrer le Danemarck. Ils confièrent la conduite de cette guerre à un aventurier illustre, le comte Christophe d'Oldenbourg, qui s'était signalé contre les Turcs. Il n'avait que son nom et son épée, mais il se consolait, dit-on, de sa pauvreté, en lisant Homère dans l'original. Il entra dans le Danemarck en soulevant les classes inférieures au nom de Christiern, toujours prisonnier, nom magique qui ralliait les catholiques et les paysans. Tout était tromperie, dit M. Michelet, dans cette guerre machiavélique : les démocrates de Lubeck nommaient au peuple Christiern, et ne pensaient qu'à eux-mêmes ; leur général Christophe ne travaillait ni pour Christiern ni pour Lubeck, mais pour ses propres intérêts. Les calamités de cette ré-

volution furent telles que la *guerre du comte* est restée une expression proverbiale en Danemarck (1534).

L'effroi général rallia tous les esprits à Christian III, fils aîné de Frédéric Ier. Le sénat retiré dans le Jutland qui seul lui restait, appela le jeune prince du Holstein, où il s'était retiré; Gustave Wasa lui prêta des secours avec lesquels il assiégea Lubeck elle-même, et la força de rappeler ses troupes. Les paysans, partout battus, perdirent l'espoir de la liberté; Christian III reprit Copenhague à Christophe d'Oldenbourg, après un long siége (1536); le sénat fit arrêter les évêques, les dépouilla de leurs biens, et leur substitua des surintendants chargés de propager les doctrines de Luther. Ainsi s'éleva le pouvoir absolu de la noblesse par la défaite du clergé et des paysans.

Christian III reconnut le trône électif, promit de consulter le grand-maître du royaume, le chancelier et le maréchal, qui devaient recevoir les plaintes contre le roi. La noblesse danoise décida que la Norwége ne serait plus qu'une province du royaume; le protestantisme y fut établi, et le puissant archevêché de Drontheim étant devenu un simple évêché, l'ancien esprit de résistance contre la domination du Danemarck cessa de se manifester (1537).

La révolution religieuse et politique du Danemarck s'affermit ainsi partout, et Christian III, en mourant, put transmettre, sans obstacle, le trône à son fils, Frédéric II (1559). Ce prince, en dépit des prétentions toujours plus impérieuses de la noblesse, gouverna le royaume avec bonheur et habileté. Sous son règne, toutefois, le Danemarck voulant profiter des troubles intérieurs de la Suède, se laissa entraîner contre cette puissance à une guerre également funeste aux intérêts des deux pays (1563). Victorieuse sur mer où sa marine avait acquis une supériorité

décidée, la Suède essuya, sur terre, de nombreux échecs: à la bataille de Svarterace, notamment, quatre mille Danois triomphèrent de vingt-cinq mille Suédois.

La lassitude des combattants termina, par la paix de Stettin (1570), la longue querelle qui durait entre les deux royaumes depuis la rupture de l'union de Calmar. Le monarque danois consacra, dès lors, tous ses soins à faire fleurir les sciences, les arts et l'industrie. Pendant que Peder-Oxe restaurait l'agriculture et les finances complétement épuisées par les divisions intestines, Tycho-Brahé prenait rang parmi les plus grands astronomes modernes; Daniel de Rantzau s'illustrait comme guerrier, diplomate, poëte et historien.

Frédéric II enlevé en 1588 à l'affection de ses sujets, laissa la couronne à un enfant de huit ans, Christian IV, dont la jeunesse fut confiée aux soins de quatre membres du sénat. On a vu souvent des tuteurs intéressés, prolonger l'enfance de leurs pupilles : Christian IV échappa à ce danger. Son esprit formé par des études sérieuses, son cœur nourri dans la vertu, développèrent chez lui le génie précoce du gouvernement, et malgré de fréquents revers de fortune, le placèrent au nombre des plus grands rois de Danemarck. Son administration intérieure fut un modèle d'économie et de vigilance; il visita toutes les provinces de son empire et fit même un voyage en Laponie. La marine danoise, restaurée par lui, le compta parmi ses amiraux les plus habiles; et si sa gloire fut éclipsée comme général, il ne faut pas oublier quels étaient ses rivaux : Gustave-Adolphe et Wallenstein.

Le premier, attaqué en 1611 par les Danois dont les prétentions mal éteintes sur la Suède se réveillèrent encore une fois, dégagea Calmar assiégé, pénétra en Danemarck,

et imposa la paix à Christian IV. Le second défit Christian à Kœnigslutter, lorsque ce prince appelé au secours des protestants d'Allemagne, eût pris leur défense contre l'empereur, dans la terrible guerre de trente ans (1625-1629). Wallenstein vainqueur soumit la Poméranie et menaçait le Danemarck, lorsque Christian, pour sauver son propre royaume, renonça en 1629, par la paix de Lubeck, au rôle de défenseur de l'Allemagne protestante, rôle illustre et dangereux qui fut glorieusement rempli par Gustave-Adolphe.

Le fils de Christian IV, Frédéric III, fut élu roi, après son père, grâce aux nouvelles concessions qu'il fit à la noblesse, et qui bornèrent de plus en plus l'autorité royale (1648). Sous son règne, une nouvelle lutte éclata entre le Danemarck et la Suède. Le roi de Suède Charles X, fier de conduire les vieilles bandes de Gustave-Adolphe, avait mis la main sur les principales villes de Pologne, lorsque le Danemarck, ému de ces conquêtes menaçantes pour l'indépendance du Nord, lui déclara subitement la guerre (1657). Charles qui, malgré ses brillants succès en Pologne, voyait son armée s'épuiser dans un pays ruiné, saisit l'occasion qui s'offrait de déplacer le théâtre des hostilités. Il passa rapidement en Poméranie, et tandis que les Danois pensaient lui fermer la retraite par Dantzick qu'ils occupaient avec leur flotte, le roi de Suède entre dans le Holstein, rencontre, bat et fait prisonnier le général danois Kerber, puis, couronnant cette campagne par une manœuvre d'une hardiesse inouïe, il traverse les glaces du Sund, et vient porter l'effroi jusque dans Copenhague.

Dans cette extrémité le Danemarck s'empressa de solliciter la paix. Elle fut conclue le 7 mars 1658, et valut à la Suède les provinces de Halland, de Blecking et de Scanie;

mais Charles se repentit bientôt de n'avoir pas achevé son ennemi, lorsqu'il le tenait à sa discrétion : après avoir inutilement proposé aux Anglais et aux Hollandais le partage du Danemarck, il se décida à recommercer la guerre. Le 8 août 1658, il aborda inopinément en Séélande.

Charles X ne s'avança pas cette fois avec sa rapidité habituelle, et lorsqu'il arriva devant Copenhague, le roi de Danemarck, Frédéric III, avait eu le temps de préparer la défense de sa capitale. Deux assauts terribles des Suédois ayant été repoussés avec vigueur, Charles, désespérant de prendre la place, se disposait à aller porter la guerre en Norwége, lorsqu'il mourut en 1660.

La mort du roi de Suède fut suivie d'une paix définitive signée à Copenhague le 17 mai 1660. Les Danois témoins du courage et de l'énergie déployés par Frédéric III durant le siége de cette place, s'étaient pris pour leur souverain d'un attachement sans bornes que celui-ci sut mettre à profit, dans l'intérêt de son pouvoir. Assuré du dévouement des classes inférieures de la nation, il résolut de les opposer aux nobles dont le joug tyrannique abaissait la royauté. Grâce au concours que lui prêtèrent dans la diète les députés des villes, des campagnes et du clergé, il y fit passer une proposition qui enlevait aux nobles le droit d'élire les souverains, rendait le trône héréditaire, dégageait le roi de toutes ses obligations envers ses sujets, et l'investissait d'un pouvoir sans contrôle qui changeait la république aristocratique du Danemarck en la monarchie la plus absolue qui fut jamais. C'est un spectacle sans doute unique dans l'histoire que celui d'une nation courant ainsi de son plein gré au devant du despotisme, sans réserver pour elle-même aucun droit, aucune garantie; mais la diète de 1661 ne fut guidée que par un seul sentiment, la haine de la noblesse.

Elle ne vit dans la *loi du roi* qu'un moyen de briser le joug de ce corps détesté, et souscrivit aveuglément à toutes les mesures qui ruinaient son autorité.

Lorsque les résolutions de la diète eurent été portées aux nobles et aux sénateurs, ceux-ci réclamèrent un court délai pour délibérer à leur tour. Le président de la diète, Nausen, bourgmestre de Copenhague, leur déclara que la décision dont il les avait saisis était irrévocable, et qu'ils eussent seulement à l'adopter; en même temps, les habitants de la capitale se tenaient en armes autour du sénat, de sorte que la noblesse, incapable de tenter un combat, dut se résigner à la révolution qui s'était accomplie sans elle et contre elle.

La nouvelle loi fondamentale de l'État, connue sous le nom de *loi du roi*, portait dans son préambule : « Frédéric III, par la grâce de Dieu, roi de Danemarck et de « Norwége, savoir faisons : qu'instruit par l'exemple des « autres, et par notre propre expérience, de la merveilleuse « sagesse avec laquelle Dieu gouverne tous les empires « et règle leurs destinées, nous reconnaissons que c'est à « sa toute-puissance que nous devons rapporter la délivrance du péril pressant qui menaçait d'une ruine prochaine notre personne, notre famille royale, nos royaumes et nos provinces. C'est par les soins de sa providence « que notre sénat et les États du royaume, ont résolu de « renoncer au droit d'élection qui leur appartenait. En « conséquence, ils ont trouvé bon de nous remettre toutes « les copies de la capitulation que nous avions signée, et « d'en annuler toutes les clauses et conditions, nous déchargeant du serment que nous fîmes en parvenant au « trône et nous déclarant absolument libre de toutes les « obligations qu'il nous imposait. Les susdits États, *de*

« *leur plein gré et propre mouvement,* sans aucune sollicitation de notre part, nous ont en même temps donné, à titre de droit héréditaire pour nous et nos descendants, nos royaumes de Danemarck et de Norwége, avec tous les droits du pouvoir souverain, *pour les exercer d'une manière absolue...* à quoi ils ont ajouté le pouvoir, non seulement de régler, selon notre bon plaisir, la forme du gouvernement pour l'avenir, mais de déterminer encore celle de la succession. »

Frédéric III mourut en 1670, laissant une mémoire chère aux Danois. Son fils, Christian V, ami du faste et de la magnificence, essaya de relever l'éclat de sa couronne, en déclarant la guerre à la Suède (1675). La marine danoise resta victorieuse dans les célèbres batailles d'Œland, de Gothland et de Kioge, tandis que le roi de Suède, Charles XI, battait complétement sur terre Christian, à Lunden et à Landskroon. L'intervention de la France rétablit la paix entre les deux souverains (1679), mais la lutte recommença sous le successeur de Christian, Frédéric IV, son fils (1699). Ce prince espérait, à la suite de brillants succès, s'emparer du Holstein, lorsque Charles XII, accourant au secours du duc de Holstein, son beau-frère, parut, rapide comme l'éclair, devant Copenhague, et imposa à Frédéric le traité de paix de Travendahl (1700). Après la bataille de Pultawa, le roi de Danemarck, qui supportait impatiemment la honte de ce traité, se joignit aux nombreux ennemis de la Suède, et jeta une armée danoise dans la Scanie, mais cette armée fut deux fois battue par le général Stembock, et la guerre se continua sans autres alternatives jusqu'à la mort de Charles XII.

Précédemment, Frédéric s'était rendu maître d'une partie du Sleswig, qui appartenait au duc de Holstein-Gottorp

(1713). Il légua ce duché avec la couronne à son fils Christian VI (1730), qui infidèle à la politique de son père et de son aïeul, sembla rechercher l'appui des nobles, et se montra peu favorable aux paysans. Le fils de Christian, Frédéric V, signa en 1756, avec le duc de Holstein-Plœn, un traité par suite duquel les possessions de ce dernier durent faire retour au Danemarck, à la condition que ses dettes seraient payées, et qu'à sa mort on assurerait un sort honorable à sa femme et aux princesses ses filles. C'est ainsi que le Holstein fut réuni au Danemarck, sans cesser d'être un État allemand (1761).

Christian VII, né d'un premier mariage de Frédéric V, ceignit la couronne en 1766, et épousa, la même année, Caroline-Mathilde de Brunswick, sœur du roi d'Angleterre, Georges III. Christian, au lieu de conserver à la tête des affaires le sage comte de Bernstorf, accorda toute sa confiance à son médecin, le célèbre Struensée. Malte-Brun, dont la jeunesse s'écoula dans le Danemarck, sa patrie, représente Struensée « comme un charlatan allemand, qui dédaignait même de parler danois. Il avait, dit-il, quelques bonnes vues en politique; mais il voulait tout bouleverser, tout refaire. Il joignait un caractère profondément immoral à la plus aveugle confiance dans la fortune. » La présomption, qui caractérisait cet étranger, souleva contre lui la haine de la noblesse; ses innovations imprudentes blessèrent les classes moyennes, tandis que, par des mesures maladroites, il provoquait le mécontentement des troupes. Struensée avait en outre pour ennemie déclarée Juliane-Marie de Brunswick, seconde femme de Frédéric V, reine douairière et belle-mère du monarque régnant. Celle-ci insinua que la jeune reine, Caroline-Mathilde, entretenait un commerce criminel avec Struensée; la haine

publique s'empara de ce bruit, et Christian VII, cédant aux instigations de Juliane-Marie, signa, déjà atteint d'aliénation mentale, un ordre d'arrestation par suite duquel la jeune reine, Struensée, et Brand, ami intime du ministre, furent saisis et jetés en prison. Livrés au bourreau avec cette promptitude qui exclut toujours la justice, ces deux derniers périrent sur l'échafaud; la jeune reine fut conduite par une flotte anglaise dans le Hanovre où elle mourut.

Cette révolution, qui éclatait en 1771, porta à la tête des affaires la reine douairière Juliane-Marie. Elle gouverna le royaume avec autant de bonheur que d'intelligence, jusqu'au jour où le fils de Christian VII, Frédéric, renversa son autorité, et prit le titre de régent (1784). Grâce à la politique prudente et éclairée de ce prince, et à la neutralité gardée par le Danemarck, son commerce maritime prit d'immenses développements, pendant les guerres de la révolution. On sait comment l'Angleterre ruina cette prospérité, comment pour punir le Danemarck de son alliance avec la France, imposée par la Russie, une flotte anglaise livra Copenhague, pendant trois jours, à toutes les horreurs d'un bombardement. Le 5 septembre 1807, un armistice fut signé, d'après lequel la citadelle et le port de Copenhague devaient être occupés par les Anglais; on leur abandonnait, en outre, la flotte composée de dix-huit vaisseaux de ligne, de quinze frégates, de six bricks et de trente-cinq chaloupes canonnières.

Malgré ce désastre épouvantable, Frédéric VI roi en 1808, par la mort de Christian VII, n'en demeura pas moins fidèle à l'amitié de la France. Même, après la retraite de Moscou, il refusa de se joindre à la coalition armée contre Napoléon. Les puissances alliées punirent la loyauté du

prince danois, en lui enlevant, par le traité de Kiel, la Norwége qui fut cédée à la Suède, et l'île d'Héligoland qui passa sous la domination anglaise (1814). A titre de compensation, il est vrai, on lui céda la Poméranie suédoise et l'île de Rugen; mais il restitua le tout à la Prusse qui lui donna en échange le Lauenbourg et une indemnité en argent. Frédéric VI avait précédemment obtenu d'entrer dans la confédération Germanique, comme duc de Holstein. Le souverain du Danemarck y occupe la seizième place, et a trois voix à la diète.

Depuis 1815, époque de la paix générale, Frédéric VI s'est occupé avec une persévérance infatigable d'affranchir les paysans danois, de rendre la liberté au commerce, de former une arméenationale, d'abolir la traite des nègres dans les colonies danoises, d'organiser les justices de paix, etc. Trop éclairé pour ne pas comprendre que la *loi du roi* était un anachronisme monstrueux dans ce siècle, il s'est empressé lui-même, par une ordonnance du 28 mai 1831, d'aller au-devant des réformes nécessaires, en instituant deux assemblées d'États provinciaux, chargées de délibérer sur toutes les lois qui auraient pour but une modification dans les droits des personnes ou des propriétés, dans les impôts et charges publiques.

Frédéric VI est mort en 1839, après un long règne, laissant sa couronne à son fils, Christian VIII.

Ce prince est en ce moment engagé avec ses duchés de Sleswig, de Holstein et de Lauenbourg, dans un débat qui préoccupe vivement toute l'Allemagne. Dans la prévision de l'extinction des mâles dans sa famille, quoique son fils soit dans la force de l'âge, Christian VIII voudrait appliquer à ses trois duchés la *loi royale* de Danemarck qui, à défaut d'héritiers mâles dans la branche régnante,

appelle au trône les cognats de préférence aux agnats; en d'autres termes, qui préfère l'affinité matrimoniale à la consanguinité de race et de naissance, le mari de la fille au cousin ou au neveu.

Le duché de Holstein qui a été, de temps immémorial, un fief du saint empire, et qui a été incorporé, à ce titre, dans la confédération germanique, prétend que le roi de Danemarck ne peut rien changer à sa vieille organisation, et bien moins encore à son ordre de succession, basé sur l'institution fondamentale, et commune à toute l'Allemagne, de la loi salique.

Le duché de Lauenbourg, dont le Danemarck n'a pris possession qu'en 1815, fait, comme le duché de Holstein, partie de la confédération germanique. Il soutient, en la même qualité, que son ordre de succession est basé sur la loi salique. Les souverains allemands qui prétendent à des droits de successibilité éventuelle sur ce duché, les ont, d'ailleurs, formellement assurés par des réserves consignées aux archives fédérales.

Quant au Sleswig, sa position est moins nette. Originairement vassal du Danemarck, et indépendant de l'empire germanique, il ne peut invoquer le bénéfice absolu de la loi salique. Mais il faut remarquer qu'en des temps très anciens, les princes de Sleswig avaient contracté avec ceux de Holstein des pactes de famille alors fréquents en Allemagne, en vertu desquels les deux pays étaient si étroitement unis, qu'en cas d'extinction de la descendance de l'un de ces princes, l'autre devait lui succéder. Il faut donc que le Sleswig soit possédé et gouverné par le même prince que le Holstein, ce qui a pour conséquence implicite l'exclusion absolue de la lignée féminine dans les trois duchés.

Aussi, malgré les prétentions du roi Christian VIII, est-

il à croire que, le cas échéant, les trois duchés échapperont à la couronne de Danemarck, et feront retour aux agnats, d'après les droits héréditaires consacrés par la loi salique. Ce que la puissante Angleterre n'a pas tenté, lorsqu'il s'est agi de la succession du Hanovre, à la mort de Guillaume IV, le Danemarck le tentera vainement à propos de la succession beaucoup moins importante des duchés allemands qui lui ont été tour à tour annexés.

FIN DE L'HISTOIRE DE DANEMARCK.

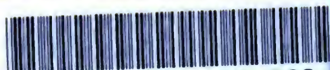

3 2000 009 832 363

image
not
available

